BnF Gallica

Vie de la révérende mère Marie de Jésus, des Franciscaines de l'Immaculée-Conception, à Lons-le-Saunier, apôtre du [...]

Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France

{BnF Gallica

Damase de Loisey (1843?-1924 ; capucin). Auteur du texte. Vie de la révérende mère Marie de Jésus, des Franciscaines de l'Immaculée-Conception, à Lons-le-Saunier, apôtre du scapulaire de saint Joseph / P. Damase de Loisey,.... 1907.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

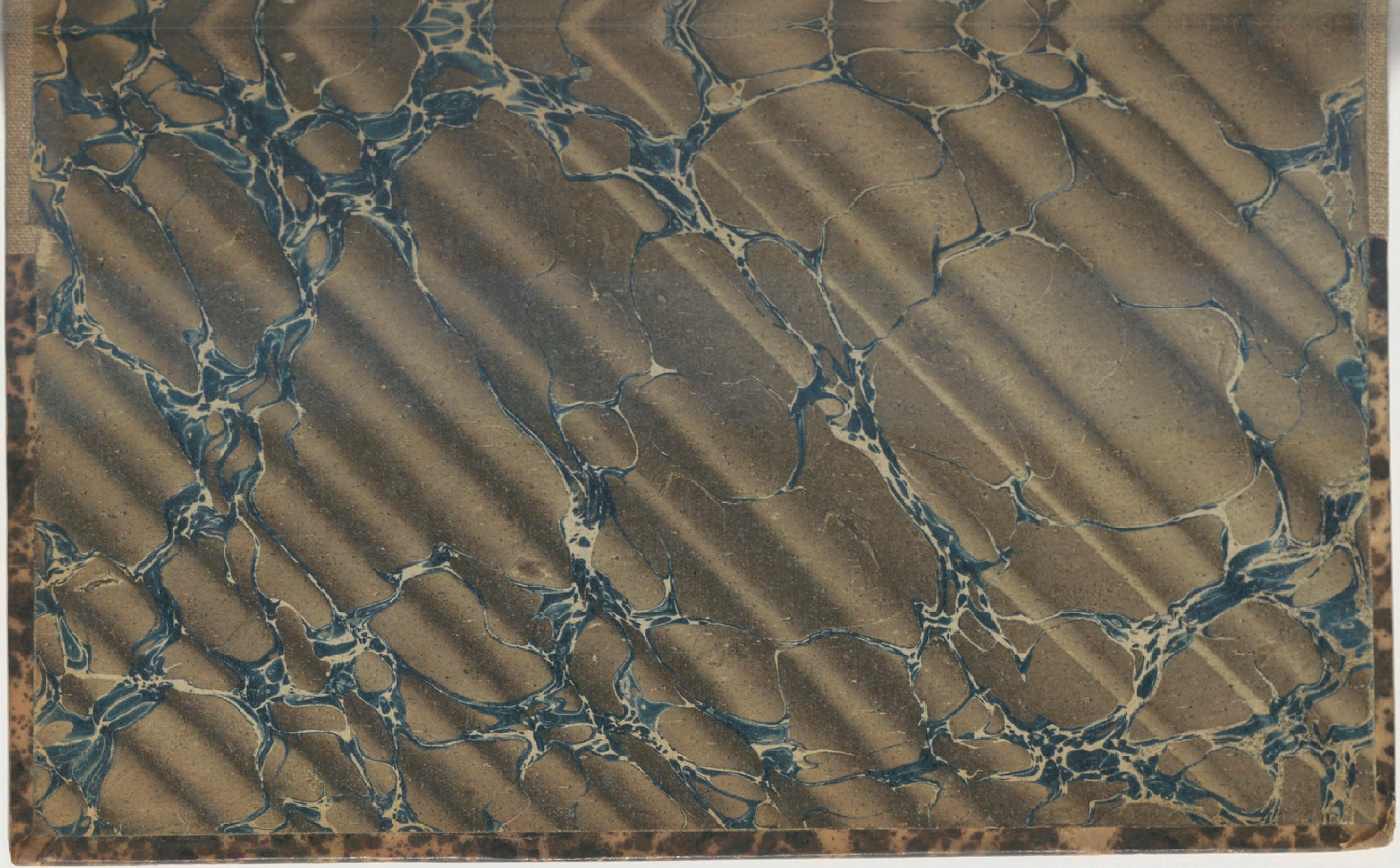
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France



16849

Vie

DE

Mère Marie de Jésus

8° Ln 27
52923

Permis d'imprimer.

Clermont, le 24 février 1907.

Pour Mgr l'Evêque :

Le Vicaire Général.

J. Bruneau.

Imprimatur :

Fr. Alphonsus,

Min. Prov. O. M. C.

PROTESTATION DE L'AUTEUR

Conformément au décret d'Urbain VIII, l'auteur déclare n'attacher qu'une autorité purement humaine aux faits *miraculeux* racontés dans cette histoire et ne préjuger nullement, par les appellations de *sainte* et de *bienheureuse* attribuées à Mère Marie de Jésus, les décisions infaillibles de notre Mère la Sainte Eglise romaine.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Mère Marie de Jésus

P. Damase de Loisey, O. M. C.

Vie de

la Révérende Mère

Marie de Jésus

DES FRANCISCAINES

DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION, A LONS-LE-SAUNIER

APOTRE DU

Scapulaire de Saint-Joseph

BIBLIOTHÈQUE DES PP. CAPUCINS

CLERMONT-FERRAND

IMPRIMERIE GÉNÉRALE, PLACE MICHEL-DE L'HOSPITAL

—

1907

PRÉFACE

Le scapulaire de Saint-Joseph, aujourd'hui bien connu et porté par un grand nombre de chrétiens, dévots au Gardien de Jésus, apparut pour la première fois dans la chrétienté en l'année 1880.

Accueilli tout d'abord avec grande faveur, il obtint bientôt l'approbation de vingt et un évêques français et belges.

Approuvé solennellement en 1893 par le Souverain Pontife Léon XIII et enrichi de précieuses indulgences, il prit son vol et fit rapidement la conquête de toute l'Eglise catholique. A l'heure présente, il marche de pair avec les scapulaires consacrés à la sainte Vierge du Carmel et de l'Immaculée-Conception.

Il est d'origine franciscaine, comme le Chemin de la Croix et tant d'autres pratiques de piété, mais c'est à peine si quelques personnes connaissent le nom de Mère Marie de Jésus, l'humble fille de saint François qui, dans un élan de reconnaissance pour saint Joseph, qu'elle appelait son Père, l'a créé de toutes pièces et présenté au monde après s'en être elle-même revêtue.

Ce nom, fallait-il le révéler, non seulement en le gravant sur les Notic-s du scapulaire, mais en écrivant tout au long la vie de celle qui l'avait si noblement porté et si roya-

lement honoré? Les indifférents pouvaient en douter. Les Mères de la Congrégation des Franciscaines de l'Immaculée Conception de Lons-le-Saunier n'ont pas hésité un instant. Elles ont voulu que cette vie fût écrite, pour la plus grande gloire de Dieu et l'édification de leur communauté: Mère Marie de la Croix, d'abord, qui avait été, pendant trente années, l'amie intime de Mère Marie de Jésus, la confidente de ses pensées les plus secrètes, le témoin heureux de ses extases; Mère Marie du Sacré-Cœur, ensuite, qui a succédé à Mère Marie de la Croix dans le gouvernement de la Congrégation, et n'a rien de plus à cœur que de conserver à toutes ses filles le modèle parfait de vie religieuse offert par la vie de Mère Marie de Jésus.

Ajoutons la prière des prêtres vénérables qui l'ont connue à Lons-le-Saunier ou ailleurs, qui ont pu pénétrer dans les profondeurs de dévouement et d'humilité qu'elle avait creusées en son âme. Ajoutons les désirs tant de fois exprimés du très digne aumônier de la maison, M. l'abbé Gaulard, confesseur, pendant dix années, de Mère Marie de Jésus, et directeur de sa conscience après la mort de Mgr Marpot, évêque de Saint-Claude.

Le sujet était trop beau pour qu'on n'essayât pas de le peindre, cette vie trop édifiante et lumineuse pour qu'on ne l'écrivît point.

Originaire des Vosges, d'une famille d'industriels et très chrétienne, Mlle Joséphine Schmidt, après une jeunesse très pure et toute consacrée aux œuvres de charité les plus difficiles, prit les livrées de saint François, à Paris, dans une maison de Tertiaires hospitalières, fut envoyée à Troyes, puis à Macornay du Jura et à Lons-le-Saunier, où elle mourut.

D'une piété ardente, qui ne se démentit jamais, d'un

amour pour la Sainte Eucharistie comparable à celui de saint François, héroïquement généreuse dans le sacrifice, pitoyable aux pauvres et aux malheureux, favorisée par Dieu d'une oraison extatique presque continuelle, enfin thaumaturge peut-être et aussi visitée par l'Esprit des prophètes, Mère Marie de Jésus a répandu sur les routes qu'elle a parcourues, dans les maisons religieuses qu'elle a habitées le parfum pénétrant des plus belles vertus, et donné à tous ceux qui l'ont fréquentée la vision de la haute ainteté.

Revivre sa vie, en raconter les douleurs et les joies, les grâces et les mérites nous a été une consolation céleste. Nos lecteurs, espérons-le, trouveront dans ces pages, écrites avec la simplicité franciscaine, les lumières dont le besoin est si pressant au milieu des ténèbres actuelles et un réconfort dans les abattements où veulent nous jeter nos ennemis de l'enfer et du monde.

Dieu veuille bénir notre travail !

De notre couvent de Bar-le-Duc, le 8 décembre 1906.

F. Damase de Loisey.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS. Lf 1

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

CHAPITRE I

Les trois frères. — Clairfontaine. — Une verrerie modèle. — Naissance de Joséphine-Antoinette Schmidt. — Son baptême. — Maladie et mort prématurée de M. Gaspard Schmidt, son père. — Heureuses dispositions à la piété de Joséphine. — Le Chemin de la Croix. — Indice de vocation franciscaine.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, suivant le mouvement d'émigration habituel à l'Allemagne, trois frères, aussi distingués par l'esprit que par la vertu, abandonnaient la maison paternelle de Westphalie, où l'on se trouvait à l'étroit, et prenaient la route qui conduit aux grandes et magnifiques forêts du pays vosgien.

Ils s'appelaient du nom des trois rois Mages, dont les reliques insignes sont conservées à Cologne : Melchior, Gaspard et Baltassar. Ils en avaient la religion éclairée et la piété profonde sinon la richesse et la puissance. Ils s'aimaient d'un amour si désintéressé que jamais aucune dispute d'argent ne troubla leur entente, d'un amour si délicat et si fort que jamais une parole de jalousie ou d'emportement ne s'échappa de leurs lèvres.

Maîtres verriers de leur état, ils cherchaient un lieu où il leur fût possible d'établir des fours et de les alimenter sans dépenses exagérées. L'industrie à cette époque n'avait pas encore appris à fondre les minerais et le sable à la chaleur intense de la houille, du gaz ou de l'électricité.

Les verreries ne dressaient pas, comme aujourd'hui, leurs hautes cheminées au milieu des villes les plus populeuses. On ne se servait que de charbon de bois, et, pour l'avoir sous la main, nos gentilshommes verriers installaient leurs usines soit à la lisière, soit même au beau milieu des forêts.

Les trois frères s'établirent donc à Clairfontaine, petit hameau habité par des bûcherons et perdu dans les profondeurs des bois de Darney, aujourd'hui encore chef-lieu de canton de l'arrondissement de Mirecourt. Dans la clairière agrandie par la hache et autour de l'usine qui en occupait le centre, ils se bâtirent trois maisons de maître, absolument semblables : de mêmes dimensions, de même architecture, avec les ameublements intérieurs de même style et de même matière. Entrer chez l'un, c'était entrer chez l'autre. On ne pouvait douter que, dans cette solitude vivante, entourée et ombragée de chênes séculaires, ne fût réalisé le vœu de l'Evangile, et qu'il n'y eût là qu'un cœur et qu'une âme.

Profondément chrétiens, ces trois hommes avaient établi leur vie sur l'Evangile et ses préceptes divins. Le dimanche était, pour eux-mêmes et pour leurs ouvriers, le saint jour du Seigneur, le jour du repos corporel et de l'activité spirituelle dans l'adoration et la prière. Depuis le grand matin jusqu'au grand soir, l'usine se taisait, et, si l'on y perdait de l'argent, — l'arrêt du travail ne se faisant pas dans cette industrie sans dommages sérieux, — la bénédiction divine en rendait bien plus qu'on n'en avait sacrifié.

Trois kilomètres séparaient Clairfontaine d'Hennezel qui était la paroisse. Or, tous les dimanches, maîtres et ouvriers franchissaient joyeusement cette distance relativement considérable, en hiver sous la pluie glacée ou la neige, en

été sous le soleil brûlant, pour assister au saint Sacrifice de la Messe et entendre la vérité évangélique de la bouche de leur pasteur.

Jésus-Christ était donc vraiment le roi de ce fief de Clairfontaine ; ses commandements ordonnaient tous les faits et gestes ; son amour donnait le ressort à toutes les activités.

C'est de là et de cette race bénie que sortira l'enfant prédestinée, la jeune fille vaillante dans les combats de la charité, la religieuse franciscaine aux vertus héroïques et favorisée d'une extase presque habituelle, M^lle^ Joséphine Schmidt, Mère Marie de Jésus, dont nous allons raconter la vie si édifiante dans ce petit livre.

Son père, M. Gaspard Schmidt, avait hérité de la vertu de ses ancêtres. Il épousa, en 1825, M^lle^ Françoise-Rosalie du Houx, apparentée à la noblesse de Dôle. Obligé de chercher en dehors de Clairfontaine une situation en rapport avec ses talents et son éducation, il vint à Labondue, au pays de Langres, et il y établit une nouvelle verrerie.

Et c'est là que naquit, en 1826, le 18 janvier, son premier enfant, l'héroïne de cette histoire.

Elle reçut le saint baptême trois semaines après sa naissance. Nous ne pouvons d'ailleurs accuser de négligence, pour un si long retard, ni son père ni sa mère, personnes de religion éclairée et solide, sachant ce que vaut la grâce sanctifiante et le malheur irréparable d'une mort sans baptême. On lui donna sur les fonts baptismaux les noms de Joséphine-Antoinette, noms qui la mettaient sous la protection du glorieux époux de la sainte Vierge et du grand thaumaturge franciscain, saint Antoine de Padoue. Le choix de ces deux noms, peu usités, croyons-nous, à cette époque où les noms les plus païens, les plus étrangers

étaient aussi les plus estimés, ne fut pas sans mystère ; la suite de cette histoire nous montrera que l'Esprit-Saint les mit probablement sur les lèvres de ses parents, puisque saint Antoine de Padoue deviendra le conseiller intime et parfois visible de son âme, le guide de sa vie, le prophète de son avenir, son consolateur dans l'épreuve, enfin l'ami puissant qui la conduira au port tranquille et sûr de la vie religieuse.

Quant à saint Joseph, il lui inspirera de créer un scapulaire en son honneur, de le faire approuver par le Pape et de le répandre dans toute l'Eglise. De plus, il sera généreux dans une mesure étonnante à son égard, lui accordant les faveurs temporelles et spirituelles que sa dévotion et sa confiance sans bornes voudront bien lui demander.

Elle eut pour parrain M. Melchior Grossely, son cousin, et pour marraine M^lle^ Joséphine-Victoire de Darnieules, également sa parente, l'un et l'autre recommandables par leur vie chrétienne et très vertueuse.

Rien de particulier du reste, rien de miraculeux ne marqua l'entrée dans la vie de Josephine Schmidt ; rien ne fit soupçonner à ses parents et aux gens de la maison les destinées brillantes de cette petite enfant, si ce n'est peut-être la beauté extraordinaire de sa figure, la vivacité de son regard, la vie intense qui s'accusait dans ses mouvements. Combien de saints et de grands saints n'ont pas eu l'étoile au front dans leur berceau, n'ont pas reçu l'essaim d'abeilles de saint Ambroise sur leurs lèvres à peine ouvertes !

Joséphine était le premier fruit de l'amour de M. et M^me^ Schmidt ; elle fut donc la plus aimée ; les trois frères que la Providence lui donna successivement ne surent, avec toute leur amabilité de nouveau-nés et tous leurs droits

de benjamins, lui ravir la première place dans le cœur de ses parents.

Le quatrième, du reste, ne devait pas sourire à son père. M. Gaspard Schmidt, miné peut-être par la phtisie, luttait depuis un an contre le mal, mais sans succès : la vie l'abandonnait. Il vendit son usine et se retira dans une campagne qu'il tenait de sa femme, près de Darney, et y mourut bientôt après, dans de grands sentiments de piété et de chrétienne espérance.

C'était un désastre pour Madame Schmidt et sa petite famille. Joséphine avait six ans, le dernier des garçons à peine quelque mois.

On conçoit la douleur de cette jeune veuve, privée soudainement d'un mari si richement doué de toutes les qualités et de toutes les vertus, si tendrement et fortement aimé, qui lui laissait la charge redoutable d'élever seule ses chers petits enfants dont le dernier vagissait dans les langes. Mais M^me^ Schmidt était intelligente, de volonté assez énergique et chrétienne, dans la belle acception du mot. Nous verrons au cours de cette histoire qu'elle suffit noblement à sa tâche, malgré certaines erreurs et quelques défaillances, inévitables peut-être à la plupart des hommes, dont la sagesse est toujours courte par quelque endroit.

Il paraît bien que cette mère très digne cultiva de bonne heure dans l'âme de sa fille les semences de foi, de charité et de piété que le baptême y avait déposées. Si nous n'avons pas de renseignements précis sur le détail de cette éducation, elle nous est révélée tout entière et merveilleusement chrétienne dans ce fait qu'à l'âge de six ans, Joséphine, comme une autre Rose de Viterbe, jouait déjà le rôle d'apôtre près de ses petits frères et des autres enfants du village. La clochette seule lui manquait pour

appeler son monde aux exercices de la religion. Elle n'en avait pas besoin. Pleine d'entrain, les joues animées, l'œil brillant, elle s'en allait par les rues et derrière les haies recruter des soldats de son âge ; elle les conduisait à l'église, et là, comme une maîtresse expérimentée dans les choses de Dieu, elle faisait avec toute sa troupe le Chemin de la Croix.

Peut-on imaginer rien de plus touchant ? A peine ces chérubins barbouillés pouvaient-ils comprendre de quoi il était question, et bien distinguer même ce que représentaient les tableaux trop peu éclairés des stations. Mais ils regardaient quand même, et la parole naïve et enflammée du chef disait les souffrances, les blessures, la mort du bon Jésus ; Jésus de son côté y mettait ses bénédictions, et comment douter que ces Chemins de Croix n'aient laissé, dans ces âmes d'enfants, une impression et un souvenir aussi durables que leur vie.

Mais, d'autre part, quelle grâce d'aurore annonçant un jour plein de lumineuses ardeurs ! quelle emprise hâtive de Dieu supposent, en cette petite fille de six ans, la dévotion au Chemin de la Croix et les processions de ces tout petits qu'elle organise si vite et si bien, aussitôt que sa bonne, pour une raison quelconque, abandonne à eux-mêmes les enfants de M^me^ Schmidt confiés à sa garde. Déjà elle imitait saint Antoine de Padoue qui s'échappait de la maison paternelle pour se réfugier auprès du tabernacle aussi souvent que ses devoirs le lui permettaient.

Et comme le Chemin de la Croix est une dévotion éclose au sein de la famille franciscaine, ne devons-nous pas voir, dans ce premier élan si extraordinaire de Joséphine en bas âge vers ce qui rappelle la passion et la mort de Jésus-Christ, un indice certain de sa vocation, une prophétie

de son entrée dans le grand Ordre des pauvres de Jésus-Christ ?

Dieu ne fait rien par à coups. Longtemps à l'avance et patiemment, il prépare l'éclosion et le développement de ces grands aigles, destinés à planer sur le monde catholique et à l'entraîner vers les hauteurs de l'éternité bienheureuse. Presque toujours l'enfance sinon le berceau des saints est marqué au coin du miracle. Ils parlent de Jésus et de Marie avant l'heure ordinaire ; ils ont hâte de mortifier leur chair ; ils se livrent à des exercices de piété que personne ne leur a enseignés, si ce n'est le Tout-Puissant qui veut en faire ses amis de prédilection.

N'est-elle pas du nombre de ces privilégiés, notre Mère Marie de Jésus, entraînant, dès l'âge de six ans, aux pieds de Jésus crucifié, tous les chers enfants qu'elle pouvait rencontrer ?

CHAPITRE II

Retour à Clairfontaine. — Education de Joséphine. — Le précepteur. — Ascendant sur ses compagnons d'étude. — Première maladie. — Guérison inattendue. — Le scrupule.

Devenue veuve, Madame Schmidt pensa qu'il lui était bon de revenir à Clairfontaine et d'y abriter ses chers enfants sous les ombrages toujours aimables de la maison paternelle, près de Madame Schmidt, sa belle-mère, veuve elle-même depuis un certain nombre d'années. Avec quelle joie la grand'mère accueillit les petits orphelins, on peut le penser ! Ils entrèrent donc dans ce sanctuaire béni, si calme et si parfumé de paix religieuse, dont nous avons parlé. Ils étaient de la famille, ils en prirent les heureuses habitudes et en furent bientôt la joie.

Tout aussitôt s'imposa la question, grave entre toutes, de leur instruction. Madame Schmidt pouvait bien les guider d'une main sûre dans le chemin de la religion et du savoir-vivre, elle pouvait faire leur éducation, mais ses autres devoirs lui défendaient d'entreprendre la tâche ardue de leur instruction. Or, il n'y avait pas d'école à Clairfontaine. Le hameau était trop peu important pour mériter un tel honneur au sortir de la Révolution, qui cependant s'était faite au nom de l'émancipation des peuples par l'instruction donnée à tous également. Madame Schmidt prit comme précepteur un jeune séminariste très intelligent, mais peu sûr de sa vocation ecclésiastique,

heureux de pouvoir s'éprouver lui-même dans un monde riche, aimable, initié à la vie et aux habitudes du siècle. Il s'appelait Claude, et plus tard devint sénateur pour le département des Vosges.

La mère de Joséphine lui donna pour compagne d'étude sa nièce, la fille de son frère, qui s'était ruiné dans l'industrie et se trouvait pour le moment sans grandes ressources. Cette jeune enfant, née avec d'admirables dispositions de piété, devint, dès le premier jour, l'amie intime de sa jeune cousine et entra dans toutes ses pensées, ayant déjà, semble-t-il, l'intuition des desseins miséricordieux de Jésus sur leur avenir à toutes deux et se sentant prête à tous les renoncements et à tous les sacrifices.

La classe se composa donc de cinq élèves, trois garçons et deux filles. Et de même qu'on pouvait s'asseoir à la même table de famille, ainsi prit-on ensemble et les leçons du maître et les joies de la récréation. Ici va se révéler le caractère de Joséphine : ardent, décidé, fort et au besoin dominateur.

« Je n'aimais point, écrira plus tard Mère Marie de Jésus, je n'aimais point les poupées ni les autre jouets que l'on donne aux petites filles ; ce qu'il me fallait c'était les jeux bruyants, les courses, les exercices violents réservés d'habitude aux garçons. »

Pendant l'automne, elle suivait la chasse avec ses frères, dans les forêts de Clairfontaine et d'Hennezel. Courir à travers les hautes futaies, pénétrer dans les halliers mystérieux, se reposer sous les grands chênes, s'enivrer d'air et de senteurs sauvages lui plaisait beaucoup. Mais elle tirait mal, manquait les plus beaux coups, faisait peu de victimes.

Son chien en souffrait. Epagneul de noble allure, ré-

pondant au nom princier de Monsieur, il avait son amour-propre de fin limier et se plaignait en douloureux abois, quand le lièvre détalait tranquillement au bruit inoffensif du fusil de sa maîtresse.

« Le croiriez-vous, disait-elle plus tard à ses novices : Monsieur, par la suite, ne voulait plus me suivre quand je l'appelais pour le bois et semblait me répondre, en baissant la tête et la queue : A quoi bon ? Vous n'entendez rien à notre métier. »

En effet, son esprit, déjà très vif et singulièrement ouvert aux idées sérieuses, par une grâce spéciale de la Providence s'élevait comme naturellement au-dessus des futilités et des mièvreries où s'amuse l'enfance ordinaire. De plus elle était l'aînée, la grande sœur; en l'absence du maître elle commandait donc à l'étude et dirigeait la récréation. Comment dès lors ne pas prendre part aux jeux des garçons qui formaient le groupe le plus nombreux; comment ne pas partager leurs goûts et ne pas se ranger à leur allure ?

Le plus garçon de tous, c'était certainement Joséphine.

Ajoutons que ces bons petits frères lui obéissaient aussi ponctuellement qu'à Madame Schmidt leur mère et peut-être avec plus de joyeux entrain. Certaines natures s'imposent; elles ont, comme on dit, le fluide impératif, ou encore la grâce de chef, selon l'expression adoptée dans certaines familles religieuses. Personne ne leur résiste, et si, à cette force d'âme extraordinaire, elles ajoutent la douceur, la bonté, le dévouement, une parole qui sonne harmonieusement, alors ce n'est plus seulement l'obéissance qui leur est acquise, mais l'amour, l'attachement aveugle, l'enthousiasme. Joséphine, d'un tempérament très nerveux, nous confesse qu'elle était « extrêmement ardente ».

Et parce que tout cédait devant elle, la vanité, voire un commencement d'orgueil avaient jeté des racines déjà profondes dans son âme, et l'entêtement, contrefaçon de la force de volonté, menaçait de prendre la direction de sa vie.

Heureusement, Dieu, qui voulait faire de Joséphine une âme parfaite, lui avait ménagé, avec une complexion physique assez robuste, une santé chancelante, au moins pendant les premières années de son adolescence. Elle grandissait à vue d'œil, mais, comme il arrive assez fréquemment, au détriment de sa santé. Roseau élancé et de belle venue, elle s'inclinait au moindre souffle des indispositions ordinaires et des maladies régnantes; des palpitations de cœur très pénibles la réduisaient parfois à l'impuissance absolue. Pour comble de bonheur, les médecins de cette époque et de cette région, émules du docteur Sangrado, avaient décrété que, pour guérir la jeune malade, il fallait la saigner et la saigner encore, lui interdisant d'ailleurs le vin, la viande et toutes les substances et remèdes qui auraient pu la fortifier.

La pauvre enfant en mourait. Les esculapes n'en voulaient point démordre et continuaient, féroces, le même traitement assassin. Madame Schmidt aux abois, profondément désolée, apprit par grande fortune qu'un nouveau docteur, qu'on disait très adroit, était venu s'établir depuis peu dans les environs de Clairfontaine.

Lui envoyer la voiture de la maison, le supplier de venir fut pour M^me^ Schmidt l'affaire d'un moment. Elle avertit Joséphine de ce secours inespéré envoyé par la bonne Providence. Mais la pauvre mère comptait sans la volonté de sa fille qui, dans son âme, et avec la décision énergique dont elle était douée, avait pris la résolution de ne plus

voir aucun médecin et de mettre au panier toutes leurs ordonnances. Madame Schmidt fit valoir la renommée du nouveau docteur, pria, supplia sa fille d'avoir pitié de sa douleur, de ne pas s'obstiner à mourir, de recevoir au moins la visite et les conseils de l'homme de l'art, quitte, si l'ordonnance lui déplaisait, à n'en tenir aucun compte.

Joséphine, pour ne point contrister sa mère, la laissa libre d'ouvrir la porte au médecin, mais ne daigna pas même lui rendre son salut, ni répondre un seul mot à ses questions. Le docteur illustre s'en alla furieux. Ce fut la délivrance.

Entêtée, cette fois selon la raison, la jeune malade obtint de se traiter à sa guise. Quel remède prit-elle ? Quel régime suivit-elle ? nous ne le savons pas. Peu importe d'ailleurs. Aux mains des médecins, elle se sentait mourir. Nous en avons si peu aujourd'hui qui voient une âme dans leurs malades et qui sachent autre chose que désigner un remède à la mode ! L'antiquité voulait qu'ils fussent de la race des dieux ; eux trouvent très honorable de se dire les fils et les frères de la brute.

Les médecins disparus, Joséphine revint vite à la santé, au grand contentement de ses frères et de toute la maison, à l'étonnement de tous ceux qui l'avaient vue à deux doigts de la mort. Dieu, croyons-nous, commanda au mal, et le mal s'enfuit, sans attendre la poussée des remèdes de la médecine humaine. Et ce miracle, au sens large du mot, nous le verrons se reproduire plusieurs fois au cours de la vie de notre bienheureuse Mère Marie de Jésus.

Sa mère dut soupçonner à partir de ce jour qu'elle n'était pas une enfant ordinaire, et qu'un souffle plus puissant et venu de plus haut que ceux de la terre emportait son

âme dans les régions mystérieuses où s'élabore la grande sainteté.

Les classes reprirent donc leur train habituel, et aussi les récréations avec leurs parties échevelées de courses, de combats et de marches triomphales à la romaine et à la tartare, Joséphine, toujours en tête, commandant les manœuvres et enlevant sa petite troupe comme un Napoléon ou un Canrobert. Jusqu'alors aucun nuage ne s'était levé sur son âme d'enfant, aucune inquiétude ne l'avait troublée. Comme l'oiseau qui jette aux échos son premier chant sous un ciel très pur inondé de lumières, sans aucune menace d'orage ou de mauvais temps, ainsi Joséphine Schmidt avait épanoui sa prime jeunesse en plein azur des relations les plus filiales avec son doux Maître Jésus-Christ. Rien entre les deux, entre le Créateur et la créature, entre le Dieu de l'autel, magnifique en ses dons, et la petite fille de Clairfontaine, ardente en son amour, pieuse en sa prière, résolue dans tous les sacrifices.

Nous allons voir, à propos d'un incident vulgaire, s'implanter dans cette âme si pure un parasite qui attristera sa vie, lui occasionnera de très vives souffrances et ne cèdera la place qu'après une lutte longtemps prolongée ; Joséphine va connaître le scrupule. S'imaginer qu'une action que la raison approuve et permet est cependant un péché, lutter contre cette impression et ne pouvoir la déraciner complètement, éprouver le besoin de porter sans cesse aux pieds du prêtre l'aveu de ces prétendues fautes, se laisser dominer par la pensée, par l'obsession qu'on n'a jamais ni bien déclaré ni suffisamment expliqué le fond, la forme, les circonstances de ses fautes réelles ou supposées : c'est la maladie du scrupule, espèce de ténia qui colle ses innombrables replis aux parois de l'âme, qui en

dévore la substance et l'exaspère parfois jusqu'à la folie.

Mère Marie de Jésus nous trace dans ses mémoires un tableau charmant de la vie des maîtres de Clairfontaine pendant les années de son éducation. Ses oncles, comme son père, étaient entrés dans leur éternité. Leurs enfants avaient pris la direction de la verrerie, et toute la famille se trouvait divisée en cinq ménages ayant conservé, comme le meilleur de leur héritage, la religion, les mœurs, les habitudes des ancêtres.

Tous les dimanches, il y avait le soir dîner en commun. M. le Curé d'Hennezel, toujours invité, prenait la place d'honneur qui lui était réservée et bénissait la table. Le repas terminé et les grâces dites par tous les convives, on commençait la récréation, et chacun allait du côté où le portaient ses goûts et ses aptitudes. Les questions religieuses, industrielles, politiques, charitables avaient été débattues pendant le dîner ; on avait pris toutes les résolutions utiles pour le plus grand bien de la colonie ouvrière, M. le Curé avait exposé les souffrances de ses paroissiens et la pénurie de sa bourse. Il restait qu'on donnât relâche à l'esprit pendant quelques instants.

On jouait aux cartes, et quand un partenaire venait à manquer, on faisait asseoir Joséphine, la grande sœur, à la table de jeu. Elle se laissait faire et se montrait, là comme partout, gaie, ardente, spirituelle, au besoin s'intéressant à la partie comme elle le voyait faire à ses cousins. Or, il arriva, raconte-t-elle dans ses mémoires que, pendant une de ces fameuses parties, quelqu'un qui ne jouait pas prit en main les cartes du talon déposées sur la table, les mit en éventail comme s'il devait s'en servir et sans prendre garde de les dérober aux yeux des joueurs. Levant les yeux, Joséphine aperçut une carte qui devait lui donner

la victoire. Aussitôt elle la demande selon la règle du jeu et gagne en effet la partie, c'est-à-dire qu'elle encaisse la somme énorme de dix centimes.

Etait-elle fautive ? avait-elle triché? non, puisque c'était inconsciemment qu'elle avait porté ses regards sur la carte favorable, et qu'en la demandant elle avait usé d'un droit incontestable en pareille occurrence. Eût-elle commis une indélicatesse, la chose ne tirait pas à conséquence ; ses partenaires auraient ri de bon cœur, en apprenant qu'ils avaient été mystifiés par cette petite fille de dix ans.

Aussi bien la coupable, ni ce soir-là dans son examen de conscience, ni quelques jours plus tard au confessionnal, n'eut le moindre souci des deux sous gagnés indûment.

Mais bientôt se levèrent pour Joséphine les grands jours de la préparation à la première communion. La confession générale était annoncée pour le lendemain, on s'y préparait par un examen sérieux, approfondi de toutes les années écoulées depuis que la raison avait illuminé les sommets de l'âme de ses premières clartés. Et voilà que tout à coup se dressa devant ses yeux l'épisode plus joyeux qu'effrayant de la carte aperçue, de la partie gagnée, des deux sous encaissés, et aussitôt une inquiétude mortelle s'empara de son âme. Avait-elle trompé? La raison lui disait que non. Mais l'imagination soulevant des ténèbres, jetant le trouble, détruisait en un instant le verdict de la raison. Il n'y avait pas à s'en défendre : elle avait été indélicate, elle avait fraudé, elle avait fait un gain illicite. Voleuse, elle l'était !...

Il fallait donc accuser le crime dans sa confession... soit..., elle y consentait, mais en quels termes? Aucune expression convenable ne lui venait à l'esprit.

Finalement la raison l'emporta. En toute hypothèse la

faute n'était pas grave, si tant est qu'il y eût faute. On le lui avait enseigné, — elle n'en doutait pas — : aucune obligation d'aveu sur les fautes vénielles. Donc elle n'en parlerait pas, et de fait, dans la confession, elle n'en parla point.

Et le jour de la première Communion fut, pour la pauvre enfant, un jour de tristesse et de tourments. Au lieu de la paix que goûtent les âmes pures comme la sienne, elle n'éprouva, grâce à ce maudit scrupule, que la crainte, l'inquiétude, l'angoisse des cœurs mal disposés.

C'est pour cette raison, sans doute, qu'elle ne nous a rien révélé de ses excellentes dispositions, de ses pénitences, de sa piété, des efforts généreux et constants qui précédèrent le grand acte et qui aussi le suivirent.

Le divin Maître, qui devait bientôt consoler son enfant fidèle par des communications ineffables, permit cette aberration d'un moment, cette attaque violente de l'esprit mauvais, pour tuer dans son germe, ou au moins pour affaiblir sérieusement, l'orgueil secret que ses brillantes qualités naturelles auraient pu éveiller dans son âme. En effet, quoi de plus facile à accuser qu'une faute de cette nature ? Il ne s'agissait pas de révéler un de ces péchés qui couvrent le front des rougeurs de la honte et qu'on voudrait pouvoir se cacher à soi-même. Quoi de plus simple à trouver que cette phrase : Mon père, je m'accuse d'avoir triché au jeu, d'avoir indûment gagné deux sous ? Quoi de plus facile à un esprit aussi éveillé, à un caractère aussi franc et sans aucun détour que celui de Joséphine ? Elle ne trouva point cette phrase sur ses lèvres et, pendant plusieurs années, elle dut subir le cauchemar d'entendre en son imagination ce reproche troublant : Tu n'as pas été franche en confession. Pourquoi ne pas avoir tout dit au prêtre ?

Evidemment il y a là un mystère, un mystère de protection particulière de la part de Dieu contre la présomption et la vanité.

Et si le scrupule vient encore la tourmenter plus tard à propos d'autres embarras de conscience aussi graves que le premier, nous ne voulons y voir autre chose que la continuation de cette même Providence, attentive à tenir dans l'humilité une âme destinée aux plus glorieuses ascensions de la piété.

CHAPITRE III

A la Doctrine chrétienne d'Epinal. — Retour à Clairfontaine. — Elle reçoit le sacrement de Confirmation. — Les romans de M^me^ Schmidt. — Renvoi du précepteur. — Dangereuses amies. — Trois années de dissipation. — Le soleil de la messe de minuit.

Joséphine Schmidt avait douze ans quand il lui fut donné de manger pour la première fois le pain qui fait les forts, qui prépare les martyrs et assure à tous l'immortalité bienheureuse. Sa mère, qui s'était mariée assez tard, s'acheminait à sa 45^me^ année.

C'était la mode, alors comme aujourd'hui, d'envoyer les jeunes filles à la ville, dans un pensionnat laïque ou religieux, pour achever leur instruction et leur faire acquérir, avec les talents d'agrément, les manières distinguées du monde. Joséphine, après sa Première Communion, dut subir la loi commune. M^me^ Schmidt la confia aux Sœurs de la Doctrine Chrétienne, à Epinal.

Elle devait y rester quatre ans ; elle n'y put tenir que deux mois. N'ayant jamais quitté sa mère, qu'elle aimait d'un amour passionné, la pension lui parut insupportable, si bien qu'elle en devint sérieusement malade. Le moral, chez elle, avait sur le physique de terribles répercussions. Une douleur un peu vive dans l'âme suffisait pour troubler profondément son organisme et mettre sa vie en danger.

Le médecin, consulté, jugea qu'il était urgent de la rendre à Clairfontaine et à sa mère. « Pendant mon séjour à Epinal, écrira-t-elle plus tard, j'avais eu juste le temps d'apprendre à danser. » C'était peu vraiment.

A peine fut-elle rentrée dans sa chère forêt, à peine eut-elle embrassé sa mère que la santé lui revint.

C'est alors qu'elle reçut le Sacrement de Confirmation des mains de M^gr^ Gerphanion, évêque de Nancy, dans l'église d'Arceau. Voilà, du reste, tout ce que nous en savons. Mais la générosité dans le sacrifice, la force d'âme que Joséphine déploiera pendant toute sa vie au service de Dieu et du prochain, les œuvres multiples qu'elle fera surgir autour d'elle nous sont une preuve certaine que le Saint-Esprit lui fut donné dans la mesure large et abondante des saints.

Ce jour-là elle fut sacrée soldat de Jésus-Christ, sans peur et sans reproche. Nous allons la voir ordonner le bon combat dans la maison même de sa mère.

M^me^ Schmidt, qui appartenait par sa naissance à la noblesse de Franche-Comté, avait hérité de ses ancêtres une foi vive, une religion bien entendue, une grande distinction de sentiments et de parole. Sa maison était chrétienne. Fidèle aux commandements de l'Eglise, elle en observait exactement les jeûnes et les abstinences, ce qui est assez rare, même chez les personnes dévotes. Chaque soir on récitait la prière en commun. Maîtresse, enfants, précepteur, domestiques, tout le monde y était convoqué et y prenait part.

Autant que sa fortune, désormais médiocre, le lui permettait, elle répandait d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres.

Mère Marie de Jésus, sa fille bien aimée, ne lui trouve

qu'un seul défaut, ou, pour mieux dire, une seule imperfection : elle était passionnée pour la lecture des romans. Tous les mois lui arrivait de Paris ou de Nancy une caisse pleine de ces volumes, tantôt passables, tantôt dangereux, quelquefois franchement mauvais, qui ont la fatale puissance, sinon de toujours détruire la foi, au moins d'anémier la raison et d'enlever à la volonté une grande partie de ses forces natives.

Tous les jours, après le souper, le précepteur des enfants, ce séminariste dont nous avons déjà parlé, prenait un de ces romans, fraîchement éclos, et en régalait les oreilles de Mme Schmidt, très attentive à la suite des aventures et savourant les habiletés de l'écrivain.

Le malheur voulut que Joséphine fût admise au festin et qu'elle en devînt peu à peu très friande.

« Ma mère, nous dit-elle, personne d'un tempérament » très calme et chrétienne sérieuse, écoutait ces histoires » d'amour humain sans en ressentir le moindre trouble, » sans éprouver la plus légère émotion. Elle y était ha- » bituée. La conduite plus ou moins savante de l'intrigue » l'intéressait, les épisodes la tenaient en éveil ; elle jouis- » sait honnêtement de voir, à la dernière page, les vœux » légitimes réalisés, le vice puni, la vertu récompensée. Le » livre fini, il n'en restait rien, ni dans son esprit, ni dans » sa mémoire. »

Simple et foncièrement bonne, elle s'imaginait que le précepteur et sa fille n'y voyaient pas plus d'inconvénients qu'elle-même et dormaient sans rêves, après avoir entendu les déclarations passionnées des Roméos et des Juliettes de ces fades histoires.

C'est l'illusion de beaucoup de nos chrétiennes. Le roman, disent-elles, fait partie intégrante de la vie moderne.

On sait fort bien à quoi s'en tenir sur sa valeur. Pur jeu d'imagination, il nous amuse un instant, nous repose des grands travaux et nous aide à supporter les heures d'ennui. Quel mal d'ailleurs peut-il nous faire ?

Joséphine Schmidt n'avait que treize ans, mais son intelligence très vive, son imagination déjà éveillée, oserai-je dire son cœur très aimant recevaient de toutes ces lectures une impression qui aurait pu lui être funeste.

Parfaitement innocente, elle ignorait le vice et les sentiers dangereux qui peuvent y conduire ; mais à force d'entendre célébrer la beauté, la noblesse, la générosité des jeunes gens, le bonheur des jeunes filles qui s'en font aimer, elle finit, comme il arrive d'ordinaire, par vouloir se mettre elle-même en scène et constater, par sa propre expérience, que les romans disent la vérité.

Le précepteur lisait bien ; il était intelligent, délicat ; de plus, il venait du séminaire... Joséphine se prit à l'admirer et à l'aimer. « Je m'attachai à lui, nous dit-elle. » De son côté, le précepteur, charmé des brillantes qualités de son élève, impressionné plus qu'il ne fallait par sa beauté physique, s'en était passablement épris.

« Je crois, ajoute Mère Marie de Jésus, que cette affec-
» tion aurait très mal tourné, si le Bon Dieu n'y avait mis
» la main. »

Voici comment la Providence arrêta soudain l'effervescence de ces beaux sentiments.

Le futur sénateur se trouvant un jour dans la salle à manger, Joséphine y vint prendre un objet de vaisselle sur l'ordre de sa mère. Le jeune homme, surpris, s'approcha d'elle, et, soit par manière de jeu, soit entraîné par l'affection, saisit le bord du camail de son élève et y déposa un

baiser. C'était peu de chose : un simple enfantillage ; c'était trop cependant.

En ce moment, passant par là, une parente de Mme Schmidt vit le geste du jeune homme, s'en étonna et vint sans tarder prévenir la mère de ce qui s'était passé. La mère prit peur, cette fois. Joséphine, interrogée, répondit avec sa candeur habituelle qu'elle aimait son précepteur et croyait en être aimée, mais que jamais il ne lui avait donné aucune marque extérieure de son amitié.

C'était donc partie liée d'amour naissant et tout à fait pur, au moins dans le cœur de la jeune fille. Le roman, savouré tous les soirs, avait produit son effet sur ces deux âmes neuves et ouvertes aux aspirations encore imprécises, mais déjà impérieuses de l'amour humain.

Mme Schmidt n'hésita pas un instant. Le précepteur fut remercié, séance tenante, et, quelques jours après, les trois garçons partaient pour le séminaire. Joséphine, moins pressée d'achever ses études, resta près de sa mère.

Comprit-elle le danger que venait de courir sa vertu ? il ne le paraît pas. Ce n'est que plus tard, en lisant peut-être la vie de sainte Thérèse trop attachée à un de ses parents, et menacée, pour ce fait, de la damnation, que le souvenir lui en revint plus pénible et qu'elle remercia Dieu de l'avoir si heureusement préservée.

La crise, cependant, si bénigne fût-elle, n'était pas complètement passée. Joséphine aimait Jésus avec toute l'ardeur de sa noble nature, mais Jésus n'avait pas encore frappé le grand coup qui devait arracher la jeune fille au monde et la mettre en marche sur la route royale du sacrifice, du renoncement, de la croix, finalement de la vie religieuse.

Elle atteignait ses quatorze ans, âge difficile, rempli

d'illusions, exposé à mille dangers. D'une taille avantageuse, très belle de visage, au dire de tous ceux qui la voyaient, elle plaisait et emportait tous les suffrages par sa vivacité et l'enjouement de son esprit, et surtout par la bonté du cœur qui faisait comme le fond de son tempérament. Les compliments pleuvaient sur sa tête. Y croyait-elle ? Coulaient-ils sur son âme comme la rosée du matin sur les fleurs, sans laisser trace, une heure après, de leur passage ? Nous ne le savons pas. Elle se contente de nous dire qu'elle était alors très vaniteuse. Entendons-le — et toute sa vie nous y autorise — d'une vanité d'enfant qui demeure inconsciente, et aussi d'une vanité de personne réfléchie qui se complaît, en quelques moments d'oubli, dans la possession d'avantages qu'elle sait pertinemment appartenir à Dieu seul.

Ce défaut, qui semble né avec toutes les filles d'Eve, se trouvait en germe dans notre future franciscaine ; mais sa piété l'avait, jusqu'alors, énergiquement combattu et réduit à des proportions minimes, quand un changement de résidence et la fréquentation du monde lui permirent de prendre une vigueur extraordinaire et de pousser hauts et robustes ses rameaux empoisonnés.

La mère de Joséphine céda un jour aux instances d'une famille amie qui avait sa maison à quelque distance de Clairfontaine, et permit à sa fille d'y aller passer quelques semaines de repos et de récréation. Elle y trouva trois jeunes filles à peu près de son âge, mais déjà esclaves dociles de la vanité. Fières de leur jeunesse, de la fortune de leurs parents, du charme de leurs visages, de la splendeur de leurs parures, toute leur occupation était de paraître dans le monde et de recueillir des compliments.

Les soirées, les danses, les divertissements de toute na-

ture leur paraissaient apporter avec eux le bonheur suprême. Cependant elles étaient inscrites à la Congrégation de la Sainte-Vierge et devaient s'approcher de temps à autre des Sacrements. Mais le monde a toujours su accorder ensemble le bien et le mal, la vertu et le plaisir, Jésus-Christ et le démon. Et parce qu'on appartenait à l'aristocratie, on s'imaginait volontiers que les règles de la Confrérie avaient été écrites uniquement pour les enfants du peuple.

Cette sottise, aberration orgueilleuse de l'esprit, a la fatale puissance de rendre trop souvent inutiles les plus ravissantes inventions de la piété catholique.

Entrée dans ce milieu mondain, qu'elle ne connaissait pas, Joséphine, encore inexpérimentée, se laissa volontiers saisir et entraîner par la vie au jour le jour et agrémentée de tous les plaisirs qu'on lui offrait. Le fleuve de la vanité qui l'emportait et la berçait lui parut riant et tout enveloppé de poésie. Elle lui livra son âme, non peut-être avec tout l'entrain folâtre de ses amies, mais sans souffrir du vide et de la fatigue mise par Dieu dans cette coupe aux lèvres menteuses et aux lies empoisonnées.

On ne faisait point de mal ! Dès lors, pourquoi s'interroger, s'inquiéter, s'attrister ? Dieu n'y était point offensé, on le croyait du moins ; pourquoi penser à changer d'allure ?

Et Joséphine, pendant près de trois ans, suivit, tranquille et heureuse en apparence, ces sentiers fleuris qui aboutissent ordinairement à la ruine de tout vrai christianisme. Trois ans, c'était assez. Jésus, outragé par l'indifférence et l'oubli de l'enfant qu'Il avait déjà comblée de tant de grâces, allait se venger à sa manière en la ramenant à Lui par de nouvelles et étonnantes faveurs.

On était à la veille de Noël ; occasion unique pour ces demoiselles, non de se renouveler dans l'amour de Jésus au pied de la Crèche, mais de beaucoup s'amuser. Veillée musicale avant minuit ; après la messe qui, on l'espérait, ne serait ni trop longue ni trop froide, réveillon solennel, délicat, prolongé, si possible, jusqu'au matin. Le programme était alléchant. Il ne devait pas se réaliser.

Mère Marie de Jésus, dans ses mémoires, nous avoue que la dévotion n'échauffait point son cœur en ce moment. Elle vint à la messe de minuit poussée bien plus par la curiosité que par un sentiment sérieux de piété. Et, — détail qui étonne, — quand le prêtre éleva l'Hostie consacrée, au milieu du silence et des adorations de tout le peuple, Joséphine ne daigna même pas incliner la tête ou n'y pensa point. Elle regardait au hasard, à la manière des hommes sans foi, qui viennent dans nos églises comme à un spectacle intéressant et poétique.

Cependant le mouvement du prêtre lui fit porter les yeux de son côté, et alors que vit-elle? La blanche Hostie que tous les fidèles adoraient dans la foi? Non, mais un soleil resplendissant de lumière, dont les rayons, comme autant de flèches aiguës, venaient s'enfoncer dans son cœur. A l'instant, elle laissa tomber sa tête sur l'appui de son banc, comme éblouie par la vision merveilleuse, toute pénétrée de crainte, de repentir et d'amour.

Sous le regard de Jésus traversant la cour du prétoire, Pierre vit le crime affreux de son reniement et sentit s'ouvrir, au plus intime de son être, la source des larmes pénitentes qui ne devait plus tarir.

A la lumière du Soleil eucharistique, Joséphine sentit la glace de son âme se fondre en un instant. Elle vit, comme dans un tableau de maître aux reliefs fortement accusés,

l'indignité, l'ingratitude, la folie de sa conduite. Aussitôt sa résolution fut prise de changer de vie et de se donner tout entière à Celui qui la favorisait si merveilleusement.

Les larmes jaillirent de ses yeux au moment de la Communion. Tous les fidèles s'approchaient de la sainte Table ; elle ne pouvait les suivre. Bien qu'elle n'eût conscience d'aucune faute grave commise, il était trop certain que la préparation la plus vulgaire avait manqué.

Au sortir de l'église, Joséphine apparut à ses folles amies transformée en une autre jeune fille. Sur son visage, une tristesse effrayante ; à peine quelques mots entrecoupés s'échappant de ses lèvres ; des larmes perlant sur ses joues... Qu'était-il donc arrivé ? Le réveillon sur lequel on avait fondé de si joyeuses espérances se traîna péniblement dans un malaise insupportable. M^lle^ Schmidt, le boute-en-train ordinaire, se taisait ; ses yeux, habituellement pleins de caresses et de malices, restaient voilés et sans expression. Il fallut dire adieu à la fête et aux réjouissances.

Joséphine se déclara vaincue par le sommeil et chacun se retira, les gens de la maison pour dormir, elle, pour repasser dans l'amertume de son âme ces trois années perdues, ou à peu près, dans l'irréflexion, la dissipation, la vanité.

Que penser maintenant de la vision que nous venons de raconter ? Si elle est réelle, nous avons à enregistrer un vrai miracle dans les premières pages de la vie de Mère Marie de Jésus ; un miracle fait en sa faveur quand elle n'avait droit qu'à de dures réprimandes de la part de Jésus-Christ. Qu'elle ait voulu mentir en écrivant cet épisode, c'est impossible ; le mensonge était absolument antipathique à sa nature.

Mais a-t-elle vu de ses yeux de chair ? ou bien, son ima-

gination surexcitée, soit par un accident physique, soit par une grâce intérieure, aidée du reste par le grand nombre de cierges qui, ce soir-là, brûlaient sur l'autel, se serait-elle représenté très vivement, sous la forme d'un soleil, le Dieu de l'Eucharistie s'élevant vers le ciel, dans les mains du prêtre? Avec d'autres témoins affirmant le fait, nous n'hésiterions pas un instant... Mais Joséphine a seule aperçu le grand soleil... De plus, tous ceux qui l'ont connue nous affirment qu'elle était femme d'imagination et en même temps d'un grand sens pratique.

D'un autre côté, elle raconte cette vision avec une telle sobriété de paroles, en quatre mots, pour ainsi dire, qu'on ne peut y voir une invention poétique, ou un rêve caressé pendant la messe de minuit. Les poètes et les romanciers sont verbeux et vaniteux. La phrase de Mère Marie de Jésus n'a été écrite que sur un précepte d'obéissance donné par M^gr^ Marpot, son évêque et son directeur, quarante ans après l'événement. Rien, absolument rien, n'y révèle soit une illusion longtemps entretenue, soit la volonté de se hisser sur le piédestal du miracle pour y recevoir l'hommage de l'admiration des peuples.

Elle s'accuse d'ailleurs d'être venue à la messe de minuit, non comme une chrétienne avide des premiers baisers de Jésus naissant, mais comme une mondaine évaporée que le plus touchant des mystères de la religion n'a pas la puissance d'arracher aux préoccupations puériles de la vanité.

Aussitôt la lumière éblouissante aperçue, elle baisse la tête. Elle voit le mauvais état de son âme ; elle verse un torrent de larmes ; sa vie lui apparaît, depuis trois ans, toute couverte d'iniquités, en révolte contre Dieu. En un instant elle est convertie ; pour le moins le grand coup

était porté à la racine de l'arbre mauvais ; il ne restait plus qu'à l'arracher et le jeter au feu. Serait-il donc d'une critique judicieuse d'attribuer à une illusion, à un éblouissement des yeux, un changement de vie aussi salutaire ? Nous ne le croyons pas, et nous voulons plutôt remercier le Dieu de l'Eucharistie, qui a bien voulu, une fois de plus, faire éclater sa gloire dans le Sacrement de son amour.

CHAPITRE IV

Joséphine vient à Nancy. — Sa piété communicative. — Elle suit des cours de littérature. — Premières vacances à Clairfontaine. — Rechute dans la vanité.

Le prophète royal est vraiment admirable quand, éveillé d'une extase où Dieu lui a montré l'énormité de ses crimes, il s'écrie, saisi par le repentir : « Je l'ai dit, je commence une vie nouvelle. *Dixi, nunc cœpi* ». Notre héroïne, Mademoiselle Schmidt, avait trouvé sur ses lèvres le même cri de douleur et la même résolution pendant sa vision de la messe de minuit. C'en était bien fini de la vanité, des joies et des plaisirs du monde. La vie sérieuse, la vie chrétienne allait commencer.

Une difficulté toutefois se dressait sur le chemin qu'elle ne savait comment surmonter. Il fallait rompre avec ces jeunes filles, ses amies, lancées à toute vapeur sur les routes de la futilité, et dont l'exemple l'avait entraînée; mais le moyen de ne plus les voir, de ne plus les fréquenter ? La famille de M^me^ Schmidt, fort liée à la leur, ne permettrait pas facilement cette rupture ; et l'angoisse submergeait de ses eaux amères le cœur généreux de Joséphine.

Le divin Maître ne la laissa pas longtemps dans cette impasse. Il avait commencé l'œuvre de conversion, Il allait l'achever par un coup de sa Providence. M^me^ Schmidt apprit, sur ces entrefaites, qu'une famille de Darney quittait

cette localité et se transportait à Nancy pour ne pas abandonner à lui-même un fils unique, destiné à faire de brillantes études. Ce lui fut un avertissement. Elle retira ses trois fils du séminaire, partit avec eux pour Nancy où elle prit un appartement, et les mit en qualité d'externes au lycée de cette ville.

Voilà nos pauvres mondaines dans la désolation et les larmes. Comment s'amuser et se divertir suffisamment sans Joséphine ? Elle seule savait tirer parti de tout, organiser une fête, mettre de l'esprit et de la gaieté où les autres se seraient mortellement ennuyées ; elle seule, de son rire sonore et de ses saillies toujours heureuses, avait le don de dissiper la mélancolie et de rasséréner les fronts les plus soucieux.

On jeta donc les hauts cris contre le destin, on essaya, par tous les moyens, de retenir à Clairfontaine celle qui s'enfuyait, heureuse et délivrée, vers la capitale de la Lorraine. Après longue délibération, elles trouvèrent un expédient qui leur parut admirable. Sans rire, elles lui proposèrent de négocier son mariage avec un jeune homme très distingué des environs.

C'était faire fausse route : ces demoiselles ne connaissaient pas Joséphine. Même au milieu de ses plus grandes dissipations, le mariage lui déplaisait et lui causait, comme elle nous le dit, une sorte d'horreur. Depuis que Jésus s'était montré à ses yeux comme le Soleil de toute justice, lui parler de mariage c'était révolter violemment toute son âme. Les entremetteuses d'hyménée furent très mal reçues ; Joséphine leur dit adieu et suivit sa mère à Nancy.

Jésus l'y attendait, les mains pleines de grâces ordinaires et extraordinaires, pour se l'attacher définitivement et en faire une de ses épouses les plus aimées et les plus

dévouées à sa gloire. Nous aurons, il est vrai, à constater encore un arrêt dans l'ascension de la jeune fille vers la perfection chrétienne, mais il sera de peu de durée et n'aura d'autre effet que de la rendre plus intrépide et plus inlassable au service de Dieu jusqu'à son dernier jour.

La première permission que Joséphine sollicita de sa mère fut de pouvoir assister à la sainte messe tous les matins. Bientôt elle se mit en retraite, examina soigneusement sa vie, fit une confession générale de toutes ses fautes et prit les résolutions généreuses que la grâce lui inspira. Son confesseur, charmé sans doute de la candeur et des autres dispositions de cette nouvelle venue, lui permit la communion de tous les huit jours.

C'était la communion fréquente à cette époque dans la bonne ville de Nancy. Un reste de jansénisme vague et flottant paralysait alors les bonnes volontés. Les prêtres, bien loin d'exciter les chrétiens, comme on le fait aujourd'hui, à s'approcher souvent de la source d'eau vive qui donne l'immortalité, en détournaient volontiers les fidèles. Deux personnes seulement, au dire de Mère Marie de Jésus, étaient alors admises à la communion quotidienne dans toute la ville de Nancy.

De même on ne connaissait guère que dans les maisons religieuses la pratique si nécessaire de la visite au Saint-Sacrement. Les dames du monde comme il faut auraient cru se singulariser, se déshonorer même, en rendant à Jésus-Eucharistie cet hommage auquel il a tous les droits. Joséphine en eut la preuve quelque temps après son arrivée. Le divin Maître l'attirait puissamment, et, sans se douter qu'elle était une exception, elle tenait son rendez-vous tous les jours au pied de l'autel eucharistique.

Or, deux vieilles dames très pieuses avaient surveillé ses

allées et ses retours de la maison à l'église, et de l'église à la maison. Vraiment, elle faisait la visite au Saint-Sacrement tous les jours, on n'en pouvait douter, cette jeune fille de si belle allure et qui paraissait s'inquiéter si peu du qu'en dira-t-on ! Un jour elles l'arrêtèrent au passage et lui demandèrent comme un grand service de les prendre en sa compagnie pour la visite quotidienne au Saint-Sacrement.

Puissance effrayante des coutumes mondaines et du respect humain ! Ces bonnes chrétiennes n'osaient pas se poser en ville comme des dévouées à Jésus-Christ, et se privaient, pour ne pas déplaire à quelques têtes sans cervelle, d'entrer en relation quotidienne avec leur Sauveur bien-aimé.

Puissance bienfaisante de la jeunesse sérieusement chrétienne ! Sous l'égide de cette jeune fille, dont tout le monde admirait la bonne grâce et l'air intelligent, les vieilles dames n'ont plus peur, bravent l'opinion et se rient de la moquerie des méchants.

La jeunesse catholique ignorait à cette époque, bien plus qu'aujourd'hui, la puissance d'entraînement au bien que Dieu lui a donnée, quand elle se montre franchement vertueuse et inaccessible aux lâchetés du respect humain.

M^lle^ Schmidt, nous l'avons vu, avait reçu le don de commandement : elle était née chef. Ses frères ne savaient point lui résister ; leurs camarades, introduits dans la maison, n'avaient aucune peine à se soumettre à son empire ; et cette puissance, elle ne l'emploie que pour conduire les âmes à Dieu.

Comment lui refuser de réciter une prière, d'assister à la messe, d'entendre un sermon, de réfréner un penchant au mal ?

Elle atteignait dix-neuf ans. D'une beauté peu ordinaire, pleine d'esprit et de bonté, on peut dire que Dieu lui avait prodigué les avantages extérieurs et intérieurs qui séduisent et entraînent soit au bien soit au mal.

Joséphine entraînait au bien.

Son instruction seule laissait à désirer. Jamais elle n'avait montré une passion bien vive pour l'étude ; sa mère jugea donc opportun de lui faire suivre des cours dans une pension de demoiselles, bien connue à Nancy, où l'on préparait les jeunes filles au brevet élémentaire. La religion n'y était point bafouée, il est vrai, mais on ne s'en occupait guère ; on n'y avait pas le temps de réciter des chapelets.

Joséphine s'y déplut fort. Elle eût respiré à l'aise dans un couvent, mais alors ils n'étaient pas en grande vogue. Aussi bien, pâlir sur une page de littérature profane ou sur des problèmes insipides quand Jésus remplit le cœur, quelle insupportable corvée !

Heureusement les vacances arrivèrent. On revint à Clairfontaine, dans la forêt mystérieuse dont la hauteur des arbres, le balancement majestueux des cimes, le vague murmure des solitudes, le chant gai ou plaintif des oiseaux emportent l'âme bien loin de la terre et parlent éloquemment de la puissance et de la beauté du Créateur.

C'est là cependant que Joséphine, une seconde fois, fit une triste expérience de la faiblesse humaine aux prises avec la fantasmagorie et l'enchantement du plaisir. Pendant l'année qui venait de s'écouler, elle s'était vouée tout entière à Jésus-Christ. Plus de spectacles désormais, plus de danses, plus de ces fêtes mondaines où toutes les ivresses sont provoquées par la musique sensuelle, par la voix humaine si passionnée, par l'éclat des lumières, les rafraîchissements capiteux, par les saillies de l'esprit en

éveil, enfin par le commerce aimable des jeunes gens et des jeunes filles.

En vain ses frères la sollicitaient. On ne pouvait s'amuser sérieusement sans elle... Entre parents et amis la danse n'a aucun inconvénient... Si elle s'obstinait dans ses refus, eh bien ! ils iraient chercher ailleurs, au grand péril de leur innocence... Ils plaidaient fort éloquemment leur cause, ces bons jeunes gens, élèves de l'Université sans Dieu et sans morale. Mais, courageuse et forte, Joséphine répondait par un sourire et passait son chemin.

Que faire pour la gagner ? Le diable, sans doute, leur suggéra de s'adresser au curé de la paroisse, confesseur de la jeune fille et directeur de sa conscience. Et ce prêtre, soit faiblesse de caractère, soit plutôt, comme nous aimons à le croire, pour éviter de plus grand maux, finit par entrer dans les vues de ces jeunes étourdis. Il conseilla d'abord à Joséphine de céder ; voyant qu'il n'avançait pas, il lui en fit une sorte de devoir.

Sa thèse fut celle de tous les théologiens de salon. La chose en elle-même : danse, jeux divers, soirées, n'est pas un mal, aucun commandement ne l'interdit. Le quadrille offrait-il des dangers ? Très peu dans le cas présent. Par charité pour ses frères qui, autrement, iraient chercher ailleurs des distractions défendues, il était convenable qu'elle reprît son rôle d'autrefois, et redevînt le coryphée de cette troupe ardente, ayant besoin de dépenser honnêtement l'exubérance de ses énergies. « Mettez une digue, Mademoiselle, à ce torrent, et bientôt il la brisera et ravagera tout de ses vagues furieuses ! »

Il parla tant et si bien, ou plutôt si mal, que la jeune fille qui avait vu de ses yeux le Soleil divin de l'Eucharistie se laissa persuader de prendre part, une fois seule-

ment, à un bal organisé dans la famille. C'était trop. C'était reprendre le joug de la vanité après l'avoir rejeté de ses épaules.

D'autres occasions se présentèrent : parents, amis, personnes de la même société, tous voulaient la voir présider les fêtes données à la jeunesse de leur maison. Elle savait si bien tenir son monde en haleine et l'amuser gentiment ! Joséphine ne crut pas devoir repousser leurs sollicitations; la charité ne semblait-elle pas lui demander de se prêter à ces jeux innocents qu'on aurait pu remplacer par des récréations moins chrétiennes si elle s'était obstinée à refuser son précieux concours ?

Et voilà qu'un jour on lui annonce une matinée dansante, chez des amis, dans un village des environs. Elle s'y rend sans se faire prier. Or, c'était un dimanche, et quand elle arrive, la messe finissait ; impossible d'en trouver une autre. Peut-être n'y eut-il pas de sa faute, comme il arrive en de semblables occurrences ; mais cette infraction à la grande loi de l'Eglise lui porta un coup terrible et retentit douloureusement dans son cœur. La danse du soir brûlait ses pieds et ses yeux, elle éveillait dans son âme de douloureux sanglots.

Quelque temps après, les vacances prenaient fin, et la pauvre danseuse, bourrelée de remords, en proie à une tristesse mortelle, retournait à Nancy, non pour reprendre ses cours dans le pensionnat où l'on fabriquait des brevetées, mais pour commencer la vie de dévouement à Dieu et aux hommes, qu'elle n'abandonnera plus jamais.

CHAPITRE V

Vie de piété et d'œuvres. — Je veux être une sainte. — A quoi sert la beauté physique. — On enlève à Joséphine ses livres de piété. — Le don d'oraison. — Jésus seul Epoux !

Les semblables s'attirent dans toutes les sphères de la création, du minéral insensible à l'ange brillant qui habite la lumière éternelle. C'est la grande loi de l'attraction universelle qui tend à consommer toutes choses dans l'unité du Créateur. Les saints deviennent les saints ; les âmes pieuses s'entendent à demi-mots et ne demeurent pas longtemps isolées. « Mon Père, disait le divin Maître, qu'ils soient un, comme Vous et Moi ne sommes qu'Un » ; et l'Apôtre, commentant cette parole, recommandait l'union dans la charité comme étant le lien de la perfection.

M^lle^ Schmidt, aussitôt rentrée à Nancy, se donna de nouveau, avec une ardeur de néophyte, à tous ses exercices de piété. Les moments d'oubli, malheureusement commandés par un confesseur trop facile, furent plongés dans le bain salutaire de la pénitence. Comme un soldat, arrêté par un obstacle, reprend, aussitôt qu'il a pu l'éviter, la course rapide qui conduit à l'ennemi, ainsi M^lle^ Schmidt s'élança contre le démon et le monde en se consacrant à toutes les œuvres compatibles avec sa situation.

Elle fit la connaissance de jeunes filles qui cherchaient

de leur côté à gravir la pente escarpée de la perfection chrétienne en s'appuyant sur les œuvres de charité, et bientôt l'union devint intime et solide entre ces âmes de bonne volonté.

On était en 1846, à la veille d'une nouvelle révolution, d'un nouveau soulèvement, provoqué, comme tous les autres, par la franc-maçonnerie. Les catholiques commençaient à se montrer. En leur nom, Montalembert, le grand orateur catholique, revendiquait à la Chambre la liberté d'enseignement, pendant que Louis Veuillot, pour obtenir ce bien inappréciable, faisait feu de toutes pièces dans son journal « l'Univers », si longtemps le champion intrépide de l'Eglise. Le parti catholique s'organisait partout, ou du moins tentait de s'organiser ; mais surtout la charité chrétienne, qui est l'élément premier d'une régénération sociale, s'emparait de tous les cœurs.

Une des nouvelles amies de Joséphine était présidente d'une société de Jeunes Economes de Marie pour l'éducation pratique des orphelines. Une fois par semaine, elles se réunissaient et, pendant de longues heures, travaillaient aux vêtements des enfants pauvres. A chacune appartenait un quartier de la ville, qu'elle devait visiter et évangéliser, comme on le fait encore aujourd'hui dans cette œuvre.

La présidente devina dès l'abord la valeur de sa nouvelle recrue et d'emblée la nomma vice-présidente, se réservant de faire avec elle toutes ses visites chez les malheureux.

L'amitié devint très vive entre ces deux âmes, bien faites pour se comprendre. Elles mirent en commun leurs pensées, leurs désirs, les grâces que Dieu voulait bien leur accorder, les lumières qui leur étaient départies, les avis qui leur venaient soit de leur entourage, soit du directeur de l'Œuvre.

Un jour, la conversation amena sur les lèvres de la Présidente le nom des Frères Prêcheurs, que le P. Lacordaire avait depuis peu ramenés en France et qui s'étaient tout d'abord établis à Nancy. Le grand orateur prêchait le Carême à la cathédrale et enthousiasmait son immense auditoire ; son nom était dans toutes les bouches ; le parloir du couvent ne désemplissait pas de visiteurs, curieux de l'entretenir ou désireux d'entendre cette parole lumineuse qui rendait la conviction aux égarés de l'intelligence et des passions.

On voulait voir aussi M. de Saint-Bosson dans ses fonctions de balayeur du couvent. D'une très bonne famille de Nancy, doué de tous les talents de l'esprit et du cœur, en possession d'une belle fortune, l'éloquence du P. Lacordaire l'avait séduit, et il était entré dans la famille dominicaine. En sa qualité de postulant, il devait balayer tous les jours la chapelle et les cloîtres. C'était plaisir, pour les belles dames qui le connaissaient, de le voir, en frac d'une coupe irréprochable, des gants blancs aux mains, les yeux modestement baissés, promener son balai sur le pavé de la chapelle et du cloître. Jamais, peut-être, il n'avait touché un balai; mais l'humilité et l'obéissance opèrent des merveilles dans les âmes de bonne volonté.

Joséphine, âme enthousiaste s'il en fût, suivit son amie au couvent et entra en rapports avec les illustres compagnons du R. P. Lacordaire, les RR. PP. Besson et Jeandel, deux religieux éminents, dont l'un, le P. Jeandel, devint, quelque temps après son séjour à Nancy, Maître Général de tout l'Ordre de Saint-Dominique. Elle eut aussi l'occasion de connaître le P. Delavigne, Jésuite fort distingué, qui dut plus tard sortir de sa Compagnie, mais qui, alors, prêchait à la cathédrale, avec une rare éloquence et pour

la première fois, le Mois de Marie inauguré par la piété catholique.

Un jour, Joséphine vint trouver le prédicateur à la sacristie et lui demanda de vouloir bien lui imposer le scapulaire du Mont-Carmel. Il la fixa en silence pendant quelques instants, puis il lui demanda :

« Mon enfant, quel âge avez-vous ?

— Dix-neuf ans, mon Père. »

Alors, levant les yeux au ciel comme dans une sorte d'exaltation prophétique, puis s'inclinant devant la jeune fille, quelque peu étonnée de cette pantomime, il lui dit, d'une voix très émue :

« N'est-ce pas, mon enfant, que vous serez une sainte ? »

Elle en avait bien le désir et la volonté, la pieuse demoiselle, et c'est de toute son âme qu'elle répondit : « Mon Père, je vous le promets. »

Une scène de ce genre, dans le mystère d'une sacristie, ne s'oublie pas.

« Cette promesse, écrit Mère Marie de Jésus, je ne la » tins pas, mais elle me servit beaucoup, car elle me reve- » nait très vivante dans les grandes tentations, et c'est » grâce à elle que j'ai pu éviter bien des fautes. »

Nous devons nous inscrire en faux contre la première partie de ce jugement, puisque cette histoire nous y autorise. M^lle Schmidt, en travaillant, Dieu sait avec quelle ardeur et quelle persévérance ! à devenir une sainte, a tenu largement sa promesse.

Il est vrai qu'à l'heure où nous sommes arrivés, la vanité, à l'insu de Joséphine, tantôt ouvertement, tantôt par des intrigues ourdies dans l'ombre, essayait de reconquérir ce cœur qu'elle avait trop inspiré autrefois ; mais Dieu, qui a déjà frappé de grands coups contre cette idole,

ne tardera guère à la mettre en pièces et à la détruire pour toujours. En vain le monde la proclamera un prodige de beauté physique ; en vain les compliments tomberont sur elle, comme les roses sur les chars, en un jour de bataille de fleurs ; en vain des artistes et des amis demanderont l'entrée de la maison pour contempler à leur aise cette rare et sympathique beauté ; son esprit excellent, soutenu par la grâce, saura rendre gloire à Dieu de ses dons et s'abîmer lui-même dans la confusion et le mépris dus à toute créature.

De fait, M^lle^ Schmidt remerciait Dieu, non seulement des grâces intérieures qu'elle en recevait journellement, mais encore de la taille élégante et du gracieux visage qu'Il lui avait donnés, car, disait-elle en son langage parfois pittoresque : « En me voyant fréquenter les églises et mener une vie dévote, on reconnaîtra la fausseté de ce dicton populaire, mis en vogue par l'impiété moqueuse : « Qu'il n'y a que les filles laides qui donnent dans la dévotion. »

Son regard malicieux semblait alors attaquer les passants qui la croisaient sur le chemin de la cathédrale ou des chapelles de la ville, et leur disait d'une manière muette : « Eh bien ! qu'en pensez-vous, n'y a-t-il que les filles laides ?... »

Ainsi, dans une sphère plus relevée, nous répondons aux sectaires qui accusent les catholiques de croupir dans l'ignorance en énumérant les noms de nos grands hommes; en citant les travaux et les découvertes de leur génie dans toutes les sciences, sacrées et profanes ; en prouvant, pièces en mains, qu'on trouve le prêtre, ou le saint, ou l'homme franchement religieux, au point de départ de tout progrès digne de ce nom; en établissant que l'Eglise a été

l'initiatrice de tous les mouvements féconds, politiques, moraux, économiques, qui ont augmenté la somme des biens nécessaires ou utiles à l'humanité.

Si nous avons eu beaucoup de saintes, belles comme Esther et Judith, recommandant, par leur beauté même, la religion qu'elles professaient, l'Eglise a vu briller en son ciel toute une pléiade de savants, dont la gloire a été d'adorer, de servir et de faire connaître Notre Seigneur Jésus-Christ.

Joséphine Schmidt va nous montrer qu'elle n'était pas moins fière de sa religion devant les faux dévots.

Une dame pieuse, de cette piété pharisaïque et mondaine qui admet les écarts les plus déplorables, soit dans la foi, soit surtout dans la morale, s'en vint un jour faire visite à M^me^ Schmidt, et, en grande confidence, comme une amie à une amie, lui révéla que sa fille, si parfaite sous tous les autres rapports, perdait tout le bénéfice de ses brillantes qualités par sa dévotion exagérée ; qu'elle écartait sûrement bien des partis très convenables et s'exposait au malheur de demeurer vieille fille. Elle priait donc la mère de veiller sur ce point important et de sauvegarder l'avenir de Joséphine, qui s'annonçait magnifique.

Or, cette femme avait un fils à marier; Joséphine lui plaisait fort ; mais, à cause de sa grande religion, n'opposerait-elle pas un refus formel à la demande qui lui serait faite ? Il fallait, avant tout, renverser ce mur; ensuite on entrerait dans la place.

Habituellement, les chrétiennes de cette espèce accusent les prêtres de tout le mal : ce sont eux qui tournent la tête aux jeunes filles et les poussent au cloître où elles vivront dans le désespoir et les regrets éternels ! Celle-ci mit la faute au compte des livres de piété que lisait assidûment

Mlle Schmidt, livres, disait-elle, écrits par des visionnaires et remplis de théories absurdes, aussi contraires à la vérité spéculative qu'à la pratique de la vie. Les lui interdire, c'était faire œuvre de sage éducation.

Mme Schmidt, effrayée du papotage de cette dame en quête d'une épouse pour son fils, fit mieux que d'interdire à sa fille les livres de piété : elle les lui enleva tous furtivement. Elle aussi, hélas ! malgré sa foi profonde, trouvait Joséphine trop ardente aux exercices religieux, trop liée surtout avec les personnes de haute dévotion. Rien ne l'effrayait comme la perspective de voir s'ensevelir dans le cloître une fille aussi parfaite et aussi bien douée sous tous les rapports. N'est-ce pas une honte pour une mère, et quand on occupe un rang dans la société, d'avoir à sacrifier sa fille sur l'autel de la vie claustrale ?

Les livres confisqués, le péril n'existait plus... Joséphine allait redevenir raisonnable !

Mais Dieu se joue de la prudence humaine. Il arrive à ses fins aussi bien par les obstacles qu'on lui oppose et qu'Il tourne à son gré que par les adhésions ardentes qu'Il bénit, perfectionne et féconde.

Joséphine n'avait plus de livres ! Jésus se chargerait de l'instruire. Or : « Bienheureux est-il, chante le Prophète, celui auquel Dieu daigne montrer la vérité ».

Que faire sans livres, pendant la sainte Messe, pendant la visite au Saint-Sacrement ? Notre Seigneur inspira tout d'abord à celle qu'Il aimait de méditer sur la Passion, et aussitôt, sans autre préparation, Il fit briller à ses yeux, sur ce grand mystère, de si admirables clartés et remplit son cœur de tant de consolations que, non seulement le livre n'était plus nécessaire, mais qu'il eût paru ennuyeux et gênant.

« Je trouvai, dit Mère Marie de Jésus, de si grandes » douceurs dans cette oraison que, depuis ce moment, les » livres m'ont paru fades et insipides. »

L'oraison n'est-elle pas la grâce des grâces ? N'est-ce point dans cette terre bénie que se développe, avec une merveilleuse rapidité, le grand arbre de la sainteté, que mûrissent et deviennent savoureux les fruits de toutes les vertus ? Cette grâce, Joséphine ne la connaissait peut-être pas ; elle ne l'avait point demandée, directement au moins, au Cœur de Jésus. Elle lui est accordée du premier coup, dans une mesure si large et si profonde que, bientôt, la parole des maîtres de la doctrine lui paraîtra peu de chose en comparaison de ce qu'elle lit dans le Cœur de son Bien-Aimé, de ce qu'elle entend des lèvres de Jésus, dans l'intimité inénarrable de l'oraison.

Le Bon Maître l'avait convertie de la vanité à la piété par un miracle. Il affermissait cette conversion ; Il la rendait inébranlable par un prodige caché, par le don qu'Il n'accorde qu'à ses saints : le don d'une haute et toute divine contemplation.

Cependant M^me^ Schmidt attendait, sinon une débâcle, qu'elle ne voulait pas, au moins un ralentissement dans la piété de sa fille. Il ne pouvait manquer de se produire, comme un feu qui s'éteint quand on cesse d'y jeter le bois nécessaire. Quelle ne fut pas sa surprise quand, au lieu de diminuer, cette piété sembla prendre chaque jour un nouvel essor, pousser plus haut ses flammes d'amour, se déployer plus magnifique dans toutes les œuvres inspirées par le zèle de la gloire de Dieu !

Une explication devenait nécessaire. M^me^ Schmidt, dans un entretien avec sa fille où elle sut lui montrer toute la tendresse de son âme, reprit la thèse de la donneuse d'avis

qui avait déterminé l'enlèvement des livres de piété. Elle lui parla de son avenir, de la nécessité de se conformer aux habitudes du monde si l'on voulait trouver un parti convenable et s'établir avantageusement.

Joséphine écoutait docilement et sans interrompre les développements émus de la thèse et les preuves à l'appui de la proposition. Mais quand sa mère eut épuisé le sujet et se tut pour entendre la réponse, Joséphine s'enhardit, et, profitant de l'occasion qui lui paraissait favorable, déclara nettement que sa résolution était prise depuis longtemps, qu'elle ne se marierait jamais, que Jésus seul serait l'Epoux de son âme.

Le coup fut d'autant plus rude qu'il n'était pas attendu. Mme Schmidt en pâlit d'abord ; mais, se reprenant bientôt, elle se souvint de son baptême, reconnut les droits de Dieu sur sa fille et le devoir de celle-ci de répondre courageusement à la vocation sublime où l'appelait une grâce toute-puissante.

Le jour même, les livres séquestrés par une tendresse effarouchée furent rendus et reprirent place dans la bibliothèque de la jeune fille.

Désormais, la carrière s'ouvrait libre et radieuse. Dieu lui donnera d'y marcher à grands pas, dans la joie de son âme enivrée de l'amour des Saints.

CHAPITRE VI

Encore le scrupule. — Sur le pont de la Moselle. — La fièvre muqueuse. — La place Carrière. — Maîtresse d'études. — Son directeur des vacances. — Question sociale résolue. — Reconnaissance des gens d'Hennezel.

Celui qui entre au service de Dieu, dit la Sainte-Ecriture, doit s'attendre à être tenté. Il passera nécessairement par l'eau et le feu avant d'entrer dans le rafraîchissement éternel. Si la naissance d'un homme coûte si cher à la femme qui le met au monde, quelles seront les douleurs de l'âme enfantant pour le ciel un chrétien et un saint !

La vie de Mère Marie de Jésus ne fut en réalité qu'une longue suite d'épreuves plus crucifiantes les unes que les autres.

Nous avons vu le scrupule s'attaquer à elle aux premiers jours de sa jeunesse et la torturer ineffablement le jour même de sa première communion. Par une permission mystérieuse de la Providence, cette maladie ne fit qu'empirer avec le temps et fut vraisemblablement la cause de la dissipation où elle se laissa entraîner pendant près de trois années.

Le scrupule engendre dans l'âme qu'il possède des souffrances si vives et si désespérantes qu'on voit assez fréquemment des chrétiens et des chrétiennes, remplis jusqu'alors d'horreur et de haine pour le péché, changer

soudain d'allure et se livrer sans frein soit aux plaisirs bruyants, soit même à l'iniquité. Ils veulent s'étourdir et noyer leurs funestes pensées dans une ivresse quelconque. Le suicide même vient les solliciter, et parfois la fièvre chaude les pousse à se jeter dans les fleuves ou dans les abîmes.

Après sa conversion, M^lle^ Schmidt vit le scrupule reparaître, mais plus cruel encore qu'auparavant. Ses morsures empoisonnées lui déchiraient la conscience au point d'ébranler sa raison et de détruire sa santé.

Du moins le fait que nous allons raconter pourrait nous le faire croire.

Retourner à la vanité, elle ne le voulait point ; plutôt mourir. Se délivrer du martyre intolérable qu'elle souffrait au-dedans lui paraissait humainement et divinement impossible. Que décider en cette extrémité ?

Son sang s'échauffait, la fièvre le faisait bouillonner : un transport au cerveau pouvait se produire. Cependant sa force de volonté était si extraordinaire, sa gaieté extérieure si constante que personne ne soupçonnait les tortures intérieures qu'elle endurait.

Un jour, elle revenait de promenade avec quelques-unes de ses amies. La troupe joyeuse, pour regagner la ville, s'engagea sur un pont de la Moselle ; Joséphine s'y arrêta machinalement pour mieux examiner un point quelconque de l'horizon ; ses compagnes, fort animées, continuèrent leur chemin, pendant qu'elle s'accoudait sur le parapet, regardant les flots tumultueux de la rivière et comme affolée par l'idée de s'y précipiter. Le démon peut-être l'y poussait. Il lui sembla depuis qu'en effet elle allait céder à la pression diabolique ou à la fièvre chaude qui travaillait son cerveau ; quand ses amies, ne la voyant plus sur leurs

pas, revinrent en arrière et, la touchant, la tirèrent du terrible cauchemar.

La lutte avait été terrible. Le contre-coup s'en fit sentir dès la rentrée à la maison. Joséphine, pâle et tremblante, se mit au lit. Une fièvre muqueuse se déclara qui, en peu de temps, la mit aux portes du tombeau.

Combien de temps dura la maladie ? nous l'ignorons. Avec quels sentiments de foi, de résignation, de conformité à la volonté divine fut-elle accueillie et supportée ? nous ne pouvons que le supposer. Notre divin Maître, qui travaillait depuis vingt ans à l'embellissement de cette âme d'élite, ne manqua pas de faire servir à son grand dessein l'infirmité grave qui venait visiter M^lle^ Schmidt.

Nous en avons une preuve manifeste dans la faveur singulière qu'Il lui accorda quelques semaines après l'accident. Il s'était montré à elle dans la lumière éblouissante d'un grand soleil pour l'arracher à la vie de tiédeur qui menaçait de la livrer au démon. Pour la fixer dans le bien et lui permettre d'y marcher à grands pas vers la perfection, Il lui avait accordé la grâce inappréciable de l'oraison. Elle s'était préparée par l'épreuve à entrer dans la vie intime de Celui qu'elle aimait de toute son âme. Jésus allait lui ouvrir les portes de l'extase.

Il est raconté au livre de l'Exode que Dieu, sollicité par Moïse, le plus doux des hommes, de lui montrer la gloire de sa face adorable, finit, après quelques résistances, par acquiescer d'une certaine manière à sa demande. « Personne, lui dit-il, ne peut me voir sans mourir. Cependant, j'ai un endroit où je manifeste ma gloire. Tiens-toi debout sur la pierre ; quand je passerai, tu entreras dans le trou du rocher, et je te couvrirai de ma main. Ensuite tu pourras ouvrir les yeux et tu verras l'ombre immense du manteau qui couvre mes épaules, mais tu ne verras point ma face. »

Jésus, lui, n'avertit point à l'avance sa fidèle servante de son passage. Elle revenait à la maison après avoir pris une leçon de musique chez un professeur de la ville. Sa bonne l'accompagnait, et voilà que soudain, dans la demi-solitude de la place Carrière, qu'elle traversait, les yeux de son âme s'ouvrent à une lumière qu'elle ne connaissait pas. Un souffle chaud comme l'haleine d'un séraphin passe sur son cœur : elle est entrée sensiblement dans le monde surnaturel, Jésus s'est révélé miraculeusement à son regard.

Jésus lui a-t-il parlé ? M^lle^ Schmidt n'en dit rien dans le récit rapide qu'elle nous a donné de cet événement. Qu'était-ce donc en réalité ? Une touche de grâce particulière ? une illumination subite ? un mot ruisselant de promesses sur un avenir d'union plus parfaite avec Jésus-Christ ? un trait d'amour qui traverse le cœur ?... Elle ne paraît pas avoir cherché à analyser et à se rendre un compte exact du fait, au moins elle ne nous en a pas instruits.

Personne ne sut rien alors du mystère, pas même le confesseur. Aurait-elle pu s'en expliquer, elle qui n'avait pas trouvé autrefois sur ses lèvres cette phrase si simple : « Mon père, je m'accuse d'avoir peut-être triché au jeu ? » Comme on éprouve de la houte à révéler certaines fautes commises une première fois, ainsi s'exprime-t-on difficilement sur une première caresse de l'amour infini qui s'est approché et s'est révélé.

M^lle^ Schmidt eut tort cependant de ne point s'en ouvrir. Le prêtre, par ses explications et ses questions, l'eût aidée et éclairée. Peut-être aurait-elle su de science plus certaine si le mouvement qui l'avait saisie venait d'en Haut, descendait miraculeusement du Père des lumières, ou s'il n'était qu'une exaltation de ses facultés provoquée par une

crise nerveuse d'un genre tout particulier. Sainte Thérèse, la reine des extatiques, prévenait les confesseurs de se montrer pleins de défiance pour les visions, les extases, les révélations des femmes. « Nous avons tant de moyens de vous tromper, écrivait-elle au Père Gratien, que, malgré toutes les précautions que vous prendrez, vous vous trouverez souvent induit en erreur et vous vous croirez en présence d'un miracle, quand la nature seule aura travaillé. »

Quoi qu'il en soit du fait de la place Carrière, il est certain que la ferveur de Joséphine en reçut un sérieux encouragement et un accroissement visible. Tout en elle, à partir de ce moment, respire la foi, l'amour divin, la charité envers le prochain, une religion et une piété dignes de toute louange. L'ascendant qu'elle possédait naturellement sur ceux qui l'entouraient produit, à partir de ce moment, des fruits de grâces et de salut si admirables qu'il faut reconnaître en elle une action toute particulière de la force divine. Ses frères, jeunes gens de dix-sept à dix-huit ans, l'aimaient à l'adoration et lui obéissaient au premier mot. Leurs camarades d'école et de jeux subissaient le charme à leur tour. Après l'avoir vue et entretenue une première fois, ils ne résistaient plus à l'attrait qui les entraînait vers la maison de M^me^ Schmidt. Plusieurs demandaient à leurs parents la faveur d'y demeurer comme dans un internat pour préparer leurs classes.

En effet, les frères de Joséphine, externes du lycée de Nancy, assistaient simplement aux classes de cet établissement. Versions, thèmes, calculs, études d'histoire et le reste, tout se faisait à la maison. C'était donc une réunion d'une dizaine de jeunes gens qui passaient chez M^me^ Schmidt une grande partie de la journée. Evidemment, un préfet de discipline était nécessaire. Joséphine

prit cette charge pour elle et la voilà commandant le silence, rappelant à l'application, consolant des insuccès, encourageant la timidité, gourmandant la paresse et surtout mettant la joie chrétienne dans tous ces jeunes cœurs.

Elle écrit dans ses mémoires : « J'avais donc sous mes ordres une dizaine de collégiens de dix-sept à dix-huit ans qui, pour rien au monde, n'auraient voulu me causer la moindre peine. »

Pour les récompenser de leurs efforts, la maîtresse d'études organisait des parties de barres et autres distractions aimées de la jeunesse, auxquelles prenaient part sa gaieté inépuisable et son entrain charmant.

Ajoutons qu'elle ne manquait jamais de les conduire aux prédications extraordinaires qui se donnaient à la cathédrale ou dans les autres églises de la ville. Pour des étudiants, c'était un régal littéraire ; pour des jeunes gens qui entendaient constamment retentir à leurs oreilles les négations et les blasphèmes de l'impiété, c'était une occasion de s'instruire sérieusement sur la religion et de rendre leur foi forte contre toutes les attaques.

Une preuve de l'énergie de notre jeune chrétienne, c'est la fatigue qu'elle s'imposait pendant les vacances pour échapper à la direction trop facile du curé de Clairfontaine. On se rappelle que cet ecclésiastique, circonvenu par les frères de Joséphine, lui avait conseillé et presque ordonné d'assister, selon le désir de sa mère, aux soirées mondaines, aux bals de société, aux fêtes plus ou moins païennes, à la mode en ce temps-là comme de nos jours.

Pendant les premières vacances, elle avait cédé ; mais, l'année suivante, son parti était pris : elle demeurerait sourde à toutes les sollicitations et, pour être plus sûre de

ne pas faiblir, elle résolut de ne plus entrer au confessionnal d'Hennezel.

Comme une colombe qui se réfugie dans les trous du rocher, tous les huit jours elle s'en allait à plus de deux lieues de Clairfontaine confesser ses fautes et en recevoir l'absolution:

Caprice de jeune fille dévote, diront certaines personnes qui raillent doucement l'adage donné au monde catholique par saint François de Sales : « Choisissez le directeur de votre conscience entre mille et dix mille » ; conduite très sage, résolution héroïque, dirons-nous, qui montre le progrès immense qu'avait fait dans la vie chrétienne, depuis un an, M^lle^ Joséphine Schmidt. Elle y persévéra pendant cinq ans, jusqu'à la fin des études de ses frères, quand on quitta définitivement Nancy pour revenir encore une fois au nid paternel dans la forêt de Clairfontaine.

L'aîné des trois jeunes gens se décida pour la médecine, qu'on l'envoya étudier à Montpellier. Les deux autres prirent l'industrie de leur père et s'établirent l'un à Clairfontaine, l'autre, un peu plus tard, à Fains, près de Bar-le-Duc, où nous retrouverons, après de longues années, Mère Marie de Jésus, devenue Supérieure générale de la Congrégation de Lons-le-Saunier et installant ses Sœurs dans l'usine de son frère.

Si, d'un côté, le départ de Nancy causait une certaine joie à M^lle^ Schmidt, parce qu'il l'éloignait d'un monde trop bruyant, séducteur et corrompu, il lui fut pénible sous un autre rapport. Clairfontaine n'avait pas d'église, pas même de chapelle où, de temps à autre, le prêtre serait venu offrir le saint Sacrifice. Or, il fallait à la future franciscaine le pain quotidien de l'assistance à la Messe et de la Communion. Le divin Maître avait éveillé la faim dans le

cœur de sa fiancée. Elle y était devenue intense, impérieuse. Le supplice lui paraissait insupportable quand, pendant plusieurs jours de suite, elle ne pouvait prendre et manger ce pain vivant descendu des cieux.

Hennezel, nous l'avons dit, était à trois kilomètres de Clairfontaine. Comment franchir tous les matins, en toute saison et par tous les temps, cette distance relativement considérable ? Comment, si le courage ne faisait point défaut, obtenir la permission de la mère attentive et prudente qu'était Mme Schmidt ? Mais l'amour de Jésus possédait tout entier le cœur de Joséphine, et l'amour ne connaît point d'obstacles ; il court sur des charbons ardents, il vole par-dessus les montagnes, il brave les tempêtes, et les torrents furieux ne peuvent arrêter sa course. Notre jeune fille, qui déjà s'était imposée, en se jouant, une course de seize kilomètres tous les huit jours pour se confesser au directeur de son choix, n'hésita pas une minute devant la difficulté. Elle était jeune, relativement robuste, pleine d'enthousiasme ; la fatigue, les blessures, la souffrance lui plaisaient autant qu'elles paraissent insupportables à ceux qui ne connaissent pas le Dieu du Calvaire.

Elle ne sortait pas seule d'ailleurs. Sa cousine germaine, adoptée par Mme Schmidt à la mort de son père, l'accompagnait habituellement. C'était une âme bonne et loyale, mûrie par le malheur, tout entière vouée au service de Dieu, capable de comprendre l'amour de Joséphine et de la seconder dans toutes ses entreprises de zèle et de charité.

L'esprit de Dieu, nous dit la Sainte-Ecriture, est infiniment actif. L'âme dont il s'est emparé ne peut demeurer en repos. Il faut qu'elle s'épanche au dehors, qu'elle crée, qu'elle travaille, qu'elle édifie, selon le mot de saint Paul,

en union avec le Christ et pour la plus grande gloire de Dieu.

Il évangélise par la parole et le saint ministère dans l'homme que l'onction sacerdotale a touché ; par les œuvres multiples de la piété et de la charité dans la femme docile à ses inspirations. Joséphine avait reçu l'abondance de cet Esprit. Nous allons donc la voir se lancer dans la mêlée des misères humaines spirituelles et temporelles, pour panser les blessures, relever ceux qui désespèrent et consoler ceux qui souffrent.

A Nancy elle faisait partie, nous le savons, d'une association charitable qui s'occupait des enfants pauvres, mais son concours effectif devait nécessairement se réduire à peu de choses, sa situation de préfète des études absorbant une partie de ses journées. De retour à Clairfontaine, l'idée lui vint d'établir cette même œuvre dans la paroisse d'Hennezel et pour tous les hameaux qui en dépendaient, au nombre de vingt-deux, semés çà et là dans les clairières de la forêt de Darney. Il y avait de grandes misères dans ces pauvres maisons. Si les verriers de Clairfontaine gagnaient de bonnes journées, les bûcherons, les sabotiers, les manœuvres, les charbonniers même vivaient péniblement, ayant, pour la plupart, une nombreuse famille et visités trop souvent par la maladie et le chômage. A grand'peine on se procurait le nécessaire, le pain, les pommes de terre qui empêchent de mourir de faim. L'habitation, le vêtement étaient ce qu'ils pouvaient, ce qu'ils sont encore dans certaines agglomérations ouvrières, malsains, malpropres, insuffisants à tout point de vue.

Joséphine nous raconte qu'elle trouva, au cours de sa première visite, une maison où on n'avait ni lits ni paillasses pour coucher les enfants. En été, ils dormaient

n'importe où dans la forêt, derrière un mur, selon le mot du fabuliste, qui prétend que tout est, aux écoliers, couchette et matelas, même la margelle d'un puits. En hiver, le père, revenu de son travail, chauffait le four, sur lequel toute la nichée joyeuse ou triste s'étendait, chacun des oisillons enfoncé dans un fourreau de paille.

Ces braves gens d'Hennezel, par bonheur, avaient conservé la foi. Le dimanche était encore pour eux le jour du Seigneur. Ils le sanctifiaient par le repos corporel et l'audition de la sainte Messe.

On comprend, du reste, que l'instruction ne leur était point donnée aussi abondante et parfaite que le zèle des prêtres l'aurait désiré. Difficilement les enfants assistaient avec assiduité aux catéchismes. Ils étaient loin de l'église, manquaient de vêtements convenables et travaillaient de bonne heure en dehors de la maison.

Une grande œuvre de charité s'imposait dans ce petit coin des Vosges. Joséphine Schmidt le comprit, pensa que la Providence l'en chargeait et, sans tarder, de tout son cœur, avec toutes les ressources de son esprit inventif, elle se mit à l'ouvrage.

Sa cousine, la première, lui offrit son concours ; ensuite quelques demoiselles de la paroisse, un peu plus fortunées ou un peu moins pauvres, qui promirent et donnèrent ce qu'elles pouvaient de leur temps et de leur argent.

De l'argent, il en fallait, et les bourses de nos jeunes associées criaient souvent famine. On eut recours à la table de saint François ; on organisa des quêtes, on se saigna des quatre veines. Bientôt les indigents virent arriver dans leurs taudis cette aimable jeunesse, les bras chargés des vêtements convenables dont leurs enfants n'avaient jamais connu la couleur.

Joséphine était la tête et le cœur de l'association. Avec son ardeur d'apôtre, elle visitait successivement les vingt-deux hameaux. Après avoir distribué des secours aux plus misérables, elle rassemblait tous les enfants disponibles, les faisait asseoir sur l'herbe dans un coin gentiment abrité, ou, s'il pleuvait, dans une maison particulière qui voulait bien ouvrir ses portes à la marmaille, et leur apprenait les prières, les catéchismes et les cantiques les plus populaires.

Elle conquit bien vite toute cette population. Les parents la saluaient comme une apparition bienfaisante, les enfants l'entouraient et l'accablaient de leurs caresses, se montrant l'une à l'autre, non sans un brin de vanité, les habits propres et les chaussures sodides qui leur étaient venus par ses mains. Tous lui faisaient fête, se réjouissaient longtemps à l'avance de ses visites et la comblaient de bénédictions. Les invitations à la grève n'auraient pas eu, dans ce pays, grande chance de succès. A la manière de l'Evangile, sans études préalables, sans congrès, sans délibération populaire, M^lle^ Schmidt avait résolu la question sociale dans cette cité ouvrière d'Hennezel.

L'année 1850 fut consacrée tout entière à l'œuvre entreprise. La jeune apôtre y donna son temps, son argent, le meilleur de son âme, et Jésus, en récompense, affermit sa piété et la rendit capable de supporter les épreuves que lui réservait l'année suivante. Le Maître n'a-t-il pas dit à toutes les générations d'hommes qui se succéderont sur cette terre : « Si quelqu'un abandonne pour moi son père, sa mère, son frère, je lui rendrai le centuple », et encore : « Un verre d'eau donné en mon Nom ne restera pas sans récompense. Le bien que vous faites au plus petit de ceux-ci, c'est à moi que vous le faites. »

CHAPITRE VII

Vanité des vêtements détruite. — Apostolat. — Œuvre des pauvres malades. — Quêtes pour la soutenir. — Joséphine travaille à la broderie pour ses pauvres.

A plusieurs reprises, dans les mémoires qu'elle nous a laissés, Mère Marie de Jésus accuse naïvement son penchant naturel à la vanité. Comme saint François avant sa conversion, elle admirait, elle aimait les robes élégantes, les habits riches et de coupe harmonieuse couforme aux prescriptions de la mode ; soit qu'elle subît simplement l'empire de la beauté des choses, soit qu'il ne lui déplût pas d'user de ce moyen de séduction pour attirer à elle et, par elle, à la religion, les personnes qui fréquentaient la maison de sa mère. Il y avait, sans doute, de l'un et de l'autre.

Mme Schmidt, femme du monde, bien que profondément chrétienne, voulait voir sa fille vêtue selon son rang et sa fortune. Peut-être n'avait-elle point perdu l'espoir de la marier avantageusement ; et, comme le dit saint François de Sales, « elle tenait à conserver l'enseigne. » Joséphine, très habile ouvrière, confectionnait elle-même ses vêtements et ses chapeaux. Quoi d'étonnant, dès lors, qu'elle choisît volontiers des étoffes luxueuses, pouvant mieux se prêter aux formes idéales qui flottaient dans son imagination ? Mais le public n'entrait pas dans ces considérations et attribuait à un peu de coquetterie les mises trop par-

faites de Mlle Joséphine. Dieu se réservait de briser cette dernière maille du filet mondain en ramenant sa fille chérie à la simplicité des vierges chrétiennes.

Au mois de mai 1851, Joséphine vint à Nancy pour prendre part aux exercices pieux du Mois de Marie, alors dans toute leur splendeur naissante. Elle avait besoin d'entendre une parole plus forte et plus éloquente célébrer les gloires de la très sainte Vierge, sa mère bien-aimée. Il lui était infiniment doux et réconfortant de se retrouver en la société des personnes pieuses qui l'avaient jadis initiée à la conduite des bonnes œuvres.

Les enfants de Saint-Dominique continuaient à embaumer la ville de Nancy du parfum céleste de leurs vertus et y opéraient, par leurs prédications et leurs exemples, de grands fruits de salut. Les âmes d'élite, désireuses d'assurer leur piété contre le monde et ses illusions, couraient à ces religieux, aussi savants dans la théologie qu'éclairés dans les voies de Dieu.

Joséphine fréquenta, comme autrefois, la chapelle dominicaine qu'elle aimait. Elle entendit parler du Tiers-Ordre dominicain, dans lequel s'enrôlaient à l'envi les hommes les plus distingués par leur religion, les femmes les plus sérieuses et les plus dévouées aux bonnes œuvres. Elle en étudia les règles, en pesa mûrement les obligations sinon pénibles, au moins assez nombreuses, et y trouva ce qu'elle rêvait depuis longtemps de rencontrer : la vie religieuse, à un degré satisfaisant, au milieu du monde.

Le R. P. Besson, après un court postulat, lui imposa le saint habit et la reçut novice dans l'Ordre. Ce lui fut un motif nouveau de travailler avec ardeur à la gloire de Dieu par sa propre sanctification et de poursuivre, avec un courage renouvelé, les œuvres de charité commencées à Hennezel.

Revint-elle l'année suivante pour sa profession ? c'est probable, pour ne pas dire certain, puisque, en 1853, nous la trouvons suivant les exercices des Tertiaires de Saint-Dominique dans la chapelle des Pères.

C'est alors que, pour rendre service à une des Sœurs, elle dut un jour entrer au parloir du couvent et demander le R. P. Jeandel. Sa commission faite, elle s'enhardit à parler au bon Père de sa conscience et de son avenir. Finalement, elle le pria de lui accorder la permission de pratiquer certaines mortifications dont ses compagnes du Tiers-Ordre lui avaient parlé et qui dépassaient quelque peu la mesure ordinaire. Nous verrons plus loin qu'en fait de pénitences et de mortifications, Mère Marie de Jésus a marché de pair avec les saints canonisés par l'Eglise.

A cette demande, le P. Jeandel leva ses yeux, habituellement baissés, sur la jeune fille qui lui parlait : le contraste était étrange entre sa tenue, si parfaitement élégante, et la demande qui venait de sortir de ses lèvres.

« Etes-vous donc toujours vêtue de la sorte ? lui dit-il doucement.

— Cela dépend, mon Père, répondit-elle sans aucun embarras, tantôt je porte un costume plus simple, tantôt j'en porte de plus riches encore que celui d'aujourd'hui.

— Eh bien ! mon enfant, reprit le Père, qu'il n'en soit plus ainsi désormais. Usez, je le veux bien, les vêtements qui sont dans votre garde-robe, ensuite, n'achetez plus que des étoffes ou noires ou de nuance plutôt sombre, et d'un prix médiocre, car le luxe des habits est interdit par la règle du Tiers-Ordre. »

Grande fut la surprise de Joséphine. Jamais il ne lu était venu à l'esprit qu'une étoffe dût être préférée à une autre par raison de religion. Elle n'aurait pas imaginé que

la soie, le lin et l'or qu'elle portait pussent offusquer les regards de Jésus et la placer dans un état d'infériorité près des religieuses vêtues de bure grossière.

Il y a de ces simplicités chez les saints.

Le B. Gérard Magella, devenu Rédemptoriste après avoir essayé plusieurs fois d'entrer chez les FF. Mineurs Capucins, avait une âme si parfaitement innocente qu'il regardait en face les femmes et les jeunes filles les plus séduisantes, sans se douter le moins du monde du danger auquel il s'exposait. Il fallut, d'autorité, l'avertir de baisser les yeux, selon les conseils de la sagesse chrétienne.

Joséphine en croyait à peine ses oreilles. Elle demandait la permission de se flageller sans pitié, et on lui répondait que la première mortification à pratiquer c'était de porter des vêtements sombres et sans prix ! Le plus intéressant de l'histoire était qu'elle venait justement d'acheter, dans un grand magasin des environs, selon sa coutume et pour plaire à sa mère, un lot d'étoffes fort riches et des plus à la mode.

Elle n'en dit rien au Père Jeandel, mais, toute saisie, elle entra dans la chapelle du couvent, s'y jeta à genoux aux pieds de Jésus-Eucharistie et, avec Lui, dans une intimité toute d'amour, repassa les avertissements et les conseils qui venaient de lui être adressés.

Il n'y eut point de combat, pas même d'hésitation en son esprit. Sans se détourner ni à droite ni à gauche, elle courut chez une de ses amies qui avait, une heure auparavant, grandement admiré ses emplettes et surtout une certaine robe d'un effet merveilleux. « La voulez-vous ? lui dit-elle ; prenez-la, vous me ferez plaisir. J'ai changé d'avis, j'en veux une autre en toile de Vichy. » L'amie fut enchantée de la proposition, et le marché conclu à l'heure

même. La plus heureuse des deux fut certainement Mlle Schmidt.

Tout n'était pas fini cependant. La robe partie, le reste de la parure : chapeau, gants, manteau, etc., ne cadraient plus avec la fameuse toile de Vichy qu'on allait acheter. La courageuse Tertiaire dominicaine ne s'embarrassa point pour si peu. Toutes ces jolies choses, qui devaient charmer les regards à Hennezel, furent revendues séance tenante et remplacées par une capote de jardin et autres attifets vulgaires.

Et c'est en cet équipage qu'il fallait rentrer, transformée en femme de chambre ou en fermière, à Clairfontaine. On ne voudrait pas la reconnaître, on lui demanderait le mot de l'énigme et pourquoi cette mascarade ?

Combien de jeunes filles auraient reculé ! Joséphine s'avança avec autant de calme et de tranquillité que si rien n'était changé dans son extérieur. Le nouveau costume lui seyait à ravir. En l'embrassant, sa mère et ses frères, qui la trouvaient tout aussi charmante qu'avec ses robes de soie, se contentèrent de lui demander la raison du changement de décor. Souriante, elle répondit : « J'ai senti le besoin de me mettre à l'aise par la grande chaleur qu'il fait ». Ce fut tout.

Le lendemain, elle raconta l'histoire à sa mère, craignant d'avoir au moins dissimulé la vérité dans sa réponse de la veille.

« J'ai résolu de ne point me marier, lui dit-elle ; dès lors, rien ne m'oblige plus à suivre les usages du monde. Désormais, je ne porterai plus que des vêtements de couleur sombre, comme le Père Jeandel me l'a conseillé, car telle est la coutume chez les Tertiaires dominicaines au nombre desquelles j'ai été admise. »

A cette déclaration hardie qui contrariait ses vues et détruisait ses espérances, Mme Schmidt ne trouva rien de désagréable à répondre. Soit religion, car elle en avait, soit amour des contrastes, effet de son tempérament nerveux, soit grâce particulière que sa fille lui avait obtenue, elle se contenta de lui dire : « Eh bien ! vous avez raison, vous êtes conséquente avec vous-même, agissez comme il vous plaira. »

C'était cependant un grand sacrifice qu'elle acceptait de bonne grâce. Sa fille ne perdait rien de sa beauté, c'est vrai ; mais ne plus voir cette beauté soutenue, favorisée, rendue éclatante à tous les yeux par la splendeur des vêtements et les habiletés d'une coquetterie légitime, évidemment, elle en souffrirait plus d'une fois cruellement.

Les frères furent, chose étrange, du même avis que leur mère. Puisque Joséphine ne devait point se marier, tout s'expliquait. Elle n'était plus du monde, pourquoi en aurait-elle plus longtemps porté les livrées ?

Le bon Maître avait disposé les cœurs pour récompenser sans tarder Mlle Schmidt de sa parfaite et prompte obéissance au désir qu'Il lui avait fait connaître.

C'est bien peu de chose, aux yeux de la froide raison, que le costume. Qu'importe à l'homme, à sa valeur véritable, à sa dignité, à son bonheur, la coupe, la couleur, la richesse d'un vêtement ? Et cependant, l'échange d'une robe de soie et d'or contre un sac de toile grossière est un coup sérieux porté à la vanité humaine, surtout chez une femme.

Qui ne l'a maintes fois observé dans sa vie ? Non parée, vêtue de ses habits de travail, la femme habituellement est douce, prévenante, aimable, sans prétention. En costume de cérémonie, les cheveux artistement disposés, des

diamants sur le front et sur les mains, il semble qu'elle ait changé de caractère. Elle pose, elle trône... Prenez des précautions pour ne point la blesser... Elle est reine et même un peu plus...: déesse... Adorez-la, il ne lui faut pas moins pour la satisfaire. *Ast ego...*, disait la Junon du poète.

Joséphine n'appartenait plus au monde de la vanité. Déchargée de ce fardeau du luxe comme un guerrier d'une armure trop lourde, elle devenait plus apte aux travaux de l'apostolat, et nous allons la voir, agile et rapide, poursuivre son œuvre d'évangélisation des enfants pauvres de la paroisse. Aucune infortune qui échappe à ses yeux toujours ouverts sur ceux qu'elle aime de l'amour même qu'elle a voué à Jésus-Christ. Aucune douleur qu'elle n'essaie ou de vaincre ou d'atténuer, aucune situation si désespérée qu'elle n'arrive à améliorer.

C'était justice. Notre Seigneur la comblait de ses dons, l'accablait de ses caresses ; ne devait-elle pas le payer en monnaie ayant cours dans le royaume des âmes : l'amour des pauvres, la charité, le dévouement pour ceux qui souffrent !

Le bon curé qui, jadis, permettait le bal de société, qui le commandait même à Joséphine au nom des convenances, ne ménageait pas les compliments au zèle de sa jeune et charitable paroissienne. Ses louanges, à la fin, auraient pu gâter les choses, malgré le dire du Père Faber qui admet, comme un agent presque nécessaire de la piété, les encouragements flatteurs du directeur de la conscience. A force de s'entendre répéter qu'on est une perfection et le prodige de son pays, on finirait peut-être par s'exalter et s'évanouir dans les fumées de la vaine gloire.

Dieu y mit bon ordre pour Joséphine qu'Il voulait

humble et soumise à son bon plaisir. Le curé fut changé. Son remplaçant ne lui ressemblait en rien. Ame fortement trempée, tempérament calme, réfléchi, sobre de paroles, il étudia les œuvres établies dans sa paroisse et se promit de leur donner tout son appui. Celle de Joséphine lui plut extrêmement et il sut le montrer à l'occasion ; mais jamais un compliment ne lui vint aux lèvres pour les jeunes filles qui s'en occupaient. Il ne voulait pas, disait-il, que le désir d'être agréable au prêtre en vint à tuer le désir de plaire à Dieu ; accident fatal qui se produit si souvent sur la route des dévouements chrétiens.

Par contre, il savait très bien demander de nouveaux sacrifices. A Joséphine, il parla de l'œuvre des pauvres malades, établie dans presque toutes les villes et tenue souvent, Dieu en soit loué, par nos Sœurs Tertiaires de Saint-François. Les différents quartiers d'une ville ou les différents hameaux d'un village sont confiés à une associée. Aussitôt qu'une personne, homme, femme ou enfant, est signalée par la rumeur publique ou un avis confidentiel comme sérieusement atteinte, la déléguée de l'association se présente, examine, se rend compte et, quand elle le juge opportun, avertit soit le pasteur de la paroisse, soit le directeur de la personne malade qu'on attend sa visite et qu'on a besoin de son ministère.

Avec son ardeur que rien n'effrayait, Joséphine eut vite fait d'organiser la nouvelle association ; elle y consacra tout l'argent que l'apostolat des enfants lui laissait libre. Dans chacun des vingt-deux hameaux d'Hennezel, une maison fut choisie où elle déposa les médicaments les plus habituellement employés en cas de surprise ; puis elle chargea une jeune fille, à son défaut une femme de l'endroit, honnête et dévouée chrétienne, des fonctions de garde-malade volontaire.

A partir de ce moment, les pauvres se sentirent rassurés contre l'éventualité d'un malheur et les angoisses d'une maladie soudaine aux symptômes effrayants. Ils étaient sûrs désormais que la charité de Jésus-Christ veillait sur eux, qu'elle se trouvait prête, le jour et la nuit, à leur venir en aide au moment opportun, à leur donner conseils, secours efficaces et consolations.

Il va sans dire que Joséphine était l'âme et le grand ressort de l'œuvre. Tous la connaissaient ; tous la voulaient près de leur lit de douleur ; on l'appelait même quand sa présence n'était pas le moins du monde nécessaire. On abuse facilement d'une bonté qui ne sait rien refuser ; mais comment en faire un crime aux malheureux et aux abandonnés de la terre ? Visage toujours empreint de bienveillance, sourire qui ne quitte guère les lèvres, parole douce et main ouverte sont remèdes si agréables et si puissants en toute circonstance !

Joséphine voulait bien fatiguer ses jambes et, comme Jeanne d'Arc, les user jusqu'aux genoux pour l'amour de ses chers pauvres. Si le jour d'hier avait été surchargé, le jour de demain donnerait peut-être un peu de relâche ; mais, comme à tous les fondateurs et directeurs d'œuvres, c'était surtout l'argent qui lui manquait. Elle y mettait tous ses menus plaisirs ; elle saignait la bourse de M^me^ Schmidt aussi souvent qu'un médecin du XVIII^e^ siècle ses malades. Mais la veine appauvrie ne rendait pas toujours ce qu'on aurait désiré. M^me^ Schmidt n'était point millionnaire.

Impossible d'imposer une cotisation aux ouvriers qui, déjà, vivaient péniblement de leur maigre salaire, et cependant les besoins croissaient tous les jours. Comment y pourvoir ? Deux expédients se présentèrent à l'esprit de

Joséphine ; ou bien se faire quêteuse et tendre l'escarcelle chez les personnes riches de sa connaissance, ou bien se procurer des ressources par le travail des mains. Déjà, sans doute, elle avait entendu en son cœur le commandement de saint François à ses frères : « Je veux que tous mes frères qui savent travailler travaillent. »

Or, travailler, M^lle^ Schmidt le savait. Ses doigts étaient habiles et prompts ; ils étaient fées, comme on dit, pour tous les ouvrages de femme ; sa résolution fut prise à l'instant même. Un de ses frères, à la tête d'une entreprise de broderie, lui confia des travaux tant qu'elle en pouvait désirer, et la voilà, comme la femme forte de l'Ecriture, se penchant le jour et la nuit sur les méandres délicats des dessins de la broderie en vogue à cette époque. Le budget des pauvres s'en aperçut et bientôt se trouva en excellente posture.

Il aime bien, il aime comme Jésus celui qui non seulement sacrifie tout ce qu'il possède, mais encore se condamne à un travail incessant pour ne laisser aucun de ses frères dans le besoin !

Les choses allèrent de ce beau train pendant plusieurs mois. C'était l'automne abondant en fruits. L'hiver, hélas ! lui succéda. La caisse, qui recevait de tous côtés, fuyait aussi de toutes parts, et la dépense, dépassant les recettes, elle se trouva tout à fait à sec au moment où il fallait fournir le trousseau à un pauvre petit muet que la charité de Joséphine avait fait admettre à l'école de Nancy.

En véritable enfant de saint François, bien qu'elle fût alors Tertiaire de Saint-Dominique, notre jeune apôtre eut recours à la quête, selon ce qui est écrit en la Règle des Frères Mineurs : Si le travail ne suffit pas à vous nourrir, ayez recours à la table du Seigneur, c'est-à-dire à l'au-

mône ; et je ne veux pas qu'on en rougisse, parce que le Maître s'est fait pauvre et a vécu d'aumônes pendant les années de sa prédication en Galilée et en Judée.

Joséphine vint donc à Darney, où elle connaissait les familles riches, et leur parla de ses besoins. Dieu inclina les cœurs et ouvrit les bourses. Elle revint à Clairfontaine avec la somme nécessaire, remerciant Jésus, son bon Maître, qui avait favorisé son inexpérience et béni si largement son premier essai de quête. C'était une promesse pour l'avenir.

Plus tard, quand il lui faudra des milliers de francs pour établir la Congrégation des Franciscaines à Lons-le-Saulnier, elle les trouvera comme par miracle. Ils lui viendront de toutes mains, et c'est son père saint Joseph qui les enverra sans qu'elle ait autrement à s'en mêler.

CHAPITRE VIII

Mortifications ordinaires et extraordinaires. — Le chien complaisant. — La Croix et l'Eucharistie. — Communion quotidienne. — Confessions de scrupuleuse.

Nos lecteurs nous permettront de laisser un instant la grande route de la charité fraternelle que suit la vie de Mère Marie de Jésus, encore jeune fille et habitant le foyer maternel, pour nous enfoncer dans l'oasis parfumée des mortifications et des pénitences étonnantes que son amour pour Jésus lui imposait à cette époque.

Il n'est pas inouï, même en nos temps de décadence, de rencontrer, par le monde chrétien, des jeunes filles, à l'âme ardente, qui aspirent à épouser la souffrance, comme d'autres à épouser le plaisir. Rien ne leur paraît excessif, rien ne les épouvante des rigueurs exercées par les saints contre la chair et ses passions révoltées. A mesure que la croix se fait plus lourde et que les clous s'enfoncent plus profondément, leur cœur se dilate et s'extasie. On retrouve en ces frêles enfants l'énergie d'un saint Paul et l'on entend sortir de leurs lèvres son cri vibrant d'amour satisfait : « Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations. »

Quel religieux, quel prêtre n'a pas eu en sa vie la consolation suprême de rencontrer une de ces âmes prédestinées à boire le calice que Jésus-Christ a voulu épuiser jusqu'à la lie ?

Bienheureux fut celui qui, le premier, put pénétrer dans ce sanctuaire mystérieux de l'âme de Joséphine Schmidt. Le jeûne, si redoutable aux gens du monde, voire même aux chrétiens plus fidèles, était son hôte favori, son invité de tous les jours. Et comme elle savait habilement le dérober à tous les regards ! Mme Schmidt n'aurait permis pour aucune raison cette folie, nuisible évidemment à la santé de sa fille !

Le matin donc, au retour de la messe ou de la visite des pauvres, Mademoiselle trouvait son déjeuner cuit à point, fumant et parfumé. Elle se hâtait de le prendre, pensez-vous ! Oui, puisque, tout à l'heure, la domestique trouvera la tasse vidée avec soin jusqu'au fond ! Eh bien ! non ; elle ne l'avait point bu le délicieux chocolat, mais bien l'épagneul de la maison. Il adorait sa jeune maîtresse, ce chien superbe, et lui rendait tous les services, y compris celui d'avaler chaque matin la fameuse tasse de chocolat. Après l'avoir saluée de ses joyeux abois, l'intelligent animal courait à la cuisine, en rapportait une paire de pantoufles, lapait le déjeuner pour son salaire, puis, sans désemparer, rapportait à la cuisine les souliers salis ou poussiéreux de la matinale voyageuse. Le tour était joué. Si, par hasard, Mme Schmidt ou d'autres personnes se trouvaient là au moment critique, Joséphine prenait bien quelques cuillerées du précieux liquide, puis, sous prétexte de choyer son chien favori, elle finissait par lui faire absorber à peu près tout le déjeuner.

Aux repas de midi et du soir, on employait d'autres ruses. Mademoiselle savait manifester je ne sais quelle répugnance naturelle ou maladive à manger de la viande. Un pli de son front, un mouvement de ses lèvres, un mot parfois, c'en était assez pour faire admettre que l'estomac

se refusait à prendre de ces mets trop substantiels. On n'insistait pas. Le plat de légumes payait pour le plat de viande ; la mortification, presque toujours, demeurait maîtresse du terrain; tous les jours de l'année devenaient ainsi des jours de grand jeûne. Assez souvent, Joséphine se contentait d'un morceau de pain sec et d'un verre d'eau, bien qu'elle eût à sa portée toutes les douceurs et friandises que l'on voit ordinairement au buffet des maisons riches.

Au jeûne, elle ajoutait, comme il est d'usage chez les saints, la flagellation. Elle aimait à martyriser sa chair sous les coups de la discipline. Avec le sang qui jaillissait, son ardeur s'exaltait, son amour de la souffrance prenait le caractère d'une passion. Après la discipline, qui ne peut durer que peu de temps, elle enserrait ses reins dans une ceinture aux pointes aiguës, qu'elle avait le courage de garder toute la nuit pour triompher de la tyrannie du sommeil. Car il lui fallait se coucher très tard pour achever ses exercices pieux, forcément négligés pendant une journée de courses et de travaux charitables. Il lui fallait se lever de bonne heure pour donner à l'oraison le temps convenable, se rendre à Hennezel et y entendre la messe.

Nous ne parlons ici ni de ces voyages quotidiens, si pénibles par le froid, sous la pluie et la neige, ni de ces visites continuelles aux maisons les plus écartées de Clairfontaine, ni de ces longues séances à genoux devant l'Hostie du tabernacle, ni de ces postures gênantes qu'elle aimait à tenir, soit au repos, soit en parcourant les chemins : « En ce temps-là, écrit Mère Marie de Jésus, je faisais des mortifications incroyables. »

Elle avait adopté le programme de pénitence des saints, et ce ne fut pas la moins lourde de ses peines quand, sur

la fin de sa vie, fatiguée par l'âge et de multiples infirmités, il lui fallut renoncer aux abstinences prescrites par l'Eglise et la Règle de Saint-François.

Ceux qui aiment Jésus-Christ l'aiment tel qu'Il se présente habituellement à leurs regards : la tête couronnée d'épines, les pieds et les mains percés, la chair en lambeaux, le visage souillé et méconnaissable. Ne pas vouloir lui ressembler serait donner une preuve trop évidente qu'on ne l'aime pas. Au contraire, s'étendre sur la croix, tout au moins par le désir, entamer sa chair, la broyer sous les coups impitoyables de la mortification, la réduire en servitude à force de mauvais traitements, c'est démontrer que Jésus-Christ a pris possession définitive du cœur, et qu'Il est aimé comme Il doit et veut l'être.

Nous verrons dans la suite de cette histoire comment Mère Marie de Jésus a su s'étendre sur la croix, y demeurer unie à Jésus, clouée avec Lui, y souffrir et y mourir tous les jours selon la grande parole de saint Paul. et mériter ainsi d'entrer dans les puissances du Seigneur.

Chaque jour aussi, hâtons-nous de le dire, elle pénétrait plus avant dans le cœur de Jésus par l'usage quotidien de la sainte Communion.

L'amour de Jésus, plus que tout autre amour, appelle l'union. S'unir à Jésus, c'est, sur cette terre, communier par son corps à sa divinité, c'est manger sa chair et boire son sang dans le sacrement de l'Eucharistie. Heureuses les âmes que tourmentent la faim et la soif de l'aliment divin ! Elles tiennent en lieu sûr le gage de leur éternelle béatitude.

Joséphine Schmidt, depuis son séjour à Nancy et son affiliation au Tiers-Ordre dominicain, s'approchait fré-

quemment du sacrement de l'autel, mais elle n'aurait jamais osé ni demander ni pratiquer la communion quotidienne. Bien peu de personnes, en dehors des prêtres, avaient ce bonheur, même dans les couvents, le Jansénisme ayant exagéré à plaisir les dispositions nécessaires pour communier dignement et avec fruit.

Le nouveau curé d'Hennezel avait plu, sans doute, à la religion de Joséphine, qui le choisit aussitôt pour confesseur et directeur de sa conscience. Le premier acte de son autorité fut de lui commander la communion de tous les jours. La joie de la fervente jeune fille fut intense et cependant mêlée de grandes craintes. Si Jésus se montre d'une condescendance infinie en nourrissant de sa chair sacrée tous ses enfants de la terre, Il n'en reste pas moins la Majesté suprême, le Roi éternel de gloire, devant qui les anges tremblent et se couvrent la face de leurs ailes. Il nous est formellement commandé de n'entrer dans le sanctuaire où Il repose qu'enveloppés du manteau de la crainte qui adore, anéantie, et du tremblement de tout l'être qui reconnaît, ainsi caché sous de fragiles espèces, le Juge des vivants et des morts. Nous ne pouvons aborder Jésus qu'avec un cœur pur de toute faute volontaire ; et, puisque notre fragilité dépasse toute mesure, la tentation vient facilement à l'âme de penser qu'il lui serait préférable de s'abstenir souvent du banquet divin.

Joséphine, après quelques jours, quelques semaines peut-être de joie sans mélange, sentit l'inquiétude envahir son âme. Le scrupule se reprit à la tourmenter. Elle eut peur : il lui parut impossible de communier quand des pensées importunes ou impures avaient fatigué son imagination. Elle demandait alors à son directeur la permission de s'abstenir, mais le curé d'Hennezel la lui refusa constamment.

Un jour cependant que la demande de s'éloigner de l'autel avait été plus pressante, le confesseur changea de formule et lui répondit : « Très bien, ma fille, désormais vous ferez la sainte Communion quand il vous plaira ; mais, si vous l'omettez, vous viendrez au cours de la journée dans l'église pour remercier Dieu de vous avoir donné plus de lumières et un esprit plus ferme qu'à votre directeur. » On peut juger de la confusion de Joséphine à cette sortie très juste de son saint curé.

Une autre fois, car le scrupule ne désarmait pas, prenant un ton paternel, il répondit à semblable requête : « Soit, mon enfant, abstenez-vous de communier à certains jours, mais, je vous l'ordonne, venez quand même à la messe pour y faire de votre mieux la communion spirituelle. » « Or, à quelque temps de là, écrit Mère Marie de Jésus, j'assistais au saint Sacrifice, bien résolue à ne point m'approcher de la sainte Table ; mais voici que, le moment de la Communion venu, le prêtre fait signe à l'enfant de chœur de réciter le *Confiteor*. » Dans l'église, il n'y avait avec moi qu'une vieille femme qui paraissait abîmée devant Dieu. « C'est pour elle, pensai-je, que M. le Curé ouvre le Tabernacle, et je demeurai tranquille à ma place. Mais la vieille femme ne bougea point. M. le Curé descendit quand même les marches de l'autel et s'en vint jusqu'au banc où je me tenais agenouillée. Saisie d'effroi, je me levai et je courus plutôt que je ne marchai jusqu'à la sainte Table où je reçus le Corps de mon Sauveur. »

La leçon, cette fois, fut comprise et porta son fruit. Désormais, il ne fut plus question de reculer, plus question de solliciter dispense. La communion quotidienne lui était acquise. Et vraiment Joséphine en avait besoin pour se soutenir dans le combat intérieur qu'elle devait livrer au

démon, et dans les œuvres extérieures qu'elle avait entreprises pour la plus grande gloire de Dieu et le soulagement de ses frères.

Dans cette âme d'élite, étrangère à toute ruse, à toute dissimulation, d'une ignorance du mal vraiment stupéfiante, il y avait place pour bien des méprises et des erreurs. S'il fallait donner un conseil aux pauvres qu'elle secourait, son jugement était sûr, sa parole éclairée et pratique. S'il s'agissait de se diriger elle-même, le scrupule, ou la timidité naturelle, ou une défiance exagérée paralysaient ses facultés et lui faisaient commettre de véritables enfantillages. Donnons-lui encore la parole pour raconter un épisode assez plaisant de sa vie pénitente.

Il n'est pas rare de rencontrer des petites filles de dix ou douze ans qui accusent, au saint Tribunal, tous les péchés qu'elles trouvent imprimés dans les divers examens de conscience remis entre leurs mains ; et cela, ou bien par stupidité, ou bien pour être plus sûres de ne rien omettre des fautes qu'elles auraient pu se permettre dans le passé. Mais qu'une jeune fille de vingt-quatre ans, qui a reçu une instruction religieuse peu commune et que Dieu a déjà favorisée de grâces toutes particulières, en agisse, au confessionnal, comme ces enfants naïves, c'est un fait assez rare, et, dans l'occasion présente, très édifiant.

« J'avais trouvé, nous dit Mère Marie de Jésus, un très » gros livre d'examen de conscience qui renfermait la no- » menclature exacte des plus grands péchés que l'huma- » nité puisse commettre. Mais comme j'ignorais absolu- » ment le sens de ces mots nouveaux pour mes yeux, je me » figurai sans peine, le scrupule aidant, que j'avais com- » mis tous ces crimes, ou du moins je craignis de les avoir » commis sans m'en douter. Je les écrivis donc et m'en fus

» lire la pancarte à mon confesseur. Il y en avait long !
» Ayant jeté un coup d'œil de mon côté, le prêtre s'en
» douta et se mit à lire tranquillement son bréviaire, me
» disant, entre deux psaumes : « Eh bien, aurez-vous
» bientôt fini ! » Il eût été mieux inspiré, ce me semble,
» de m'imposer silence après les premiers mots et de m'a-
» vertir de mon erreur. Il m'aurait évité de renouveler
» cette sottise au confessionnal d'un autre prêtre qui ne
» me connaissait pas, et voici en quelle circonstance :

» Ma cousine germaine, compagne de mon enfance,
» s'était mariée dans un village à cinq ou six lieues de
» Clairfontaine. J'allai lui rendre visite et je profitai de
» l'occasion pour me confesser au prêtre de la paroisse,
» qui passait tout au moins pour un homme exemplaire
» et de haute vertu. Je récitai à ses pieds mon accusation
» monumentale d'Ennezel ; mais, cette fois, le confesseur
» ne lisait pas son bréviaire ; il écoutait. Quand j'eus fini,
» je lui demandai si je pouvais continuer à communier tous
» les jours. Il hésitait à me répondre, je le vis bien. Enfin
» il me dit, non sans un certain trouble : « Est-ce que
» vous communiez après avoir commis tous ces énormes
» péchés ? »

» — Mon père, repris-je, seriez-vous assez bon de m'ex-
» pliquer ce qu'ils sont, afin que je ne les commette plus
» à l'avenir ?

» Il comprit alors. « Ah ! vous me soulagez d'un grand
» poids, dit-il avec un sourire. » Et un peu après il ajouta :
» Pourquoi donc vous accusez-vous de péchés que vous ne
» connaissez même pas ? Ne recommencez jamais. Vous
» m'avez jeté dans un grand embarras ; je vous croyais
» coupable de toutes ces horreurs, alors que vous ignorez
» jusqu'au sens de ces mots que vous m'avez débités. Il

» n'est pas permis de mentir au confessional, même par
» humilité, etc...

» Alors, conclut Mère Marie de Jésus, mes yeux s'ou-
» vrirent. Je pouvais rester esclave du scrupule, mais
» j'étais guérie de la maladie des confessions extrava-
» gantes. »

CHAPITRE IX

Communications divines. — Direction très sévère. — Postulat au couvent des Trappistines. — Etranges probations. — Mort de son frère étudiant en médecine. — Maladie et guérison soudaine. — Longues extases. — Nouvelle maladie. — L'Eucharistie lui rend miraculeusement la santé.

Bien que Dieu puisse accorder et accorde, en effet, quelquefois des faveurs extraordinaires aux âmes qui n'ont rien fait pour les mériter, cependant l'histoire des saints nous apprend que, presque toujours, une oraison prolongée, la mortification, les sacrifices, les désirs brûlants, sont la préparation normale à la venue du Dieu de l'extase et du miracle.

Nous avons vu Joséphine Schmidt se vouant tout entière à l'imitation de Jésus crucifié, s'enveloppant de la mortification comme d'un manteau, se livrant aux œuvres de charité avec un zèle et un dévouement sans exemple. Jésus va l'en récompenser en ouvrant à son âme le champ immense et lumineux des visions extatiques. Elle avait vingt-quatre ans. Depuis l'incident merveilleux de la place Carrière, les ravissements l'avaient saisie de temps à autre, mais, ne sachant sous quel nom les désigner, elle appellera plus tard ces touches extraordinaires de l'amour divin : « un sommeil » ; sommeil des sens, qui ne perçoivent plus, ne voient plus, ne sentent plus, et laissent l'âme, admirable-

ment dégagée et libre, contempler, dans une lumière supérieure, les mystères de l'autre vie.

Très timide en ces matières,comme la plupart des saints, et craignant de trahir le secret du grand Roi, Joséphine ne parlait à personne de ce sommeil qui lui fermait les paupières sur toutes les matérialités de ce monde. L'Esprit, dit Nôtre Seigneur, souffle où il veut ; vous entendez sa voix, mais vous ne savez ni d'où il vient ni où il va. C'est le mystère de l'amour sanctifiant et jaloux qui se déclare. L'âme favorisée de ses caresses osera-t-elle en parler ? ne craindra-t-elle pas de le mettre en fuite par une indiscrétion ?

Un jour, cependant, qu'elle avait entendu parler des illusions si fréquentes jetées dans les âmes par le démon, par l'imagination en délire, par certaines lectures, elle eut peur et osa dire à son confesseur : « Mon Père, depuis quelque temps, je me trouve mal après la Communion ! — Je m'en suis bien aperçu, répondit le prêtre. » Ce fut tout pour cette fois et pour toujours.

Que pensait le prêtre de ce malaise singulier ? Soupçonnait-il des communications plus intimes de sa pénitente avec Celui qu'elle venait de recevoir ? n'y voyait-il qu'un effet naturel des efforts de la jeune fille pour se tenir attentive à un Dieu qui daignait s'établir en son cœur comme sur un trône ? Nous l'ignorons. Mais, sans aucun doute, il avait compris que Dieu avait des vues particulières sur sa paroissienne et qu'il lui fallait, pour seconder la Providence, la diriger du côté de l'humilité et du renoncement. Il n'y manqua pas et, d'une main plutôt gantée de fer que vêtue de velours, la conduisit sur le chemin de la perfection.

Joséphine allait donc tous les jours à Hennezel et y fai-

sait la sainte communion. Pendant l'été, quand le soleil échauffait l'atmosphère et séchait les routes, il faisait bon traverser la forêt. L'âme poétique de la pieuse pèlerine s'y dilatait à l'aise; mais, pendant l'hiver, quand la neige tombait, que les grandes pluies avaient défoncé les chemins, que le vent glacé faisait rage, il fallait, pour ne point reculer, une force physique peu commune et surtout une grande énergie de volonté.

Mme Schmidt, voyant sa fille revenir , ou bien trempée jusqu'aux os, ou n'en pouvant plus de fatigue, finit par s'inquiéter.

« Ne pourriez-vous pas, lui dit-elle, demeurer à la maison quand le temps est démonté, quand on peut à peine se tenir debout contre la violence du vent ? »

Joséphine en parla au prêtre. La prière de sa mère ne paraissait point déraisonnable. Ne serait-ce pas désobéir que de venir tous les jours et quand même ?

« Quand je verrai le temps trop mauvais, répondit l'intraitable directeur, je vous avertirai de ne point sortir. » Or, jamais il ne le trouva trop mauvais, même quand la neige des Vosges encombrait les passages et avait effacé le chemin.

Sans se plaindre et sans récriminer, Joséphine partait. Au retour, horriblement fatiguée, très pâle et comme défaillante, elle trouvait encore un sourire et un mot aimable pour tranquilliser sa pauvre mère. Et Mme Schmidt restait muette, n'osait faire ni défense ni remontrance, par crainte de voir sa fille bien-aimée la quitter soudain et s'enfermer dans un cloître. Sa vie, en effet, n'était-elle pas la vie d'une religieuse qui a tout quitté, tout sacrifié pour l'amour du Christ? Piété ardente, mortifications de tout genre, charité parfaite, humilité étonnante ; elle pratiquait toutes

les vertus qui recommandent la religieuse la plus fervente. Il ne lui manquait vraiment que la solitude d'un couvent et la robe de bure des épouses de Jésus habitant sa maison. Elle ne se marierait jamais, elle l'avait formellement déclaré ; et alors l'issue fatale apparaissait prochaine, très prochaine à la pauvre mère.

C'est une chose étrange que cette terreur des mères en présence du cloître ! Comme s'il renfermait en ses flancs ténébreux le Minotaure affamé de la chair des vierges ! Comme si, en prenant le voile, leurs filles se condamnaient à une vie sans soleil et ensevelie dans les brumes d'une éternelle tristesse !

M^me^ Schmidt, plutôt que de provoquer le départ de Joséphine pour le couvent, la laissa s'exposer tous les jours, sur le chemin d'Hennezel, à une maladie grave qui pouvait très bien la conduire au tombeau. Quelle inconséquence, et combien sont infirmes les jugements des hommes aveuglés par leurs affections trop naturelles !

Dieu ne voulut point que les saintes imprudences de Joséphine et de son directeur eussent un résultat malheureux. Sa main conduisait la voyageuse intrépide, laissait la fatigue et la douleur s'abattre sur elle, mais écartait la fièvre et les autres accidents. D'un autre côté, la jeunesse a des ressorts si puissants ! Elle passe avec une simple indisposition bien vite dissipée où la vieillesse trouverait la pierre de l'achoppement, la chute fatale et la mort.

M^me^ Schmidt, cependant, n'obtint pas pour longtemps ce qu'elle désirait si fort. Bientôt sa fille s'éloignera de Clairefontaine et s'en ira vers les régions heureuses où Dieu l'appelle. Les étapes seront nombreuses avant son arrivée au lieu du repos définitif, dans le couvent des Sœurs Franciscaines de Lons-le-Saulnier ; mais toutes lui

apporteront de nouvelles grâces, toutes lui fourniront l'occasion d'acquérir de grands mérites, toutes enfin perfectionneront merveilleusement la vertu que Dieu avait mise en son âme.

Depuis longtemps déjà elle tournait ses regards vers la vie religieuse. Le couvent l'attirait comme il attire toutes les âmes prévenues de bonne heure par une vocation spéciale. Sa résolution de ne point se marier était irrévocable. Elle avait voué sa virginité à Jésus-Christ devenu son Epoux pour l'éternité. Dieu avait permis qu'elle rencontrât, dans son curé actuel, un directeur trop dur en apparence, mais comprenant à merveille les desseins de la grâce sur l'âme d'élite qui lui était confiée. Sous sa conduite habile, le scrupule avait perdu presque tout son prestige. Elle avait acquis de la religion une intelligence plus haute ; elle en avait connu les saintes et nobles libertés. Enfin, nous devons le supposer, dans les communications intimes du Maître, pendant ces sommeils mystérieux, qu'on nous permettra d'appeler extatiques dans le sens général du mot, elle avait entendu l'appel suprême : « Sors de ton pays et de ta maison et va dans le pays que je te montrerai. » L'heure avait donc sonné, semblait-il, de passer dans la terre promise de la vie religieuse.

Justement, un couvent de Trappistines s'était établi depuis peu, près de Mirecourt. Une jeune fille de Clairfontaine y avait été reçue. La vie si mortifiée de ces filles de saint Bernard éveillait dans l'âme de Joséphine de violents désirs, mais elle ignorait en quoi précisément consistait cette vie, quel en était l'esprit, le but et les constitutions.

Demander à sa mère la permission de visiter le couvent, c'était aller au-devant d'un refus formel. Elle prit un biais, comme il est d'usage en pareil cas. Il fallait conduire à

Nancy le petit sourd-muet dont elle avait ménagé l'entrée dans une école spéciale, et Mme Schmidt ne vit aucun inconvénient à ce que sa fille l'accompagnât jusqu'à Mirecourt où elle pourrait se reposer pendant quelques jours chez des parents.

Arrivée à Mirecourt, Joséphine courut d'une traite jusqu'au couvent et demanda aux Supérieures d'être admise à y faire une courte retraite après laquelle, si Dieu le voulait, elle solliciterait la grâce insigne d'être admise en qualité de postulante.

La retraite fut accordée sans difficulté, mais non le postulat. La jeune fille appartenait à une famille connue et fort à l'aise ; elle était du monde, sa beauté physique resplendissait ; enfin, elle se présentait sans aucune référence, soit de son curé, soit d'un ami du couvent, et à l'insu de sa mère. On pouvait légitimement supposer un coup de tête, fruit d'un enthousiasme irréfléchi.

On délibéra longtemps sur ce cas difficile au Conseil des Supérieures. La conclusion fut qu'on l'accepterait, mais, tout aussitôt, elle fut soumise aux épreuves les plus rudes, usitées autrefois dans les noviciats des Ordres les plus renommés pour leur sévérité.

« Tantôt, écrit Mère Marie de Jésus, le prêtre directeur » m'ordonnait une longue promenade dans les environs » avec des sabots beaucoup trop longs et trop larges qui » restaient en route à chaque pas que je faisais ; tantôt il » m'ordonnait le repos absolu, épreuve peut-être plus in- » supportable que l'autre à ma nature ardente et avide de » mouvement. »

« Un soir, la sœur tourière vint me dire que j'eusse à » me préparer de bonne heure le lendemain, parce que la » Communion me serait donnée à cinq heures. On était au

» mois de novembre. Je me présentai donc à l'heure dite
» au guichet des Sœurs. Le prêtre arriva, sortit le ciboire
» du tabernacle, récita le *Miscreatur* et l'*Indulgentiam*,
» puis descendit de l'autel les mains vides et vint à moi
» les yeux pleins de fureur. Il me saisit les deux bras, les
» secoua violemment et me dit : « N'est-ce donc pas assez
» pour vous, qui n'avez rien à faire, de communier pendant
» la Messe ? Je me retirai sans dire un mot, pensant qu'il
» avait raison, et que nous étions absolument d'accord sur
» ce point. »

L'ironie joyeuse de Mère Marie de Jésus éclate en ces derniers mots. L'épreuve était pour le moins fort étrange, et le prêtre aurait pu épargner à notre divin Maître cette espèce d'affront ; mais il avait pensé obtenir de la sorte une preuve suffisante de l'humilité et de l'esprit d'obéissance de sa postulante.

Quelques jours plus tard, il lui déclarait qu'elle était acceptée au noviciat. Joséphine remercia du fond de son âme et promit d'y entrer au temps de Pâques de l'année suivante.

Ce fut une déception pour les Supérieures ; un si long délai ne promettait rien de bon. Mais notre postulante ne voulait rien précipiter en une affaire aussi grave et croyait devoir avant tout préparer sa bonne mère au sacrifice de la séparation, puis assurer la vie et le bon fonctionnement des œuvres qu'elle avait fondées à Hennezel.

Enfin, Dieu, qui la destinait à illustrer l'Ordre franciscain, permit ce retard qui disposait les événements et allait préparer l'accomplissement de ses décrets éternels.

Il était temps, du reste, que Joséphine rentrât à Clairfontaine. Son frère, l'étudiant de Montpellier, était revenu chez sa mère au mois d'août de la même année, très grave-

ment atteint de phtisie. En novembre, avec les premiers froids, la maladie fit de rapides progrès ; condamné par les médecins, il devait mourir à brève échéance.

Comme beaucoup d'étudiants en médecine, le pauvre jeune homme avait abandonné toute pratique de religion et prêté une oreille complaisante aux doctrines matérialistes qui avaient cours dans la Faculté de Montpellier. Il est si commode aux passions, qui veulent s'enivrer à la coupe des plaisirs, de se laisser persuader qu'il n'y a rien en dehors du monde visible, et que le Créateur, le juste Juge est une chimère !

C'était une âme à rendre à Dieu, son légitime propriétaire, une âme de frère à sauver du naufrage éternel.

Joséphine obtint le grand miracle. Les saints, même dans les cas désespérés, remportent ordinairement la victoire ; les autres échouent, même quand les flots sont à peine agités par le respect humain ou la longue habitude de l'indifférence. Le cher malade renia ses erreurs, sous les caresses de sa sœur et dans le sein du prêtre ; il entra dans son éternité parfaitement réconcilié avec le Dieu de sa jeunesse.

La victoire cependant coûta cher à Joséphine. A peine le défunt était-il dans la tombe qu'elle-même dut s'aliter. Les veilles multipliées près du lit du phtisique, les inquiétudes mortelles que causait l'état malheureux de son âme, peut-être la contagion du mal l'avaient minée rapidement. Pourvu, disait-on dans l'entourage, que le mal terrible qui a tué le frère épargne la sœur. Une toux opiniâtre se déclara ; pendant quelques jours, la situation parut désespérée, la mort attendait à la porte.

Elle n'avança pas plus loin. Pour la seconde fois, Dieu vint à l'aide de Joséphine et lui rendit la santé d'une ma-

nière si soudaine que plusieurs crièrent au miracle. On se rappelle avec quel noble dédain elle avait renvoyé le fameux docteur qui devait la guérir, sans vouloir même lui adresser la parole et répondre à une seule de ses questions. Si elle n'agit pas de même dans la seconde maladie, elle guérit, comme la première fois, sans le secours des médecins et presque aussi rapidement que la belle-mère de saint Pierre, sous la bénédiction de Jésus.

Il n'était plus question d'entrer chez les Trappistines. M. le Curé d'Hennezel, consulté, avait dit non. Le couvent aux épreuves terrifiantes ne verrait plus sa postulante de quelques jours. Nous la retrouvons au carême de l'année suivante, 1851, hésitant à devenir Tertiaire régulière de Saint-Dominique, ou à contribuer pour sa part et par le don d'elle-même à la fondation d'une Congrégation nouvelle. Voici l'histoire abrégée de cette petite révolution dans la vie de Mère Marie de Jésus, révolution qui, d'ailleurs, n'aboutit à rien de durable.

En 1851, M. le curé d'Hennezel fut appelé á prêcher le carême dans une paroisse de son canton. Plus de messe quotidienne, par conséquent, pour Josephine ; sa piété, sa passion toujours plus vive pour le pain eucharistique ne pouvaient s'en accommoder. L'idée lui vint de suivre son curé dans la paroisse qu'il évangélisait, et Dieu voulut qu'elle se découvrît là-bas une cousine, restée vieille fille, qui demeurait seule avec sa domestique. M^me^ Schmidt accorda toutes les permissions. La vieille demoiselle, à la tête d'une certaine fortune, très pieuse, tertiaire dominicaine, heureuse de l'arrivée de sa cousine, invita une jeune fille de sa parenté, et voilà tout un petit couvent établi pour six semaines, avec ces quatre personnes, où l'on vivrait, autant qu'il serait possible, selon la règle des Tertiaires dominicaines régulières.

Elles élurent une Supérieure. Laquelle fut élue ? Joséphine ne nous le révèle point. Peut-être parce que ce fut elle-même, malgré son âge, tant elle montrait de maturité dans ses jugements, d'affabilité dans ses rapports, d'amour pour Dieu en tous ses actes !

Les prières du matin et du soir, l'Office de la Sainte Vierge, l'oraison du matin, la récollection du soir, les repas, les récréations, tout se faisait en commun et sur un signal donné. On jouait sérieusement à la religieuse : « c'était un vrai couvent, » écrit Mère Marie de Jésus.

Qu'on juge de la joie du curé de la paroisse quand il eut découvert ce nouveau Nazareth ! Il avait rêvé (et quel curé n'a pas fait ce rêve une fois dans sa vie ?) d'établir avec la vieille demoiselle et avec son argent une Congrégation nouvelle et locale pour le plus grand bien de ses gens. Et voilà que la Providence, pendant ce carême si bien prêché, si pieusement suivi, lui mettait en mains, sans qu'il eût à s'en occuper, les éléments de son œuvre et l'œuvre elle-même déjà en plein exercice !

C'était vraiment trop beau : rien ne dure de ce qui n'a rien coûté. Le curé en fit, une fois de plus, l'amère expérience.

La mission terminée, Joséphine vit arriver à la communauté le terrible curé d'Hennezel, son directeur et son maître, qui, le plus tranquillement du monde et sans aucune explication, lui intima l'ordre de rentrer à Clairfontaine. Fallait-il obéir ? Elle le pensa. Jamais elle ne lui avait désobéi ; jamais, pendant tout le cours de sa vie, elle ne désobéira aux Supérieurs légitimes. Vertu très rare, qu'on ne trouve en son plein épanouissement que dans les âmes vraiment humbles et prédestinées à une haute sainteté. M^lle^ Schmidt revint à Clairfontaine ; la cousine de la vieille

demoiselle entra chez les Trappistines, et celle-ci se retrouva seule et désolée, après avoir joui pendant six semaines des douceurs du Paradis.

Mais comme sa vertu était solide et ses intentions droites, Dieu prit son parti. Elle put, après plusieurs essais infructueux, réunir quelques jeunes filles et, forte de la bénédiction de Mgr Caverot, plus tard archevêque de Lyon, fonder la Congrégation de la Bienfaisance chrétienne, dont le but est de diriger des orphelinats agricoles de filles.

Avec quelle ardeur et quel succès Joséphine aurait travaillé dans cet Ordre nouveau, avec sa grâce de chef et la puissance de séduction que le Bon Dieu avait répandue sur toute sa personne ! Pourquoi n'y est-elle pas entrée, quand tout semblait l'y appeler ? Nous n'avons qu'une seule réponse à ces questions : Dieu la voulait franciscaine et pas autre chose. Elle ne s'en doutait pas alors, mais l'avenir le lui apprendra, ou plutôt quand l'heure sera venue, saint Antoine de Padoue, son directeur invisible, lui montrera le couvent de franciscaines où elle doit vivre de la vie des saints et mourir dans la paix de son Seigneur.

Rentrée à Clairfontaine encore une fois, elle y reprit le cours de ses occupations ordinaires : le soin de l'église, la direction des œuvres paroissiales pour la conservation de la foi et le soulagement des pauvres, autant que ses forces lui permirent de le faire. Car, sous le coup des mortifications excessives : jeûnes, disciplines, cilices, veilles prolongées, que le Père Besson lui avait permises en bloc, dans la pensée qu'elle n'irait pas trop loin ; sous le coup des fatigues occasionnées par ses courses et ses travaux incessants, la chère Mlle Schmidt avait vu ses joues pâlir, sa taille s'incliner, et sa santé menacer ruine.

Le directeur, toujours prudent, fit face à l'ennemi en in-

terdisant les mortifications meurtrières. On lui obéit, non sans éprouver une peine atroce de ne plus tant souffrir pour l'amour de Jésus. Mais Jésus consola son épouse en multipliant, comme à plaisir, les sommeils extatiques et les illuminations intérieures. Ce n'était plus une flamme qui brillait et disparaissait aussitôt ; ce n'était pas une demi-heure que durait le ravissement, mais jusqu'à cinq et six heures.

Le divin Maître lui laissait ordinairement le loisir de faire son action de grâces après la Communion de tous les matins, mais à peine était-elle sortie de l'église que l'Amour d'en-Haut s'étendait sur son âme, jetait en ses veines une sorte de langueur comparable à celle que nous éprouvons à l'approche du sommeil naturel, et enfin l'absorbait complètement dans la contemplation des mystères célestes

La langueur physique lui servait d'avertissement. Elle s'asseyait alors sur un banc, si elle était encore dans l'église ; si déjà l'église était loin elle se hâtait vers le bois où la route s'engageait, afin de s'y cacher à tous les regards indiscrets.

Elle y demeurait jusqu'à la fin de l'extase, jusqu'au réveil complet de ses énergies physiques.

« Un jour, raconte-t-elle, ma mère, ne me voyant pas » rentrée à midi, me fit chercher. On alla chez M. le curé » qui ne m'avait plus aperçue depuis la messe du matin. » Evidemment j'étais allée visiter les malades dans les » hameaux voisins. On y courut, on ne m'y trouva pas, ce » qui mit ma pauvre mère dans une inquiétude effrayante. » Je rentrai vers deux heures. A toutes les questions qui » me furent adressées, je répondis en toute vérité, mais » sans trahir mon secret, que je m'étais sentie fatiguée et

» m'étais reposée dans la forêt jusqu'au moment où j'avais
» pu reprendre mon chemin. »

« J'étais donc malade ; ce fut la conclusion que ma
» mère tira du récit de mon aventure. » Il fallait aviser, et voici le parti que prit immédiatement Mme Schmidt. Il lui paraissait difficile d'empêcher sa fille de fréquenter

Mme Schmidt

l'église et de recevoir chaque matin la sainte Communion ; quant à la faire conduire tous les jours à Hennezel par une voiture qui la ramènerait au temps opportun, on n'y pouvait songer. Elle prit donc un moyen terme. Une chambre fut louée tout près de l'église à une excellente dame, bien connue de la mère de Joséphine. Elle l'offrit à sa fille

comme un pied à terre où il lui serait loisible de se reposer et de demeurer tant qu'elle le jugerait à propos. Les enfants qui venaient de Clairfontaine tous les matins pour l'école lui apporteraient son déjeuner ; une femme des environs aurait soin de son petit intérieur. Enfin, plusieurs fois par semaine, on enverrait une voiture qui ramènerait la recluse au foyer maternel et, le lendemain matin, la rendrait à l'église et à sa chambre solitaire.

Joséphine accepta cet arrangement comme elle acceptait tous les ordres de ses supérieurs. Elle y voyait la volonté de Dieu ; comment aurait-elle pu y résister ou témoigner de la mauvaise humeur? Un événement sur lequel on ne comptait pas vint bientôt détruire ce bel arrangement. Après quelques jours Joséphine prit la rougeole. Grave difficulté ! la pieuse cousine qui demeurait avec Mme Schmidt vint soigner la malade, sans craindre de prendre elle même le mal.

M. le Curé, tous les trois jours, apportait la sainte Eucharistie. Puis, les choses traînant en longueur, ou bien les occupations extérieures ne le lui permettant pas, ou par le fait d'un oubli, il laissa la patiente pendant six jours privée du pain eucharistique. Or, Joséphine vivait surtout de ce pain ; elle souffrit affreusement de ne plus le recevoir. Puis ce fut Noël, et l'Enfant Jésus revint combler de ses caresses la pauvre fille qui sans lui se mourait. Après Noël, le prêtre laissa passer la semaine sans reparaître ; c'était donc l'abandon définitif. La souffrance de la pauvre enfant devint intolérable, d'autant plus que, ne voulant la laisser voir à personne, elle affectait de se montrer toujours gaie et de bonne humeur. Pendant la nuit, elle donnait un libre cours à ses larmes. La violence qu'elle s'imposait pendant le jour la réduisit à l'extrémité ; ses yeux se fermèrent, on crut qu'elle allait mourir.

M. le Curé se doutait-il du mal secret qui tuait sa fille de prédilection? Avait-il voulu imposer cette cruelle épreuve à une âme qu'il connaissait très ardente et très forte? Peut-être. Aussitôt averti du danger, sans passer d'abord chez la malade, il prit le ciboire au saint tabernacle et apporta enfin le grand remède si impatiemment attendu à celle qui se sentait mourir loin de son Maître et de son Dieu tant aimé.

Le médecin du corps, ne comprenant rien à cette maladie, plutôt morale que physique, disait-il, ordonna des sangsues qui enlevèrent à Joséphine, comme jadis les saignées de Sangrado, le peu de vie qui lui restait. Elle perdit la parole vers 10 heures du soir. Elle était condamnée ; sa mère, qui la veillait, se retira plongée dans la plus amère désolation. M. le Curé profita de son absence pour administrer le sacrement de l'Extrême-Onction. Bientôt après, voyant que l'agonie ne commençait pas encore, il lui donna de nouveau la sainte Communion. Puis, persuadé qu'elle ne tarderait guère à mourir, il se prit à déplorer l'abandon dans lequel il l'avait laissée, la sévérité outrée de sa direction, ses duretés et ses dédains apparents ; finalement, il lui demanda pardon, s'accusant d'être la cause de sa mort.

Le lendemain, à 6 heures du matin, il apprit que, contre toute espérance, Joséphine était vivante, et, voulant réparer ses torts dans la mesure du possible, il lui apporta encore une fois le Pain vivant et la communia en viatique.

Alors un grand miracle s'opéra. Le jeûne de l'Eucharistie l'avait tuée ; l'Eucharistie prise coup sur coup la ressuscita. « J'éprouvai une grande joie, nous dit-elle, et, dans la journée, je commençai à me relever. » Peu après,

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS. R F

elle était au pied de l'autel, exhalant, comme un parfum de grand prix, son âme reconnaissante en présence de Celui qui était vraiment sa vie, dont l'éloignement la réduisait à mourir.

C'était la troisième fois déjà que Notre Seigneur rendait ainsi presque subitement la santé à sa fidèle servante. Il en agira de même dans toutes les autres maladies graves qu'Il lui enverra pour l'associer plus intimement au grand mystère de sa Passion.

Joséphine, cependant, dut s'avouer à elle-même que ses forces d'autrefois avaient subi un rude échec, et qu'il lui devenait impossible de rester seule dans la petite chambre d'Hennezel. Fallait-il donc rentrer à Clairfontaine, au nid si doux et si chaud qui avait abrité son enfance? Dieu ne semblait-il pas indiquer cette solution de la difficulté présente?... Le divin Maître, qui avait déjà brisé quelques-uns des liens qui attachaient Joséphine à sa mère et à son pays, ne le permit pas. Il inspira, sans doute pendant le sommeil de l'extase, à celle qu'Il aimait, de s'éloigner davantage et d'entrer, en qualité de pensionnaire malade, dans un hôpital.

M^me^ Schmidt semble bien n'avoir vu à ce dessein aucune difficulté, ni fait aucune opposition. On choisit l'hôpital de Mirecourt, peu éloigné de Clairfontaine et qui recevait volontiers quelques pensionnaires pouvant payer largement. C'était le commencement de l'exode définitif. La jeune fille ne reviendra plus près de sa mère, si ce n'est en passant, comme une étrangère. Elle allait suivre l'appel de Dieu. C'était la première étape sur le chemin conduisant à la vie franciscaine.

CHAPITRE X

A l'hôpital de Mirecourt. — Ange de paix. — Catéchiste des orphelines. — M. l'abbé Georges. — Le feu de l'amour divin. — Maladie et guérison mystérieuses. — L'œuvre des repenties. — Difficultés et persécutions.

La direction de M. le curé d'Hennezel, prudente dans sa teneur générale et toujours éclairée à la lumière des principes de la théologie, n'avait pas éteint complètement le scrupule dans l'âme de Joséphine Schmidt, tant il est difficile de suivre les desseins mystérieux de Dieu sur une âme d'élite, tant la conduite spirituelle de ceux qu'il a prédestinés à de grandes choses demande de sainteté, d'étude, de réflexion dans le prêtre. C'est là surtout que nous trouvons l'application de la maxime célèbre de saint Grégoire : « La conduite des âmes est l'art des arts ».

Avant de partir pour sa nouvelle résidence, M^lle^ Schmidt, se croyant proche de la mort, fit une confession générale, avec un soin si excessif et un tel luxe de détails inutiles que le pauvre confesseur lassé lui donna pour pénitence : 1° De ne jamais plus reparler au confessionnal de ces vingt-quatre années de sa vie ; 2° de dire tout d'abord à l'aumônier de l'hôpital, qui allait devenir son confesseur, qu'elle était folle !

Evidemment cette dernière prescription ne devait pas être prise à la lettre. Le curé d'Hennezel ne croyait pas, ne pouvait pas croire à un dérangement de cerveau de sa

pénitente. Il la connaissait depuis trop longtemps ; il avait vu ses œuvres de charité dans la paroisse. Peut-être avait-il été frappé de sa guérison soudaine. Peut-être le scrupule, s'ajoutant aux troubles extatiques dont il ne connaissait pas la nature, lui faisait redouter un état hystérique et une propension à la folie.

En toute hypothèse, le mot employé ne convenait pas, ou bien ne devait s'entendre que dans un sens large, comme synonyme d'excentrique, d'originale, de difficile à conduire dans la vie pratique.

Joséphine, qui était la simplicité même, accomplit sa pénitence à la lettre et dit, sans aucune explication, à son nouveau confesseur qu'elle était folle et qu'il devait tenir compte de cet avertissement dans sa direction. Ensuite, elle se confessa tranquillement des quelques fautes qui lui avaient échappé depuis sa dernière confession. Le prêtre ne trouva dans son langage aucune trace d'égarement d'esprit. Alors il lui dit, avec une sorte de compassion charitable, que l'expression était trop forte, qu'elle n'était pas tout à fait folle, que M. le curé d'Hennezel avait simplement voulu lui faire entendre qu'elle manquait d'intelligence, ou de suite dans les idées, ou encore de prudence dans la vie. « En somme, ajouta-t-il, je veux vous tenir pour une fille d'un bon sens suffisant. » C'était généreux !

Non, Joséphine n'était point folle, mais seulement scrupuleuse, ce que l'aumônier ne devina point dans cette première entrevue.

Les religieuses de l'hôpital en savaient plus long que lui sur le compte de la nouvelle pensionnaire. Elles lui en firent le plus grand éloge, racontant avec admiration les merveilles de sa charité, la perfection de sa vie, sa piété vraiment extraordinaire. Alors, le prêtre se crut berné et,

quand Joséphine revint au confessionnal, il lui fit de grands reproches, surtout de lui avoir confessé qu'elle était folle. « On ne doit point mentir en confession, ajouta-t-il, j'ai bien envie de ne plus vous recevoir à l'avenir. — Mon Père, répondit-elle humblement, j'avais reçu l'ordre de vous dire que j'étais folle ; j'ai obéi, et aussi bien, je pense que je ne suis pas tout à fait exempte de cette triste maladie. »

L'aumônier s'apaisa soudain et conçut dès lors une grande estime pour sa pénitente : il le lui montrera désormais en toute occasion.

Joséphine, installée dans une chambre fort convenable, aimée et choyée par les sœurs, bien vue de tout le monde heureux ou souffrant de l'hôpital, n'ayant plus ni courses, ni travaux pénibles à fournir, reprit vite de la vigueur et rentra en grâce avec la vie. Sa piété en profita : les visites à la chapelle devinrent plus longues et se multiplièrent. Il n'y avait qu'un pas à faire et sans sortir de la maison pour trouver Celui qu'elle s'était juré d'aimer et de servir de toutes ses forces sur la terre, Celui qui avait reçu son vœu de virginité perpétuelle, Celui sans lequel il lui paraissait impossible de ne pas mourir d'ennui et de dégoût.

Entre temps, pendant ses heures libres, elle s'occupa d'abord d'embellir la chapelle de l'hôpital. Ses doigts habiles savaient découper et monter les fleurs. Après en avoir multiplié les gerbes sur tous les autels de l'hospice, elle en fit pour les églises pauvres des environs. Les commandes ne lui manquaient pas ; il fallut bientôt engager des ouvrières. Ce furent d'abord deux jeunes personnes de Mirecourt, parentes de M^me^ Schmidt et très recommandables par leur piété. Vinrent ensuite les tertiaires dominicaines de la ville, appelées par la sœur pharma-

cienne de l'hôpital. A la tête de ce bataillon d'ouvrières, Joséphine établit l'œuvre des Tabernacles ; sa chambre devint la salle de travail où l'on se réunissait un jour par semaine.

A Mirecourt comme à Clairfontaine, elle prenait, sans effort, autorité sur ceux qui l'approchaient, grâce à son amabilité parfaite, à sa bonté, à son esprit surnaturel, et savait leur imposer des œuvres de zèle dont, ailleurs, on n'aurait peut-être pas osé prononcer le nom. Comme les saints, elle attirait, elle inspirait confiance et se faisait aimer. Les jeunes filles et les dames de la ville s'estimaient heureuses de travailler avec elle. C'était un jour de bonheur pour les personnes de l'hôpital quand elles pouvaient converser avec la pensionnaire venue de la forêt de Clairfontaine. Heureux empire de la sainteté douce et aimable ! Notre Seigneur l'a dit : « Elle possédera la terre ».

La communauté était nombreuse, à l'hôpital. La Supérieure, femme de grande intelligence, passait pour une sainte. Elle distingua tout d'abord M^lle^ Schmidt, devina sa valeur, et, probablement, comme tout nous le fait supposer, caressa la pensée de la gagner à sa congrégation. Faut-il lui en faire un crime ? Voir à la portée de sa main un brillant d'un prix inestimable et ne pas s'avancer pour le saisir et le déposer dans un écrin précieux paraît absolument contraire à notre tempérament. Que le monde ou la religion ne s'étonnent donc point ni ne se scandalisent si un religieux, une religieuse s'applique, avec une diplomatie plus ou moins savante, à donner à leur Ordre un sujet qu'ils croient capable de lui procurer édification et faveurs spirituelles.

La Supérieure invita Joséphine à partager la récréation des sœurs, ce qu'elle refusa toujours, par humilité proba-

blement, ou pour éviter les susceptibilités et les jalousies ; mais elle accepta volontiers d'aider les sœurs dans leurs emplois. Agir pour Dieu et le prochain était la grande passion de sa vie.

Elle se faisait une grande joie de mettre la paix parmi les vieilles femmes hospitalisées dans la maison : on sait les difficultés qu'y rencontrent les sœurs les plus habiles. Ces malheureuses épaves, trop souvent sans religion sérieuse, s'irritent des moindres contrariétés, supportent difficilement leurs compagnes, se rendent elles-mêmes insupportables par leurs cris, leurs lamentations sans fin, leurs colères, la grossièreté de leurs paroles, et surtout par leur égoïsme intransigeant.

Joséphine avait reçu du ciel tout ce qu'il fallait pour exercer une heureuse influence dans ce milieu difficile : sa jeunesse, la douceur de sa parole, son habileté à saisir le côté vulnérable en imposaient aux plus orgueilleuses, les domptaient, fondaient les glaces, apaisaient les tempêtes, au moins pour quelques heures.

L'hôpital de Mirecourt connut alors des jours heureux et paisibles. Deux épisodes assez plaisants nous montreront l'habileté que notre pensionnaire déployait dans les cas embarrassants. Une de ces bonnes vieilles, venue sans doute de la montagne, voulait absolument se coucher avec ses sabots aux pieds. Les draps et toute la literie souffraient horriblement du contact. Conseils amicaux, gâteries, rien n'y faisait. Il lui fallait ses sabots, ou ses cris tenaient éveillé tout le dortoir, de la première heure à la dernière.

Joséphine, avertie par les sœurs, vint trouver la vieille maniaque, lui parla doucement, comme elle savait le faire, lui demanda si rien, par hasard, ne lui manquait ; puis, la voyant gagnée, elle unit le geste à la parole, écarte la cou-

verture et se retire comme épouvantée à la vue des sabots. « Comment, ma pauvre femme, lui dit-elle, les sœurs n'ont pas plus soin de vous ! mais c'est indigne de vous mettre au lit sans prendre la peine de vous ôter vos sabots ! Ah, c'est trop fort ! Attendez, je vais leur donner une bonne leçon ; permettez que je vous les ôte, et je saurai leur dire carrément leur fait ! » Elle joua si bien son rôle que la vieille, enchantée, se laissa faire sans résistance, et, ce qui est mieux, ne parla jamais plus de reprendre, pour dormir, les malheureux sabots. Le stratagème avait réussi.

Un autre vieille avait la manie, fort dispendieuse pour la maison, de prendre continuellement des pilules. Il lui en fallait surtout pour s'endormir, comme à la précédente il fallait des sabots. Joséphine confectionna des boulettes de *mica panis*, bien dorées et saupoudrées de sucre. Elles eurent grand succès ; la vieille en était ravie et n'en voulait plus sucer d'une autre sorte.

Mais où notre jeune apôtre de la paix se plaisait davantage, c'était d'abord au milieu des orphelines recueillies et élevées dans l'hôpital, et ensuite au chevet des petits malades qui n'avaient pas encore fait leur première communion. On lui demanda de les préparer à ce grand acte de la vie chrétienne, et elle s'y donna de toute son âme. Ils étaient bien sauvages, ces pauvres garçonnets ramassés sur le chemin, rachitiques, héritiers trop souvent de maladies répugnantes. Mais ils ne résistaient guère plus d'une heure à Joséphine. Un regard de ses yeux, une caresse, une parole, ils étaient vaincus, domptés et devenaient doux comme des agneaux. Après quoi, avec grande patience et intelligente bonté, elle les instruisait, les rendait croyants et aptes à faire une bonne première communion.

Or il arriva qu'en soignant les enfants, amis privilégiés

de Jésus-Christ, elle prit contact avec d'autres plus avancés en âge et déjà grangrenés par le vice.

Assidue auprès d'une petite fille qui se mourait doucement, elle vit venir à elle une malheureuse victime du vice infâme qui lui dit ces simples paroles : « Moi, non plus, je n'ai pas fait ma première communion ». On pense si le cœur dévoué de Joséphine s'attendrit à cette ouverture inattendue et de quelle oreille elle entendit l'humble requête de cette égarée : « Mademoiselle, si vous pouviez me recevoir de temps à autre dans votre chambre et m'y préparer? Peut-être ne serais-je plus aussi malheureuse après avoir reçu le Bon Dieu dans mon cœur ? »

La Supérieure de l'hôpital accorda toutes les permissions. Le catéchisme se fit régulièrement ; la première communion eut lieu. Nous aimons à penser que la pécheresse fut transformée en une Marguerite de Cortone et dut ainsi, comme tant d'autres, son salut éternel à Mère Marie de Jésus. De plus elle donna comme récompense à sa généreuse catéchiste l'idée de fonder à Mirecourt l'œuvre des filles repenties, avec laquelle nous entrons dans une nouvelle phase de sa vie de dévouement.

La Supérieure de l'hôpital, âme ardente et avide de perfection, dit un jour en confidence à sa pensionnaire : « Ma chère fille, j'ai peur que notre aumônier, qui d'ailleurs est un prêtre irréprochable, ne vous paraisse quelque peu terne et insuffisant. Moi-même, je n'en puis obtenir la direction qui m'est nécessaire ; je vais assez souvent à Mattaincourt m'éclairer et me retremper auprès du vicaire de la paroisse, M. l'abbé Georges, lequel dirige presque toutes les personnes pieuses des environs. C'est un homme de très grand mérite, fort intelligent des choses de Dieu, très zélé pour tout ce qui regarde sa gloire et le salut des âmes. S'il vous

plaît de venir avec moi, je vous présenterai et j'espère que vous trouverez là ce que je trouve moi-même : lumière et force.

Monsieur l'abbé Georges était en effet un prêtre selon le cœur de Dieu ; il mourut jeune, à 36 ans, riche de tous les mérites, et la tête auréolée de la gloire des saints. C'est à lui et à M. Hadol, son curé, que Mattaincourt est redevable de la splendide basilique élevée en l'honneur de saint Pierre Fourrier, autrefois curé de ce village, basilique qui domine aujourd'hui tout le pays de ses flèches hardies, rendez-vous, chaque année, d'une multitude de pèlerins. Pour la bâtir, il se fit frère quêteur, entreprit de longs voyages, usa sa santé. Charitable à l'excès, il donnait aux pauvres son argent, son linge, ses chaussures, tout ce qu'il avait en sa possession. On raconte qu'un jour, ayant changé ses souliers contre les chaussures percées et éculées d'un pauvre diable, il pria le confrère chez lequel il se rendait de lui en prêter une paire. Le confrère, qui connaissait son homme, fit des objections. Il craignait, non sans motif, s'il prêtait ses souliers, de ne plus les revoir ; de fait, c'est ce qui arriva. Au retour, un autre pauvre se présenta, les pieds trop à l'aise, et l'abbé Georges n'eut pas le courage de le laisser aller, comme il arrive souvent dans les Vosges, les pieds déchaux. Il rentra chez lui en baissant, autant qu'il était possible, sa soutane jusqu'à terre, à l'exemple de saint Jean de Kenty qu'il avait pris sans doute pour patron en cette circonstance. Très austère pour lui-même, très intérieur, d'une charité sans limites, le pays tout entier le vénérait comme un saint.

Joséphine fut ravie de sa direction. Le P. Besson lui-même ne l'avait pas éclairée et encouragée comme le jeune vicaire de Mattaincourt.

Sans tarder, elle lui parla de la pauvre fille qu'elle instruisait. L'abbé Georges promit de l'admettre à la première communion au moment du grand pèlerinage qui se faisait chaque année au tombeau du B. Pierre Fourrier.

Un jour, soit par amour propre, soit mue par une véritable pitié, cette fille lui dit : « Si vous saviez, Mademoiselle, combien il y en a comme moi, dans la ville de Mirecourt, qui sont trop grandes pour oser aller au catéchisme et qui désirent beaucoup faire leur première communion ! »

— Eh bien, qu'elles viennent avec vous, répondit Joséphine sans hésitation et comme inspirée de Dieu ; je les recevrai volontiers ; il ne m'en coûtera pas plus de parler à dix qu'à une seule. » Elle le croyait, s'imaginant que toutes étant à peu près de même intelligence et de même instruction, ce que l'une comprendrait serait compris de toutes. Elle était loin de compte : l'avenir se chargea de la détromper.

Encouragée par la Supérieure et M. l'abbé Georges, elle se mit résolument à l'œuvre. Il lui vint une dizaine de ces créatures flétries, qu'elle tenait dans sa chambre un temps plus ou moins long, et qu'elle conduisait parfois à Mattaincourt entendre M. le Vicaire faisant son catéchisme aux enfants ou le prône aux grandes personnes. Après l'instruction, si Monsieur l'abbé pouvait disposer d'un moment, Joséphine et quelques jeunes filles avaient avec lui un entretien spirituel bien différent de celui qu'on faisait entendre aux pécheresses.

Un jour, dans cette causerie intime, il leur raconta qu'une demoiselle de sa connaissance avait le cœur si bien rempli d'un violent amour pour Jésus-Christ qu'elle ne pouvait plus supporter la vie et que, dans un élan vers

son Epoux céleste, elle avait exhalé son âme. « J'en suis sûr, ajoutait-il, elle est allée tout droit en paradis. »

C'était bien un peu l'histoire de M^lle^ Schmidt. Elle lui avoua, au confessionnal, qu'il lui arrivait souvent de ces émotions physiques qu'elle était obligée de modérer sous peine d'en mourir.

L'homme de Dieu, ne soupçonnant guère ce qui allait se produire, lui répondit qu'elle pouvait se livrer sans crainte à tous ces beaux mouvements de l'amour de Jésus ; qu'il lui en donnait toute permission et qu'il n'en serait que ce qu'il plairait à Dieu.

Il nous faut ici avertir le lecteur que souvent, pendant le sommeil extatique imposé à Joséphine, Jésus l'attirait si fortement à Lui que la poitrine de la chère enfant s'échauffait et devenait semblable à une fournaise. Ainsi saint Philippe de Néri ne pouvait tenir devant ces ardeurs et, comme un insensé, courait dans la nuit, offrant sa poitrine nue à l'âpreté du vent. Ainsi encore le B^x^ Diégo de Cadix, après la Messe, avait les mains tellement brûlantes que les têtes qu'il bénissait se croyaient sous un ardent brasier.

C'est un phénomène fréquent dans la vie des saints que cet échauffement miraculeux du corps sous le choc de l'amour divin venant frapper une âme docile et la purifier ; miraculeux dans sa cause seulement, car l'expérience de tous les jours nous apprend que toute émotion morale un peu forte, ou bien nous glace, ou bien nous brûle le corps au point de le mettre tout en sueur.

Jusqu'alors Joséphine, saisie par le feu divin, avait cherché à en tempérer les ardeurs. Avec des linges trempés dans l'eau glacée, elle se rafraîchissait les joues et la poitrine ; autrement elle se sentait mourir.

Jamais, nous l'avons vu, elle n'avait parlé à ses confesseurs ni du sommeil mystérieux qui la subjuguait, ni des moyens qu'elle prenait pour s'opposer à l'incendie d'amour qui la dévorait. Maintenant, M. l'abbé Georges avait parlé ; elle pouvait se laisser envahir par la flamme, dût-elle s'écrier avec sainte Catherine de Sienne : « C'est trop, Seigneur, et, si vous continuez, il me faudra mourir ! » Quand donc l'Esprit la saisit à nouveau, au lieu de chercher à se distraire de Dieu en courant chez ses amies, au lieu de prendre les linges glacés, elle se livra tout entière à ce feu étrange que connaissait bien saint François d'Assise et qu'elle compare, dans ses mémoires, à celui d'un volcan en éruption.

Le résultat fut celui qu'elle craignait. Elle retomba malade. Avant d'entrer à l'hôpital, elle avait pensé mourir parce que le prêtre ne lui apportait plus le pain vivant qui donne la vie. Le sang de Jésus sacramenté, revenant à grands flots dans son âme, l'avait guérie presque subitement. Maintenant elle languissait sous les traits d'amour que le même Jésus enfonçait en son cœur. Du moins, c'est ce que nous trouvons dans le récit très simple et sans artifice que Mère Marie de Jésus nous a laissé de cet événement.

Et ici encore nous devons dire avec les théologiens appelés à juger ces faits étranges : quant au fait, il est certain. La cause paraît bien avoir été l'amour divin arrivé à une extrême intensité ; cependant nous laissons au lecteur la liberté de penser que peut-être l'imagination a joué là un rôle ou secondaire, ou même prépondérant.

Il y eut, comme on peut bien le croire, grand émoi dans l'hôpital. Les médecins furent appelés en consultation. Ces respectables Esculapes auscultèrent la malade dans

toutes les règles, examinèrent avec soin tout ce qui pouvait éclairer leur diagnostic et finirent par déclarer qu'ils ne comprenaient rien à cette diathèse tout à fait nouvelle. « Je n'avais pas de fièvre, écrit Mère Marie de Jésus, et ces messieurs me sentaient toute en feu ; j'étais d'une faiblesse extrême, et ils n'en voyaient pas la raison, puisque je n'avais aucun organe en mauvais état. »

Une grande anxiété étreignait le cœur des religieuses et des amies qui entouraient le lit de Joséphine. Que faire ? Fallait-il donc la laisser s'éteindre sans essayer aucun remède ? Heureusement, l'abbé Georges vint à la pensée d'une des personnes présentes. Elle griffonna quelques mots qu'on lui fit parvenir sans délai, lui disant la situation et le désarroi des médecins. Le saint prêtre comprit, et, sans désemparer, envoya un billet par lequel il retirait toutes les permissions accordées. Il eut peur, on le comprend. Une autre de ses filles en était morte sur le coup ; il ne voulait pas de nouvelle victime. L'ordre formel fut donné à celle qui voulait bien mourir d'amour d'user de tous les remèdes pour sortir de son état. Joséphine obéit et entra aussitôt en convalescence. Trois jours après, il n'y avait plus trace de maladie, elle reprenait ses occupations et surtout ses catéchismes aux filles repenties de l'hôpital.

La zélée catéchiste y mettait toute son âme, mais les fruits de son apostolat mûrissaient rarement, et, après quelques semaines, tombaient desséchés au pied de l'arbre. Ces malheureuses victimes du vice voulaient bien entendre parler de Dieu, de sa bonté, de sa miséricorde pour les pécheurs, des récompenses magnifiques promises par son amour aux âmes de bonne volonté, de l'enfer même, réservé par la justice aux impénitents ; mais quand il s'agissait d'entrer au confessionnal, la plupart reculaient.

Commettre l'iniquité, elles l'osaient bien, mais l'avouer à un confesseur, le démon muet ne le leur permettait pas. D'ailleurs, se confesser sérieusement, c'était renoncer aux joies mauvaises qui les sollicitaient ; c'était changer de vie et reprendre le travail ; or, on sait trop que c'est l'horreur de la peine et le désir d'une vie facile qui possédent le cœur de ces infortunées et les conduisent à l'abîme sans fond de la débauche.

Joséphine les voyait se retirer toutes tristes, comme le prodigue de l'Evangile, ou quitter Mirecourt pour aller se perdre dans une autre ville où elles seraient moins connues.

Cent autres se seraient découragées devant pareil résultat, mais Joséphine qui ne voyait que le bien à réaliser, au lieu de maudire l'échec, en rechercha la cause et s'avisa que le moyen employé jusque-là était insuffisant ; qu'il fallait tout simplement en chercher un meilleur dans l'organisation de l'œuvre sur des bases toutes nouvelles. Des précédents existaient, l'Eglise avait toujours eu des Refuges ; il fallait marcher dans le sillon tracé ; dès lors, sa résolution était prise.

Elle allait quitter l'hôpital, prendre en ville un logement assez vaste où elle recueillerait et garderait un certain nombre de pécheresses jusqu'à leur guérison complète. On les remplacerait par d'autres non converties, et ainsi de suite, tant que le voudrait la Providence. Comme ressources, elle pouvait mettre en ligne la pension qu'elle payait à l'hôpital et ses petites rentes particulières. C'était assez, au moins pour le début.

Il fallait vraiment une force d'âme peu ordinaire et une confiance aveugle dans la bonté divine pour se lancer dans une entreprise, facile en apparence, très difficile et pleine

de dangers en réalité. Joséphine n'avait que 25 ans ; sa beauté, un instant flétrie par la maladie, brillait de tout son éclat aux yeux éblouis du monde. Que diraient les méchants à la voir au milieu de filles immondes ? Et comment pourrait-elle dompter ces misérables, livrées aux passions les plus abjectes ? Elle s'avançait seule sur une route où de grands saints, où des associations puissantes avaient été arrêtés et vaincus. Ne devait-on pas la taxer d'imprudence ?

M. l'abbé Georges, dont rien n'effrayait le zèle, en jugea différemment et déclara que c'était Notre Seigneur lui-même qui avait inspiré ce projet. Il promit de se donner à l'œuvre, de s'en occuper activement, d'aider de tout son pouvoir la fondatrice et les compagnes que la Providence lui enverrait dans la suite.

La Supérieure de l'hôpital approuva de son côté, bien que le départ de Joséphine dût être une peine très amère à son cœur. La même tendance de caractère, la même piété, le même amour ardent pour Jésus-Christ, une direction donnée par le même prêtre, tout avait contribué à unir étroitement ces deux nobles âmes. Mais elles s'aimaient en Dieu, et comme il s'agissait de procurer magnifiquement sa gloire par une œuvre très difficile, le sacrifice fut accepté de part et d'autre avec générosité.

Joséphine se mit donc en quête d'une maison. Plusieurs étaient à louer et, aux premières ouvertures, les propriétaires tombaient facilement d'accord avec la locataire pour le prix et les autres conditions, mais la note changeait du tout au tout quand on déclinait le nom et la qualité des personnes qui devaient occuper l'immeuble. Ni pour or, ni pour argent, on ne consentait à loger pareille *vermine*, dont la seule présence suffisait pour déshonorer une maison et lui enlever ainsi une grande partie de sa valeur.

De fait, les protégées de Mlle Schmidt n'avaient rien de bien attrayant. Dégradées dans leur âme, chétives et malingres dans leur corps, vêtues de guenilles traînées dans la boue, la tête embroussaillée et... mal habitée, avec tout cela un air audacieux, elles n'inspiraient pas même la pitié, bien loin de solliciter la bienveillance. On dut, bon gré mal gré, se rabattre sur les faubourgs et, finalement, sortir de la ville, comme le Sauveur du monde sortit de Bethléem pour trouver un abri. Et afin que la ressemblance fût parfaite, cet abri se présenta sous la forme d'une ferme abandonnée, aux murs branlants, noircis par la fumée et tout imprégnés d'humidité. On connaît ce genre de constructions lorraines, très laides quand elles tiennent debout et sont habitées par les troupeaux ; misère lamentable, suant l'infection et la mort, quand on les a depuis quelque temps abandonnées.

Saint François s'était réfugié, avec ses premiers compagnons, dans la masure de Rivo-Torto qui n'avait ni porte, ni fenêtres, mais dans laquelle se jouait le soleil de l'Ombrie. Ici, ni portes, ni fenêtres sérieuses... ni soleil. Notre franciscaine future s'inclina devant la nécessité et accepta l'asile misérable qui lui était offert.

En effet, elle prit congé des sœurs de l'hôpital où, depuis dix mois « les plus beaux de ma vie », écrit Mère Marie de Jésus, son amabilité et ses vertus éminentes lui avaient conquis tous les cœurs ; où elle avait travaillé avec une ardeur si intelligente et si féconde à l'ornement des églises et à la sanctification des âmes ; où enfin elle avait eu le bonheur de connaître le vrai serviteur de Dieu qu'était M. l'abbé Georges. Un beau matin d'avril, après un dernier mot, une dernière caresse à ses vieilles, elle

s'en alla suivie de cinq pauvres filles qui consentaient à l'accompagner dans sa nouvelle demeure.

Le sort les avait désignées, car on ne pouvait les prendre toutes dès le commencement. Deux de celles qui s'étaient vu exclure s'en vinrent trouver le vicaire de Mattaincourt, pleurant sur leur abandon et ne sachant que devenir. La réponse ne se fit pas attendre : M. l'abbé Georges les renvoya aussitôt avec un petit mot, priant la fondatrice de les recevoir malgré la difficulté, malgré l'impossibilité. Le nombre 7 n'est-il pas le nombre sacré par excellence ? Il fallait donc que sept de ces infortunées entrassent dans la masure sans nom où on allait essayer de les régénérer dans la grâce du Christ Jésus, l'ami des lépreux, le défenseur, contre les pharisiens, des pécheresses repentantes de son temps.

Ce n'était pas des Madeleines élégantes et parfumées que l'œuvre naissante se proposait de recevoir, âmes d'élite un instant égarées et capables, sous le coup d'une grâce toute puissante, de se retrouver, de se relever, et parfois de monter jusqu'aux sommets les plus sublimes de la perfection ; non, c'était la lie de la société la plus bourbeuse, la moins intelligente, sans cesse agitée par l'instinct brutal et les passions sans frein.

La résolution de M^lle^ Schmidt de se dévouer à ces épaves de l'humanité ne pouvait venir que du cœur de Jésus et dénotait, en cette chrétienne de vingt-cinq ans, une force héroïque que le martyre le plus affreux n'aurait pas épouvantée.

Sainte Elisabeth de Hongrie se cachait au fond de son jardin pour soigner ses teigneux ; Joséphine se réfugiait dans les ténèbres de la ferme abandonnée pour y laver et purifier ses lépreuses au physique et au moral. Qu'on en

juge par ce fait : une de ces filles avait la tête tellement rongée et corrodée par la vermine qu'on pensa qu'elle était atteinte de la teigne. Les autres aussi réclamaient avant tout les ablutions multipliées et les bains prolongés, tant le vice rend la femme ordé et immonde.

Heureusement pour la colonie pénitentiaire qu'elle ne fut pas obligée de demeurer longtemps dans le taudis sans lumière et pourri d'humidité offert tout d'abord par la Providence ! Comment la santé de ces filles aurait-elle pu s'y rétablir? Comment les préserver de la tentation de la fuite dans une maison qui n'avait ni portes que l'on pût fermer, ni enclos protecteur? Bien vite ces pauvrettes, abusées par le démon, auraient pris en horreur l'affreux réduit et l'auraient abandonné sans dire adieu et sans laisser leur adresse.

Joséphine, aussitôt installée, trouva une aide fort utile dans une brave domestique des environs, et sa jeune maîtresse, personne d'une haute piété, qui la suivit à la ferme, attirée sans doute par la vertu, peut-être par l'amabilité de la directrice. Mais la nature délicate de cette dernière ne put supporter bien longtemps l'air contaminé qu'on respirait en ce lieu. Ses visites s'espacèrent d'abord, puis cessèrent complètement, sans que Joséphine dît un mot pour la retenir.

Mais bientôt, elle rendit sans le vouloir un service signalé au Refuge. Obligée, pour une cause que nous ignorons, de quitter Mirecourt, la maison qu'elle occupait devint libre, et le propriétaire, contre toute attente, en consentit le bail à la colonie.

Il n'était que temps : tout allait crouler et se dissiper.

Le nouvel asile était une maison bourgeoise bien tenue, assez vaste et possédant, avantage inestimable, un préau clos de murs où l'on pouvait jardiner et se promener. José-

phine y entra bénissant Dieu, toute pénétrée de reconnaissance et remplie d'une nouvelle ardeur.

Une douceur inaltérable, une charité à toute épreuve, une énergie et une résolution infrangible lui étaient nécessaires avec ses protégées. Elles avaient, toutes et chacune, à peu près tous les défauts. La paresse tenait cependant la première place et commandait aux autres vices. Il était bien difficile de les plier à la discipline d'un travail quelconque. Et puis, sauf la broderie au point d'Angleterre, alors la grande industrie des femmes dans les Vosges, elles ne savaient absolument rien faire. Elles ne possédaient aucun talent, aucune disposition à la couture ou à la culture de la terre.

Deux grandes raisons, cependant, imposaient le travail : la nécessité de vivre, et la fuite de l'oisiveté, mère de tous les vices que l'on voulait détruire.

On fit donc du point d'Angleterre. Les entrepreneurs de broderie donnaient les dessins. Joséphine en faisait aussitôt un double —, tout à l'heure nous saurons pourquoi —, et voilà tout le monde à l'atelier. Oui... mais de ce petit essaim d'ouvrières, les unes commençaient à travailler le samedi, les autres, comme l'antique Pénélope, travaillaient pendant toute la semaine et, le samedi soir, déchiraient tout ce qu'elles avaient fait, poussées par je ne sais quel démon de méchanceté stupide. D'autres, plus endiablées encore, mettaient en menus morceaux tous les dessins ; et c'est pourquoi Joséphine, qui connaissait son monde, passait une partie de ses nuits à les prendre en double. Autrement les entrepreneurs auraient refusé tout ouvrage ; et il fallait vivre, ne vécût-on que de pain et d'eau.

Conçoit-on la vie que s'imposait la jeune directrice, avec ces démons enjuponnés ! Seule pour la surveillance, qui

devait être incessante ; seule pour diriger le travail ; seule pour organiser le service de la cuisine et tout le nécessaire d'une maison de douze à quinze personnes ; seule enfin pour enseigner la prière et le catéchisme !

Une jeune fille venait chaque matin la remplacer pendant qu'elle allait assister à la messe, mais c'était tout. A elle de veiller, de diriger, de réprimander, d'instruire, de travailler, de trouver le pain et le vêtement. La Providence, évidemment, veillait sur l'audacieuse héroïne de la charité. Elle vivait, Dieu sait comme et de quoi ! Cependant sa santé, si violemment ébranlée jadis, ne s'altéra point ; ses forces grandissaient avec la tâche à remplir.

Bientôt lui arriva une aide, envoyée par M. l'abbé Georges, et amenée, semblait-il, par la main de Jésus qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. C'était une femme de bonne mine, proprement vêtue, et qui accusait trente-six ans. Elle demandait simplement qu'on voulût bien la recevoir, qu'elle se contenterait de pain et d'eau pour sa nourriture, « Car, disait-elle, je suis une grande pécheresse et j'ai besoin de faire pénitence. »

Joséphine l'accepta sans difficulté, disons le mot, avec joie, comme une envoyée de Dieu. Elle savait faire la cuisine et s'y employa de bonne volonté ; elle accepta de surveiller les filles de la maison. Toujours obéissante, active, intelligente, elle conquit vite la sympathie et la confiance. Les gens du dehors, qui venaient au Refuge pour différents motifs, l'estimaient et l'aimaient pour ses manières polies, sa parole douce et distinguée.

Cependant, c'était une pécheresse, comme elle l'avait avoué dès son entrée à l'asile. Combien de personnes du monde en sont là ! ont établi dans leur âme l'empire de l'impudicité, de la haine, de l'injustice, et se montrent ce-

pendant dévouées à leur famille, à leurs amis, aux malheureux. On n'est pas mauvais ici-bas dans tout son être ; l'ombre et la lumière se disputent notre vie, et c'est pourquoi il faut nous montrer indulgents pour nos pauvres frères qui subissent, plutôt qu'ils ne l'aiment, l'esclavage de leurs passions.

Or, il advint que la pauvre pécheresse fut reconnue par la mère d'une des filles du Refuge : elles s'étaient trouvées ensemble en prison. M^lle^ Schmidt, avertie, ne voulut pas croire un mot de la dénonciation ; en effet, comment se fier à ces créatures vicieuses, jalouses et méchantes?

Malheureusement, la confirmation du fait ne tarda guère. Une dame de la ville, qui avait eu cette femme autrefois comme domestique, envoya un mot d'avertissement : c'était une voleuse condamnée par le tribunal à la prison. Impossible de douter, mais Joséphine ne s'en émut pas, ou bien elle trouva bon de continuer sa confiance à cette personne qui la secondait admirablement et, du reste, lui avait avoué un passé douloureux, en sollicitant son admission pour faire pénitence.

Par quel mystère, ayant cette intention si louable, continuait-elle une vie de péché, ce dont il fallut bientôt et malgré tout se convaincre ?

Interrogée sur ses relations, elle avoua tout, et donna pour excuse qu'elle était fiancée et devait bientôt se marier. Pécheresse et malheureuse comme elle l'avait confessé, ne pouvait-on lui pardonner de chercher, même par des moyens répréhensibles, à se créer une position où sa faiblesse naturelle fût désormais à l'abri du danger ? Le raisonnement ne valait rien... Combien de jeunes filles qui, pour arriver au mariage, sacrifient ainsi leur religion et leur honneur !

On dut bon gré mal gré la remercier et la renvoyer.

Dure épreuve pour Mlle Schmidt, qui restait seule, encore une fois, avec ses repenties et sentait la croix s'appesantir sur ses épaules.

Elle avait fini, cependant, par gagner le cœur de plusieurs de ses filles. La prière, la pénitence, le regret du passé, la purification sérieuse au tribunal de la pénitence les avaient transformées. Donc, le démon enrageait. Il s'en prit à Joséphine, ne pouvant atteindre le Christ, auteur de de la conversion ; il souleva contre elle d'abord les parents des filles repenties, ensuite les misérables qui, auparavant, vivaient avec celles-ci dans le désordre ; enfin, la lie d'un peuple profondément corrompu, toujours prêt à jeter l'injure et la calomnie au visage des saints.

Les gens d'Assise prenaient saint François pour un fou et le traînaient sur le chemin dans la poussière et la boue. Ceux de Mirecourt poursuivirent Joséphine, sortant du Refuge, avec des fouets, lui jetèrent des pierres et la couvrirent d'immondices. Ils ne craignirent pas de lancer des cailloux, en plein jour, dans les fenêtres de la maison, quand ils la voyaient passer d'une chambre à l'autre.

La chose devenait intolérable ; la police fut appelée à s'en mêler, et il fallut que le Procureur impérial vînt garder le Refuge toute une journée contre la fureur idiote de ces exaltés.

Ce Procureur, par aventure, était un homme intègre, de foi robuste, de vie exemplaire, comme il s'en trouve encore de rares modèles dans notre France matérialisée. Deux de ses sœurs appartenaient au Tiers-Ordre de Saint-Dominique et correspondaient amicalement avec Mlle Schmidt. On comprend dès lors le zèle qu'il déploya pour mettre en sûreté les pauvres repenties du Refuge. Il y réussit : les in-

sulteurs disparurent. On put respirer dans le calme retrouvé.

Le démon, battu d'un côté, renouvela l'attaque sur un autre. Joséphine fut dénoncée à l'évêque de Saint-Dié, Mgr Caverot, comme tenant une maison de mauvaise renommée.

L'évêque, évidemment, n'en crut pas un mot, car il connaissait et estimait au plus haut point M. l'abbé Georges et il ne pouvait soupçonner ni les œuvres ni les personnes dont s'occupait ce prêtre modèle. Il manda cependant la jeune directrice en son palais où, très facilement, elle confondit la calomnie et se disculpa de toute intention mauvaise. Elle n'aurait rien dit, croyons-nous, que le prélat aurait été convaincu de son innocence, tant il y avait de candeur et de simplicité dans sa personne, tant la pureté de l'âme rayonnait sur son front et dans ses yeux.

Intervertissant alors les rôles et de juge devenu ami, le prélat la consola de ses nombreuses épreuves et l'encouragea à continuer, avec la bénédiction de son évêque, la grande œuvre qu'elle avait si bien commencée.

CHAPITRE XI

Le Refuge. — Une aide prédestinée. — Les deux filles du chemineau. — Consécration de l'Eglise de Mattaincourt. — Humilité et don des larmes. — On change de maison. — Le choléra. — Le Refuge est épargné. — Dévouement de Joséphine. — Projets de vie religieuse. — Ruine subite du Refuge. — Mort de M. l'abbé Georges. — Son éloge funèbre.

La Providence venait de se montrer. Joséphine avait grand besoin de ces encouragements venus de haut pour ne pas succomber sous les difficultés toujours croissantes de son œuvre. Tranquille du côté du monde, il lui fallait pourvoir aux besoins de l'intérieur. Là on mourait de faim... Le travail des pensionnaires rapportait si peu de chose ! La pension faite par Mme Schmidt suffisait à peine pour couvrir les frais généraux ; et très souvent l'on se trouvait en plein carême, bien que le calendrier ne l'indiquât point. Carême très dur, semblable à celui des Pères du désert. Pendant huit jours, disent les mémoires, on n'eut à manger que du pain et des pommes, après quoi, un beau soir, la directrice se coucha, Dieu sait à quelle heure, n'ayant pas même un morceau de pain pour le déjeûner du lendemain.

Ne la croyons pas pour cela démontée et dans une angoisse voisine du désespoir. Sa confiance en Celui qu'elle aimait n'en fut pas ébranlée un seul instant. Elle savait, pour l'avoir expérimenté, que c'est quand tout semble perdu qu'Il se montre, afin que les hommes reconnaissent

sa main toute puissante et se soumettent volontiers à son empire.

Le lendemain, quand on commençait la prière et qu'on disait au Père qui est dans les cieux : « Donnez-nous notre pain quotidien », une personne charitable apportait à toute la nitée affamée, non du pain, mais des gâteaux ; et, quand on s'en fut rassasié, une autre apporta du pain.

Le régime n'était pas même celui des plus pauvres : du pain quand il y en avait, des légumes mal apprêtés, et des pommes qu'on achetait à bas prix ou que des personnes charitables voulaient bien donner en aumône. Cependant, chose étrange, Joséphine, si délicate d'estomac pendant toute sa vie, s'en trouvait à merveille et, comme Daniel et ses compagnons nourris de légumes, elle n'en paraissait que plus forte, plus fraîche et de meilleure figure ; soit que le régime végétarien uni à un jeûne rigoureux convînt parfaitement à son tempérament pendant cette période de sa vie, soit que, nous aimons à le croire, Dieu fît pour sa servante et son épouse si dévouée un véritable miracle.

Une autre consolation lui vint encore à peu près vers cette époque. Une jeune fille s'offrit à l'aider, non plus parce qu'elle était pécheresse, comme la précédente, mais parce qu'elle était très pieuse et, à ce qu'il parut, destinée à entrer bientôt dans la gloire.

« Je suis assurée, dit-elle à Joséphine, de mourir bientôt. J'ai récité aussi dévotement que je l'ai pu les oraisons de sainte Brigitte, en demandant à Dieu de me faire connaître le temps de ma mort, et j'ai entendu la réponse au-dedans de mon âme. Je mourrai avant Pâques de l'année prochaine » (1). Or, elle paraissait très forte et jouissait alors

(1) On sait que l'Eglise considère comme superstitieuse cette manière de connaître le temps probable de la mort.

d'une santé parfaite. Elle aida puissamment la directrice dans tous ses travaux sans que rien laissât prévoir qu'elle dût être emportée par la mort dans un délai si court. Cependant elle mourut avant Pâques, ainsi qu'elle l'avait prédit, dans de grands sentiments de piété, comme un voyageur arrivé au terme de sa course et qui entre joyeusement dans la patrie. Charmante petite sainte, envoyée à une autre sainte, qui devait la préparer à passer du séjour des larmes au royaume de la gloire, sans s'attarder en purgatoire.

Les saints sont des centres d'attraction, comme des soleils qui commandent à tout un monde d'astres moins élevés en dignité, ou comme des planètes qui marchent accompagnés de satellites plus ou moins nombreux. Après cet ange trop tôt envolé, d'autres jeunes filles de bonne famille, d'une piété parfaite, demandèrent à entrer dans l'orbite du Refuge, attirées par la vertu de la directrice et envoyées par l'infatigable vicaire de Mattaincourt.

On devine bien qu'il était le directeur spirituel et un peu temporel de toute cette maison, qui devint peu à peu une véritable communauté de religieuses auxquelles ne manquaient que le costume et les vœux émis devant les autels. Ajoutons que, dans ce milieu tout imprégné de piété, les protégées de Joséphine faisaient de grands progrès dans le relèvement moral et religieux de leur vie.

Le Refuge paraissait donc bien assis et assuré de vivre, soit que les titulaires et les gardiennes vinssent à s'affilier à un Ordre religieux, ce qu'elles désiraient ardemment, soit que l'évêque les réunît en congrégation diocésaine, leur donnât le voile et leur traçât des Constitutions appropriées à leur genre d'apostolat.

Or, le Refuge n'avait plus qu'une année à vivre, comme nous allons le voir.

Mais, avant d'entamer ce récit douloureux, qu'on nous permette de raconter deux incidents notés dans les mémoires de Mère Marie de Jésus. Ils ont leur charme et sont une démonstration éclatante de sa bonté envers tous les malheureux.

Elle rentrait un soir de Mattaincourt, quand vinrent à passer de pauvres chemineaux ; des camps volants, comme on les appelle en Lorraine. Ils traînaient derrière eux deux petites filles à l'air souffreteux, dont l'une avait la gale. Son cœur s'émut ; toutes les misères d'enfants le faisaient saigner. Elle vint droit au père et, sans autre préambule, lui demanda de lui confier la plus grande, la plus souffrante, celle qui avait la gale. Sa parole avait toujours l'air d'un commandement et paraissait inspirée non par une pensée humaine, mais par une volonté divine. Le père, étonné d'abord, touché ensuite de tant de bonté dans une inconnue, se débattit pendant quelques instants, puis finit par consentir. La roulotte suivit Joséphine à Mirecourt, et là fut rédigé, par devant notaire, un acte qui cédait à M^lle^ Schmidt tous les droits du père sur son enfant.

Elle emmena aussitôt la petite fille avec la joie d'un avare qui aurait trouvé un trésor. Au Refuge, ce fut à qui nettoierait, baignerait, habillerait la nouvelle venue. Pensez-donc ! cette petite vagabonde qui ne savait rien sinon mendier, qui était dévorée par la gale et pleurait la faim, mais c'était Jésus petit enfant et déjà livré à la souffrance qui entrait dans la maison. La gale, énergiquement combattue, disparut, et Joséphine aussitôt fit admettre sa protégée comme élève dans un pensionnat de jeunes filles dont la maîtresse s'offrit à l'instruire pour l'amour de Dieu. Tous les jours on la conduisait en classe.

Et voilà qu'un beau jour, le père arriva, tenant par

la main son autre petite fille. Il venait l'offrir aux mêmes conditions que la première, soit pour s'en décharger, soit peut-être qu'il eût la noble ambition de donner à ses deux enfants une instruction et une éducation supérieures à celles qu'il aurait pu lui-même leur procurer. Le Refuge ouvrit ses portes : la bonne œuvre serait complète de cette façon. On se félicitait de pouvoir tirer ces deux gentilles abandonnées de la misère morale et matérielle qui les guettait sur les grandes routes. Hélas, la flamme d'espérance et d'amour qui brillait s'éteignit au bout de quelques semaines.

Un soir, la fille du Refuge, qui était venue prendre les enfants au sortir des classes, fut priée par l'institutrice de lui rendre quelque service : « Mettez vos petites à l'orée de leur rue, lui dit-on, la maison n'est pas loin, elles iront bien seules », ce qui fut fait. La fille revint quelques minutes après ; les enfants avaient disparu, enlevées sans doute par leur père qui n'avait pu supporter longtemps leur absence.

Ce fut un gros chagrin pour la directrice du Refuge. La Providence lui en ménagea un autre, moins douloureux au point de vue surnaturel, mais plus cuisant à son cœur si pitoyable aux peines de ses amis.

C'est en 1853 qu'eut lieu la consécration solennelle de l'église de Mattaincourt, bâtie en grande partie, nous l'avons déjà dit, par M. l'abbé Georges. Le R. P. Lacordaire devait être l'orateur. Plusieurs évêques, un grand nombre de prêtres, une foule immense s'y donnèrent rendez-vous. Tout le Refuge, maîtresses et protégées, s'y trouvèrent, heureuses de la joie de M. l'abbé, leur directeur. Une aventure bizarre, un accident fâcheux changea cette joie en une angoisse terrible.

Il avait pensé à tout, ce bon vicaire ; il le croyait, du moins, quand, huit jours avant la cérémonie, il s'avisa qu'il n'avait pas de médailles commémoratives de la fête. Et d'écrire aussitôt à Paris, à un grand fabricant, de lui envoyer toutes les médailles qu'il pourrait frapper en ce peu de temps. L'autre, prenant cette commande à la lettre, lui en expédia pour 30,000 francs ! tout un wagon. C'était malhonnête ; le pauvre vicaire en pensa perdre la tête.

Joséphine souffrit elle-même étrangement de cet accident qui enlevait leurs ressources aux œuvres si vivantes et si nombreuses de son directeur. La fête passée, le prieur des Dominicains de Nancy voulut visiter le Refuge établi par une tertiaire de son Ordre. Opposé jadis au projet, mais voyant aujourd'hui l'œuvre en pleine prospérité, il la bénit et assura la fondatrice qu'il la soutiendrait de tout son pouvoir.

Elle était, cette chère maison, si encombrée de filles repenties et de leurs maîtresses, que la directrice, chassée des chambres et des dortoirs, couchait au grenier, juste au-dessus de l'escalier qui y conduisait ; bien heureuse de s'humilier et de souffrir pour Jésus les mortifications des plus grands saints. Ce doux Maître, l'Epoux magnifique de son âme, lui prodiguait alors ses caresses les plus affectueuses et ses consolations les plus fortifiantes. C'était souvent que le sommeil extatique la plongeait en Dieu ; les ardeurs de l'amour divin la dévoraient, et enfin elle avait reçu le don des larmes. Elle pleurait si abondamment, et son visage paraissait parfois si triste que ses filles se disaient l'une à l'autre : « Cet abbé Georges est bien méchant ; le voilà qui a encore si vertement grondé notre maîtresse qu'elle a des larmes plein les yeux !

Les chères filles ne pouvaient soupçonner la vérité, n'é-

tant pas encore initiées au grand mystère de la Croix, source féconde de gémissements, d'angoisses et de larmes suscitées par la contemplation des souffrances d'un Dieu fait homme et mourant pour les pécheurs.

La population du Refuge augmentant toujours, il fallut bien songer à une maison plus vaste. Elle fut louée, et on y entra au mois de juillet 1854. Ce fut l'année bénie qui entendit la définition du dogme de l'Immaculée-Conception ; ce fut l'année terrible qui vit l'invasion du choléra en France et dans presque toute l'Europe.

A peine le Refuge était-il établi dans sa nouvelle résidence que le fléau s'abattit sur la ville avec une violence inouïe. Chaque jour le nombre des morts était considérable. Aussitôt un décès constaté, le corps était conduit au cimetière et déposé sous des appentis élevés pour la circonstance. Deux fois par jour, le prêtre allait donner les bénédictions suprêmes et réciter sur les tombes les dernières prières. La terreur régnait partout. Tous ceux qui le pouvaient fuyaient la ville contaminée. Un matin, la maison faisant face au Refuge n'ouvrit pas ses portes; on les enfonça : tous les habitants étaient morts.

Chez nos filles, c'était un entassement de personnes : treize maîtresses et vingt-cinq hospitalisées : trente-huit femmes dans un logis relativement étroit. Le fléau ne trouvait-il pas là un milieu favorable ? Les voisins le criaient sur les toits et demandaient avec menaces le licenciement de toutes ces pécheresses déjà gâtées par le vice.

Joséphine, toujours calme, ne manifestait aucune crainte, aucune inquiétude : elle était sûre de Celui qui avait créé le Refuge. Non seulement elle ne prit aucune précaution prophylactique, mais, comme pour narguer le choléra, elle faisait manger à toute sa maison les aliments que les mé-

decins et tout le monde considéraient comme un appel à la maladie et à la mort.

Personne n'osait toucher ni aux fruits, ni aux légumes. La clef des plus grands jardins de la ville fut donnée à Joséphine, et, comme les vivres n'abondaient pas à la maison, elle fit faire main basse sur tout ce qu'on y trouva. Les fruits étaient-ils encore verts, capables de déranger les entrailles, on n'y faisait pas attention. Et pas une enfant ne tomba malade ; soit que Dieu conservât Lui-même tout ce petit monde en bonne santé, soit que la grande paix de l'âme en grâce avec Dieu et une vie parfaitement réglée constituent presque toujours le rempart le plus assuré contre les épidémies.

On eut toutefois une alerte. Joséphine revenait de la messe, toute perdue en la présence de Jésus qui reposait sur son cœur. Un médecin était à la cuisine, avec une des maîtresses, occupé à préparer un remède. « Pour qui donc ce remède ? demanda-t-elle. — Mais pour vos filles qui prennent le choléra pendant que vous vous attardez à l'église, » répondit le docteur.

Le ton voulait être voltairien et railleur.

« Personne ici n'a le choléra, répondit sévèrement Joséphine, vous pouvez emporter vos remèdes. »

Il n'y avait pas à répliquer ; l'Esculape impie s'en alla, murmurant je ne sais quel anathème ou quelle menace contre cette supérieure si jeune qui lui faisait manquer une guérison certaine autant que facile.

La supérieure monta au dortoir. Deux maîtresses y frictionnaient vigoureusement une grande fille qui gémissait, criait, se roulait, disant qu'elle souffrait des douleurs intolérables et qu'elle se sentait mourir. « Laissez-la, commanda-t-elle, cette fille n'a aucun mal. » Puis elle ajouta,

s'adressant à la prétendue malade : « Levez-vous, prenez vos vêtements et descendez à la salle de travail. » Sur cette parole énergique, la fille obéit ; son imagination, qui seule était hors des gonds, se calma soudain ; elle vint reprendre sa place parmi les ouvrières, non sans essuyer les lazzis joyeux de ses compagnes.

On pense bien que notre héroïne n'était pas restée inactive au milieu de cette désolation publique. Elle aimait trop le Christ souffrant et mourant pour ne pas se dévouer à tous ses membres atteints par la maladie et se débattant dans les affres de la mort.

Le fléau multipliait les orphelines. Elle en reçut au Refuge tant qu'on put en loger. Les lits manquant, les filles prirent chacune leur protégée, et ainsi l'on en eut vingt-cinq, ce qui faisait cinquante bouches à nourrir sans compter les maîtresses. Il fallut dévaliser à fond les jardins dont on avait la clef et crier au Ciel de vouloir bien prendre en pitié les pauvres petites sans père, ni mère, ni parents qui voulussent les recevoir.

Enfin le choléra, satisfait des ruines qu'il avait accumulées, pris de dégoût, peut-être, devant ces cadavres sans nombre qu'il avait couchés au tombeau, laissa la France et passa dans un autre pays, toujours au service de la justice éternelle contre les crimes insolents de la race perdue.

On respira au Refuge. Plusieurs orphelines furent réclamées par leurs familles ; des aumônes plus abondantes et le dévouement des repenties permirent de garder les autres, de telle façon que la maison de Mirecourt se trouva en tout semblable aux Refuges tenus par nos Sœurs du Bon-Pasteur d'Angers.

C'était le triomphe. Il durera quelques mois, et, par un dessein secret de la Providence, l'œuvre qui avait tant

coûté à Joséphine et paraissait destinée à opérer des merveilles de conversion, disparaîtra pour toujours. Nous allons raconter, en suivant pas à pas la relation de Mère Marie de Jésus, l'histoire de cette ruine, qui fut pour la fondatrice la plus cruelle des épreuves.

Le grand désir de Joséphine était, nous l'avons dit, la vie religieuse. Elle y était arrivée d'une certaine manière, ayant fait, entre les mains de son directeur, les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, portant un costume qui se rapprochait sensiblement de la bure des religieuses ; livrée enfin à des exercices réglés, à des prières et des mortifications autrement pénibles que celles de la plupart des couvents. Cependant, ce n'était point la vie religieuse telle que l'entend l'Eglise, reconnue et consacrée par son autorité souveraine, enrichie de tous les biens spirituels par sa munificence. Quel inconvénient ou quelle impossibilité trouverait-on à lui donner, à elle et à ses compagnes, le saint habit tant désiré par leur cœur, avec une Règle déjà en honneur dans la chrétienté, ou d'une facture toute nouvelle et due à l'initiative de leur évêque ? Qu'on voulût bien entendre leur humble prière, leur accorder cette grâce, elles se trouveraient trop heureuses. La tâche ingrate qui pesait sur leurs épaules deviendrait légère ; les difficultés sans cesse renaissantes ne les arrêteraient plus ; elles seraient enrôlées dans une milice invincible, ayant en main les armes qui assurent le triomphe définitif.

Rappelons ici la vérité sur la grandeur et le mérite de la vie religieuse. 1° Elle a tant de charmes pour le Cœur de Jésus qu'il semble n'avoir établi son Eglise que pour lui donner ce couronnement d'une beauté incomparable. 2° C'est dans la vie religieuse que se forment presque tous

les saints destinés à éclairer la marche des élus vers le ciel. 3° Les ennemis de l'Eglise, le démon et le monde, l'estiment si fort opposée à leurs desseins pervers qu'ils l'attaquent sans cesse et comptent pour peu de chose leurs autres victoires, tant qu'ils n'ont pas renversé, par la corruption ou la violence, ce premier et solide boulevard de la religion.

Joséphine et ses amies savaient tout cela et s'entretenaient souvent du bonheur de la vie religieuse. Leurs cœurs, pleins d'amour divin, demandaient à Jésus de les admettre dans le jardin fermé où il se plaît au milieu des lis, où Il fait sentir à ses épouses le feu consumant de sa tendresse. Jésus leur répondit en leur envoyant deux Pères Capucins de Paris, qui vinrent prêcher à Mattaincourt la neuvaine donnée chaque année en l'honneur du B. Pierre Fourier, depuis peu solennellement canonisé par Léon XIII.

M. l'abbé Georges, tertiaire franciscain très fervent, heureux de se trouver en rapport avec des Pères de l'Ordre, voulut faire participer à son bonheur ses chères filles de Mirecourt et surtout la supérieure, qu'il considérait comme une âme séraphique très avancée dans les voies de la perfection.

Les Capucins vinrent au Refuge, en admirèrent la tenue et les vertus, et, sans désemparer, entamèrent la question brûlante de l'entrée en religion des directrices. Chargé par le Provincial, disait le P. Bonaventure, Supérieur de la mission, de rétablir le Tiers-Ordre régulier en France, il cherchait des personnes de bonne volonté, tertiaires ou non, pour réaliser ce grand projet. Et quoi de plus facile vraiment que de transformer en un couvent régulier une maison qui en a déjà toutes les habitudes et toutes les vertus !

Il parla longtemps sur ce thème et très bien, sans doute, puisque Mère Marie de Jésus écrit que la petite communauté fut enchantée des ouvertures qui venaient d'être faites et de la manière entraînante dont le sujet avait été traité.

Le Père, de son côté, retourna à Paris fort content de sa trouvaille et persuadé qu'il avait gagné la partie sans coup férir, tant les esprits paraissaient bien disposés. Son plan n'offrait et ne faisait prévoir aucune difficulté. La Supérieure, M^lle^ Schmidt, viendrait à Paris avec quelques-unes de ses filles, y ferait régulièrement son noviciat sous la direction des Pères, puis rentrerait à Mirecourt avec le titre canonique de Supérieure. A son tour, elle ouvrirait un noviciat pour celles qui auraient forcément gardé le logis pendant l'absence de la fondatrice.

L'aurore d'un beau jour s'était levé tout or et azur sur la vie de nos chères maîtresses du Refuge.

M^gr^ de Saint-Dié vint les visiter sur l'entrefaite. Il fut tout paternel, entra dans leurs vues, encouragea leurs espérances, promit de leur imposer le voile quand le moment serait venu. Enfin, comme arrhes de sa promesse, il autorisa M. l'abbé Georges à confesser dans l'oratoire de la maison, comme si déjà elle était devenue un couvent.

Hélas, c'était le dernier beau jour et il allait s'éteindre dans les horreurs d'une catastrophe absolument imprévue.

Comme toutes les grandes ruines, celle-ci eut pour cause la malice d'une femme.

La maison du Refuge, surtout depuis l'admission des orphelines, ne pouvait suffire ; toute la ville le savait. Le diable, qui craignait pour son empire, mit en tête à une dame, déjà âgée, qui demeurait avec son père, vieillard vénérable, d'offrir à Joséphine une grande maison qu'ils

possédaient. Elle en voulait un haut prix, mais son offre ressemblait trop à un coup de la Providence pour que l'on ne consentît pas à de lourds sacrifices. La rusée vint donc un soir trouver Joséphine et son assistante, et les avertit en grand secret que son père les attendait pour traiter la grosse affaire.

En chemin, elle leur recommanda par-dessus tout de n'élever aucune objection, de ne refuser aucune condition, enfin, de ne contrarier en rien son vieux père, dont il fallait à tout prix ménager les susceptibilités séniles et sauvegarder la santé. L'essentiel était qu'il consentît le contrat ; elle se chargeait ensuite d'en faire disparaître tout ce qui serait contraire aux intérêts du Refuge.

Cette dame passait pour une chrétienne de bon aloi et toute dévouée aux bonnes œuvres. Nos pauvres filles se laissèrent leurrer, ce qui est d'autant plus étonnant et providentiel que Joséphine voyait ordinairement du premier coup d'œil le vrai et le faux des choses, ce qui convenait et ce qui offensait la justice. Ni elle, ni M. l'abbé Georges, hypnotisés par la parole hypocrite de la fille, n'osèrent rien objecter au vieillard ; ils souscrivirent séance tenante à toutes les conditions proposées. On comptait sur la dame pour biffer du contrat toutes les clauses, restrictions et obligations que l'œuvre ne pouvait accepter sans se suicider.

Le lendemain, l'hypocrite qui avait si bien stylé son père et ainsi atteint le but qu'elle s'était proposé, arriva en coup de vent au Refuge. Sa figure dénotait une âme absolument démontée. « Voici bien une autre affaire, dit-elle ; j'ai essayé de ramener mon père à des sentiments plus raisonnables, il n'y veut rien entendre. Il ne cesse de répéter que vous avez accepté toutes ses propositions sans difficultés ni protestations ; que le marché est ainsi fait, et qu'il n'y changera pas un mot. »

Nos pauvres filles étaient prises au piège de cette misérable femme ; il paraissait difficile, pour ne pas dire impossible, de se tirer de ses griffes. Si on intentait un procès, le mari, fonctionnaire assez haut placé, obtiendrait une condamnation ; le père, d'ailleurs très processif, épuiserait, avait dit la mégère, toutes les juridictions plutôt que de céder. Restait de faire connaître au public le guet-apens dont on était victime et de forcer l'ennemi à reculer devant la réprobation universelle. Mais la dame avait la langue habile ; elle se défendrait, ou la croirait, et toute la honte retomberait sur les victimes de son avarice et de sa duplicité. La situation paraissait donc inextricable. Joséphine, semblable à un général de génie enveloppé par l'ennemi, ne perdit rien de son calme habituel. Elle consulta un homme de loi sur le cas, sans dire un mot des agissements criminels de la dame, et le magistrat, qui était intègre et en même temps homme de bon conseil, jugea qu'il fallait tout simplement considérer le marché comme non avenu, et, pour échapper aux poursuites de la partie adverse, plier sa tente, quitter Mirecourt et transporter ailleurs le Refuge. Quand les vendeurs, ajouta-t-il, n'auront plus devant eux que M. l'abbé Georges, qui n'a pas un sou vaillant, ils se retireront du combat, et l'affaire sera terminée.

Cette solution était la ruine de l'œuvre. Joséphine l'accepta cependant sans hésiter, sans verser une larme, sans faire entendre une plainte. Le Refuge, pensait-elle, ne sera plus à Mirecourt, mais ne peut-il vivre et prospérer dans une autre ville? Qu'importe où il ait fixé sa demeure, s'il conserve ses protégées, ses maîtresses, son organisation? Partout on trouvera des sympathies et des aumônes. Partout aussi on trouvera des pécheresses qui désireront se convertir à l'abri d'un asile inviolable... Et, dans la lu-

mière lointaine, Paris lui apparaissait comme le théâtre préparé par la Providence, où sa grande œuvre se développerait à l'aise et prendrait des proportions en rapport avec la grandeur du mal que l'on voulait combattre. Aussi bien les RR. PP. Capucins l'attendaient à Paris. Le grand pénitencier du diocèse, à la vue des ravages affreux que faisait le vice dans la capitale, suppliait les Pères de lui donner des religieuses de leur Ordre qui ouvriraient des refuges dans les quartiers les plus contaminés.

La courageuse et sainte jeune fille crut entendre en son âme une voix qui l'appelait, et déjà elle avait pris la résolution irrévocable d'aller à Paris et de devenir franciscaine. M. l'abbé Georges l'y engageait fortement. Une lettre du capucin, prédicateur de Mattaincourt, l'assurait que Dieu l'appelait à l'état religieux, que sa vocation était certaine. Le devoir donc l'obligeait à y répondre et, on peut en être sûr, Notre Seigneur, pendant un de ces sommeils mystérieux qu'il lui prodiguait à cette époque, avait déposé dans son âme un désir irrésistible de la vie religieuse. Sans cette intervention d'en-Haut, elle serait devenue religieuse, nous en avons la certitude, mais religieuse dominicaine, puisque déjà elle appartenait au Tiers-Ordre des Frères Prêcheurs.

Contre cette volonté divine, contre ce désir de son âme, Mgr de Saint-Dié viendra lui-même se briser. Il ne fut pas longtemps sans apprendre ce qui se passait à Mirecourt: la résolution de la supérieure du Refuge, l'abandon de cette maison qu'il avait bénie et, pour ainsi dire, marquée du sceau des couvents, la perte pour son diocèse de cette œuvre qui semblait appelée à un si heureux avenir. Son âme de pasteur et d'apôtre en fut navrée. Il appela près de lui M^lle^ Schmidt, lui offrit de transporter l'œuvre à Saint-Dié, lui promettant le nécessaire pour l'installer

convenablement. Le Refuge deviendrait son œuvre personnelle, et, tant qu'il vivrait, il ne la laisserait manquer de rien. Déjà il avait pressenti une vieille demoiselle qui donnerait volontiers une partie considérable de sa maison au nouveau Refuge. On ne pouvait être plus paternel ni faire des avances plus aimables.

Joséphine demeurait perplexe, tantôt émue par la bonté de son évêque, tantôt emportée par son désir de vie religieuse. « Tout ce que j'avais souffert dans le commencement de cette œuvre, écrit-elle, me revenant à la mémoire, m'enlevait le courage de recommencer dans une ville que je ne connaissais pas. Je souffrais de ne pas obéir à Monseigneur; cependant je finis, après plusieurs entretiens, par lui dire que je lui étais reconnaissante de ses boutés, mais que, me croyant appelée à la vie religieuse, je lui demandais de me permettre de partir pour Paris, ce qu'il fit d'assez mauvaise humeur. » Déjà la prudente et énergique directrice avait pris ses précautions. Des chambres avaient été louées dans différentes maisons pour loger ses maîtresses et les orphelines, au grand étonnement de toute la ville qui se demandait anxieusement pourquoi l'œuvre abandonnait sa maison.

A peine en était-on sorti que la jeune fille envoyée jadis par M. l'abbé Georges et qui remplaçait Joséphine vint à mourir : grand deuil, qui affligea beaucoup son cœur très aimant. Pour comble de malheur, l'abbé Georges en fit venir une autre qui, bientôt après, mourut à son tour ; puis, lui-même, l'ami des jours difficiles et heureux, se coucha dans la tombe, chargé de mérites beaucoup plus que d'années — il n'avait que 36 ans —, laissant la réputation d'un prêtre selon le cœur de Dieu, d'un saint dans toute la beauté de ce mot.

Comme il a été l'envoyé de la Providence pour soutenir sur le chemin de l'épreuve l'âme d'élite dont nous écrivons la vie, on nous permettra de donner quelques détails sur ses œuvres et ses vertus.

M. l'abbé Georges était né à Plaine, diocèse de Saint-Dié, en 1820. Au jour de sa première communion, ceux qui furent les heureux témoins de sa ferveur se disaient les uns aux autres : « C'est un ange, il ne vivra pas long-temps ; il ne paraît pas appartenir à la terre. » La suite de sa vie justifia bien cette prophétie. Apôtre dès les premiers jours de son adolescence, il forme à la vertu en même temps qu'aux belles-lettres les jeunes garçons d'une usine et finit par convertir au catholicisme la femme du directeur, née dans l'hérésie protestante.

Au grand séminaire de Saint-Dié, il surpasse tous ses collègues en piété et en zèle pour la gloire de Dieu. Il les entraîne aux grands combats de la perfection cléricale et sacerdotale. Admirablement beau, d'une vertu vraiment angélique, d'une amabilité que rien ne peut affaiblir, il exerce un ascendant incroyable sur tous ceux qui l'entourent. On dit de lui : C'est un saint.

Nommé vicaire à Mattaincourt, il gagne immédiatement tous les cœurs ; il devient, dès le premier jour, l'homme de la charité, l'apôtre du pèlerinage au tombeau du B^x^ Pierre Fourrier, le directeur expérimenté des chrétiens d'élite.

Il a une âme grande, forte, sa parole est irrésistible. Il jouit de la confiance de tous. Les pèlerins qu'il a entendus en confession veulent retrouver encore au saint tribunal le « bienheureux petit Père », tant il ressemblait admirablement à ce grand homme dont tout le monde connaît la devise : « Faire du bien à tous, ne nuire à personne. »

Pendant la saison d'été, il entrait à son confessionnal

à 4 heures du matin et n'en sortait que pour célébrer la sainte Messe.

Œuvre des jeunes gens, qui lui obéissaient comme à un père bien-aimé ; œuvre des jeunes filles, œuvre des différentes associations de prière et de charité, il entreprend tout, il conduit tout en maître. Mattaincourt redevient ce qu'il était du temps de son curé, le B. Pierre Fourrier. Les pauvres étaient ses amis de prédilection, il leur donnait tout ce qu'il avait et, pour eux, se faisait quêteur intrépide.

En 1854, le choléra éclate à Mattaincourt. M. Hadol, curé de cette paroisse, prend peur et s'alite. M. l'abbé Georges devient l'ange sauveur et consolateur de toutes les familles visitées par le fléau. Pendant six semaines, il ne se dévêtit point. S'il était vaincu par la fatigue, il dormait sur une chaise, gardant près de lui sa gibecière contenant l'huile des infirmes et les médicaments dont on vantait l'efficacité. Aussitôt averti, il courait, soignait l'âme, puis le corps, ensevelissait ceux qui avaient succombé et les conduisait au cimetière. A le voir, les plus peureux reprenaient courage.

L'année suivante, la fièvre typhoïde sévit cruellement sur Mattaincourt, et l'abbé Georges renouvela ses exploits de charité héroïque. Le choléra l'avait épargné, la fièvre le tua après dix jours seulement de maladie. Il s'était usé rapidement au travail sans trêve ni repos qu'il offrait chaque jour à son Maître et à son Dieu, Jésus-Christ.

Et voici ce que son panégyriste a pu dire, au jour de ses funérailles, sans crainte d'être démenti par qui que ce fût :

« Au milieu de ses travaux apostoliques, jamais son cou-
» rage n'a faibli, jamais sa douceur, son affabilité, son
» beau caractère ne se sont démentis ; jamais l'ombre

» d'un sentiment personnel d'orgueil ou de vanité, jamais
» un mot d'aigreur, de médisance, de mécontentement ou
» de reproche contre les ennemis jaloux que sa charité ou
» son zèle avaient offusqués. Il rendait véritablement le
» bien pour le mal. »

C'est à ce prêtre, comme nous l'avons vu, que Mlle Schmidt fut amenée par la Supérieure de l'hôpital de Mirecourt. Dieu fait en sorte que les âmes appelées à une haute sainteté rencontrent sur leur chemin, tôt ou tard, un prêtre, un directeur, très saint lui-même, qui les comprend, les éclaire, les affermit, les fait entrer enfin dans la voie pour laquelle le Saint-Esprit les a prédestinées.

La pensée du Refuge vint-elle d'abord de Mère Marie de Jésus, ou bien lui fut-elle suggérée par M. l'abbé Georges qui connaissait la générosité et la pureté de cette âme sœur de la sienne ? il nous est difficile de le savoir, et il importe assez peu, d'ailleurs, que nous le sachions.

Le fait est que la fondation de cet asile, ouvert aux filles déjà mordues par le vice ou exposées à se perdre, se fit sous l'inspiration et sur les avis du vicaire de Mattaincourt. L'œuvre plaisait au plus haut point à cet apôtre qui ne respirait que la charité de Jésus pour les pécheurs les plus abandonnés. Il s'y donna tout entier, courant de Mattaincourt à Mirecourt toutes les fois que son devoir d'aumônier le lui commandait, toutes les fois qu'un mot de la directrice venait l'avertir que sa présence et sa parole seraient utiles soit aux maîtresses, soit aux jeunes réfugiées.

Comment fut-il assez peu clairvoyant pour ne pas éventer les ruses de la mégère qui, dans la vente de sa maison, les trompa si cruellement et détermina la chute du Refuge ? Nous ne pouvons donner d'autre explication

de ce fait que sa bonté même, sa simplicité, son inscience pratique des méchancetés humaines. Il était si loyal et si désintéressé ! Comment pouvait-il supposer qu'une femme, jouissant d'une haute réputation de piété, serait assez fourbe pour ruiner tout d'un coup leur œuvre sous le beau prétexte de lui venir en aide ?

Si M. l'abbé Georges n'était point tombé si tôt, victime de son héroïque charité, le Refuge existerait peut-être encore. Lui au tombeau, tout était condamné à disparaître et tout disparut. M^lle^ Schmidt devait s'appeler plus tard Mère Marie de Jésus ; la catastrophe de Mirecourt l'enleva, peut-être malgré elle, à une œuvre d'essai pour la conduire à l'œuvre définitive de l'établissement des Sœurs Franciscaines à Lons-le-Saulnier.

CHAPITRE XII

Exode sur Paris. — Prise d'habit. — Nouvelle maladie. — En quête à Périgueux. — Portée en triomphe.

Mademoiselle Joséphine Schmidt, après avoir mis toutes choses en un ordre parfait, put partir enfin dans les derniers jours de 1856. Elle emmenait treize personnes, neuf repenties sur lesquelles on croyait pouvoir compter, trois orphelines que la supérieure de l'hôpital confiait à sa jeune amie, enfin une des maîtresses du Refuge qui devint dans la suite, comme nous le verrons, supérieure des Franciscaines de Troyes, sous le nom de Mère Marie Joseph.

La caravane pieuse accomplit son voyage sans accidents et fit son entrée dans la grande ville, plutôt heureuse et gaie que triste et livrée à des appréhensions douloureuses. Paris, c'était pour tout ce petit monde, l'immense et l'immense inconnu. Et puis des cœurs amis les attendaient, on allait les recevoir les bras ouverts, la table largement servie. Une vie nouvelle, abondante, en consolations spirituelles, tout au moins, allait s'offrir à leurs âmes ardentes.

Mais quelle ne fut pas leur déception, quelle ne fut pas la douleur de Joséphine à l'arrivée ! Elle pensait trouver une communauté toute formée et en plein exercice de la Règle où elle n'aurait qu'à prendre sa place, revêtir le saint habit, se livrer paisiblement à la direction et aux saintes pratiques du noviciat. Or, on l'avait trompée du tout au

tout, ou bien elle avait mal entendu les propositions qui lui avaient été faites. Les voyageuses furent reçues non dans un couvent de Franciscaines et par des religieuses de l'Ordre, mais par quatre demoiselles vêtues en postulantes, et dans une maison de Carmélites, vendue depuis peu à l'œuvre de la Réparation fondée par Mademoiselle Théolinde Dubouché et sise dans la rue d'Enfer.

Le P. Bonaventure, qui avait réglé avec Mère Marie de Jésus toutes les conditions de l'exode, ne put, pour des raisons que nous ignorons, se trouver à l'arrivée de ses nouvelles filles, ni les introduire officiellement dans la petite communauté qu'il leur avait indiquée. Aussi furent-elles reçues froidement et avec des figures où se lisait une certaine inquiétude. On le comprend, elles n'étaient que quatre ces futures religieuses de Paris, et un flot de vingt novices ou associées franchissait leur porte, menaçant de les envelopper et de leur enlever leur autonomie. On comprend, dès lors, leur hésitation et leurs craintes.

On attendit le Père, mais en vain, jusqu'aux dernières heures de la journée. Alors Joséphine prit le parti de se présenter elle-même. Entrant en conversation avec les maîtresses du logis, elle finit par leur inspirer confiance et gagner leur cœur. Les visages s'épanouirent, on se comprit ! la charité chrétienne et religieuse fit le reste. On pouvait dès lors se passer du P. Directeur. Il fut décidé que la maîtresse du Refuge irait loger chez un fournisseur de la maison, et que les jeunes filles, avec Joséphine, resteraient au couvent où on leur donnerait toutes les chambres libres, plus la jouissance de la cuisine. C'était superbe comme impromptu. La nuit, comme bien l'on pense, ne fut pas très réparatrice pour notre héroïne, qui se voyait oubliée par celui qui avait pris l'engagement de la placer

à Paris dans un couvent de Franciscaines. Elle avait tant souffert dans ses essais précédents de vie religieuse ! et voilà qu'au moment où elle croyait entrer dans la terre promise de ses rêves et de ses désirs, elle tombait au milieu d'un terrain vague à peine préparé et dont il faudrait sans doute sortir après quelques jours de gêne et d'angoisses.

Au petit jour elle courut au couvent des Capucins, rue Saint-Jacques, où le Père Bonaventure la reçut tout souriant et lui demanda, sans autre préambule, comment elle se trouvait de son arrivée à Paris et si elle était contente ?

« Si contente, mon Père, lui répondit-elle, que je viens vous faire mes adieux, car je retourne sans tarder dans les Vosges avec mes filles ! Ne saviez-vous pas que je n'avais consenti à venir à Paris que pour y être religieuse, et religieuse dans une maison définitivement établie, non dans un couvent d'emprunt, avec des postulantes aussi embarrassées que moi de leur personne et aussi incertaines de leur avenir ? Et vous n'étiez pas là hier, pour nous recevoir et nous donner les explications nécessaires. Vous ne trouverez donc pas étrange que je reprenne le chemin de mon pays. »

Le pauvre Père s'excusa de son mieux, avoua qu'il avait eu tort de ne point prévenir la Supérieure de l'Ouvroir de l'intention des arrivantes. Mais, ajouta-t-il, tout peut être facilement accommodé ; vous voulez devenir religieuse : eh bien ! vous serez religieuse, et je vais, dès aujourd'hui, m'occuper de cette grave affaire.

La Supérieure de l'Ouvroir, qu'on appelait Mère Claire, était venue avec Joséphine et assistait à l'entretien ; elle comprit que l'imbroglio n'était point le fait de cette dernière et parut satisfaite des explications données.

Joséphine elle-même s'adoucit et changea de résolution devant l'image de la vie religieuse qui semblait se rapprocher et qu'on lui promettait à court terme. Le ciel s'était illuminé d'assez de feux pour déposer sur le front des deux femmes un rayon de véritable joie chrétienne, et, à leur retour au couvent, tout s'arrangea le mieux du monde, au moins pour le moment.

Le postulat de Mademoiselle Schmidt venait donc de commencer avec la parole du P. Bonaventure, d'une façon bizarre, c'est vrai, et comme un impromptu de théâtre, mais au fond très sérieux et selon les lois de l'Eglise, puisque ce religieux avait reçu de son Provincial l'ordre d'établir à Paris une maison de Tertiaires régulières.

Il dura quelques semaines, pendant lesquelles Joséphine reprit, à peu de choses près, sa vie et ses habitudes d'autrefois, dirigeant le travail de ses chères filles à l'ouvroir et s'occupant, avec la sollicitude d'une mère, de leurs intérêts tant spirituels que temporels. Il y avait lieu souvent de consoler, d'encourager, de fortifier ces bonnes volontés de filles repenties exilées dans les solitudes étouffantes de la capitale. Ce n'était plus Mirecourt avec sa maison commode, aimée, à laquelle on était habitué, avec le calme qui enveloppe les petites villes et les promenades faciles à la campagne. Il fallait prendre contact avec les personnes et les choses, et rien n'était organisé dans le couvent; on vivait au jour le jour, Dieu sait au prix de quels sacrifices et de quelles privations !

Enfin le P. Bonaventure déclara que l'heure était venue, pour la postulante, de revêtir le saint habit de la religion franciscaine. Elle le reçut avec une grande joie ; depuis si longtemps il était l'objet de ses désirs ! Il représentait si bien la pauvreté ineffable de Jésus pour laquelle son cœur

s'était épris d'une violente passion, à l'exemple de saint François d'Assise ! Pour comble de bonheur, c'était un habit que le P. Bonaventure lui avait quêté dans la ville ; elle le devait à l'aumône. Cette pensée la rendait toute joyeuse, et toujours elle en fut reconnaissante à celui qui le lui avait procuré.

La cérémonie de la vêture se fit trois semaines après l'arrivée à Paris, dans la chapelle des Carmélites, sans autres témoins que les filles de la nouvelle novice, qui pleuraient à chaudes larmes, et sans aucun des apparats accoutumés.

Le saint habit, ce n'était pas encore la vie religieuse dans sa plénitude, mais c'en était l'aurore et les arrhes sacrés. Un grand coup avait été porté à l'égoïsme humain qui redoute par-dessus tout la sujétion complète à une volonté étrangère, à la volonté de Dieu manifestée dans la Règle et imposée par les supérieurs. Pour Sœur Marie de Jésus, c'était la première protestation extérieure offerte au divin Epoux, qu'entre elle et le monde un abîme venait d'être creusé que personne ne pourrait combler désormais ; qu'elle était à Lui de toute son âme et pour toujours.

La joie atteignit et inonda les profondeurs de son être. Sa vie extatique, nous le verrons, grandit merveilleusement à partir de ce jour béni et en apparence si triste de la vêture.

Selon la coutume, elle changea son nom en celui de Sœur Marie de Jésus, sous lequel nous la désignerons désormais, et qui exprimait bien les deux grands amours de son cœur : Jésus et sa sainte Mère.

Bientôt, du reste, elle devait être associée à leur martyre. Les émotions de ce grand jour achevèrent d'affaiblir et de débiliter son tempérament mis à de si rudes épreuves·

depuis plus d'une année. Le choléra si terrible autour d'elle, l'accroissement inopiné de la population du Refuge, la difficulté de nourrir un si grand nombre de pauvres filles, l'arrivée des RR. PP. Capucins, la résolution prise de les suivre à Paris, la résistance peinée et pénible de Mgr Cazot, la mort inattendue de sa compagne des premiers jours, la mort prématurée de M. l'abbé Georges, le saint directeur de sa conscience, enfin la réception si étrange qui lui était réservée à son arrivée à Paris, tout avait conspiré à troubler ses nerfs et à fatiguer sa santé.

Ajoutez le sommeil mystérieux, toujours accablant pour le corps, qui s'imposait plus fréquemment que jamais et donnait des inquiétudes sérieuses à ceux qui en étaient les heureux témoins, car la maison fragile de sa chair et de ses os en était violemment ébranlée.

Le P. Bonaventure, au courant de l'histoire des saintes sujettes à ce mal divin de l'extase, craignit en sa pénitente une contention d'esprit excessive et trop continue. Il lui commanda d'écarter, autant qu'elle le pourrait, de son esprit, la pensée de Dieu et les entretiens trop intimes avec notre divin Sauveur. C'était briser une branche déjà froissée, au lieu de lui rendre son élasticité normale.

L'épreuve abîma la santé de Mère Marie de Jésus. Un déluge de larmes tombant sans cesse de ses yeux indiquaient le triste état où elle était réduite. Les Sœurs de la maison et les jeunes repenties, ne sachant qu'en penser, ni à quelle cause attribuer une pareille désolation, n'essayaient pas même de la consoler en lui demandant le sujet de ses pleurs.

Avoir senti Dieu présent dans son âme depuis des années et se trouver soudain vide de ce bien suprême, c'était comme une sortie du Paradis. Dire à Jésus, qu'elle

aimait à la manière de saint François : « Allez-vous-en », c'était le plus crucifiant des supplices. Mère Marie de Jésus n'y put tenir. Elle ouvrit son cœur à la Mère Claire, sa supérieure, et celle-ci, aussitôt, envoya un exprès au P. Bonaventure, lui demandant de lever sans aucun retard la défense fatale. Il ne demandait pas mieux.

Aussitôt et comme par enchantement le calme revint et avec lui la joie. Les larmes cessèrent de couler : le sourire fleurit sur les lèvres. Mais les forces corporelles continuèrent à baisser d'une façon inquiétante. Le Père, qui la visitait de temps à autre, augura une fin prochaine et offrit à la malade de recevoir ses vœux perpétuels, sans lui faire remarquer qu'au cas où elle reviendrait à la santé, ils seraient nuls de plein droit et devraient être renouvelés après le temps normal de noviciat.

Avec une ferveur angélique, Mère Marie de Jésus offrit à son bon Maître le sacrifice de tout son être spirituel avec le sacrifice de sa vie. Mais, à partir de ce moment et contre toute attente, un mieux extraordinaire se déclara. Une fois de plus Jésus l'avait guérie miraculeusement.

Vers le milieu de l'été, les Sœurs Franciscaines de la rue d'Enfer quittèrent, et sans aucun regret, leur couvent étroit et incommode pour occuper, rue des Anglaises, une maison suffisamment grande, louée par le P. Bonaventure, où elles s'installèrent dans de bonnes conditions. Une des salles fut transformée en chapelle, et Jésus vint habiter au milieu de ce petit peuple qu'Il aimait : indicible consolation pour des âmes aussi ferventes et aussi dévouées à Jésus dans son adorable sacrement.

Chez les Carmélites, ou plutôt chez les Sœurs Réparatrices, il leur était interdit même de réciter le saint office dans la chapelle. Désormais plus d'obstacles entre elles et

le cœur de Jésus. Là, comme dans toute la chrétienté, se réalisa la parole du Maître : Partout où se trouvera le Corps, là se rassembleront les Aigles. Aussitôt qu'une chapelle est ouverte et le tabernacle habité, les âmes religieuses, avides d'amour et de perfection, se sentent attirées invinciblement, viennent se mettre en contact avec le Dieu caché, et prennent de ses mains bénies les ailes puissantes qui leur permettent de monter sans peine dans les régions sublimes des mystères surnaturels et des grandes vertus.

Tout près de Lui, nos religieuses récitaient l'office de la très sainte Vierge ; tout près de Lui, elles se prosternaient comme saint Jean à la Cène et y restaient à leur aise tant qu'il leur plaisait, sans être forcées, comme chez les Carmélites, de laisser l'église libre pour les exercices pieux des légitimes propriétaires du couvent.

On s'appartenait enfin ! Grâce suprême, on avait un aumônier ! Et quel aumônier ? Monseigneur Gaume, ni plus ni moins, le grand écrivain dont les polémiques savantes et le catéchisme de persévérance ont rendu à l'Eglise de France de si éminents services. Monseigneur Sibour, archevêque de Paris, l'avait désigné pour cultiver, avec son talent et sa sainteté, ce petit grain de sénevé franciscain qui devait plus tard croître rapidement, devenir un arbre robuste aux rameaux multipliés et chargés de fruits, mais après avoir subi de terribles tempêtes et la transplantation dans un autre terrain.

La chapelle des Sœurs, infiniment riche, puisqu'elle contenait Jésus le Dieu fait Homme, n'était cependant qu'une assez petite chambre, représentant trop bien, au gré des religieuses, l'étable de Bethléem. Je ne sais ce que valait le calice, s'il était d'argent ou de cuivre, mais ce qui était

malheureusement trop avéré c'est qu'il n'y avait dans l'armoire aux ornements qu'une seule chasuble en laine blanche, laquelle devait servir au prêtre aussi bien le grand jour de Pâques que le Vendredi-Saint. Le Père, qui venait chaque matin dire la messe, souffrait, sans doute, de cette étrange pénurie contraire à toutes les règles liturgiques ; mais, ne sachant comment y remédier, il se faisait une raison et formait sa conscience. Il officiait aux catacombes de la rue des Anglaises, et, dans les catacombes de Saint-Damase, les sacristies ne regorgeaient point d'ornements comme celles de Saint-Pierre de Rome ou de nos grandes cathédrales.

L'abus cependant était intolérable ; il serait devenu odieux avec le temps si le T. R. P. Laurent de Brindes, alors provincial des Capucins de France, n'y avait mis bon ordre, au cours de la visite canonique qu'il fit de la nouvelle communauté. Ce Père a laissé dans son Ordre le souvenir et la réputation d'un orateur puissant, d'un missionnaire zélé et d'un administrateur fidèle. Il a composé, entre autres, sur la création et le déluge, un livre dont la valeur scientifique fut alors très discutée et qui, aujourd'hui retarde, comme il fallait s'y attendre, sur la route tracée par le progrès dans l'étude des Saintes Ecritures.

La chasuble blanche ne fut point condamnée à disparaître, encore que l'usage constant qu'on en faisait l'eût élimée en plusieurs endroits, mais le Père Visiteur exigea que des compagnes de couleurs différentes lui fussent adjointes. A défaut de quoi la célébration de la messe serait interdite dans la chapelle.

L'arrêt était trop juste pour qu'on s'en plaignît, mais comment se procurer d'autres ornements ?

La maison se débattait entre les bras, non de la pau-

vreté, mais de la misère et d'un dénûment plus qu'évangélique. On y vivait, Dieu sait comme ! Impossible de rien économiser sous peine de mourir d'inanition à brève échéance.

Il fallait donc en venir au moyen recommandé en dernier lieu par saint François : à la quête. Joséphine l'avait pratiquée à Hennezel, non sans succès. Peut-être avait-elle déjà raconté cet épisode de sa vie à ses Sœurs et au Père directeur ! Peut-être aussi la sérénité joyeuse de sa vie, son amabilité, l'ardeur qu'elle montrait à tout instant pour le bien suffirent à la désigner au choix du R. P. Bonaventure.

On décida donc que Mère Marie de Jésus irait mendier le nécessaire, l'indispensable de la pauvre sacristie du couvent.

Et dans quelle région fortunée de notre France va-t-on l'envoyer ? Mais à Paris, évidemment ; il fera bon frapper à la porte des maisons riches et bienfaisantes, sinon toujours chrétiennes, de la grande Babylone. En effet, ce parti paraissait tout indiqué. Pas de voyage à faire, pas de voitures à payer !

Et cependant, tel ne fut pas le champ offert à Mère Marie de Jésus pour faire sa moisson d'ornements d'or et de soie.

Le P. Bonaventure, quelque temps auparavant, avait prêché une mission à Périgueux, à 800 kilomètres de Paris. Le succès avait couronné ses efforts, car il était fort éloquent et bien goûté tant du clergé que du peuple. Il lui parut que dans cette ville assez riche le terrain était bien préparé, et que la quêteuse n'aurait qu'à se montrer avec une lettre de recommandation de sa main pour être accueillie à bras ouverts et ramasser des trésors.

« Je ne savais rien refuser dans ce temps-là, écrit la sainte novice, — comme si plus tard elle fût devenue moins prompte à se dévouer et à rendre, sans se faire prier, tous les services, — et me voilà partie avec une demoiselle qui traduisait, de l'anglais et de l'allemand, les vies des saints les plus populaires. En même temps qu'elle m'accompagnerait, elle ferait des études de mœurs utiles à l'œuvre pieuse qui lui avait été imposée par la Providence. »

Voici donc nos deux pèlerines en route pour leur lointaine destination. Elles s'arrêtèrent d'abord à Etampes, première étape marquée sur leur itinéraire, car il était entendu que l'on quêterait en chemin. L'hôpital de cette ville les reçut en toute charité et leur offrit à déjeuner. A la grande surprise de la Supérieure, Mère Marie de Jésus refusa. Elle devait, disait-elle, mendier son pain selon l'ordre donné par son Père saint François à tous ses enfants. On eut beau insister et lui faire remarquer que l'hôpital lui offrait une aumône au même titre que les particuliers, elle tint ferme et s'en alla par la ville demander à une porte quelconque le morceau de pain des pauvres.

Tout son être y répugnait, écrit-elle ; sa nature, si noble, se débattait violemment contre la violence qui lui était faite ; le rouge de la honte emp urprait son front. Cependant, comme saint François mendiant à Assise dans l'écuelle des miséreux, elle sortit victorieuse du premier combat contre l'orgueil et en l'honneur de la sainte pauvreté.

Elle accepta néanmoins de la Supérieure de l'hôpital des billets de demi-place pour le chemin de fer, comme on en fournissait aux malades en convalescence qui voulaient retourner dans leur pays. Ils étaient pour Périgueux.

Chose étrange et qui manifeste une attention particulière de la Providence, à leur arrivée en gare de cette ville, on ne les leur réclama point, et elles purent s'en servir encore pour le retour à Paris. Mère Marie de Jésus s'en étonna, s'en troubla même. En passant au guichet, elle fit remarquer à l'employé qu'elles n'avaient pas droit à la demi-place. Le receveur sourit, lui dit de ne rien craindre, et lui rendit son billet le plus tranquillement du monde.

Les incidents se multiplièrent, paraît-il, sur la route, mais Mère Marie de Jésus ne nous a transmis que les plus intéressants. A Orléans, elle s'en fut, aussitôt débarquée, demander à l'évêque la permission de quêter pour sa maison dans la bonne ville de Jeanne d'Arc. C'était l'illustre Mgr Dupanloup.

Or, pendant ces années si brillantes de l'Empire, de 1852 à 1860, les communautés religieuses semblaient sortir de la terre de France aussi nombreuses que les fleurs au printemps ; et un grand nombre d'entre elles se donnaient pour mission de venir en aide aux orphelins, aux idiots, aux phtisiques, aux cancéreux, à toute la gamme des infirmités humaines. La quête était donc à l'ordre du jour pour soutenir ces œuvres toujours besogneuses.

Des femmes de mauvaise vie, comme il arrive d'ordinaire, profitaient de l'occasion, s'affublaient du costume religieux et quêtaient ou plutôt exploitaient la charité catholique au profit de leurs passions. Les évêques, débordés par les besoins croissants de leurs œuvres diocésaines et soupçonnant des fraudes sacrilèges, refusaient la permission et l'autorisation de quêter aux personnes étrangères à leur diocèse. Monseigneur d'Orléans suivit cette ligne de conduite et opposa un refus formel à la demande

de Mère Marie de Jésus. Elle, aussitôt, de le remercier chaudement, comme si une faveur insigne venait de lui être accordée L'évêque, surpris, lui demanda en riant pourquoi elle le remerciait quand il l'avait repoussée et sans doute fortement contrariée.

« Oh ! répondit-elle, c'est que je ne tiens pas le moins du monde à quêter dans cette ville. »

Le prélat restait perplexe à cette réplique. Cependant, en congédiant cette quêteuse d'un genre absolument nouveau, il lui glissa un louis dans la main. Elle lui avait plu par sa franchise ; mais, se dédire lui-même en permettant ce que ses ordonnances défendaient, il ne le voulut pas.

D'Orléans on partit pour Périgueux, où nos deux voyageuses arrivèrent sans encombre. Et voilà qu'au sortir de la gare, une troupe de soldats amenés par le même train se mirent à considérer avec attention Mère Marie de Jésus, puis ils parurent se consulter ; enfin, ils s'approchent, l'enlèvent dans leurs bras vigoureux et la portent en triomphe à travers la ville. C'étaient des soldats retour de Crimée, après une campagne rude et féconde en souffrances de toutes sortes. En cette Sœur franciscaine, aux allures franches et décidées, ils avaient cru reconnaître une Sœur de charité, leur garde-malade et leur providence sous les murs de Sébastopol, femme d'une intelligence très haute et d'un dévouement héroïque.

Dans l'enthousiasme du retour, ils n'y regardaient pas de si près ; en toute hypothèse, cette Sœur de robe différente appartenait à la même Eglise catholique, et l'élever sur le pavois de leurs robustes épaules c'était témoigner leur reconnaissance à celle qui les avait si bien traités sous le feu de l'ennemi, à l'infirmerie, au milieu des neiges et des frimas.

Mère Marie apportait une lettre de recommandation pour l'évêque de Périgueux, Mgr Georges, grand ami des Capucins et en particulier du R. P. Bonaventure, son prédicateur favori. Il reçut la quêteuse à cœur ouvert et voulut qu'elle vînt tous les soirs en son palais lui rendre compte des succès et des revers de sa journée. Un billet de sa main l'avait du reste chaudement recommandée aux personnes riches de la cité.

Tout allait pour le mieux, quand, soudain, sur la tête de Mère Marie de Jésus un gros nuage vint s'abattre. Plusieurs des belles dames auxquelles la quêteuse tendait la main s'imaginèrent l'avoir vue sur les planches, à Paris. « Le timbre de sa voix si harmonieux était encore dans leurs oreilles ; la beauté de son visage les avait frappées de manière à ne pouvoir plus l'oublier. Que la comédienne d'autrefois se fût convertie, c'était possible, mais encore fallait-il que Monseigneur prît des informations et ne se laissât point tromper par une aventurière. »

L'évêque ne crut guère à cette histoire des mondaines de son Eglise, habituées à se nourrir d'intrigues et de chimères ; cependant il en écrivit au P. Bonaventure, qui le tranquillisa aussitôt. Jamais Mère Marie de Jésus n'avait mis les pieds dans un théâtre, ni pour assister à une représentation, ni surtout pour y jouer un rôle. Elle narrait très bien, mimait à la perfection les personnages que ses récits mettaient en scène, devenait parfois très éloquente, mais c'était tout ce qu'elle avait jamais eu de la tragédienne.

Combien de temps resta-t-elle à Périgueux, nous l'ignorons ? Nous la voyons quitter cette ville pour aller à Bordeaux, où elle espérait peut-être faire une collecte plus abondante ; mais à peine y est-elle arrivée qu'un ordre du R. P. Bonaventure la rappelle à Paris, terminant ainsi en coup de foudre cette expédition assez étrange.

Au moins avait-elle réussi? et quelle somme allait-elle remettre à la Supérieure de la rue des Anglaises? On est confondu et humilié quand on l'entend nous dire avec une tranquillité d'âme très parfaite : « Je revins à Paris avec 300 francs ; de quoi garnir notre sacristie des ornements les plus indispensables. » Dieu lui avait donné le nécessaire et refusé le superflu, qui aurait pu offenser la sainte pauvreté tant aimée par Jésus-Christ.

CHAPITRE XIII

Retour à Paris. — Une conversion. — La Sainte Face. — Les chiffonniers. — Victime de son directeur. — Deux possédées. — L'hôpital de la pitié. — Le vicaire général d'Evreux. — Le P. Leroux. — Profession. — Adoration perpétuelle.

La raison qui avait déterminé le P. Bonaventure et Sœur Claire, supérieure de la Communauté, à rappeler si brusquement Mère Marie de Jésus, était l'entrée, à la maison, d'une postulante quelque peu extraordinaire, aussi bien dans sa manière d'être que dans sa présentation et son postulat à la vie religieuse. De bonne famille, en possession d'une belle fortune, arrivée à l'âge de trente ans sans se reconnaître de vocation bien déterminée, elle désirait abriter sa vie sous les voûtes paisibles d'un couvent. C'est pourquoi elle était venue un beau jour frapper à la porte de l'Abbaye-aux-Bois, avec l'intention de demander à la Supérieure de l'admettre comme pensionnaire dans une dépendance de la maison.

Et voilà que, se trouvant au parloir et attendant la Supérieure qu'elle avait fait appeler, un Père Mariste vint à passer, qu'elle ne connaissait pas et n'avait jamais vu. Le Père la regarda d'un air inspiré, à la manière de Notre Seigneur fixant le jeune homme riche qui voulait savoir de Lui comment il deviendrait parfait, et, sans aucun préambule, il lui dit, avec un ton de prophète : « Mademoiselle, Dieu vous veut religieuse et religieuse

franciscaine ; allez donc de ce pas faire une retraite dans la maison des Tertiaires régulières qui habitent rue des Filles-du-Calvaire... » Il ajouta après un moment de silence : « ...et vous y resterez » ; puis il disparut.

Très étonnée, sans voix, la jeune fille se demandait anxieusement si c'était un prophète ou un halluciné qui venait de lui parler. De fait, ou Dieu avait inspiré ce prêtre en lui révélant ses desseins sur une âme prédestinée, ou, connaissant les Sœurs franciscaines et voulant les favoriser, il lui était passé par la tête de parler en docteur ou en prophète, ou, enfin, il était en proie à un délire quelconque. Mais Dieu, dit très bien Mgr Gay, n'est pas difficile sur les berceaux où prend naissance la vie religieuse. Que la vocation nous vienne d'une joie ou d'un chagrin, d'une grâce obtenue ou d'une déception, d'un grand amour de la virginité ou de la destruction d'un amour terrestre, il importe assez peu. Dieu, qui l'a inspirée, l'accepte, et, si l'âme est fidèle, il la prend pour épouse et l'élève au rang sublime des parfaits adorateurs du Père, en esprit et en vérité.

La demoiselle en question, sans rien dire de sa vie antérieure, raconta à la Mère Claire l'histoire vraie ou fausse du parloir de l'Abbaye-aux-Bois et demanda la faveur d'une retraite de six semaines dans le couvent.

La Mère, sans grande expérience ni des hommes ni des choses, fit droit à la prière qu'on lui adressait, mais aussitôt se sentit prise de peur devant la tâche difficile qui s'offrait à son zèle. La postulante, fille de riches bourgeois, était très intelligente et de grande éducation ; de plus, elle paraissait difficile à manier. Que faire ? Mère Claire n'hésita pas longtemps. Elle avait sous ses ordres Mère Marie de Jésus, dont elle connaissait l'exquise poli-

tesse, la finesse d'esprit, la sainteté peu ordinaire, enfin l'habitude de diriger les âmes. Le temps de consulter le Père directeur, et l'ordre était envoyé à la quêteuse de Bordeaux de rentrer sans retard à la communauté.

Sans regret, comme sans empressement trop vif, obéissante à la voix de Dieu qui l'appelait, elle prit le train et revint se mettre à la disposition de ses supérieurs, sans demander aucune explication du fait, aucune justification de l'ordre imposé. Pour Mère Marie de Jésus, une seule chose importait : connaître la volonté de Dieu et l'accomplir. Nous verrons plus tard, quand nous lirons les hautes vérités que Dieu lui mettait sous les yeux pendant l'extase, comment elle comprenait cette demande du *Pater* : Que votre volonté soit faite ! « La volonté de Dieu, écrira-t-elle, c'est la vie ; la volonté de Dieu, c'est la perfection de l'homme ici-bas, son bonheur pendant l'éternité. » Comme plusieurs autres saints, elle aimait à répéter à lèvres mi-closes ces mots sacrés : Volonté de Dieu ! Volonté de Dieu ! Elle les méditait souvent et en nourrissait son âme comme d'un pain délicieux.

Mère Marie de Jésus allait donc être initiée à ces délicates fonctions de Maîtresse des Novices qu'elle remplira plus tard, pendant tant d'années, et avec un si grand succès qu'on ne la connaîtra plus que sous le nom de Mère Maîtresse. La postulante fut captivée dès d'abord et ouvrit toute son âme. Extérieurement, aucun nuage n'avait compromis sa réputation ; l'intérieur n'était pas si bien ordonné. Il fallait, selon la parole du Père Mariste, une retraite sérieuse pour y remettre tout en ordre et consommer la conversion. Sous le modelage habile et persévérant de Mère Marie de Jésus, la transformation s'opéra rapidement. Dieu devint le Maître absolu et uniquement aimé. Les sacrifices

à faire parurent moins onéreux ; finalement, la postulante demanda le saint habit, fit plus tard profession et demeura fidèle à l'Epoux divin jusqu'à sa mort, pleine de reconnaissance pour celle qui l'avait sauvée de la tyrannie du monde et intimement unie à elle dans les liens de l'amour religieux.

Les âmes vraiment saintes, comme était Mère Marie de Jésus, exhalent le parfum enivrant de toutes les vertus, les parfums de l'éternité. Rien d'étonnant que plusieurs courent à leur suite, en dépit de toutes les difficultés, sur le chemin de la perfection.

Une nouvelle preuve de la puissance d'attraction spirituelle que possédait notre Maîtresse des Novices fut la conversion de Sœur Claire, sa compagne et sa supérieure, conversion non plus du péché à la grâce, mais d'une vie spirituelle trop languissante à la perfection de la vertu.

Ceci n'alla point sans miracle ; du moins il paraît bien que la bonne Providence s'en mêla d'une façon peu ordinaire. Mère Claire, dont nous dirons plus tard le lieu d'origine et les antécédents, n'avait pu voir et fréquenter Mère Marie de Jésus sans se rendre compte que Dieu lui avait envoyé une âme d'élite, une vraie sainte pour compagne dans la vie religieuse. Son amour ardent de la pauvreté, sa mortification de tous les instants, sa charité sans défaillance, son obéissance toujours en éveil, enfin son oraison extatique et le don des larmes qu'elle avait reçu ; toute sa vie, en un mot, l'avait étonnée et charmée. Sœur Claire et Mère Marie de Jésus étaient devenues des amies intimes.

L'idée germa en l'esprit de Sœur Claire de se mettre, elle aussi, en retraite, quand elle eut vu les résultats merveilleux des saints exercices sur la personne dont nous

venons de raconter la conversion. Mais la retraite est avant tout et presque uniquement une méditation et une oraison prolongée. Or, la bonne Sœur ne savait pas même en quoi consistait l'oraison. Elle priait beaucoup, récitait des chapelets, ne manquait à aucune des lectures pieuses prescrites par la Règle, et c'était tout. La méditation, la contemplation, elle ne s'en occupait pas, n'y apercevant qu'un travail ingrat plein de ténèbres et d'ennui. Elle pria donc Mère Marie de Jésus de lui obtenir du ciel la grâce si précieuse de l'oraison.

« Je n'y manquai pas, écrit-elle, et voilà qu'on me dit de faire mettre une image de la Sainte Face dans la chambre de Sœur Claire et que tout irait bien. »

Qui donc lui parla de la sorte ? Quel est cet « on » si discret ? Il est bon de ne point trahir le secret du grand Roi quand on appartient à son conseil intime.

Nous n'en sommes pas, hélas ! mais nous dirons son nom redoutable et doux : Jésus ! Jésus, l'hôte habituel de la fille de saint François, qui lui avait donné son cœur et sa vie. Avec ceux qui l'aiment, dit admirablement l'*Imitation*, Jésus est d'une familiarité stupéfiante : *Stupenda nimis*. L'oracle fut transmis sur le champ à l'aumônier, et l'ordre donné à la tourière d'acheter l'image sainte. Chez l'éditeur, des dames se trouvèrent qui payèrent la dépense, firent encadrer la gravure et remirent le tout à la Sœur, sans vouloir accepter même un mot de remerciement.

Le grand miracle fut qu'aussitôt la sainte image appendue au mur dans la cellule de Sœur Claire, il parut à la retraitante que tout était changé en son âme. Une joie qu'elle ne connaissait pas l'inondait et la pénétrait ; la lumière divine descendait à flots sur son intelligence, éclairant les mystères, dissipant les ténèbres, fortifiant la vo-

louté. Après la retraite, c'est à peine si elle se reconnaissait, tant elle avait fait de progrès dans l'oraison.

On s'imagine sans peine de combien de degrés monta, sur le thermomètre de son admiration et de son attachement, l'auteur ou le promoteur du miracle dont elle bénéficiait ; son étonnement et sa peine étaient qu'elle demeurât supérieure, et que cette charge ne fût point confiée sans retard aux mains de Mère Marie de Jésus, qui l'emportait si fort sur toutes les autres religieuses en science, en sagesse et surtout en sainteté.

Heureuse, la bonne Mère, si elle eût gardé jusqu'à la fin ces bonnes dispositions ! Plus tard, au lieu d'admirer, elle deviendra jalouse, et, au lieu de favoriser Mère Marie de Jésus, elle lui fera une guerre sans trêve, avec les armes empoisonnées du mensonge et de la calomnie, tant l'orgueil a d'empire même sur les âmes religieuses qui oublient de se tenir en garde contre ce terrible ennemi de Dieu et des âmes.

En attendant ces jours d'épreuve, Mère Marie de Jésus, docile aux inspirations d'en-Haut, essayait de travailler à la conversion des pécheurs, dans ce Paris si profondément corrompu et si dévoué d'ailleurs à toutes les œuvres de charité et de piété.

Il lui arriva, vers cette époque, plusieurs aventures assez plaisantes que nous allons raconter brièvement.

Ce fut d'abord un chiffonnier, à la chevelure hirsute, à la face bestiale, qui l'insulta d'une manière indigne. L'homme au crochet se campa devant elle, l'arrêta, saisit sa corde de franciscaine et lui dit d'une voix mauvaise : « Voilà qui sera commode pour te pendre à la première révolution. » Plaisanterie macabre ou menace de tigre altéré, ces paroles épouvantèrent la pauvre franciscaine.

Les bagarres sanglantes et les massacres de 1848 n'étaient pas bien loin en arrière ; on s'en souvenait. Peut-être la révolution couvait-elle sous la cendre dans les faubourgs, au milieu de ce peuple si facilement excitable, qui ne connaissait rien de la religion, rien ou presque rien de la civilisation chrétienne.

Le lendemain elle n'y pensait plus et se livrait aux douceurs de l'oraison, à sa place habituelle, dans l'oratoire, quand survint le P. Bonaventure, son directeur et le supérieur du couvent.

« Que faites-vous là, lui demanda-t-il d'un ton menaçant ?

— Vous le voyez, mon Père, je fais la méditation.

— Vous avez bonne façon, vraiment, reprit-il, de vous tenir aux pieds de l'autel, alors que les rues de cette ville regorgent de gens qui ne savent pas même si Jésus-Christ a existé. Prenez le tabernacle dans vos bras, allez avec lui prêcher aux chiffonniers le Dieu qui l'habite. »

Mère Marie regardait le Père, se demandant ce que signifiait l'apostrophe et ce que valait l'ordre donné.

« Est-ce un commandement que vous m'imposez, dit-elle timidement ? » En effet, on pouvait en douter.

« Mais oui, et sérieux, très sérieux ! »

Alors, sans aucune hésitation, elle monte à l'autel et saisit à pleins bras le tabernacle. Mais il était solidement scellé. Elle ne put l'ébranler et, sans rien dire, se retourna vers le Père.

« Laissez-le, dit-il, toujours inspiré. » Et la prenant par le bras, il ouvrit la porte de la chapelle qui donnait sur la rue, la poussa dehors et rentra lui-même au couvent après avoir donné un tour de clef dans la serrure.

A ceux qui trouveront étrange ce procédé du bon Père,

nous ferons remarquer que saint François, l'homme du monde le plus prudent, ordonna un jour à un de ses frères d'aller par la ville d'Assise vêtu seulement de sa tunique et de ses chausses. Mais c'était à Assise, en Italie, et à l'aurore du XIII^e^ siècle. Si Mère Marie de Jésus était sortie dans les rues de Paris avec un énorme tabernacle entre les bras, le spectacle aurait paru réjouissant pour les badauds ; alors la porteuse courait grand risque de passer pour une folle et de se voir enfermée au dépôt.

Restait qu'elle obéît à l'ordre reçu, mais sans l'accessoire du tabernacle. Il lui fallait prêcher aux chiffonniers, et, la veille, un chiffonnier avait menacé de la pendre haut et court avec la corde qui lui servait de ceinture. Comment allait-elle s'y prendre ? Elle marchait donc à pas comptés, ruminant le cas dans sa bonne tête de religieuse obéissante avant tout. Et voilà derrière elle un homme qui l'appelle : « Ma sœur ! Ma sœur ! »

Elle se retourne. C'était un chiffonnier, à l'air paisible et bon.

« Que désirez-vous de moi, lui dit-elle ?

— Que vous priiez pour moi, parce que je suis un grand pécheur. »

A cette réponse inattendue, Mère Marie, poussée par une grâce intérieure et admirant les voies merveilleuses de la Providence, se mit à parler de la miséricorde infinie de Jésus pour les pauvres pécheurs, et, sans doute, elle parla bien, car l'homme restait immobile, bouche bée et les yeux brillants de plaisir à l'entendre. Il paraissait si heureux que plusieurs de ses confrères de la hotte qui passaient s'arrêtèrent étonnés, firent cercle autour de lui et prêtèrent l'oreille pour entendre eux aussi ce que disait le prédicateur en béguin. Voyant son auditoire grossir sans mesure,

la pauvre religieuse sentit le rouge de la crainte lui monter au front et n'eut plus qu'une pensée, s'éclipser au plus vite. Elle n'avait pas hérité de l'esprit de Rose de Viterbe qui, montée sur une borne ou hissée sur une chaise, prêchait la croisade contre l'oppresseur de la papauté à tout un peuple assemblé, ravi de l'entendre.

Notons qu'elle était jeune encore, notre Mère Marie de Jésus, et d'un abord très agréable. Dieu lui vint en aide. Sans avoir l'air de redouter quoi que ce soit, elle salua gracieusement le groupe de ses auditeurs, se dirigea vers la porte de la maison la plus proche de l'endroit où la conférence avait eu lieu et y entra, comme si son but premier avait été d'y venir pour une affaire quelconque.

Là une nouvelle aventure l'attendait. Chez la concierge une petite fille était étendue malade de je ne sais quelle fièvre qui régnait en ce moment. Les repenties en avaient toutes souffert. Elle indiqua donc aux parents de la petite infirme les remèdes ordonnés par le médecin de la communauté et qui avaient triomphé du mal. Ces bonnes gens se le procurèrent, et bientôt leur enfant se releva saine et sauve.

Après cette consultation, Mère Marie de Jésus sortit avec la dignité d'un docteur qui a écrit une savante ordonnance, et revint au couvent.

La tourière lui ouvrit la porte, et, avec une grande acclamation de surprise : « Eh bien, ma mère, par où êtes-vous sortie?... » Peut-être pensait-elle à une sortie miraculeuse à travers les murs, comme celle de Jésus ressuscité hors du Cénacle.

Le P. Bonaventure ayant appris ce qui s'était passé dans la rue, s'affermit encore dans la pensée qui le possédait, que sa novice et sa pénitente était une sainte desti-

née par Dieu à de grandes choses. Il crut de son devoir de la faire passer par toutes les épreuves pour seconder les desseins de la Providence, et voici ce qu'il imagina :

Il lui confia en grand secret que le jour même de son ordination de prêtrise, prosterné sur le pavé du sanctuaire, il avait instamment supplié Notre Seigneur de ne point permettre qu'il l'offensât désormais par un péché quelconque. Malheureusement, ajouta-t-il, trop souvent la poussière du chemin s'est attachée à mes pas, et la multitude de mes infidélités me cause un grand effroi. Mais grâces en soient rendues à Dieu, j'ai trouvé une victime qui s'immolera pour moi et m'obtiendra miséricorde.

« J'eus la sottise, écrit-elle dans ses mémoires, de consentir à sa proposition. »

Et alors ce furent des pénitences sans nombre, si terribles et si déprimantes pour la pauvre nature que bientôt la victime brisée ne pouvait plus qu'à grand'peine se traîner dans la maison.

Qu'on ne croie pas du reste qu'elle ait obéi avec tristesse comme à un tyran ou un bourreau. Oh non ! D'autres auraient pu penser que le Père dépassait la mesure. Mère Marie de Jésus trouvait que tous les sacrifices imposés restaient bien en deçà de son désir d'immolation et de martyre. Inutile qu'on lui commandât le jeûne, la discipline, les veilles et tout le reste Il suffisait de lui donner la permission d'en user à sa guise. Alors, comme un bon soldat, elle se jetait joyeuse et ardente dans ce feu consumant de la souffrance.

Être des familiers de Jésus, l'objet de sa tendresse particulière, et ne pas désirer s'étendre sur la Croix pour y être cloué avec lui, c'est ce qui paraît impossible ; et si nous autres, chétifs chrétiens, nous éprouvons une crainte exces-

sive en présence du sacrifice, il ne faut en accuser que la froideur égoïste de nos âmes misérables.

Saint François, l'homme du plus grand amour, le séraphin de Dieu, ne fut satisfait dans ses désirs de souffrance que le jour où, ayant reçu les sacrés stigmates de la Passion, il fut complètement associé au martyre ineffable de Jésus-Christ.

Une autre communication du même Père mit la pauvre Sœur dans une grande angoisse : « Je cours, lui cria-t-il en passant, porter les derniers sacrements à une jeune fille qui a tenté cette nuit de se suicider. La jalousie que vous lui aviez inspirée l'a rendue folle. »

Mère Marie de Jésus sentit comme un glaive lui traverser le cœur en entendant cette histoire. Réfugiée à la chapelle, fondant en larmes, elle demanda au ciel de lui montrer le chemin qu'elle devait tenir pour être utile à tous et ne nuire à personne. Après quelques jours, Jésus son époux, lui donna la réponse : « Va, lui dit-il, chez les PP. Jésuites et consulte le Frère Héliot. »

Ce mot de Frère l'étonna. Pourquoi ne pas l'envoyer à un Père ? Craignant donc une illusion de son imagination très fertile en tableaux et en drames, elle s'abstint pendant quelque temps d'aller rue de Sèvres, au couvent des Pères Jésuites. Toutefois elle fit demander discrètement si par hasard un frère lai du nom d'Héliot ne s'y trouvait pas. On lui répondit qu'il venait d'être envoyé à Bordeaux par ses supérieurs. Désolation de la pauvre Sœur, qui n'avait pas cru devoir obéir immédiatement à l'avertissement du ciel. L'angoisse et le découragement l'envahirent. Elle voulait quitter Paris, retourner dans les Vosges, reprendre son œuvre d'autrefois et, pour la mener

à bonne fin, fonder là-bas une maison de Sœurs franciscaines.

Le P. Bonaventure trouvait alors d'excellentes raisons pour s'opposer à un pareil projet ; et ici nous sommes heureux de confesser qu'il était dans le vrai. Dieu, qui l'avait éloignée de sa famille et de son pays, ne voulait pas qu'elle y revînt, car sa parole demeure : Il faut que l'homme appelé à de grandes œuvres abandonne son père et sa mère, laisse toutes ses affections terrestres et s'attache uniquement à Jésus-Christ.

Mère Marie de Jésus se laissa persuader et consentit à demeurer dans cette maison, qui n'était pas, tant s'en faut, le couvent qu'elle avait rêvé, mais un ouvroir où travaillaient une vingtaine de repenties, sous la direction d'excellentes personnes affublées du costume religieux et dont elle était le chef sinon de droit au moins de fait, la Mère Claire et les autres Sœurs ne possédant ni son expérience, ni son esprit fertile en expédients heureux, ni sa volonté si ferme, ni sa charité toujours prête à se dépenser.

Elle voulait être religieuse dans toute la force du terme; elle ne l'était qu'en apparence. De là l'ennui qui la torturait. Ajoutons que l'établissement, qui aurait pu être tranquille, ne cessait d'être agité par la présence du démon et ses malices infernales. Nous allons raconter brièvement cette histoire, parce que Mère Marie de Jésus y a été mêlée, et que c'est contre elle que le démon combattait en possédant et en torturant d'autres religieuses.

L'esprit impur, comme l'appelle la Sainte Ecriture, avait reçu permission d'entrer chez les Franciscaines de la rue des Filles du Calvaire et d'y causer tous les désordres. Mère Marie de Jésus le savait. Elle l'avait vu entrer avec sa forme ordinaire de serpent qui rampe et cherche à se

dérober. Quelques jours après il commençait à se déceler par des tours pleins d'astuce et de méchanceté. La directrice de l'ouvroir, venue des Vosges avec Mère Marie de Jésus, l'avertit qu'une de leurs filles se trouvait dans une extrême désolation, répandait un torrent de larmes, sanglotait à fendre l'âme, mais refusait obstinément de lui confier la cause de ses souffrances. Amenée bientôt en présence de Mère Marie de Jésus, la malheureuse ne put garder plus longtemps son affreux secret. Elle avoua qu'étant à la Table sainte, au lieu d'avaler la sainte Hostie, elle l'avait prise de ses lèvres et renfermée dans son livre d'heures. On alla immédiatement chercher le livre ; l'hostie s'y trouvait réellement entre deux feuillets. Alors Mère Marie de Jésus la déposa dans une armoire dont elle prit la clef. Le lendemain, le Père, qui disait la messe, la consomma, sans être bien sûr qu'elle eût été consacrée et qu'elle renfermât le Pain vivant descendu des cieux.

Pour empêcher une nouvelle supercherie, Mère Marie de Jésus prit la clef de l'armoire où l'on gardait les pains d'autel et toutes les autres de la sacristie. Mais, quelques jours après, la fille apportait de nouveau une hostie dans son livre. On ne pouvait plus douter de son origine. Nouveaux reproches de la Mère et promesses plus fortes de la coupable de ne plus recommencer.

Mais le démon, le véritable auteur du crime, n'avait rien promis. Il possédait la malheureuse fille et la poussait au sacrilège matériel sans qu'elle pût s'en défendre. Toutes les fois qu'elle se présentait à la sainte Table, c'était le même jeu abominable. Bientôt elle ne cacha plus l'hostie dans son livre, mais la jeta dans les lieux immondes.

On conçoit l'immense douleur de Mère Marie de Jésus. La possédée lui appartenait : elle l'avait amenée des Vos-

ges, croyant faire une grande œuvre de charité, puisque tous les membres de sa famille, père, mère, frères, sœurs, étaient en prison.

Les sacrilèges se multipliaient sans fin ; il devenait chaque jour plus certain que le démon s'était emparé, par une vraie possession, de la misérable fille. On ne savait d'ailleurs comment s'en débarrasser, quand, par bonheur, on apprit que sa mère était enfin sortie de prison. Immédiatement on la lui renvoya ; mais, dans les Vosges comme à Paris, le démon tint sa victime et continua, par elle, à insulter d'une manière atroce et infernale le Sacrement le plus auguste de notre sainte religion.

Deux fois elle écrivit à Mère Marie que le Saint-Sacrement se trouvait dans une armoire, puis elle cessa tout rapport avec son ancienne maîtresse et fut définitivement perdue dans les abominations du vice. Par un secret jugement de Dieu, elle n'avait pu être tirée des griffes de Satan, mais au moins la maison de la rue des Anglaises, débarrassée de cette peste, pouvait respirer dans la paix.

C'est ce que le démon ne voulait pas. Une autre victime vint sans retard remplacer celle qu'on avait expulsée. L'histoire en est lamentable. La fille en question s'était présentée au saint tribunal, dans la chapelle des dominicains. Elle manifestait une haute piété, un désir ardent de gravir rapidement les degrés de la sainteté et demandait au bon Père qui entendait sa confession de l'aider à entrer chez les Sœurs franciscaines. Elle se donna un nom supposé, se composa une famille, raconta enfin l'histoire de sa vie avec un tel air de candeur que le religieux se laissa tromper.

Il amena donc la nouvelle postulante rue des Anglaises. C'était une louve revêtue de la peau de brebis qui entrait

dans la bergerie. Et voici le premier acte du drame diabolique qui allait se dérouler.

Un soir, Sœur Claire, la Supérieure, ne voyant paraître au souper ni cette fille, ni Mère Marie de Jésus, soupçonna quelque méchante aventure. Elle monta au dortoir avec sa lampe allumée. La fille était sur son lit tenant les mains de Mère Marie dans les siennes et criant qu'elle ne la lâcherait pas. Son air était étrange, son regard si plein de flammes sombres, ses cris si rauques que Sœur Claire, se penchant sur elle, pour la mieux considérer, s'écria : « Mais elle est possédée du démon, cette malheureuse ! » Puis, tombant à genoux, elle récita, de moitié avec Mère Marie de Jésus, les litanies des saints ; voyant que le démon n'en était pas troublé, elle prit de l'eau bénite et en aspergea la tête de la possédée, qui hurlait de plus belle: « Non, je ne la lâcherai pas ; je ne la lâcherai pas ; je ne la lâcherai pas. » La douche sacrée augmenta encore sa fureur ; mais, dans son exaltation, elle lâcha les mains de Mère Marie, saisit une boîte qui se trouvait sur le lit et la lança à la figure de Sœur Claire. Les deux religieuses se retirèrent aussitôt et enfermèrent la possédée à double tour. Le lendemain, elle se leva, comme de coutume, parfaitement calme, ne se souvenant de rien, parlant et agissant comme une personne qui a le plein usage de sa raison.

Etait-ce une vraie possession de Satan ? tout nous porte à le croire, malgré l'avis de nos médecins et physiologistes modernes, qui prétendent qu'une crise d'hystérie violente peut produire les mêmes phénomènes et de plus effrayants encore. Nos temps actuels, où tous les organismes sont surmenés par un travail excessif et surtout par le vice et tous ses excès, doivent certainement nous remettre sous les yeux les mouvements désordonnés des fêtes païennes

et leurs insanités lubriques, mais il n'en reste pas moins vrai que le démon, appelé par ces vices et ces crimes, possède aujourd'hui, dans une mesure plus ou moins forte, un grand nombre de personnes.

Cette épreuve à peine finie, une autre aussi pénible lui succéda ; la fièvre typhoïde se déclara dans la maison. Deux repenties en furent atteintes, et si violemment qu'on dut, pour éviter la contagion, les transporter dans l'hôpital voisin de la Pitié, desservi par des Sœurs jansénistes. La secte n'était pas encore éteinte en France au milieu du XIX^e^ siècle ; elle déclinait fort, ne se soutenant plus que par l'argent de la boîte à Perrette, mais conservant, jusque sur les bords du tombeau, son caractère sombre et ses agissements hérétiques.

Mère Marie de Jésus visita tous les jours ces chères filles et leur prodigua tous les soins que sa tendresse et leurs besoins lui commandaient. Elle se trouva donc en contact avec ces bonnes Sœurs pour le moins héritières des idées de rigorisme particulières au Jansénisme. Là, comme en bien d'autres milieux, sa vertu fit sensation ; on l'admira et bientôt on conçut le désir violent de l'accaparer. Les Sœurs de la Pitié lui firent une cour assidue et savante. La Supérieure lui démontra dans toutes les règles que sa vocation était de servir Dieu dans sa congrégation, puisqu'elle possédait à un degré éminent les qualités du corps, de l'esprit, du cœur pour soigner les pauvres malades. Enfin, elle la pria de vouloir bien y penser et de lui promettre d'entrer au plus tôt dans leur famille.

Mère Marie de Jésus entendit ce beau et persuasif discours avec le calme d'une âme qui n'en est plus à chercher sa voie et qui sait, à n'en pouvoir douter, où Dieu veut qu'elle établisse sa demeure.

« Vous vous trompez, chères Sœurs, répondit-elle doucement. Je n'ai aucun goût pour la vie d'hôpital, aucun attrait pour votre si noble vocation. » La Supérieure se le tint pour dit et cessa de la solliciter. Les deux malades guérirent, et tout rentra dans le calme.

Le carême de 1858 approchait. Le P. Bonaventure devait le prêcher dans une des églises de Bordeaux. Il partit donc, laissant à un prêtre de sa connaissance et en relations avec Sœur Claire la charge de desservir la chapelle de la communauté. Or, ce dernier n'était pas en fonction depuis huit jours, qu'on vint de l'archevêché prévenir les Sœurs qu'il était interdit et qu'elles devaient lui défendre de dire la messe dans leur maison. Le pauvre prêtre pleura beaucoup, mais n'insista point et disparut.

Un autre lui succéda. Mais celui-ci était un personnage. Avec son titre de Vicaire général d'Evreux, il croyait avoir reçu du ciel la mission de fonder un Ordre de femmes qui ne se recruterait que parmi les personnes d'élite et n'admettrait en son sein que des âmes appelées à une haute perfection et déjà élevées à un degré éminent d'oraison. Il en connaissait plusieurs, disait-il, dans une communauté du Sacré-Cœur, préparées par Dieu à ce ministère sublime, plus instruites que sainte Thérèse elle-même dans tous les dédales de la vie mystique.

Il était atteint, comme on le voit, de la folie sublime des grandeurs surnaturelles. Avec ces âmes, et dans cette maison du Sacré-Cœur, il commencerait son œuvre ; un prêtre de la Congrégation du Précieux Sang, son ami et son associé, irait ensuite annoncer la bonne nouvelle dans toutes les communautés de femmes, et le Saint-Esprit lui donnerait une éloquence si particulière que les seules appelées à se joindre au grand Ordre comprendraient sa parole et goûteraient son enseignement.

Possédé de son idée, le Vicaire général d'Evreux ne soupçonnait ni obstacle, ni difficulté. Déjà il se voyait à la tête d'un couvent uniquement composé de saintes et de saintes à canoniser. Faisons-lui la part belle et admettons qu'il n'y avait dans sa tête ni un grain d'utopie, ni une poussière de vanité.

Le religieux du Précieux Sang arriva quelques jours après, dit la messe et prêcha dans la chapelle de la communauté. Mère Marie, qui était le point de mire des deux apôtres de la perfection, trouva le sermon admirable et le dit à Sœur Claire, sans ajouter aucune réflexion qui pût l'inquiéter. La pauvre Supérieure cependant se mit à trembler qu'on ne lui enlevât ses novices d'abord, et surtout la perle du noviciat, l'espérance de la famille naissante, Sœur Marie de Jésus. Elle prit une mesure radicale et défendit au prédicateur si entraînant de reparaître dans la chaire devant ses religieuses.

« Dans ce cas, répondit-il, je cesserai aussi de dire la messe dans votre chapelle. » Sœur Claire ne demandait pas mieux. Le Vicaire général d'Evreux ne revint plus ; il établit son Institut comme il l'avait rêvé, et s'appliqua si bien à mener ses religieuses vers les sommets de la perfection absolue qu'il en perdit complètement la tête. On nous permettra de penser qu'il était déjà quelque peu atteint quand il avait conçu la première idée de son œuvre, et surtout quand il avait cru trouver des âmes plus avancées que sainte Thérèse dans les secrets de l'oraison.

Mère Marie de Jésus, que ces excellents prêtres avaient voulu gagner à leur sublime entreprise, montra en cette circonstance toute la sûreté de son jugement. Rien d'étonnant que la parole enflammée du prédicateur lui eût paru fort belle. Quelle était sa passion, sinon la perfection de

sa vie pour plaire à Jésus ? Mais elle savait trop que son Maître l'appelait à la vie franciscaine. Rien ne pourrait donc l'en détourner, et nous allons en donner une nouvelle preuve.

L'année de noviciat de Mère Marie de Jésus était terminée. Elle savait que les vœux prononcés pendant sa maladie étaient nuls, puisque la santé lui avait été rendue. D'un autre côté, il lui pesait de les renouveler dans cette maison si peu franciscaine et encore dans les difficultés d'une première formation, si bien que les angoisses d'autrefois affluaient de nouveau dans son âme redevenue scrupuleuse.

Le jour de Pâques, Mère Marie de Jésus, tourmentée plus que de coutume, hantée peut-être par la pensée de chercher un autre monastère franciscain, demanda permission de sortir pour se confesser. La Supérieure lui conseilla les Jésuites de la rue des Postes, qui étaient à quelques pas du couvent.

Arrivée à la chapelle des Pères, elle se mit à genoux dans le premier confessionnal inoccupé, et ce fut un certain Père Leroux qui entendit ses aveux. La confession finie: « J'ai, lui dit ce Père, une commission à vous donner de la part de N. S. Jésus-Christ. »

Cette ouverture la surprit étrangement. Elle n'avait rien dit ni de son nom ni de sa situation qui pût la faire reconnaître. De plus, elle était en habits séculiers, le Provincial ayant défendu de porter en public l'habit religieux, trop semblable à celui des Pères et qui aurait pu donner lieu à des méprises fâcheuses.

Quelle était donc cette communication qui devait lui être faite, de la part de Notre Seigneur, par un prêtre qu'elle ne connaissait point? Elle eut beau le presser, le Père Léroux

ne voulut rien dire pour le moment. Ce n'est qu'à la troisième visite qu'il daigna laisser tomber de ses lèvres l'oracle dont il était chargé : « Ma fille, Notre Seigneur vous veut religieuse chez les Adoratrices du Saint-Sacrement.

— Mais, mon Père, je suis novice chez les Sœurs franciscaines, avec une quinzaine de jeunes filles dont je suis la Mère, et je croirais manquer à un grand devoir si je les abandonnais.

— Ceci, reprit le Père, n'est point mon affaire. Je vous ai transmis l'ordre de Dieu ; à vous de voir si vous voulez obéir ! » Sur ce, le Père Jésuite s'en alla, bien moins indifférent qu'il ne l'avait dit sur le résultat de sa négociation. La preuve c'est qu'il en écrivit au P. Bonaventure en termes très pressants.

Mère Marie de Jésus, en rentrant à la maison, trouva ce dernier déjà de retour de son carême de Bordeaux et fort ennuyé de l'affaire. Pour la vingtième fois depuis un an, on essayait de lui prendre cette âme d'élite ; et voici qu'un Jésuite allait sans doute emporter pièce avec une prétendue révélation.

De fait, toute cette histoire paraît suspecte. Les révélations de ce genre sont fort rares ; et le retard calculé que le Père mit à remplir sa mission nous porte à croire qu'il n'avait qu'un dessein : agir sur l'imagination mise en éveil de sa pénitente de passage et, au dernier moment, frapper le grand coup qui déterminerait la victoire. Au moyen-âge on se volait les reliques ; dans tous les siècles on s'est disputé les sujets d'élite pour les couvents.

Mère Marie de Jésus nous dit que le Père Jésuite ne la connaissait pas. En est-elle bien sûre ? Sa réputation n'avait-elle pas franchi les murs de son couvent et jeté çà et là,

dans les milieux religieux, l'éclat si vif de ses qualités et de ses vertus? Et puis que voulait dire cette phrase : Dieu vous veut adoratrice du très Saint-Sacrement ?

Le R. P. Bonaventure se chargea d'en donner l'explication. « Ma fille, lui dit-il, je n'avais pas besoin d'une révélation d'en-Haut pour être assuré que Dieu vous appelle à être une adoratrice du Saint-Sacrement. Je connais trop votre ardente dévotion à Jésus-Eucharistie. Si donc vous consentez à faire profession entre mes mains, nous établirons immédiatement l'œuvre de l'adoration perpétuelle dans notre chapelle ; toutes nos Sœurs en seront ravies, et Jésus ne manquera pas de nous payer en prospérités de tous genres nos veilles, nos prières et nos soupirs à ses pieds. »

On ne pouvait mieux dire, et Mère Marie de Jésus n'avait d'autre parti à prendre que d'accepter et d'obéir.

Le bon Père, excellent prêtre et prédicateur éloquent, manquait parfois de pondération et se laissait trop facilement emporter par une première impression. La pénitente le savait et en souffrait. Cependant son cœur, intimement uni à celui de Jésus, estimait à un si haut prix l'obéissance, et d'ailleurs elle désirait si vivement la vie religieuse complète, qu'elle consentit sans trop de peine à faire profession entre les mains de son directeur.

La cérémonie eut lieu le lundi de la Pentecôte 1858, dans la chapelle du couvent.

Quels furent les sentiments de notre Mère? De quelles grâces nouvelles Notre Seigneur remplit-il son âme? Quelles perspectives sur l'avenir ouvrit-il à ses yeux voilés par les larmes de l'amour ? elle ne nous en parle pas. Il semble toutefois que Jésus-Christ, notre victime au Calvaire, lui ait fait entendre sa parole mystérieuse qui ouvrit

à Paul converti la perspective terrifiante d'une vie toute consacrée à la souffrance : « Je te montrerai combien il te faudra endurer de maux pour la gloire de mon Nom. »

Son apostolat ne rayonnera pas au loin comme celui de l'apôtre, mais elle le suivra sur le chemin de la tribulation et des larmes.

CHAPITRE XIV

Au couvent de Troyes. — Attentions de saint Antoine de Padoue. — Les mouchoirs de poche. — Encore la possédée. — Persécutions du démon contre Mère Marie de Jésus.

Pour l'intelligence de ce que nous avons à dire dans ce chapitre, il ne sera pas inutile de donner en quelques mots la biographie de Sœur Claire, supérieure du couvent de la rue des Anglaises, et du R. P. Bonaventure, son supérieur et directeur.

Sœur Claire était originaire de Mézieu, petit village des environs de Troyes en Champagne. Très intelligente et douée par le ciel d'excellentes dispositions à la vertu, elle fut distinguée de bonne heure par le curé de sa paroisse et envoyée, sur son conseil, dans une pension de Troyes où elle prit sans peine le brevet élémentaire. Les Sœurs de la Providence, qui tenaient cette maison, cultivèrent en elle tous les talents qui font les bonnes maîtresses et l'initièrent aux grandes vertus qui font les saints.

Pendant ce temps, le curé de Mézieu, saisi par l'esprit de Dieu, avait quitté son bénéfice et s'était engagé dans l'Ordre de Saint-François et la famille des Capucins. Quand la Mère Claire revint chez ses parents, au sortir du pensionnat, son curé était devenu le R. P. Bonaventure et demeurait au couvent de Paris. Le T. R. P. Provincial, paraît-il, l'avait déjà chargé de créer un couvent de ter-

tiaires régulières de Saint François, et, soit que l'initiative de ce projet vînt réellement du supérieur de la Province de France, soit qu'elle dût être attribuée à l'ancien curé de Mézieu, il se mit à l'œuvre sans tarder. Le choix de sa fondatrice et de sa supérieure était tout fait. Il écrivit à Sœur Claire et l'appela à Paris. La jeune fille partit sans dire adieu à ses parents, sans avoir demandé leur consentement, accompagnée d'une servante qui lui était toute dévouée.

Le Père Bonaventure trouvait en ces deux recrues le personnel et le cadre de tout son couvent : Mademoiselle, religieuse de chœur et première supérieure de la congrégation ; la domestique, sœur converse et prenant la direction de tout le matériel.

Combien de communautés et de congrégations de femmes ont eu ces commencements pendant le XIX^e^ siècle tout-à-l'heure écoulé ! Par elles, sur toute la France, s'est levée une splendide et incroyable floraison de virginité. Toutes, il s'en faut bien, n'ont pas eu pour fondateurs des saints et des saintes comme les grands Ordres d'autrefois : ce n'était point nécessaire. Un bon prêtre plein de zèle, une chrétienne prête pour le sacrifice, quelques milliers de francs, voilà l'œuf d'où la plupart sont sorties. On a pu blâmer cette multiplication exubérante de congrégations dont le besoin ne se faisait nullement sentir et qui avaient le même but, avec des nuances différentes très peu accentuées. On pouvait souhaiter que ces ruches de toutes les couleurs fussent moins nombreuses, avec une population plus dense et mieux disciplinée. On a regretté, en particulier, les luttes pour la vie qui se sont déclarées entre les congrégations enseignantes ou charitables d'un même pays. Enfin plusieurs prélats de l'Eglise ont demandé l'unifica-

tion par voie d'autorité de toutes ces familles, je dirai de toutes ces tribus religieuses ne se distinguant entre elles que par la forme d'une coiffe ou la couleur d'un liseré.

On ne peut nier toutefois qu'il n'y ait eu, dans ce mouvement inouï, une véritable poussée de la grâce divine, pleine d'attention et de miséricorde pour la France. Ce XIX^e^ siècle perdant peu à peu toute croyance et tombant dans l'athéisme pratique où nous le voyons aujourd'hui enlisé, n'était-ce pas une providence adorable que Dieu tirât, de ce cloaque de corruption et de perdition, tant d'âmes privilégiées et les mît à l'abri du mal dans la multitude des couvents? N'est-ce pas aussi les prières de nos vierges et leurs vertus qui ont, jusqu'à l'heure actuelle, détourné la foudre des derniers châtiments que nous n'avons que trop mérités ?

Mais revenons à notre récit. Sœur Claire, arrivée à Paris, prit l'habit du Tiers-Ordre régulier après quelques semaines de postulat et reçut le nom de la vierge d'Assise, fondatrice des pauvres dames de Saint-Damien ou des Clarisses.

Ajoutons que le Père Bonaventure, qui avait été appelé à répandre la sainte parole à Troyes, s'y était lié d'amitié avec la supérieure et toute la communauté de la Providence où Sœur Claire avait été élevée et instruite.

Or, le jour même de la profession de Mère Marie de Jésus, cette supérieure vint frapper à la porte du petit couvent des Franciscaines. On la reçut à bras ouverts comme une amie et une bienfaitrice insigne. A peine assise près du Père Bonaventure et de Sœur Claire, elle leur dit le sujet de son voyage. A Troyes, une très bonne chrétienne, Mademoiselle Petit, maîtresse de pension, désirait prendre sa retraite et mettait à louer sa maison assez vaste et bien aménagée. N'y avait-il pas dans ce fait une indication de

la Providence? Paris n'était pas sûr. Monseigneur Darboy, qui voyait d'assez mauvais œil certains couvents, ne tarderait pas, il fallait s'y attendre, à fermer celui des Franciscaines à peine établi et sans ressources. A Troyes, la population accueillerait avec enthousiasme l'habit franciscain et fournirait largement de quoi vivre.

Le projet sourit tout d'abord au R. P. Bonaventure; il prit la balle au bond, fit appeler séance tenante au conseil la nouvelle professe, Mère Marie de Jésus, lui confia d'autorité la mission de se rendre à Troyes et d'y traiter avec pleins pouvoirs la cession en location de l'immeuble de M^lle^ Petit.

Il fallait avant tout s'assurer que Monseigneur Cœur, évêque de Troyes, consentait à accepter la congrégation dans le diocèse ; ensuite qu'il autorisait dans la chapelle du nouveau couvent l'exposition du Saint-Sacrement et l'adoration aussi constante que possible par les religieuses.

Fille de l'obéissance, Mère Marie de Jésus s'inclina devant l'ordre de ses supérieurs, partit avec la Mère de la Providence, et, dès le lendemain, elle obtenait une audience de Monseigneur Cœur, l'éloquent évêque du diocèse. Sa parole fut sans doute persuasive et son air édifiant, car elle obtint, dès la première entrevue, les deux faveurs désirées par la Mère Claire et le P. Bonaventure : l'acceptation de la communauté dans le diocèse et l'adoration perpétuelle. La location de l'immeuble se fit ensuite sans aucune difficulté sérieuse.

Toutes choses étant ainsi réglées et ordonnées dans la ville, Mère Marie de Jésus prit la route de Mézieu, pays d'origine de la Mère Claire, sa supérieure actuelle. Celle-ci en était sortie, nous l'avons dit, sans avertir ses parents, sans leur dire adieu ; et, bien qu'ils fussent d'excellents

chrétiens, l'irritation avait été très vive, et les larmes de la douleur avaient coulé abondantes de leurs yeux. Cette enfant, mieux douée que tous les autres, ils l'aimaient d'un amour plus tendre et plus profond ; aussi leur fut-il difficile de lui pardonner sa fuite d'abord et ensuite l'injure de son silence. Depuis lors, ils ne voulaient plus entendre prononcer le nom de la coupable, et jamais ils ne lui avaient écrit, même dans les moments les plus critiques. Mère Marie de Jésus devait essayer d'adoucir les cœurs ulcérés et de réconcilier le père si chrétien avec sa fille devenue religieuse sans son consentement.

On sait trop combien sont difficiles de pareilles négociations et ce qu'elles exigent souvent d'habileté et surtout de douceur et de compassion pour les pauvres parents désolés.

Mère Marie de Jésus connaissait à fond les exigences du cœur humain ; sa voix au timbre harmonieux sonnait la paix ; le sourire de ses lèvres, empreint d'une exquise bonté, fondait les glaces les plus dures ; on ne lui résistait pas longtemps. Aussi le père de Sœur Claire se déclara vaincu dès la première rencontre ; la mère et les sœurs, personnes très pieuses, ne demandaient pas mieux que de désarmer. Elles souffraient depuis longtemps de l'obstination du chef de famille. Mère Marie de Jésus leur apparut comme l'ange de la paix ; elles lui témoignèrent à l'envi leur affection et leur reconnaissance. Il lui fallut demeurer quinze grands jours au sein de cette famille, comme autrefois Eliézer chez le père de la pieuse Rébecca, pour satisfaire aux désirs de leur amitié. Avec ces excellentes chrétiennes, elle se livra aux travaux qui lui étaient familiers : le soin de l'église, la confection des fleurs artificielles, l'ornement des autels et, pendant les Fêtes-Dieu, l'érection de splendides reposoirs.

Enfin, elle revint à Paris accompagnée de Mlle Petit. Le bail convenu fut signé par les supérieurs, et bientôt toute la communauté quitta sans bruit la capitale, le pauvre couvent de la rue des Anglaises, y laissant le démon qui les avait si durement tourmentées.

Les Augustines qui l'occupèrent ensuite n'y purent demeurer longtemps, à cause de sa présence. Elles le louèrent à une autre communauté sans révéler le motif de leur départ, et, celle-ci, moins heureuse encore, dut l'abandonner à son tour, après avoir vu deux de ses membres saisies et possédées par l'esprit immonde.

Inutile sans doute d'établir ici la possibilité et la réalité des possessions diaboliques. Notre Seigneur donne comme une preuve certaine de sa mission divine son empire sur les démons qu'il chasse, par son autorité propre, soit des personnes, soit des lieux dont ils s'étaient emparés. Si la puissance des esprits de ténèbres a été frappée d'un coup terrible par l'Incarnation et la Rédemption, elle n'a pas été anéantie. Dieu permet parfois, même en pays chrétien, soit pour punir certains crimes, soit pour éprouver une âme, que le démon s'empare du corps de l'homme, parle par sa bouche, agisse par ses membres et parfois le tourmente cruellement, comme il tourmentait la fille de la Chananéenne. C'est la croyance de l'Eglise; c'est la persuasion de tous les peuples ; les impies du temps présent, qui attribuent les faits extraordinaires dont nous sommes les témoins journaliers : la vue à distance et malgré les obstacles, les bruits étranges, les révélations du passé, la connaissance elle-même des langues les plus ignorées, à l'hystérie, à une diathèse d'un genre spécial, font preuve, évidemment, ou de mauvaise foi ou de manque absolu d'examen sérieux des phénomènes qui se produisent.

Cependant le démon possédait bien cette fille qui serrait si puissamment les mains de Mère Marie de Jésus, et nous verrons bientôt qu'il ne l'avait pas abandonnée à son départ de Paris.

La petite communauté fit donc ses malles et s'en vint à Troyes. Elle se composait de douze religieuses de chœur, y compris les novices et les postulantes ; en plus, sept des filles amenées des Vosges par Sœur Marie de Jésus et dont on avait fait des Sœurs converses. C'était le petit, tout petit troupeau dont parle l'Evangile. Il fallut bien admettre qu'avec cette poignée d'âmes, si vaillantes qu'elles fussent, il était impossible de pratiquer l'adoration de jour et de nuit ; bien difficile aussi de réciter en chœur le grand office à l'instar des Pères du premier Ordre et des Clarisses. Le travail manuel s'imposait d'ailleurs impérieusement. La communauté n'avait guère d'autres ressources pour vivre, et la vie dans ces conditions était si dure que, sans une grâce particulière, aucune n'aurait pu la supporter longtemps.

Notre Mère Marie de Jésus, tout en souffrant plus que les autres de l'excès du travail et des privations qui minaient sa santé, ne laissait pas d'être très heureuse. Elle avait, comme nous dit saint Paul, sa conversation dans le Ciel avec Jésus, avec Marie, avec les saints. Une heure passée devant l'Hostie d'amour la fortifiait pour plusieurs jours. Elle nous raconte ses familiarités charmantes avec saint Antoine de Padoue, grand ami de sa vie religieuse, et comme, en toute simplicité, elle lui demandait ce qui lui était nécessaire ou utile.

« Père, lui dit-elle un jour, je n'ai plus de mouchoirs de poche. Si vous ne m'en donnez pas, je serai réduite à me moucher à la manière des sauvages, ce qui ne serait guère

convenable pour une religieuse. » Or, quelques minutes après cette demande, la Sœur tourière, qui rentrait de la ville, lui apporta six mouchoirs qu'une dame la priait d'accepter. Le bon saint ne s'était pas fait longtemps prier. Elle raconta la chose à ses Sœurs, et ce qui les réjouit surtout, c'est que la demi-douzaine destinée à Sœur Marie de Jésus fut suivie, dès le lendemain, de cinq douzaines complètes, de quoi en fournir à toutes les nécessiteuses de la communauté. Le Saint aux miracles faisait bien les choses. Il préparait, par ces attentions délicates, l'âme d'élite qui lui était confiée, Mère Marie de Jésus, à une des plus pénibles épreuves qui puissent tomber sur un cœur de religieuse.

Le confesseur de la communauté remplissait admirablement la charge que l'évêque lui avait confiée. C'était un prêtre selon le cœur de Dieu, instruit, pieux et zélé. Il arriva cependant qu'il se laissa surprendre par la fille possédée du démon dont nous avons déjà raconté les tristes aventures, et qu'il ajouta une foi entière à toutes les accusations qu'elle vint formuler près de lui contre Mère Marie de Jésus. Ainsi prévenu et obsédé lui aussi par le démon, ce pauvre confesseur accusait la Mère tantôt d'avoir ri pendant l'office, ce qui était faux ; et, là-dessus, devant toutes les Sœurs, un long réquisitoire rempli des suppositions les plus malveillantes et les plus extravagantes ; tantôt de se conduire comme un nouveau Judas en baisant la terre devant le Maître exposé sur l'autel et ensuite se moquant de Lui à la dérobée, ce qui était non seulement faux mais absolument invraisemblable.

Tous les dimanches ou à peu près, le bon prêtre, du haut de la chaire, trouvait toujours, en attaquant les particuliers et citant des noms, le moyen de lancer sur la pauvre

Sœur ou des anathèmes effrayants, ou des épigrammes cruels, ou des ironies dont l'amertume enfiellée paraissait sortir, non pas de son fond, mais d'un autre qui les aurait dites par ses lèvres.

Au confessionnal, les reproches devenaient plus terribles encore et plus sanglants. « Oui, confessez-vous à votre aise, disait-il ; il ne me faudrait pas longtemps pour trouver tout autre chose dans votre conscience que les peccadilles dont vous me fatiguez les oreilles » ; ou bien encore : « Allez, n'en dites pas tant et corrigez-vous, ce sera préférable ; mais non, vous corriger serait trop dur », et tout ce que le démon sans doute lui inspirait.

Sœur Marie de Jésus souffrait horriblement de cette persécution, non que son orgueil se révoltât contre toutes ces accusations sans fondement, mais parce qu'elle les savait dictées par le démon, l'ennemi de Jésus-Christ et des âmes. Elle n'y répondait qu'en s'humiliant et s'anéantissant aux pieds du divin Maître, remplie de la conviction qui a fait les Saints : qu'elle n'était qu'un pur néant et une pécheresse digne de tous les supplices. Son âme ne perdait point la paix que lui assuraient le témoignage de sa conscience et le secours puissant de la grâce divine ; la même tranquillité resplendissait sur son visage et dans toute son allure. Mais quelle épreuve et quelle souffrance de se trouver continuellement en contact avec l'esprit de ténèbres et de le voir maître de deux âmes qui lui étaient si chères !

La possédée, de son côté, inventait tous les jours de nouveaux artifices pour la plonger dans la peine, poussée par le démon que la vertu et l'oraison intense de Mère Marie de Jésus exaspéraient. Il ne persécute si fort que ceux dont il a peur. La malheureuse s'en allait, humble et pateline, demander à la Supérieure de confier à Sœur

Marie de Jésus la surveillance des enfants qui venaient assister à la messe dans la chapelle du couvent : ainsi cette bonne Mère échapperait à l'oraison trop fatigante qui lui était habituelle et qui la tuait. Et la Mère Claire se laissait tromper et donnait à Mère Marie de Jésus la charge de surveillante des enfants.

Ensuite, elle insinua que, la sacristie étant trop pénible pour une santé aussi chétive que celle de Marie de Jésus, on voulût bien la lui confier à elle ; qu'il ne lui en coûterait rien de remplir la double tâche de son ancien emploi et de la sacristie. Mère Claire la crut encore et la nomma sacristine. Le diable l'aidant sans doute, elle vint à bout de tout faire. Mère Marie de Jésus, soutenue par une grâce puissante, ne perdit ni le calme ni la patience au milieu de toutes ces tracasseries dont elle connaissait le véritable auteur, ce qui mit le démon en une rage atroce. La fille, sous son impulsion, essaya un jour de l'effrayer. Se cachant à moitié la figure dans les plis d'un rideau à la porte de la sacristie, elle jeta un hurlement de fauve qui ébranla toute la chapelle. Sœur Marie, qui faisait son heure d'adoration, leva les yeux au bruit, aperçut cette moitié de visage grimaçant comme une damnée et ne put se retenir de pousser un cri de frayeur. Alors la fille sortit du rideau, et, se plantant devant l'autel, elle étendit la main du côté de l'ostensoir : « Vois donc ta fille, dit-elle, s'adressant à Jésus-Christ ! regarde la grimace qu'elle fait : elle est jolie ta fille ! »

Un soir, pendant qu'on récitait l'office, elle passa derrière les Sœurs et, au moment où elles se levaient pour le *Gloria Patri*, elle écarta la chaise de sa victime, afin que, se rasseyant, Mère Marie fît une chute ridicule ou dangereuse. Le diable est gavroche, tous ses prestiges sont

marqués au coin du ridicule et de la sottise. Sœur Marie avait l'œil sur la possédée. Elle alla tranquillement reprendre la chaise. Après chaque psaume, la même cérémonie recommença, si bien qu'à la fin Mère Claire s'en aperçut et fit signe à Sœur Marie de ne point se déranger. Elle-même prit la chaise et la lui rendit. La possédée furieuse n'osa plus y revenir, mais courut à la sacristie et y fit un tel vacarme qu'on crut tous les meubles renversés et réduits en miettes. Cependant tout était demeuré en place, et on trouva la malheureuse fille appuyée à une armoire, les lèvres serrées et roulant des yeux furibonds qui inspiraient la terreur.

Le lendemain, il ne paraissait plus rien de la crise de la veille ; le diable était redevenu bon enfant et racontait mille choses curieuses, par exemple sur ce qu'il avait vu dans les pays étrangers, en Italie, en Allemagne, en Espagne. Plusieurs personnes du dehors venaient l'entendre, ce qui flattait sans doute son orgueil ou peut-être favorisait ses desseins homicides ! Un jour, une Américaine lui dit : « C'est très bien ce que vous nous racontez là, mais qui nous assure que c'est la vérité ? » La possédée lui répondit : « Eh bien, n'êtes-vous pas de la Nouvelle-Orléans ?

— Oui !

— Dans telle rue, à tel numéro, devant la maison, n'y a-t-il pas un arbre à l'ombre duquel vous avez pris vos ébats étant plus jeune ?

— Oui. Mais comment le savez-vous ?

— Ah ! dit la fille entrant de nouveau en fureur, c'est que j'ai beaucoup voyagé avec mon père ! »

Notre Seigneur avait dit aux Juifs : « Moi je fais les œuvres de mon Père qui est dans le ciel, et vous également vous faites les œuvres de votre père qui est le dé-

mon. » De même que Dieu engendre les saints à la vie éternelle par sa grâce, ainsi le démon engendre les damnés à la mort éternelle par le péché. Lui, il est comme la nature même du péché ; ceux qui suivent son exemple et obéissent à ses ordres deviennent donc péché avec lui, et il peut, en toute vérité, s'appeler leur père. Il se vante cependant quelquefois quand il se donne comme le père de ceux dont, par une permission spéciale de la Providence, il s'est emparé et qu'il possède dans leur corps, car ils peuvent être innocents et simplement soumis à cette épreuve terrible de l'emprise diabolique.

Si le démon était venu à la communauté de la rue des Anglaises sous la figure de cette pauvre fille et s'il l'avait suivie à Troyes, nul doute que son objectif était Sœur Marie de Jésus, qu'il voulait faire tomber dans l'impatience, la colère, le désespoir, et ainsi ravir à l'amour de Jésus-Christ. Il ne put s'empêcher de découvrir son dessein. « Je ne sais pas ce que vous avez fait au diable, lui dit un jour la possédée ; il vous hait furieusement. Un jour il vous frappera comme il en a battu tant d'autres. » Cette menace effraya fort notre Mère, mais nous verrons par la suite qu'elle ne se réalisa point.

Ce qui étonne, dans cette histoire du surnaturel diabolique, c'est que des religieuses aient conservé si longtemps un sujet aussi gênant, aussi peu recommandable. On peut dire à leur décharge qu'elles n'en souffraient pas beaucoup elles-mêmes ; ensuite qu'elles prenaient patience, croyant toujours à une délivrance prochaine, et encore que les crises ne se reproduisaient qu'à des intervalles assez longs. Enfin, cette fille fréquentait les sacrements et savait très bien s'arranger pour tromper son confesseur sur le mauvais état de son âme et ses mauvais desseins. La dissimu-

lation, toutefois, ne put durer toujours. Le diable, moqueur et persifleur de sa nature, finit par se moquer du trop crédule et naïf confesseur. Alors le prêtre, délivré de l'obsession, ouvrit les yeux et fit une enquête sévère sur la vie et les antécédents de la possédée ; il lui demanda quel était son vrai nom et son pays d'origine.

« Son nom ne regardait personne ; celui qu'elle avait déclaré en entrant n'était qu'un nom supposé ; le véritable, elle ne le dirait jamais. »

Là-dessus, on lui signa sa feuille de sortie et on la mit à la porte sans aucun ménagement, ce qu'on aurait dû faire, ce semble, dès les premiers jours de son arrivée au couvent.

CHAPITRE XV

Mère Marie de Jésus nommée Supérieure. — Jalousie et persécution. — Sœur Claire et sa domestique. — Voyage en Lorraine. — Le pont de Courcel. — Conférences à la communauté.

Le départ de la possédée déchargeait d'un fardeau insupportable, d'une croix très lourde les épaules de Mère Marie de Jésus. C'en était fait des vexations sans fin du confesseur, des persécutions de l'esprit impur, des suspicions et des murmures de la communauté. Mais Dieu, qui veut que ses élus demeurent crucifiés avec son Fils tant qu'ils habitent la terre, lui réservait une épreuve d'un genre différent, plus riche encore que la précédente en angoisses et en douleurs.

Les Franciscaines du P. Bonaventure, actuellement à Troyes, avaient adopté, avec les modifications nécessaires, les Constitutions des RR. PP. Capucins. La Supérieure devait donc être élue tous les trois ans. Le premier triennat de Mère Claire ayant pris fin, les élections se firent selon la règle, et, par malheur, le nom de Mère Marie de Jésus sortit de l'urne du scrutin. Elle était élue presque à l'unanimité des voix. Ce fut pour cette âme humble et timorée un coup de foudre. Sans hésiter une minute, elle refusa, séance tenante, et l'honneur et la charge. Pendant trois semaines, elle résista aux instances des Sœurs, fondant en larmes toutes les fois qu'on venait lui demander

une permission ou qu'on lui rendait les honneurs dus à une Supérieure, si bien que les Sœurs commencèrent à murmurer, et que l'on put craindre une espèce de révolte d'un nouveau genre qui aurait mis la communauté en grand péril.

Heureusement qu'un religieux de Paris, le R. P. Jean-Baptiste, vint à cette époque donner une retraite à Troyes. On l'avertit immédiatement de l'aventure. Il courut au couvent, fit comparaître devant lui la Supérieure récalcitrante et, le prenant de haut, fit pleuvoir sur sa tête rebelle à la volonté divine toute une litanie de reproches, d'objurgations et de menaces. A genoux à ses pieds, dans la sacristie, et tremblant de tous ses membres, elle suppliait le religieux de l'épargner. Mais il lui répondit qu'il continuerait jusqu'au moment où elle accepterait pleinement et sans aucune observation la charge de Supérieure que le Ciel lui avait imposée.

Impossible de résister plus longtemps. Mère Marie de Jésus s'inclina sous le fardeau, promit de se soumettre, et aussitôt, le P. Jean-Baptiste, changeant de ton, devint le bon pasteur plein d'amabilité, l'encouragea et la bénit. De son côté, le confesseur, revenu de ses préjugés et de son erreur, voulut réparer magnifiquement ses torts.

Il devint éloquent à louer et à exalter celle qu'il désignait jadis aux Sœurs comme une hypocrite et une misérable. Maintenant Mère Marie de Jésus n'avait plus le moindre défaut : rien que des qualités ; plus d'imperfections : rien que des vertus et des vertus éminentes. Epouvantée, fatiguée surtout de ce panégyrique perpétuel et enthousiaste, la Supérieure dit au prêtre : « Mon père, je vous en prie, ne parlez plus de moi !

— Quand on s'est trompé aussi lourdement que je l'ai

fait sur le compte d'une religieuse, répondit le prêtre, on ne doit pas craindre de se rétracter et de démentir tout ce qu'on a mis en avant de faux, de méchant et d'absurde. »

Il alla si loin dans cette voie, loua si bien et sur tous les modes la nouvelle Supérieure qu'il finit par allumer le feu de la jalousie dans le cœur de celles qui l'estimaient au plus haut point et l'avaient placée à la tête de la communauté.

Il nous est pénible, — c'est une des infirmités les plus répugnantes de notre nature, — d'entendre toujours louer ceux qui nous entourent. Nous nous imaginons sottement que plus on élève les autres, plus on nous abaisse et on nous méprise. Une mère peut devenir jalouse de sa fille dont le monde encense l'esprit ou la beauté du visage. A plus forte raison, oserai-je dire, les religieuses, dans un couvent, pourront, le diable aidant, concevoir des sentiments peu nobles contre celle dont la supériorité morale et intellectuelle semble les écraser, dont l'éloge indiscret leur bat continuellement les oreilles.

La domestique de Mère Claire, qui avait pris l'habit de Sœur converse, comme nous l'avons vu, fut la première à sonner de la trompette contre l'ennemi imaginaire. Pourquoi, disait-elle aux autres Sœurs, avez-vous cessé d'aimer notre bonne Mère Claire ? Pourquoi avoir élu la nouvelle arrivée ? Vous deviez ne pas oublier que c'est ma maîtresse qui, avec son argent, fait vivre cette maison et vous nourrit. Et voilà que vous l'avez reléguée au second rang ! C'est ingratitude et folie.

Mère Claire, de son côté, avait trouvé très dur le coup qui lui enlevait la supériorité. Fondatrice de la maison, elle pensait que l'autorité suprême lui resterait dans les mains jusqu'à sa mort, ou au moins jusqu'à l'âge des

grandes infirmités. Et après le premier triennat, on la lui enlevait à l'unanimité des suffrages. Misère lamentable qui se retrouve quelquefois dans les cloîtres les plus sévères où, chaque jour, on médite sur le néant des choses humaines, où l'on promet à Dieu, chaque matin, de cultiver intensivement en son âme l'oubli de soi dans l'humilité, la première et la plus essentielle des vertus !

Sœur Claire, cependant, avait pris la place de Mère Marie de Jésus. Maîtresse des novices, elle remplissait la charge la plus importante de la maison, celle que l'on confie, quand on est raisonnable, aux plus avisés et aux plus saints. Mais ce n'était plus la première place. Ses lèvres ne surent pas toujours se fermer aux regrets et à la plainte, et la converse, demeurée la domestique fidèle, s'exalta, devint mauvaise à ce murmure, si étouffé fût-il, qui trahissait la peine de sa maîtresse.

Le confesseur essaya de faire entendre à Sœur Claire le langage de la vérité, de lui rappeler où elle trouverait la paix, la dignité de sa vie religieuse, les faveurs célestes. Elle comprit sans doute qu'il lui fallait se soumettre à la nouvelle Supérieure et l'aider dans ses difficiles fonctions ; mais le mal était fait. Nous allons le voir produire ses fruits de haine et de division.

Les moines de Subiaco conçurent un jour le dessein d'empoisonner saint Benoît ; les Franciscaines de Troyes, deux d'entre elles au moins, essayèrent d'étrangler Mère Marie de Jésus. Un matin, elle entra dans la cuisine, où elle entendait des éclats de voix et de colère. Aussitôt, les deux malheureuses se jettent sur leur victime, les bras tendus et les mains crispées. Heureusement, la cuisinière n'approuvait pas leur complot. D'une grande poussée, elle envoya rouler contre la muraille la domestique de Mère Claire ; l'autre, épouvantée, s'enfuit au plus vite.

Mère Marie de Jésus était délivrée. Mais le danger qu'elle venait de courir et surtout l'explosion des mauvais seutiments des Sœurs coupables lui causèrent une douleur si vive qu'elle tomba inanimée entre les bras de la cuisinière. On la porta sur son lit où, après un assez long temps, elle reprit l'usage de ses sens. Aussitôt elle se leva et courut à la chambre de la Sœur converse, non pour lui reprocher son crime, mais pour réconcilier cette pauvre âme avec le Maître plein de douceur et de bouté qui a ordonné de pardonner aux ennemis et aux persécuteurs.

La malheureuse gisait sur son lit et sanglotait à fendre le cœur, en mordant son mouchoir et ses draps. Etait-ce le regret du crime qui l'agitait ? Mère Marie de Jésus le pensait et s'efforçait de la consoler. Mais Sœur Claire, qui était là, lui dit le vrai motif de ses larmes. La criminelle rageait d'avoir manqué son coup, car elle s'était imaginé que toutes les Sœurs lui aideraient pour jeter bas la Supérieure et rendre la première place à sa maîtresse.

Sœur Claire montrait trop bien en parlant, par le ton de sa voix et l'éclair de ses yeux, qu'une telle fin du drame ne lui aurait pas trop déplu. C'était le plus triste de l'affaire.

Mère Marie de Jésus ne s'y trompa point ; se mettant à genoux, elle lui offrit de donner à l'instant même sa démission, lui rappelant qu'elle n'avait accepté qu'à son corps défendant, la mort dans l'âme, et forcée par les menaces du R. P. Jean-Baptiste.

Sœur Claire mit alors à nu le fond de son âme : Ne donnez pas votre démission, reprit-elle d'une voix mal assurée ; on ferait de nouvelles élections, et vous seriez renommée pour trois ans. Votre triennat finissant à la fin de cette année, j'ai des chances pour reprendre à cette époque ma charge de Supérieure.

Quel coup de poignard dans le cœur si aimant et si dévoué de Mère Marie de Jésus! Elle avait une tendre et forte affection pour Sœur Claire, et savoir à n'en pas douter que l'ambition l'avait mordue, que l'orgueil et la jalousie l'aveuglaient, la rendaient injuste et cruelle, lui causa une insupportable torture. «Dire, écrit-elle, ce que j'éprouvai de peine en cette circonstance est impossible, car j'aimais extrêmement cette Mère, et ses paroles me perçaient le cœur».

La Sœur Claire envoya cependant au P. Supérieur une relation exacte de ce qui s'était passé. Les deux coupables reçurent une verte réprimande et furent condamnées à une forte pénitence, qu'elles ne subirent point d'ailleurs parce que Mère Marie de Jésus, toujours miséricordieuse, demanda leur grâce et l'obtint.

Il est à craindre que le récit que nous venons de faire ne scandalise certaines âmes peu habituées à réfléchir sur la profondeur des déchéances humaines, et qui ne savent pas jusqu'à quels excès la passion peut entraîner les mieux intentionnés et les plus doux d'une communauté. Comment s'imaginer, en effet, que, dans un couvent, le démon arrive à exciter de pareilles tempêtes, et qu'il s'y trouve des âmes assez faibles ou assez naïves pour croire à ses mensonges, pour épouser sa querelle contre Dieu et accomplir ses œuvres de ténèbres? Mais qu'on veuille bien ne pas oublier l'histoire du collège apostolique, du premier des couvents fondé et présidé par Jésus-Christ, par un Dieu rendu visible. Là, il se trouva un Judas qui vendit son Maître et un apôtre qui le renia trois fois. A plus forte raison, les murs des couvents ne sont un rempart infranchissable ni pour le démon, ni pour les passions les plus atroces. Aux religieux, comme à tous les hommes, la

Vérité éternelle fait entendre chaque jour le grand avertissement : *Veillez et priez.*

C'est vers cette époque et pour se remettre de tant d'émotions que Mère Marie de Jésus fit un voyage dans les Vosges et vint un instant se reposer sous le toit paternel. Avec ses frères, elle régla toutes les questions de famille : on lui donna pour sa petite part d'héritage dix mille francs, plus deux cents pour orner la chapelle de la maison de Troyes, et enfin une assez grande quantité de linge.

Elle nous dit, dans ses mémoires, qu'elle prit, pour l'accompagner en ce voyage, la nièce du P. Bonaventure, alors novice dans le couvent, ce qui nous est une preuve que ce Père, dont elle supportait avec peine les exigences parfois peu prudentes, ne laissait pas cependant d'occuper une place honorable en son cœur de religieuse franciscaine.

Les dix mille francs servirent à acheter la maison que l'on tenait à bail à Troyes, et ainsi fut définitivement établi dans cette ville le Tiers-Ordre régulier de Saint-François.

Vers ce même temps, Mère Marie de Jésus, à la fois Supérieure du couvent et directrice du Tiers-Ordre séculier de la ville, reçut du ciel une faveur singulière et tenant du miracle. Elle la raconte avec sa simplicité ordinaire et, j'oserai dire, avec plus de complaisance que bien d'autres grâces plus importantes dont le ciel la favorisa pendant sa vie. Voici le fait : Un jour, étant en adoration dans la chapelle, à neuf heures du matin, elle se trouva soudain, — en esprit évidemment, — sur un pont de Troyes qu'elle connaissait pour l'avoir traversé plusieurs fois en se rendant soit chez les Sœurs de la Providence, soit à la Visitation. Il lui parut, au peu de clarté répandu sur les objets, qu'il était six heures du matin. On touchait

alors à la Toussaint, et le soleil se levait assez tard. Elle vit venir des faubourgs une jeune fille appartenant au Tiers-Ordre, qui rentrait en ville, accompagnée d'un jeune homme avec qui elle riait aux éclats et tenait une conversation très animée. Mère Marie traversa le pont et reconnut à n'en pas douter sa Tertiaire, malgré la toilette de bal dont elle était revêtue. Un instant après, elle se retrouvait en adoration à sa place accoutumée dans la chapelle. Dix heures sonnèrent ; une autre Sœur vint la remplacer.

A n'en pas douter, c'était la vision d'un événement déjà passé que le ciel avait mise dans son esprit. Restait à savoir si Dieu, par une simple représentation sans réalité objective, lui donnait un avertissement pour la direction du Tiers-Ordre confié à ses soins, ou bien si le fait matériel s'était réellement produit comme elle l'avait vu dans le crépuscule encore ombreux du matin.

Or, à quelques jours de là, entrait dans sa cellule, cette fois en chair et en os, la Tertiaire qui lui avait été montrée, mais toute bouleversée et dans un état d'âme extraordinaire. Mère Marie de Jésus, pleine de bonté et souriante, la pria de lui en dire la raison, coupable ou accidentelle. Mais la pauvre fille ne put se résoudre à l'avouer et s'en alla comme elle était venue, en proie au chagrin et à une sorte de désespoir. Le lendemain, elle revenait de nouveau, tout en larmes ; son confesseur, disait-elle, lui refusait l'absolution ! Pour quel motif ? elle ne se sentait pas la force de le révéler à la Supérieure.

« Ma fille, d'où veniez-vous donc, tel jour, lui demanda soudain Mère Marie de Jésus, avec un jeune homme, à six heures du matin. Vous étiez fort en gaieté en passant sur le pont de Courcel. Je vous reconnaissais à peine sous votre toilette de bal. » La coupable releva la tête et

regarda la Supérieure, qui avait son air de tranquillité habituelle. Elle crut simplement qu'un passant inaperçu ou une personne de la fête lui avait raconté l'aventure.

« D'où je venais, répondit-elle ? Eh bien ! d'une noce à laquelle on m'avait invitée ; et je rentrais en ville avec ce jeune homme pour y rejoindre les mariés. » Mère Marie lui fit une belle remontrance sur la légèreté et l'inconvenance de sa conduite et, nous voulons l'espérer, la renvoya convertie à son confesseur et à la Fraternité du Tiers-Ordre.

Nous l'avons déjà noté, Notre Seigneur, l'hôte infiniment aimable et généreux de l'âme si pure de notre Mère, lui donnait presque journellement des lumières extraordinaires, tant sur les personnes de son entourage et les événements politiques que sur les vérités éternelles et les desseins les plus cachés de la Providence. Elle possédait à fond la science des vertus chrétiennes, des vertus religieuses en particulier, l'humilité, l'obéissance, la charité fraternelle. Elle en parlait admirablement à l'occasion.

Le Directeur du Tiers-Ordre, qui s'en aperçut bientôt, pensa très sagement que le Maître n'avait pas allumé cette lampe pour la laisser sous le boisseau ; il ordonna donc à Mère Marie de Jésus de la faire briller sur la tête et dans le cœur de ses filles en leur donnant régulièrement des conférences spirituelles sur les vertus qu'elles avaient à pratiquer.

Mère Marie de Jésus obéit ; elle parla si bien, avec une telle sûreté de doctrine, un tel éclat de vérité, une si riche abondance d'explications que toute la communauté en était dans le ravissement. Toutes les Sœurs se demandaient, comme autrefois les Juifs entendant la parole divine de Jésus : « Mais où donc a-t-elle appris toutes ces

choses ? » Dans les livres de spiritualité ? Mais non. Rarement on la voyait occupée à la lecture, et ses livres étaient ceux de tout le monde. Dans des conversations avec les prêtres ? Non encore. Ils ne venaient guère dans ce couvent si humble et si dénué de ressources !

Ces questions se posaient à l'esprit des religieuses mais ne les tourmentaient pas longtemps. La réponse ne se faisait pas attendre. Leur Supérieure était une sainte. Assidue à l'oraison, perdue habituellement en Dieu, mortifiée dans un degré héroïque, douce et bonne à tous ceux qui l'approchaient, le cœur toujours ouvert pour pardonner aux Sœurs qui la maltraitaient et voulaient la faire périr, la Supérieure du couvent prenait à pleines mains dans le Cœur de Jésus les lumières extraordinaires et l'éloquence toute divine qu'elle versait ensuite dans les âmes au cours de ses conférences.

Jamais, du reste, elle ne leur dit d'où lui venait cette science merveilleuse. Et ces âmes simples n'avaient pas l'idée de crier au miracle, et le monde du dehors passait sans s'arrêter longtemps devant cette sainte que Dieu avait envoyée à la Champagne, province autrefois chrétienne et maintenant plongée dans le plus affreux des paganismes. Il en sera de même jusqu'à la fin de sa vie, par une disposition spéciale de la Providence. Sa vocation ne lui commandait pas, comme celle de sainte Colette ou de Jeanne d'Arc, de paraître sur les grands théâtres de ce monde pour y prêcher l'évangile de la pénitence. Un rôle plus modeste lui avait été dévolu : être victime, dans le silence, pour l'expiation des crimes de son temps.

CHAPITRE XVI

Ville-sous-Terre. — Fondation et ruine. — Retour à Paris. — Mère Agnès. — Justification de Mère Marie de Jésus. — Le couvent fermé. — Offres refusées. — Saint Joseph devient le protecteur de Mère Marie de Jésus.

La douceur vertueuse d'une âme, nous dit le Sage, apaise toutes les colères, réconcilie les frères ennemis, établit partout le règne de la paix et de la joie.

« Bienheureux les doux, a dit Notre Seigneur en son sermon des Béatitudes, parce qu'ils posséderont la terre. » Mère Marie de Jésus en eut la preuve dans la paix et la joie que sa patience et sa bonté implantèrent dans la communauté des Sœurs Franciscaines de Troyes. Elle avait dompté, par ce moyen, les volontés les plus rebelles et adouci les cœurs les plus ulcérés. On l'estimait comme une sainte ; on l'aimait comme une mère, qui n'a sur les lèvres, pour ses enfants, que des paroles de miséricorde, de bonté, de dévouement.

Ce n'était point le compte du démon, l'ennemi de Dieu et des hommes, qui ne respire que la haine et veut faire de ce pauvre monde une image de l'enfer où règne éternellement le désordre. Il avait employé tous les moyens, nous l'avons vu, pour troubler de fond en comble cette communauté, où il savait que notre Sœur Marie de Jésus détruirait complètement son règne. N'ayant pas réussi, il prit un biais et résolut d'écarter, sous un couvert honorable,

celle qu'il n'avait pu chasser par la haine déclarée. Le P. Bonaventure apprit par hasard qu'à Ville-sous-Terre, petit village distant de Troyes de quelques lieues, se trouvait à vendre, pour une somme relativement modique, un magnifique château inhabité depuis plusieurs années. Flanqué de dépendances très considérables, granges, remises, écuries, entouré d'un terrain très vaste, de jardins, de vignes, de prés, de champs de culture, enclos d'une solide muraille, il offrait tout ce que l'on pouvait désirer pour l'établissement à la campagne d'une œuvre de filles repenties. C'était l'idéal rêvé par tous ceux qui s'occupent d'œuvres similaires. Ces pauvres pécheresses se trouveraient complètement séparées d'un monde pervers qui ne pourrait plus les séduire et se consacreraient aux travaux sains, réconfortants, moralisateurs de la campagne.

Le Père Bonaventure, toujours enthousiaste et oubliant la recommandation de l'Evangile, fit acheter le domaine, comptant sur la bourse de plusieurs personnes qui lui avaient promis un concours généreux et efficace. Mais à peine l'acte était-il signé que la gravité de ses engagements lui apparut tout entière. Il n'avait pas le premier sou ; les associés gardaient un silence significatif: tout semblait conspirer à le plonger dans un embarras inextricable.

Il vint donc, l'âme angoissée et des larmes dans les yeux, se réfugier près de Mère Marie de Jésus et lui demanda conseil, appui, secours dans sa grande détresse. Elle, qui était toute bonté, l'accueillit sans aucune réflexion sur le manque de prudence et l'emballement de l'achat. Il fallait de l'argent et vite, sans quoi l'acheteur malheureux était dénoncé à la France entière comme insolvable, et les frais de l'équipée retombaient sur la Province des Capucins de France, qui n'étaient pas d'humeur à les payer, ou n'en

avaient pas les moyens. Mère Marie de Jésus se souvint fort à propos d'avoir entendu dire à un curé très pieux et suffisamment riche qu'il désirait consacrer sa fortune à l'établissement d'une communauté religieuse dans la région. Si par bonheur il consentait à prendre à son compte le fameux château, la situation changeait de face à l'instant. Sans plus tarder, elle se mit en route, en compagnie d'une dame de Paris très dévouée aux œuvres des Capucins, et elle s'en vint à Rance, chef-lieu de canton du diocèse de Troyes, dont le prêtre en question était le doyen.

Aimables, spirituelles, parlant le langage des saints, les deux solliciteuses gagnèrent le cœur du bon curé et le décidèrent à les suivre à Troyes, où il verrait le Père supérieur, propriétaire besogneux du château, et avec lequel il s'entendrait à merveille.

De fait, le Père fut bon diplomate ; il était éloquent et gagna la partie. La seule condition imposée par le bailleur de fonds fut que Mère Marie de Jésus serait détachée de Troyes et envoyée à Ville-sous-Terre.

Y consentirait-elle ? Encore un changement après tant d'autres. Peut-être allait-elle le refuser. Le Père ne pouvait le lui imposer. Il lui promit donc, si elle voulait émigrer à Ville-sous-Terre, toutes les faveurs qu'il lui plairait de demander et encore d'autres ; sa reconnaissance, qui serait éternelle, et ses prières les plus ferventes. Mère Marie consentit ; il en coûtait trop à son cœur de laisser dans l'embarras ce Père, qui d'ailleurs lui était à charge et dont elle avait dû, quelques jours auparavant, contrarier certains projets irréalisables.

La seule grâce qu'elle lui demanda fut de la relever du vœu de victime qu'il lui avait jadis imposé en sa faveur. C'était le toucher à l'endroit sensible.

Mais la conjoncture était difficile : il leva donc le vœu, bien à contre cœur, et Mère Marie de Jésus fut enfin délivrée de cette chaîne qui lui meurtrissait l'âme plus encore que les épaules.

Nul doute que si on lui avait laissé le champ libre elle eût mené l'entreprise à bonne fin, bien que les difficultés y fussent sans nombre; mais, ici encore, le démon se mettra en travers et conduira tout à la ruine.

L'exode se fit le samedi saint de l'année 1860. La troupe pieuse se composait d'une vingtaine de personnes, dont plusieurs Sœurs du couvent et un certain nombre de jeunes filles plus ou moins perverties qu'on avait envoyées de Paris.

Les habitants de Ville-sous-Terre, bourg assez considérable et chef-lieu du canton ecclésiastique, reçurent la colonie avec un empressement et une joie de bon augure. Le curé surtout rendait à Dieu de chaudes actions de grâce. Des religieuses, une communauté fervente, c'était pour sa paroisse, hélas ! trop semblable à beaucoup d'autres et dévorée par l'indifférence religieuse, le ferment dont parle l'Evangile qu'une femme mêle à la farine et qui fait lever toute la pâte. Il avait alors 70 ans, mais il était demeuré très vert et plein de nobles énergies toutes consacrées au service de Dieu et à la sanctification de ses chères ouailles. Si la fondation de Ville-sous-Terre avait dû vivre, elle aurait tiré du cœur de ce bon prêtre toute la sève surnaturelle nécessaire à son développement. Mais il était écrit que cette œuvre tumultuaire verrait, dans un bref délai, ses pierres se disjoindre, ses murs s'écrouler au vent de la première difficulté. Une imprudence lui avait donné le jour, une autre imprudence, plus grave encore, allait bientôt la détruire.

Monseigneur Cœur, évêque de Troyes, venait de mourir, ce qui fixe la date de cette fondation. Les vicaires capitulaires pourvurent aux autorisations requises en pareil cas.

Mère Marie de Jésus organisa immédiatement sa maison au double point de vue de la vie religieuse et du travail manuel. On y avait de la place, mais on y serait mort de faim si un travail opiniâtre n'avait fourni quelques maigres ressources ; les gains de l'ouvroir, où l'on achevait des tricots venus de Troyes, arrivaient non sans peine à donner un morceau de pain aux vingt châtelaines de Ville-sous-Terre, en attendant que le jardin, inculte depuis deux ans, fût remis en état et fournît des légumes et des fruits. Encouragées par leur Mère, toujours la première à l'ouvrage, les pauvres Franciscaines et leurs protégées se donnèrent avec ardeur au défrichement nécessaire, et bientôt on put espérer des dîners plus réconfortants et des collations moins arides.

Monseigneur Ravinel, successeur de Monseigneur Cœur, vint rendre visite à ces petites colombes perdues de Ville-sous-Terre, les encouragea, les bénit avec bonté, leur donna comme aumônier M. l'abbé Pleau, démissionnaire de sa cure de Rance, et les laissa pleines de confiance dans l'avenir. Pour faire face aux échéances imposées au R. P. Bonaventure, Mère Marie tendit la main dans les maisons riches du pays, dans les châteaux opulents des environs. Elle recueillit assez pour parer aux nécessités les plus pressantes ; malheureusement, M. le Curé de Ville-sous-Terre, mis en éveil par ces quêtes, s'informa de la situation financière de la société. Il la trouva déplorable, sans issue possible, et, plein d'une assez juste indignation contre le Père Bonaventure qui, avant d'agir, n'avait compté ni sa bourse, ni les dépenses à faire, fit de tout un rapport complet et l'adressa à Monseigneur l'Evêque, lui demandant d'inter-

poser son autorité dans un sens ou dans un autre, soit en prenant la maison au compte du diocèse, soit en la fermant, comme l'imprudence du fondateur semblait le mériter. Monseigneur Ravinel préféra garder le silence et laisser aux événements la charge de dénouer la difficulté. L'orage ne tarda guère à éclater, et sa première victime fut, comme il fallait s'y attendre, Mère Marie de Jésus. Un beau matin, Sœur Elisabeth lui arriva de Troyes, avec un pli qui lui intimait l'ordre de quitter Ville-sous-Terre et de se rendre à Paris, dès le lendemain, par le train de huit heures du soir.

Elle n'attendit pas si longtemps : emportée par l'esprit d'obéissance, elle prit le train de six heures du matin : ce qui n'empêcha point qu'arrivée à Paris, on l'accusa d'avoir voulu, malgré l'ordre qu'elle avait reçu, demeurer à Ville-sous-Terre, accusation qu'elle supporta sans essayer de se justifier, comme tant d'autres qui lui étaient venues de la même source.

Pour se faire une idée du désarroi qui règnait alors dans la fondation et la direction de ces couvents franciscains, il nous suffira de rappeler en quelques mots l'histoire de cette Sœur Elisabeth envoyée en estafette à Mère Marie de Jésus. Grande chrétienne dans le monde et bien résolue à garder sa virginité, elle avait adopté et élevé un jeune garçon qui, plus tard, devint prêtre et suivit, en qualité de secrétaire particulier, Monseigneur Charbonnel, évêque de Toronto, dans le haut Canada. En véritable mère, elle l'avait accompagné dans ces lointaines régions et ne revint en France qu'avec lui, quand Monseigneur Charbonnel se décida à renoncer à son évêché pour entrer dans l'Ordre des Capucins. Le secrétaire, lui aussi, prit les livrées séraphiques, et sa mère d'adoption, en possession d'une certaine fortune, fonda

à Paris une maison de Franciscaines qui devait s'occuper des orphelines. Le R. P. Stanislas en était le supérieur, et, sous sa direction très sage, elle prospéra tout d'abord. Les postulantes se présentèrent nombreuses : il fallut leur trouver une maîtresse des novices.

Mal inspirée sans doute, Sœur Elisabeth appela, pour la seconder, une Sœur du Bon Pasteur d'Angers, qui s'appelait Mère Agnès, laquelle désirait ardemment sortir de son couvent dont elle ne pouvait, croit-on, malgré ses désirs, devenir la supérieure. Cette rusée accourut, se montra gracieuse, intelligente, dévouée et gagna si bien la faveur du R. P. Stanislas que, sans aucune violence, elle prit la place de Sœur Elisabeth et la fit envoyer à Troyes.

Mère Marie de Jésus, à son arrivée à Paris, prévoyant bien ce qui allait se passer, avertie peut-être par l'Ami tout puissant qui l'endormait sur son sein, ou encore par saint Antoine de Padoue, son grand familier, se rendit tout d'abord chez M^me^ Bouchet, supérieure du Tiers-Ordre dirigé par les RR. PP. Capucins. Elle l'avait connue jadis, et leurs âmes sœurs s'étaient vouées une solide affection dans le Cœur de Jésus.

C'est là que le R. P. Stanislas, gardien du couvent de Paris, vint la trouver et lui annonça, sans autre préambule, que le couvent de Ville-sous-Terre n'existait plus. Elle n'en fut pas autrement surprise, sachant la détresse absolue du P. Bonaventure et l'indignation de M^gr^ Cortet contre lui. Ce fut quand même un coup douloureux pour son âme, qui ressentait vivement les blessures faites à l'honneur de l'Eglise.

Le R. P. Stanislas lui demanda ce qu'elle désirait faire et où elle voulait aller ?

« Pourrais-je voir, lui demanda-t-elle, le T. R. P. Provincial ? » C'était alors T. R. P. Laurent d'Aoste.

« Il ne sera ici que dans huit jours !

— Voulez-vous me permettre, mon Père, de faire, en l'attendant, une retraite chez les Dames de la retraite ? »

Le Père y consentit volontiers. Déjà sous le charme de cette âme tout à Dieu, qu'il ne connaissait pas encore, il lui offrit d'être le directeur de sa conscience pendant les saints exercices qu'elle allait commencer.

Mère Marie de Jésus l'en remercia avec effusion et le pria de vouloir bien lui faire cette charité, puisque le Père supérieur, son directeur, se trouvait absent de Paris en ce moment.

Ce derniers mots nous révèlent la candeur parfaite et la simplicité d'obéissance que le Saint-Esprit avait établies dans l'âme de Mère Marie de Jésus. La direction du R. P. Bonaventure, trop souvent pénible, tenait ses épaules depuis longtemps courbées et lassées sous le fardeau ; cependant, elle n'aurait pas demandé d'autre guide si la Providence, en écartant ce religieux en ce moment décisif, n'en avait décidé différemment.

Chez les Dames de la retraite, elle se livra immédiatement au grand travail de la méditation, et s'établit dans la prière avec une tranquillité aussi parfaite que si rien d'extraordinaire et d'infiniment pénible n'était venu bouleverser sa vie de fond en comble et la jeter encore une fois dans l'incertain et l'inconnu.

Le Père Stanislas, fidèle à sa parole, vint la visiter, la guider, l'encourager, entendre sa confession. Elle lui était une énigme, cette religieuse qui semblait complètement fermée aux suggestions du mal, dont tous les aveux ne dépassaient guère la limite de l'imperfection, qui ne s'accusait jamais d'avoir sacrifié sur les autels de l'égoïsme, de la médisance ou de la vanité. Etait-ce sainteté déjà

consommée ou hypocrisie? vérité divine ou illusion? N'osant la questionner, il demanda aux Dames de la retraite si elles la connaissaient. On lui répondit qu'on ne savait ni son nom, ni sa famille, ni son lieu d'origine ; que sur tout cela ses lèvres étaient demeurées closes. Le Père dut s'informer ailleurs; mais bientôt la retraite prit fin, et Mère Marie de Jésus, rajeunie dans la prière et le silence, retourna, pour s'entretenir avec le T. R. P. Provincial, au couvent des Franciscaines dirigé par la Mère Agnès.

Par une heureuse attention de la Providence, elle y trouva une jeune Sœur qui l'avait suivie de Troyes à Ville-sous-Terre, d'où les derniers événements l'avaient fait sortir aussi bien que Mère Marie de Jésus. Originaire de Paris et d'une famille très honorable, le besoin de se dévouer sous les livrées du Pauvre d'Assise l'avaient déterminée à demander ce couvent de Paris, alors sous la conduite du Provincial, et d'une extrême sévérité surtout au point de vue alimentation et travail. Son père, devenu veuf, était entré lui-même chez les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, où il remplissait pour le moment les fonctions de Maître des novices.

C'était le 3 octobre. Le lendemain on célébrait la fête du séraphique Père. On offrit donc, à la collation du soir, une pomme crue, du pain et de l'eau à discrétion. Mère Marie de Jésus ne peut s'empêcher de remarquer, dans les mémoires, que c'était par trop sommaire, et que ce régime, imposé à toute la communauté, lui parut peu conforme à la prudence. Elle, en particulier, n'y pourrait longtemps tenir, avec son estomac malade et incapable de supporter le maigre.

Mais les Sœurs se montrèrent si heureuses de la posséder et lui firent une telle fête d'amitié qu'il lui vint en

pensée que Dieu l'avait amenée dans cette oasis pour y mourir et y mourir du martyre de la faim. Grande joie pour son âme ! Elle se trompait.

Bientôt saint Antoine de Padoue, son ange Raphaël, l'avertit que de nouveaux événements ne tarderaient pas à se produire. En attendant, elle se livra tout entière à la direction du R. P. Stanislas, religieux d'un excellent jugement et de grande vertu, qui, cependant, ne comprit rien tout d'abord à la vie intérieure que Dieu avait plantée et magnifiquement développée en cette âme.

Jamais de désobéissances, jamais de fautes contre la pauvreté : voilà qui était pour l'étonner. Sans doute que cette nouvelle venue, mal formée dans d'autres maisons franciscaines, ignorait tout ou partie de la règle à suivre. Il la pria donc de prêter une attention soutenue à ses conférences spirituelles. S'il avait su qu'elle aussi en faisait hier encore et de fort belles à ses Sœurs de Troyes sur les mêmes sujets ! S'il avait soupçonné les trésors d'obéissance et de pauvreté accumulés par la grâce divine dans son cœur ! S'il avait su que jamais, sur ces deux vertus, aucun scrupule ne tourmentait sa conscience d'ailleurs si délicate et toujours en éveil !

Mais notre sainte religieuse gardait sur ces mystères intérieurs un silence profond, à l'exemple de son gardien fidèle, saint Antoine de Padoue.

Jamais un mot ne sortait de ses lèvres, ni à propos des événements de Troyes, ni sur la catastrophe de Ville-sous-Terre.

Aucune plainte contre le P. Bonaventure, qu'elle savait rentré à Paris et qui ne cessait de remercier chaudement le R. P. Stanislas pour avoir signé l'arrêt de mort du couvent. On essaya souvent de l'amener sur ce terrain dange-

reux, mais on n'y réussit pas. A toutes les invites elle répondait soit par un sourire énigmatique, soit par une facétie qui égarait la conversation sur d'autres sentiers.

Le R. P. Stanislas observait tout, mais ne se décidait pas encore à reconnaître en Marie de Jésus une vertu plus qu'ordinaire et une sainteté supérieure que le péché ne peut plus attaquer. Il cherchait le défaut de la cuirasse, c'est-à-dire ou bien le motif naturel qui la déterminait dans ses résolutions, ou le voile sous lequel l'imperfection, l'iniquité, l'hypocrisie peut-être se dérobaient.

Sur ces entrefaites, le bon Dieu daigna faire éclater la parfaite innocence de sa servante fidèle dans sa conduite au couvent de Troyes et à Ville-sous-Terre. Et voici comment : Après son départ précipité, les Sœurs et les repenties avaient quitté à leur tour le fameux château acheté et non payé par le Père supérieur. Rentrées à Troyes, leur premier sujet de conversation fut, comme bien l'on pense, la dissolution inopinée et soudaine de la communauté. Les unes supposaient que les supérieurs, parfaitement au courant de ce qu'elles-mêmes ignoraient, avaient agi selon toutes les règles de la sagesse; les autres osaient émettre l'avis qu'on s'était déterminé sous le coup d'une passion irréfléchie, sous la pression d'une influence malfaisante et sans avoir suffisamment consulté le Ciel.

Dans le chassé croisé de ces dires, il apparut finalement à toutes que Mère Claire, la supérieure de Troyes, avait joué — pour quelle raison, personne ne pouvait le dire — un rôle peu honorable en cette affaire du couvent de Ville-sous-Terre. Alors on se souvint de l'ancienne histoire, les deux partis se retrouvèrent vivants, et la querelle s'envenima au point que plusieurs religieuses scandalisées demandèrent leur sécularisation et rentrèrent dans le monde.

Le pauvre Supérieur, terrifié par ces désertions, voulut en savoir la véritable cause. Il fit donc une enquête et se convainquit sans peine que le R. P. Stanislas, en fermant la maison de Ville-sous-Terre par un coup d'autorité et sans attendre son retour, s'était trompé lui aussi, en prenant pour argent comptant les rapports mensongers qu'on lui avait envoyés de Troyes contre Mère Marie de Jésus.

Il s'en plaignit, mais à quoi bon ? Le P. Stanislas rejeta justement la faute sur la Supérieure de Troyes, la Mère Claire, qui, dénaturant les faits, inventant de toutes pièces des griefs et des scandales, l'avait déterminé à brusquer la solution.

Mère Marie de Jésus était accusée, sans circonstances atténuantes : 1° d'avoir contracté de grosses dettes, par suite de dépenses inutiles et exagérées ; 2° d'avoir permis aux Sœurs de se mêler, en guise de récréation, à la fête patronale ou vogue du village ; 3° d'avoir donné l'habit à des filles peu recommandables.

Rien de tout cela ne tenait debout, n'offrait aucune vraisemblance : Mère Marie de Jésus détruisit facilement cet échafaudage de mensonges impudents :

« Jamais, dit-elle au P. Stanislas, je n'ai fait de dettes ; ma conscience ne me l'aurait point permis. L'histoire de la fête du village est une pure fable ; mes filles ne sortaient jamais que pour les rapports nécessaires, et, vous pourrez, mon Père, vous en assurer en les interrogeant l'une après l'autre.

— D'où vient donc, demanda le Père tout étonné, que vous avez résisté à l'ordre de partir sans délai que je vous avais fait parvenir?

— Mais, mon Père, je suis partie douze heures avant le délai fixé ! »

Il n'y avait plus rien à dire. La calomnie tombait d'elle-même. Le Père Stanislas comprenait toute la machination scélérate dont lui-même avait été la victime.

« Mais pourquoi donc ne vous défendiez-vous pas, ajouta-t-il? Pourquoi ne pas m'avoir averti? Il y allait de votre honneur et de notre réputation.

— Mon Père, si j'avais répondu en ce moment, on aurait refusé de me croire. J'attendais l'heure de Dieu et je savais bien qu'Il prendrait tôt ou tard ma défense si tel était son bon plaisir; vous voyez aujourd'hui que je n'ai pas espéré en vain ».

Le bon Père Stanislas se retira de l'entretien tout confus et complètement changé dans son appréciation sur Mère Marie de Jésus.

Bientôt après il la fit nommer Assistante, ce qui réjouit grandement cette communauté. On la voulait comme Supérieure; c'était un acheminement à la réalisation du désir de toutes les Sœurs. En effet, la Mère Agnès, paraît-il, avait des idées étranges sur la direction d'une communauté de Tertiaires franciscaines. D'une sévérité outrée au point de vue mortification, elle faisait mourir de faim et de froid toutes ces pauvres filles, venues au couvent non pour s'y traîner sans force aux différents exercices, mais pour y travailler avec énergie à leur sanctification et au bien du prochain. Les postulantes se présentaient nombreuses, mais pas une n'y pouvait tenir. La jeune Sœur venue de Ville-sous-Terre, dont nous avons parlé, tomba malade de privation et d'ennui; son père la fit transporter chez les Augustines hospitalières ; mais on ne put la relever : elle mourut réellement martyre de la faim.

Cette mort fit du bruit. L'archevêque, M^gr^ Darbois, qui, dix ans plus tard devait être fusillé par la Commune,

en fut informé. Il vint en personne visiter la maison, ordonna de changer l'ordinaire et s'étonna que les Pères Capucins eussent mis à la tête de cette maison franciscaine une Sœur du Bon-Pasteur ?

Au cours de sa visite, il remarqua Mère Marie de Jésus. Son grand air, l'auréole de sainteté qui entourait son front, la dignité qui apparaissait dans toute sa personne l'avaient frappé tout d'abord. Il envoya son vicaire général, Mgr de Girardin, qui la vit en particulier, la pressa de prendre la direction du couvent, d'en accepter la supériorité des mains de l'archevêque et ainsi de le sauver : seule elle le pouvait : autrement c'était la ruine. Sans se départir de son calme habituel, inspirée sans doute soit par son jugement exquis sur les choses et les hommes, soit par un avertissement intérieur et divin, Mère Marie, à cet instant critique, osa refuser les offres de l'archevêché. Entre Monseigneur et les Pères Capucins, elle voyait l'abîme se creuser ; il ne lui convenait pas de l'élargir de ses propres mains. Un commandement formel, elle l'aurait accepté ; une invitation même pressante, elle crut devoir la refuser.

L'archevêque, en vertu de son autorité incontestable, donna comme Supérieur au couvent M. l'abbé Borel, prêtre instruit et fort estimable, qui aurait pu remédier à tous les abus et rendre à la communauté la tranquillité et la vie ; mais les Sœurs, prévenues peut-être par les Pères eux-mêmes des intentions hostiles de l'évêque ou craignant de les indisposer, n'osaient ouvrir la bouche. La Mère Agnès, déjà presque folle, continuait ses extravagances. Alors défense fut faite au P. Stanislas de paraître au couvent, et, quelques jours après, une ordonnance épiscopale le fermait définitivement et déclarait la communauté dissoute.

De quel côté était la justice ? L'archevêque avait-il abusé

de ses droits, ou bien l'obstination des Révérends Pères à maintenir un état de choses que Mère Marie de Jésus dans ses mémoires nous représente comme intolérable l'avait-elle forcé à sévir? nous n'avons pas à le décider. Déplorons simplement que le conflit n'ait pas été réglé à l'amiable entre les deux parties intéressées. La Mère Agnès, qui tournait décidément à la folie, aurait pu être remplacée sans difficulté et confinée dans un hospice. Du coup l'archevêque n'avait plus aucune raison plausible d'intervenir dans la conduite du couvent. Les Pères crurent utile, sans doute, de maintenir leur autorité, soustraite par le Pape à l'Ordinaire, et préférèrent la ruine à ce qu'ils croyaient être un abandon de leurs droits, tant il est difficile parfois de trouver le chemin sûr et solide qui conduit les œuvres catholiques à la prospérité et à la stabilité!

La maison fermée, M. Borel offrit à Mère Marie de Jésus de reprendre la chose en sous œuvre, en dehors des RR. PP. Capucins et sous la direction de Monseigneur l'archevêque. La question d'argent, lui dit-il, ne doit point vous inquiéter; j'ai à votre disposition 40.000 fr. comme première mise de fonds et ensuite je veillerai à ce que rien ne vous manque.

La proposition était séduisante à tous points de vue, naturellement et surnaturellement. Au milieu de cette ville immense livrée à la débauche, ne fallait-il pas ouvrir des refuges aux victimes du vice qui désiraient changer de vie et remonter à la lumière des enfants de Dieu. L'asile saint qu'on venait de fermer se rouvrait devant les pas de ces malheureuses, l'œuvre renaissait le jour même de sa mort et avec une vigueur qu'elle n'avait jamais connue. Pourquoi ne pas accepter?

Or Mère Marie n'accepta point, malgré les supplications

des Sœurs qu'on venait d'expulser et qui, à genoux, lui demandaient de ne pas les abandonner, mais de les recueillir et de leur servir de mère en devenant leur supérieure. Un grand combat se livra en son âme entre la tendresse pleine de compassion qui la possédait tout entière et l'impossibilité qu'elle prévoyait de réussir selon les desseins de Dieu.

Je craignais trop, nous dit-elle, de nouvelles persécutions. En effet elle n'était point taillée pour la lutte, et tous les maux qui l'accablaient sans trêve depuis cinq années avaient creusé un sillon douloureux dans son cœur. Se lancer dans une voie où elle rencontrerait peut-être des ennemis plus acharnés lui parut imprudent, au-dessus de ses forces, contraire à la volonté divine. Elle persista dans son refus, donnant ainsi une belle réponse à tous ceux et à toutes celles qui jusqu'alors l'avaient accusée d'ambition et représentée aux supérieurs légitimes comme dévorée par le désir de la domination. Ici elle n'avait qu'à prendre. Les sujets s'offraient d'eux-mêmes ; le pouvoir imposant de Monseigneur de Paris l'appuyait et la consacrait. Elle déclina tous ces honneurs, preuve manifeste que l'orgueil n'était point le mobile de sa vie, mais bien l'humilité la plus vraie et la plus profonde, l'humilité des saints.

Du reste, nous ne doutons pas que sa décision ne lui ait été dictée par Notre Seigneur lui-même. Le bon Maître, au milieu des afflictions qui l'accablaient, bien loin de l'abandonner, en apparence, à ses propres forces, lui avait multiplié les grâces de choix et les communications intimes de son esprit. Le sommeil extatique fermait souvent ses yeux aux tristes réalités de la terre et les ouvrait aux splendeurs du monde surnaturel. Elle dormait habituellement sur le cœur de Celui qu'elle aimait. Un jour Il lui apparut resplendissant de beauté comme à ses apôtres de

prédilection sur le Thabor, et soudain elle eut peur ; n'était-ce point le démon qui se transformait en ange de lumière pour la tromper? Elle courut au bénitier et aspergea d'eau bénite la face adorable de Jésus. Il n'en parut pas offensé et, demeurant près d'elle, lui fit sentir si vivement la puissance de son amour que la pauvre religieuse éperdue s'enfuit de la chapelle où elle se trouvait. Une autre fois, elle essaya de le mettre en fuite avec de grands signes de croix, mais sans plus de succès.

Le R. P. Stanislas, son confesseur et, je pense aussi, l'admirateur heureux des dons répandus par Dieu dans son âme, la gronda fort de sa défiance. Le sommeil extatique dont elle souffrait, lui dit-il, venait évidemment de Dieu : qu'elle se tint donc toujours prête à le recevoir, toujours prête à s'abandonner, sans résistance, à l'action de la grâce; que rien de fâcheux ne pouvait lui en arriver, puisque lui son confesseur était là pour juger les faits et l'avertir au besoin des pièges que lui tendrait le démon.

Ainsi les trois années qu'elle passa dans la maison de Paris, bien loin de lui être nuisibles, lui servirent grandement à établir sa vie surnaturelle sur des bases solides. Sa vertu s'y fortifia, sa patience y grandit merveilleusement, son union extatique avec Jésus-Christ y devint plus intime et plus absolue. Enfin, c'est là qu'instruite et touchée par les raisons que lui donna une postulante de sa confiance en saint Joseph, elle choisit ce grand patriarche pour son protecteur spécial et lui voua un culte assez semblable, dans ses manifestations et ses heureux effets, à celui que professait sainte Thérèse à l'égard du gardien de Jésus.

CHAPITRE XVI

Mère Marie de Jésus à Strasbourg. — Les sœurs Jacoutot. — A Marseille et à Saint-Cyr. — Chez les Sœurs aveugles. — En route pour Macornay.

Si dans les chapitres précédents nous avons suivi Mère Marie de Jésus de couvent en couvent, de Paris à Troyes, de Troyes à Ville-sous-Terre, de Ville-sous-Terre à Paris, non sans être étonnés de si fréquentes pérégrinations, non sans être scandalisés de la méchanceté humaine et des vues trop courtes de bien des héros de cette histoire, nous allons, dans le présent chapitre, parcourir la France du nord au sud, de Paris à Strasbourg, de Strasbourg à Paris, de Paris à Marseille et enfin de Paris encore à Macornay du Jura, de plus en plus troublés par le spectacle des passions et des préjugés au service de l'égoïsme, du manque de prévoyance et de la sottise qui président trop souvent aux entreprises les plus louables.

Mère Marie de Jésus ayant refusé les offres de l'archevêché de Paris, elle demeurait religieuse franciscaine sous l'autorité des RR. PP. Capucins, et ceux-ci devaient lui désigner un couvent de l'Ordre où elle irait abriter sa religion. Ils la consultèrent sur ses désirs. Elle répondit qu'on l'enverrait où l'on voudrait. Fille de l'obéissance comme son Père saint François elle entendait bien n'avoir aucune volonté propre, mais se tenir en toute humilité sous la main de ses supérieurs comme le bâton entre les mains du voyageur.

Sur l'entrefaite, M. l'abbé Riffeld, aumônier des sourds muets de Strasbourg, vint à Paris et prit son gîte chez les Pères Capucins. L'établissement qu'il desservait, leur dit-il, avait pour directeur un certain Monsieur Jacoutot, fort honnête assurément et bon chrétien par-dessus le marché. Marié trois fois, il avait eu de ses épouses un assez grand nombre de filles dont le placement lui parut assez difficile, parce que la dot destinée à chacune était minime ou n'existait point, comme dans la légende de saint Nicolas. Il lui vint en pensée non de les perdre, mais d'en faire autant de Sœurs franciscaines au service des sourds muets, et de transformer sa maison en un couvent ; couvent d'un genre tout nouveau comme il est facile de le comprendre. Il avait besoin pour mettre ce beau projet à exécution de deux Sœurs professes et déjà au courant de la vie religieuse.

L'envoyé, M. l'abbé Riffeld, n'eut pas à se mettre en frais d'éloquence pour obtenir ce qu'il désirait. Aux yeux de tous,c'était la Providence qui l'envoyait. Monsieur Jacoutot jouissait d'une réputation de bon catholique dans toute la France. Mère Marie de Jésus reçut l'ordre de partir pour Strasbourg avec deux autres Sœurs sans emploi. Nous la trouvons quelques jours après installée chez le bon M. Jacoutot, essayant de former à la vie franciscaine huit demoiselles Jacoutot, et cela au milieu du va-et-vient des sourds muets, en contact continuel avec un peuple de domestiques et toutes les personnes du dehors que leurs intérêts ou leurs charges amenaient journellement à la maison.

Le premier article inscrit au règlement de ce noviciat modèle par M. Jacoutot lui-même portait que ses filles se fatigueraient le moins possible ou plutôt ne se fatigueraient jamais. En conséquence : interdiction de réciter le chapelet

à haute voix, exercice manifestement trop pénible pour le larynx de ces demoiselles, interdiction de les retenir trop longtemps soit assises, soit debout, pour la même raison que ci-dessus, et le reste à l'avenant.

Le second article ordonnait que pour subvenir aux besoins d'une vie aussi déprimante, on servirait tous les jours une nourriture abondante et variée. Le dîner se composait donc généralement de quatre et même de cinq plats. Il était aussi réglé que les chères novices ne porteraient l'habit que le jeudi et le dimanche, sans doute parce qu'on le trouvait trop lourd ou trop disgracieux. Enfin, une disposition complémentaire voulait que la nouvelle Congrégation fût tenue de laver les langes et serviettes des petits enfants de M^lle^ Jacoutot l'aînée, mariée à un professeur de la ville et qui demeurait avec son époux, dans cette même maison des sourds-muets.

On le voit, selon la pittoresque expression de Mère Marie de Jésus, l'établissement Jacoutot était une réduction réussie de l'arche de Noé. De même donc que ce grand patriarche, ses fils et ses belles-filles, tout en reconnaissant la solidité, voire la commodité relative de l'arche, ne laissaient pas de désirer la fin du déluge, afin de l'abandonner au plus tôt et de reprendre pied sur la terre ferme, ainsi Mère Marie de Jésus, admirablement logée et nourrie avec luxe, n'aspirait qu'à une chose : laisser l'arche Jacoutot sur le mont Ararat des prétentions de son maître et, au plus vite, gagner le terrain solide d'une vie vraiment religieuse. Dieu ne voulut pas qu'elle y languît trop longtemps.

Un Père Capucin, de passage à Strasbourg, vint visiter le fameux noviciat et s'assurer par lui-même des conditions de vie imposées aux Sœurs franciscaines de la maison des sourds-muets. Après quelques heures, il était suffisamment

édifié et faisait part au R. P. Stanislas de ce qu'il avait vu. Par retour du courrier, Mère Marie de Jésus était relevée de ses fonctions et rappelée à Paris avec ses deux Sœurs. Ainsi finit cette comédie qu'on aurait dû arrêter au premier lever de rideau.

On s'explique difficilement une pareille aberration de l'esprit chrétien dans un homme très bon d'ailleurs et fidèle à ses devoirs religieux. Cependant, l'Evangile nous apprend que l'homme riche qui se laisse entraîner au luxe et à la bonne chère perd peu à peu l'intelligence du catholicisme qui est, dans son essence même, le relèvement de l'homme par la souffrance. La mortification lui paraît dès lors une énormité ou un non sens, et, s'il admire la vie religieuse dans sa beauté idéale, il n'en prend pour lui que le nom, les prières et ce vêtement extérieur si distingué qui force l'estime et l'amour des plus impies.

Voilà donc Mère Marie de Jésus encore une fois sans position sociale, courant les grandes routes, toujours conduite par l'obéissance, qui la rappelait à Paris. Elle fait halte à Bar-le-Duc, non cette fois pour y fonder un couvent de Franciscaines, mais simplement pour y saluer son plus jeune frère, M. Auguste Schmidt, qui, reprenant la profession de son père et de ses aïeux, avait établi depuis peu une verrerie près de cette ville, dans le village de Fains, après avoir épousé M^lle^ de l'Escale, d'une famille distinguée de Bar-le-Duc. Elle y retrouva sa bonne mère, qui avait suivi son fils dans la Meuse, et devait y mourir, quelques années plus tard, dans de grands sentiments de piété.

Il n'est pas nécessaire de dire la joie de la mère et de la fille en cette rencontre. Mère Marie de Jésus aimait puissamment, à la manière des saints, comme Jésus aimait sa très sainte Mère ; si elle avait abandonné la maison pater-

nelle, c'était pour obéir à Celui qui est venu séparer le père du fils et l'épouse de l'époux ; son amour, épuré au feu du grand sacrifice, n'en était devenu que plus ardent et plus fort. Elle ne nous dit rien, d'ailleurs, ni des effusions de son amitié, ni de l'édification qu'elle apporta dans cette maison si chrétienne, ni des projets qu'on put y dessiner pour l'avenir.

De retour à Paris, les Pères Capucins lui assignèrent comme asile provisoire le couvent des Sœurs aveugles, où l'attendaient Mère Agnès, toujours aussi peu équilibrée, toujours pénible à ceux de son entourage, et six autres Sœurs expulsées, pour lesquelles on cherchait une place en France ou à l'étranger.

Ce couvent des Sœurs aveugles était, lui aussi, de fondation récente ; mais, plus heureux que celui de la rue des Anglaises, il devait prospérer et, par la nature même du but qu'il se proposait, échapper à la persécution et aux désastres dont toutes nos maisons religieuses viennent d'être victimes. Après quelques jours passés dans cette communauté, Mère Marie de Jésus fut désignée pour une autre expédition destinée au même sort que la précédente.

Cette fois, elle courait vers la côte d'azur : Mère Agnès, toujours avide de mortifications exagérées, l'accompagna jusqu'à Lyon et de là se rendit chez les Clarisses de Toulouse, où elle finit par perdre le peu de raison qui lui restait et devint tout à fait folle. Mère Marie de Jésus ne s'arrêta qu'à Saint-Cyr, petite localité près de Marseille. Un bon prêtre y avait fondé une maison de pauvres orphelines et en avait confié la direction à de bonnes Tertiaires franciscaines, lesquelles désiraient ardemment devenir Tertiaires régulières et changer leur habit séculier contre la livrée des religieuses. Monseigneur de Marseille n'y voulait

consentir, et cela très justement, qu'autant qu'une Sœur déjà professe viendrait les former à leur nouvelle vie par un noviciat sérieux. Leurs vœux allaient enfin pouvoir se réaliser. Mère Marie de Jésus arrivait, précédée de sa réputation de sainteté, et parfaitement à même, par son intelligence des règles, par son zèle et sa prudence, de les modeler sur le type admirable de saint François, leur Père bien aimé.

Malheureusement, elle n'arrivait pas seule. Une petite Sœur poitrinaire lui avait été confiée, qui devait mourir le jour de la Toussaint de la même année et entrer au ciel le lendemain en la commémoraison des Trépassés. Le R. P. Eymard, l'éminent fondateur des Prêtres adorateurs du Saint-Sacrement, lui avait prédit tous ces bonheurs, la veille même de son départ pour le Midi ; la prophétie se réalisa au moins quand au jour fixé pour la mort. Le R. P. Stanislas tenait en grande estime et affection cette prédestinée ; en la confiant à Mère Marie de Jésus, il lui avait dit : Allez sans crainte, j'ai averti la supérieure de Saint-Cyr de votre arrivée. On ne ferait donc aucune difficulté pour recevoir la malade, puisque, d'ailleurs, elle paierait à la maison une somme annuelle de 600 francs. Dans les maisons qui commencent, qui vivent presque entièrement de la charité, six cents francs représentent plusieurs semaines sinon plusieurs mois de vie assurée.

Ce fut cependant le contraire qui arriva. A Marseille, M^me^ Arnoux, la mère du P. Stanislas, reçut les deux voyageuses avec grande amitié et charité, ce qui ne l'empêcha point de dire, le lendemain, à Mère Marie de Jésus qu'il fallait que son fils eût perdu le sens pour envoyer à Saint-Cyr une poitrinaire aussi proche de sa fin, dont la vue indisposerait certainement les bonnes tertiaires de l'Orphelinat. Elle avait vu plus clair que le P. Stanislas.

A Saint-Cyr, on les attendait, on leur fit fête. Cependant Mère Marie de Jésus ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'il y avait dans les yeux de la défiance et de l'inquiétude. Et en effet, après les premiers moments, la supérieure reprit l'antienne de la mère du P. Stanislas : « Pourquoi donc nous amenez-vous cette pauvre petite poitrinaire qui pourrait communiquer son mal à nos enfants ?

— J'en ai été peinée, je l'avoue, répondit Mère Marie de Jésus ; mais sur l'assurance que l'affaire avait été réglée entre votre Père supérieur et le P. Stanislas, j'ai consenti à la prendre avec moi. Ne savez-vous pas qu'elle apporte une pension de 600 francs ?

— Que le Supérieur l'ait réglé ainsi, c'est possible ; mais lui, ce n'est pas moi. Ici nous avons des orphelines jeunes et délicates. Nos Sœurs ne jouissent pas toutes d'une santé à toute épreuve. Cette maladie est certainement contagieuse. Que voulez-vous ? Il serait contraire à la charité que je leur dois, de les exposer à un pareil contact. Ne pourriez-vous pas trouver à cette pauvre Sœur un asile dans les hôpitaux ou dans une maison qui consentirait à la recevoir pour la pension que vous nous offrez ?

Il en sera fait, Madame, comme vous le désirez, répondit doucement notre Mère Marie de Jésus ; je vous en prie, ne vous irritez pas et ne perdez pas la patience. Demain je conduirai cette bonne Sœur, qui est un ange de Dieu, à Marseille, et je lui trouverai, je l'espère, une place dans un hôpital. Maintenant, ajouta-t-elle, parlons franc, désirez-vous que je fasse comme elle et que je ne revienne plus ?

La Supérieure, toute surprise de se sentir devinée, répondit sans trop d'hésitation : « Vous, c'est différent : puisque Monseigneur ne veut pas nous donner le saint habit sans un noviciat conduit par une Sœur professe, vous pouvez

demeurer en notre maison. » Elle n'osa point exprimer la pensée qui était au fond de son âme. « Nous vous subirons pendant un an, après quoi..... Je vois bien que vous avez l'étoffe d'une Supérieure, et je n'ai pas envie de vous céder la place ! »

Pauvre nature humaine, qui renonce à tout volontiers, pourvu qu'on lui assure sa personnalité, pourvu qu'elle garde le sceptre ou au moins l'indépendance ! Combien il lui est difficile d'admettre le premier article du code nouveau apporté par Jésus-Christ au monde : « Que celui qui veut venir après moi se renonce lui-même ! »

Mère Marie de Jésus avait compris. Elle vit le supérieur, qui loua sa prudence, et approuva son projet de conduire la Sœur poitrinaire à Marseille.

Il n'est pas toujours facile de s'entendre avec les terribles descendants des Phéniciens et des Grecs. Mère Marie put s'en convaincre en débarquant de nouveau près de la Cannebière. M^me^ Arnoux lui affirma qu'elle ne trouverait à Marseille aucune maison qui consentît pour un prix quelconque à recevoir une malade aussi près de sa fin ; ensuite elle s'en prit à son fils, le R. P. Stanislas, dont elle dit mille choses terrifiantes ; et enfin, terminant par où elle aurait dû commencer : « Il faut, dit-elle, envoyer un télégramme à Paris et demander le retour immédiat en cette ville des deux voyageuses. »

Franchement, il y avait dans cet imbroglio de quoi faire perdre la patience à un saint. Mère Marie de Jésus, qui trouvait en elle-même, c'est-à-dire dans le sanctuaire de son âme habitée par Jésus, toute sa consolation et toute sa force, reprit tranquillement et sans un mot de plainte la route si longue et si pénible de Marseille à Paris. On était au mois d'août, il faisait une chaleur insupportable.

Les souffrances de la pauvre poitrinaire, plus semblable à une morte qu'à une vivante, pesaient lourdement sur son cœur et lui infligeaient le plus douloureux des supplices. Elle conservait, je pense, cet air plein de douceur et de mystère que nous lui avons connu. Ses yeux regardaient en dedans, si j'ose parler ainsi, à moitié fermés aux choses de la terre, ou bien ils semblaient, tout grands ouverts, contempler le spectacle ravissant d'un monde supérieur. Les Marseillais auraient pu dire de cette voyageuse ce que les Crétois disaient de saint Paul battu par la tempête, naufragé dans leur île et aussitôt mordu par une vipère : « Il faut qu'elle soit maudite par le ciel pour être aussi malheureuse dans tout ce qu'elle entreprend. »

Mère Marie de Jésus, pour toute réponse, secouait la vipère dans le feu de l'amour divin et pensait tout au contraire que le plus grand des bonheurs lui était échu, puisque la volonté seule de Dieu, toujours bonne et féconde en joies infinies, s'accomplissait parfaitement en elle, au milieu des tribulations les plus pénibles et, jusqu'à un certain point, les plus troublantes.

En effet, il n'est écrit nulle part que les saints n'auront qu'à se montrer pour conquérir les cœurs et réussir en toutes leurs volontés, mais bien que c'est en passant par les contradictions et les mépris qu'ils entreront dans la gloire et le repos de leur divin Maître.

Disons tout de suite que le voyage de Marseille était la dernière étape où Mère Marie de Jésus devait s'arrêter avant d'arriver au couvent que Dieu lui destinait.

On l'attendait avec impatience au couvent des Sœurs aveugles. On l'y reçut avec toutes les démonstrations de l'amitié la plus vive, car on avait déjà pu apprécier à leur valeur sa charité et ses vertus.

Vous ne retournerez plus chez ces orgueilleuses de Saint-Cyr, lui dit le P. Stanislas, à moins que vous n'y teniez absolument. Elle prit donc position au milieu des bonnes Sœurs qui la sollicitaient et la pressaient de rester définitivement dans leur communauté. Leur maîtresse des novices était morte depuis quelque temps ; on n'avait personne qui pût la remplacer. Pourquoi Mère Marie de Jésus, si expérimentée dans la religion, leur refuserait-elle de prendre cette charge sur ses épaules robustes et de leur rendre ce service inappréciable ? On ne lui demandait pas de déposer son habit de franciscaine, non plus de changer de Congrégation : Qu'elle devînt seulement leur guide et leur maîtresse dans la vie religieuse, on lui en serait éternellement reconnaissant.

La tentation devenait de jour en jour plus pressante L'esprit de Dieu habitait manifestement dans ces âmes de religieuses, si humbles, si pieuses, si désireuses de se donner à la charité ! Quelle joie, quelle consolation de partager leur vie ! D'un autre côté, Mère Marie de Jésus se sentait aimée, puissamment aimée ! Ne fallait-il pas prononcer le oui qu'elles attendaient et se dévouer à leur service ? d'autant plus que le P. Stanislas ne paraissait nullement pressé de lui assigner un nouveau poste.

Ce oui, cependant, elle ne le donna point. Franciscaine jusque dans les moelles, la pauvreté du grand Patriarche l'avait énamourée et liée pour jamais à l'Ordre séraphique. Dieu voulait l'y voir achever sa vie, dans l'exercice de toutes les vertus qui le caractérise. L'heure était venue de réaliser son dessein en l'envoyant à Macornay du Jura, au sein d'une communauté franciscaine encore jeune et peu affermie qu'elle aiderait puissamment à grandir, à prendre des forces, à se déployer belle et robuste dans le champ privilégié de la vie religieuse.

CHAPITRE XVII

Macornay. — L'œuvre de la Providence. — M. l'abbé Roland. — Les Tertiaires séculières deviennent des Tertiaires régulières. — Mère Lorrain. — Difficultés inquiétantes. — Fondation des Charpennes. — Mère Marie de la Croix, supérieure de Macornay.

Macornay, petit village du Jura situé à quelques kilomètres de Lons-le-Saunier, au fond d'une vallée arrosée par plusieurs ruisseaux et qui paraît fertile, formait autrefois un bourg relativement considérable, siège d'un bailliage sous la domination des Espagnols, dont la vieille église conserve encore le souvenir dans certains détails caractéristiques de son architecture.

Adossée à la colline qui garde le village contre les typhons du sud, une maison sans aucun style apparaît d'abord aux regards du touriste, parce qu'elle occupe tout le côté d'une petite rue et qu'elle domine de son troisième étage les habitations environnantes. C'est là, dans ce grand bâtiment rectangulaire, à l'aspect plutôt sombre et misérable, que naquit l'œuvre des Franciscaines de l'Immaculée Conception pour le service des orphelines, aujourd'hui transférée à Lons-le-Saunier.

Comme tant d'autres fondations voulues de Dieu, celle-ci sortit d'un germe obscur et humble. « Ainsi, dit Notre Seigneur, la graine de sénevé, une des plus petites, devient, quand elle a germé, comme un grand arbre, sur lequel se reposent les oiseaux du ciel. » Quelques jeunes filles pieuses,

instruites par un pasteur zélé, se font affilier au Tiers Ordre de saint François ; toujours sous sa direction, elles recueillent des orphelines, les nourrissent, leur apprennent un état, essayent de leur procurer une position supportable dans le monde. Bientôt le Tiers Ordre séculier ne leur suffit plus : elles demandent et obtiennent de devenir de vraies religieuses franciscaines, d'en revêtir le saint habit et d'en prononcer les vœux. Et voilà le germe béni d'où est sortie cette Congrégation si vivante, qui compte aujourd'hui plus de 300 religieuses adonnées à toutes les œuvres de piété et de dévouement, mais surtout à l'éducation de nombreuses orphelines.

La persécution imbécile et infâme de ces derniers temps ne les a pas encore touchées : que Dieu les garde à la pauvre France ! Le moment ne saurait être éloigné où la justice divine s'appesantira terriblement sur les fronts stigmatisés par le blasphème et l'apostasie. Les corps blessés, les cœurs submergés dans un océan de tristesse auront besoin alors de ces femmes et de ces vierges qui savent pleurer avec ceux qui pleurent et répandre partout la consolation et le réconfort.

On aura beau déclarer du haut des tribunes impies que la vie religieuse offense la nature, diminue l'homme, est une honte pour la société en marche sur le chemin du progrès ; la vérité, plus forte que les haines menteuses, conduira toujours les âmes souffrantes, blessées, désespérées, à la porte des couvents. Dante exaspéré revivra toujours dans une multitude d'hommes et de femmes qui se précipiteront sous les cloîtres en s'écriant : la paix ! donnez-moi la paix ! C'est ici qu'elle habite et que je dois la trouver ?

Cent fois détruite, la vie religieuse, fleur parfumée sortie des profondeurs mystérieuses du Cœur de Jésus, renaîtra

cent fois, toujours plus belle, toujours plus riche, de la sève divine de la charité : Comme on l'a éloquemment exprimé ces jours passés : « La haine ne sera jamais victorieuse: c'est l'amour qui tuera la haine ».

L'Eglise, selon sa coutume, va d'abord à ceux que son Epoux lui a désignés comme les plus dignes de sa commisération et de sa tendresse, aux orphelins sans appui, sans ressources, aux abandonnés à Dieu que la mort ou l'inconduite de leurs parents a jetés dans la rue. Recueillir ces petits, les prendre avec soi, les élever dans l'amour du Christ, leur procurer une situation qui assure le salut éternel en même temps que le pain quotidien, quelle œuvre plus importante et plus féconde en heureux résultats peut être proposée au dévouement d'une âme religieuse?

Or, en 1826, arrivait, en qualité de directeur au Grand Séminaire de Lons-le-Saunier, un jeune prêtre prédestiné à ressusciter dans le Jura la vie pauvre et humble de saint François. Il a laissé après lui une traînée de lumière si éclatante que nous devons le faire connaître aux amis de Mère Marie de Jésus.

Monsieur l'abbé Roland, c'était son nom, apparaissait aux moins clairvoyants comme l'image ou le type qui caractérise les saints et sous lequel la piété catholique aime à se les représenter. Sans précipitation dans sa démarche, parlant peu, et toujours avec une modestie et un tact parfaits, agissant avec vigueur une fois sa décision prise et quand le devoir ou la charité le demandaient, il inspirait confiance à tous et obtenait, par le charme divin de la sainteté répandu sur sa figure, infiniment plus que d'autres prêtres par la chaleur et la force de leur éloquence.

M. l'abbé Roland se possédait si parfaitement et tenait ses passions si bien soumises à l'empire de la raison que

bien rarement il lui arrivait de laisser transpirer sur son visage les émotions les plus vives de sa grande âme. Sa vie tout intérieure faisait dire à ses collègues du Grand Séminaire que sa place eût été dans une Chartreuse plutôt que dans le clergé séculier. Peut-être lui-même porta jusqu'au tombeau le regret de n'avoir pas été conduit, dès son enfance, dans ces cloîtres de grand silence où il semble que l'âme ne vit plus sur la terre, mais déjà dans le ciel.

En 1848, Mgr de Chainon, évêque de St-Claude, nomma M. Roland directeur spirituel des Clarisses de Poligny. On sait que ce couvent fut fondé au XVe siècle par sainte Colette, la grande réformatrice de l'Ordre franciscain. Dans la pauvre chapelle sont conservées presque intégralement ses précieuses reliques, et dans le cœur des religieuses qui l'habitent, les traditions de haute pauvreté et de pénitence que leur a laissées l'illustre vierge de Corbie. On en jugera par un mot de leur père spirituel.

« La règle du couvent, dit-il, prescrit d'ajouter de temps à autre quelque mortification particulière à l'abstinence habituelle. Or un jour la R. Mère Abbesse me demanda ce qu'elle pourrait bien ordonner à ce propos, m'avouant tout bas que l'ordinaire de la maison était si misérable que rien ne lui paraissait pouvoir être retranché. »

C'est dans ce jardin céleste rempli des parfums les plus exquis de la religion séraphique que Dieu allait révéler à M. l'abbé Roland tout un côté de sa vocation sacerdotale ; à savoir qu'Il l'avait choisi pour rétablir dans le diocèse de Saint-Claude le Tiers Ordre franciscain séculier et régulier.

Une bonne Sœur tourière de Poligny, très avancée en âge et si fatiguée par la mortification que ses compagnes l'accusaient en riant d'avoir perdu le fil de ses pensées, ré-

pétait souvent comme une espèce de refrain berceur à Monsieur Roland! « Oui, Monsieur l'abbé, Dieu veut que vous rétablissiez le Tiers Ordre dans ce pays-ci ». Et les Sœurs de sourire en disant: « C'est bien dommage, chère Sœur, que vous n'ayez pas bien la tête à vous quand vous psalmodiez des prophéties à notre saint directeur »

M. l'Abbé Roland.

« Mais ne les croyez pas, Monsieur l'abbé, reprenait la prophétesse, je sais bien ce que je dis quand je parle du Tiers Ordre. Vous verrez plus tard si je ne dis pas la vérité. »

Etait-ce un ordre divin qu'elle transmettait, une pro-

phétie que ses lèvres proféraient sciemment, ou simplement un rêve longtemps caressé qu'elle exprimait avec cette conviction et cette persévérance assez ordinaire chez des femmes à idées fixes, nous n'avons pas à résoudre la question. Mais nous ne voyons non plus aucun motif plausible pour écarter le surnaturel divin de ce petit incident. L'esprit de prophétie est toujours dans l'Eglise, et il parle bien plus souvent qu'on ne le croit.

Le fait est qu'à la longue, comme la goutte d'eau qui tombe continuellement sur la pierre, la parole de la Sœur finit par pénétrer l'âme de M. Roland. Elle y fit éclore une résolution à laquelle il semble qu'auparavant il n'avait jamais pensé. Il voulut devenir Tertiaire franciscain, chose assez rare, presque inconnue chez les prêtres de cette époque. Chargé de diriger des Clarisses, filles bien aimées de saint François, il lui parut sinon nécessaire au moins fort convenable d'appartenir lui-même au grand Ordre par le scapulaire et le cordon. Il réfléchit aussi que ce n'était pas sans un dessein particulier de la Providence que le nom de François lui avait été donné au baptême.

Homme de résolution, ne pactisant jamais avec sa conscience, il prit le saint habit en 1841. On pense si la bonne Sœur prophétesse, qui vivait encore, chanta un *Te Deum* solennel pour remercier Dieu de la grande grâce obtenue! Et quel accent de triomphe quand elle lui dit: « Eh bien! M. le Directeur, est-ce que je radotais quand je vous disais que Notre Seigneur voulait relever par vous le Tiers Ordre dans ce pays. »

La prophétie entière se réalisa du reste presque immédiatement. M. l'abbé Roland entendait la confession et dirigeait la vie spirituelle d'un grand nombre de personnes que ses hautes qualités morales et sa vie très sainte avaient

attirées à son confessionnal. Aussitôt qu'elles surent que leur directeur avait pris rang sous la bannière de saint François, elles voulurent l'imiter et marcher à sa suite. Ce fut comme l'explosion d'un sentiment trop longtemps renfermé dans les cœurs. Pourquoi, disait-on, ne point reprendre la vie franciscaine si élevée, si utile, si consolante? Pourquoi ne point relier la chaîne d'or brisée par la Révolution ?

M. l'abbé Roland, sollicité de toutes parts, demanda aux RR. PP. Capucins de Lyon les pouvoirs nécessaires ; et bientôt il vit se mouvoir autour de lui toute une armée de Tertiaires ferventes et admirablement dévouées aux œuvres catholiques. Alors il les réunit en Fraternité dans la chapelle de Saint-Etienne de Coldres, petit sanctuaire très vénéré dans la contrée.

La bonne Sœur ne s'était pas trompée dans ses prévisions. Sous la main de M. l'abbé Roland refleurissait le Tiers-Ordre séculier dans un pays qui ne le connaissait plus depuis les saturnales irréligieuses de la Révolution. Jusqu'à sa mort précieuse devant Dieu, celui qui l'avait ressuscité en demeura, nous disent ses biographes, le zélé et discret propagateur. Restait que, du milieu de cette frondaison, s'élevât une tige plus robuste et plus distinguée que les autres qu'on appellerait le Tiers Ordre régulier de Macornay.

L'esprit franciscain, qui est tout charité, ne tarde guère, partout où il est reçu, à manifester sa présence par les miracles de dévouement qu'il sème à pleines mains dans le désert affreux des égoïsmes de ce monde. Jésus, qui en était plein, disait : « J'ai un baptême dont je dois être baptizé, et combien il me tarde d'être plongé dans ses eaux. » Il a passé en faisant le bien, chassant les démons,

consolant les affligés, guérissant les malades, ressuscitant les morts. Il faut donc que tous les disciples du Sauveur, et en particulier ceux qui appartiennent à saint François, se laissent emporter un jour ou l'autre par la sainte folie de la charité et consument leur vie à consoler, à soulager, à ressusciter leurs frères.

Mlle Lorrain, une des premières qui avait reçu le saint habit des mains de M. Roland, vint un beau jour le trouver et, sans perdre en vaines phrases un temps précieux, lui dit à brûle-pourpoint : « Eh bien ! mon Père, que faisons-nous ?

— Que voulez-vous dire, ma fille ? Nous faisons la volonté de Dieu, je pense.

— Oui, mon père ; mais encore que faisons-nous ? Ne faut-il pas utiliser les grâces que nous avons reçues ? Ne pensez-vous pas qu'il faut nous donner à Jésus dans le service des pauvres, comme autrefois notre Père s'est livré au service des lépreux ?

« Mais quels pauvres ? Ils sont rares dans ce pays au sol fertile ?

— Mon père, si vous le voulez, nous prendrons quelques orphelines sans fortune et sans parents que nous élèverons et auxquelles nous apprendrons un état. »

Quel directeur d'âme, quel pasteur n'aurait été ravi d'entendre pareil langage.

« Allez-donc, ma fille, répondit l'humble prêtre au comble de ses vœux, et faites-vous aider par toutes les Tertiaires libres de la Fraternité. »

Ainsi commença l'œuvre des orphelines de Macornay. Ainsi avait débuté Mère Marie de Jésus à Clairfontaine, dans son pays des Vosges.

Mlle Lorrain, à la tête d'une petite fortune, fournit le

local. Elle y reçut les jeunes filles orphelines du village les plus délaissées et partant les plus dignes d'intérêt. Bientôt d'autres vinrent des environs demander une place au nid qui leur paraissait si doux et si chaud. On n'eut pas le courage de leur fermer la porte. La colonie s'agrandit, il fallut abattre les cloisons et dilater le sanctuaire ; il fallut organiser l'œuvre plus savamment, lui procurer des ressources afin de lui permettre de vivre.

M. Roland et M^lle^ Lorrain ne faillirent pas à cette tâche. Des aides, des maîtresses d'ouvrage, on en trouva chez les Tertiaires. L'argent on le demanda au travail d'abord, selon l'avis et l'ordre de notre Père saint François, ensuite à la charité des riches et à la grande libéralité des pauvres. Finalement la Providence de Macornay était fondée en 1842, et bientôt après confiée aux Sœurs de la Charité de Besançon.

Mais la Révolution de 1848 les chassa de ce poste d'honneur comme de tant d'autres. Alors, nos Tertiaires franciscaines reprirent la place qu'elles avaient cru devoir céder à de plus fortes et de plus habiles qu'elles-mêmes ; mais cette fois avec la pensée au moins vague de ne plus recourir à des personnes étrangères. Comment y suffirait-on ? comment des femmes ayant des devoirs au dehors, dans leurs familles, chez leurs parents, près des malades de la paroisse, en viendraient-elles, non pendant quelques semaines, mais pendant des années et toujours, à conduire, à diriger, à faire fonctionner la Providence? Les Tertiaires étaient jeunes ; elles se confièrent hardiment à la grâce divine, et l'œuvre entra en plein exercice. Après quelques années cependant, l'inquiétude sur l'avenir se fit jour. Si la mort venait à frapper les plus robustes? Si la zizanie s'infiltrait dans les cœurs ? Si la maladie rendait impuis-

santes les premières ouvrières ? Graves et poignantes questions ! En France surtout, nous n'aimons guère les associations laïques. Il paraît certain, d'après l'expérience qu'on en a faite, que les Tertiaires elles-mêmes, non mariées et rassemblées en communautés libres, n'obtiennent pas toujours les résultats heureux qu'on avait espérés de leur religion.

Mettez les vœux, même avec le costume laïc, tout change de face. Il saute aux yeux, en effet, que, dans une communauté bien organisée, l'obéissance prenant toutes les volontés et les faisant agir sur un point précis, elles donneront nécessairement leur maximum d'énergie, et qu'on aura bien moins à craindre les défections, les moments d'arrêt, de fatigue, de découragement, menaces toujours suspendues sur les sociétés ou agrégations libres de dévouement et de charité. Sur la tombe de la Supérieure qui vient de mourir naît immédiatement une autre supériorité qui reprend l'œuvre de celle qui l'a précédée et travaille sans relâche, avec la grâce de Dieu, à lui donner toute la prospérité désirable. Dans une communauté aussi, la charité jurée et la sainte pauvreté épousée donnent des ailes aux tempéraments les plus lourds, transforment les natures les plus vulgaires, font en un mot des anges infiniment actifs, avec des hommes ou des femmes à peu près impuissants s'ils sont laissés à eux-mêmes.

Toutes ces pensées agitaient nos Tertiaires de Macornay. Le feu s'allumait peu à peu. Bientôt il éclata comme un incendie divin. Pourquoi toutes les filles ou veuves libres de l'association ne feraient-elles point un pas de plus sur le chemin de la vie parfaite ? Pourquoi le voile de la vie régulière franciscaine ne viendrait-il pas couvrir leur tête de modestie et d'honneur ? Qu'est-ce qu'une vraie Tertiaire

dans le monde sinon une âme qui aspire à se donner totalement dans la vie régulière du cloître, aussitôt que ses devoirs d'épouse, de mère, de fille dévouée à ses parents se détendront et lui permettront d'aller où elle aurait voulu se réfugier dès le commencement ?

On se trouva bientôt d'accord à la Providence. Il fallait qu'elle devînt une maison de Franciscaines régulières. M. Roland étudia devant Dieu cette transformation nécessaire. Il se mit en rapport avec le T. R. P. Archange, Provincial des Capucins de France, et par lui obtint de Rome les pouvoirs nécessaires pour donner le saint habit à celles qui voudraient le recevoir et ainsi commencer le noviciat d'une manière canonique. La cérémonie eut lieu le 4 octobre 1857, présidée par R. P. Célestin, capucin, alors en résidence au couvent des Clarisses de Poligny, dont il était devenu l'aumônier et le directeur.

On nomma Supérieure M^lle^ Lorrain : tout semblait la désigner à cette fonction. Elle avait fondé la Providence et lui avait procuré une maison. Si l'œuvre n'avait pas succombé sous le poids des besoins ; si elle avait résisté aux orages extérieurs et intérieurs qui l'avait menacée, c'était à l'énergie naturelle de M^lle^ Lorrain, à son intelligence, à son dévouement inlassable qu'on le devait. M. l'abbé Roland et le R. P. Célestin n'hésitèrent pas un instant.

Et cependant nous verrons dans la suite de cette histoire que Mère Lorrain, désormais Mère Saint-Joseph, mit à deux doigts de sa perte et faillit détruire pour toujours la Congrégation, après avoir fondé et entretenu l'Orphelinat de la Providence. Elle aussi avait une vocation qu'elle ne soupçonnait pas. Il lui fut donné de la suivre en fondant le monastère des Charpennes, près de Lyon, qui, aujourd'hui encore, est en pleine prospérité et rend de grands services

à l'Eglise par l'éducation qu'il donne à de nombreuses orphelines.

La vie de dévouement des filles de la Providence se continua sous le costume des néo-religieuses, et avec un règlement d'exercices de piété peu différent de celui qu'elles avaient suivi jusqu'alors. La transition parut facile. On accepta de grand cœur le nouvel ordre de choses ; l'avenir apparut couleur de rose aux ferventes novices ; elles purent s'imaginer qu'une ère de prospérité sans aucun nuage s'était levée devant leurs pas, et que rien, au moins de longtemps, ne viendrait la troubler.

C'était se tromper. Grandir dans l'épreuve et cheminer dans les larmes, tel est le sort de tout homme qui aspire au royaume des cieux; donc aussi et à plus forte raison le sort de toute famille religieuse appelée à rendre gloire à Dieu par le salut de tous ses membres.

Le premier heurt inquiétant vint de la Supérieure provisoire, Mère Lorrain. Femme d'une grande foi et d'une énergie de caractère peu commune, on n'avait jamais eu à se plaindre de sa direction jusqu'alors. Mais il y a un abîme entre la conduite d'un orphelinat et la direction d'une maison religieuse. Mère Lorrain, pas plus que ses Sœurs, n'avait été initiée par un noviciat sérieux à la vie de communauté ; elle ne savait ni l'importance de la prière et de la méditation faites à heure fixe, ni la mesure du travail matériel que pouvaient supporter à la continue ces personnes séparées du monde, ni enfin les degrés par lesquels, sans secousses et sans soubresauts, il fallait faire monter ces âmes assurément remplies de bonne volonté, mais timides et craintives, sur les sommets les plus élevés de la perfection.

Et puis, si on n'y prend garde, les qualités dégénèrent

parfois en défauts. La fermeté de caractère devient de l'obstination ; la volonté d'arriver au but se change en je ne sais quelle dureté qui ne sait plus ménager les personnes et sacrifie même des vocations très sérieuses, pour peu qu'elles paraissent ne pouvoir se plier aux exigences tyranniques d'une supérieure entêtée.

Tertiaire séculière, M^lle^ Lorrain sut garder la modération dans ses paroles, commander avec douceur et surtout ne demander à ses collaboratrices de la Providence qne ce qu'elles pouvaient donner de travail et de sacrifices. Supérieure de religieuses liées par des vœux, elle se départit de sa tolérance habituelle et crut n'avoir plus rien à ménager. On lui obéirait toujours puisqu'on l'avait promis devant les saints autels ; et d'ailleurs la passion de la souffrance volontaire n'avait-elle pas été pour plusieurs le motif déterminant de leur entrée dans la Congrégation ? De tout cela elle était convaincue. Alors la confiance absolue qu'elle avait en la pénétration de son intelligence et la droiture impeccable de son jugement s'affirma en toute circonstance. Elle devenait infaillible, ne pouvait plus se tromper. Bientôt elle n'admit plus qu'avec un dédain trop évident les conseils de l'amitié et les observations du Directeur, M. l'abbé Roland.

Intrépide au travail, elle exigeait que toutes les Sœurs eussent même ardeur et même endurance. Parce que le ciel lui avait départi un tempérament très robuste et sans grands besoins, elle s'imaginait que ses subordonnées ne souffraient pas ou ne souffraient que très peu des veilles prolongées outre mesure et du manque criant de nourriture sérieuse.

La Providence de Macornay, sans ressources extérieures, ne vivait guère que du travail des orphelines et de leurs

maîtresses. Mère Lorrain, qui tenait à jour le livre des recettes et des dépenses, comme dans les ménages besogneux, multiplait les heures de travail au dépens du sommeil nécessaire, aux dépens surtout des exercices religieux qui reposent le corps en exaltant l'esprit. Quant aux menus quotidiens, nous avons entendu raconter, par des témoins oculaires, qu'ils se composaient trop souvent d'un morceau de pain sur lequel les convives faisaient passer, à tour de rôle, un morceau de lard assez dur pour ne pas se laisser entamer facilement.

M. Roland, qui entendait les plaintes, souffrait beaucoup de cet état de choses, mais ses avertissements trop paternels n'obtenaient pas grand succès. Mère Lorrain le trouvait trop mou et déjà fatigué par ses multiples ministères. Dieu sait cependant les sacrifices que ce saint prêtre s'était imposés pour soutenir l'œuvre de la Providence et ses religieuses ! Mais elle seule, la pauvre supérieure, comprenait la situation, elle seule savait la vraie marche à suivre; ce que l'on pouvait raisonnablement demander à une communauté, ce qu'on était en droit d'en obtenir.

La corde se tendait chaque jour avec plus de raideur et menaçait de se briser quand un incident heureux vint opérer la diversion nécessaire. Mère Lorrain accepta d'établir et établit en effet un orphelinat de jeunes filles aux Charpennes, près de Lyon. Elle choisit à Macornay les sujets qui lui étaient le plus attachés et, avec elles, s'en alla habiter le nouveau couvent.

De ce fait qu'il existait deux maisons, Mère Lorrain devenait Supérieure générale et devait confier à une autre Mère la direction de Macornay. Son choix tomba sur une personne qui, paraît-il, était beaucoup au-dessous de la tâche. Les difficultés, dès lors, au lieu de s'aplanir devinrent

plus grandes et plus inextricables qu'auparavant. La communauté allait quand même son train, mais comme un homme qui marche, tantôt les pïeds appesantis par une boue épaisse, tantôt blessés par des pierres tranchantes, tantôt retenus par des épines qui percent cruellement les chairs. La fatigue accablait les plus robustes ; l'idée d'une dissolution prochaine hantait les âmes désolées.

C'est alors que Dieu intervint par un de ces coups qui paraissent comme une conséquence naturelle de faits déjà existants, mais qui n'en sont pas moins le fruit d'une grâce et d'une action extraordinaire de la Providence.

Une troisième fondation à Saint-Maurice-en-Valais, où la nouvelle Supérieure de Macornay fut envoyée, détermina la nomination de Mère Marie de la Croix comme supérieure de la maison-mère. Cette religieuse était entrée depuis peu dans la Congrégation, mais ses talents naturels, son éducation distinguée, le sérieux de son esprit, la religion profonde qui était comme l'âme de sa vie, enfin le sacrifice qu'elle avait dû consentir pour quitter le monde l'avaient désignée, dès les premiers jours, à Mère Lorrain comme une des colonnes les plus fortes destinées à soutenir la Providence contre tous les orages. Elle la nomma donc Supérieure, et nous devons l'en remercier puisque Mère Marie de la Croix ne tardera guère à relever et à transformer complètement cette maison branlante,. aidée dans cette œuvre difficile par Mère Marie de Jésus, l'héroïne chrétienne de ce livre. Elle mérite aussi d'en être louée, car elle n'ignorait pas que Mère Marie de la Croix souffrait plus que toutes les autres Sœurs de la direction donnée jusqu'alors au couvent et avait manifesté, à plusieurs reprises, le désir de donner la paix à son âme en passant dans un monastère à traditions plus anciennes et gouverné avec la sagesse des saints.

Mère Marie de la Croix accepta, non sans angoisse, le fardeau qu'on lui offrait, mais enfin elle accepta. C'était la volonté de Dieu, c'était le salut de Macornay. En ce moment même lui arrivait l'âme sœur qui devait l'aider et donner à la Congrégation l'essor nécessaire à toute vie qui doit grandir et durer.

CHAPITRE XVIII

Mère Marie de Jésus à Macornay. — Hésitations. — Première conférence religieuse. — Maîtresse des Novices. — Difficultés intérieures et extérieures. — Séparation des Charpennes et de Macornay. — Saint Joseph économe du couvent. — Il paie les dettes et donne du travail.

A plusieurs reprises, saint Antoine de Padoue, l'ange conducteur de Mère Marie de Jésus, lui avait montré, dans une vision de l'esprit, Macornay, ce petit village du Jura où devaient prendre fin les agitations et les pérégrinations de sa vie. Elle avait vu, comme avec les yeux de sa tête, la maison achetée par Mère Lorrain, la communauté établie par M. l'abbé Roland, le va-et-vient pieux des Sœurs occupées à leurs emplois, et le Saint lui avait dit : « C'est là que tu trouveras ton refuge », ce que l'événement vérifia pleinement, puisque si l'on dut, bientôt après son entrée, émigrer à Lons-le-Saunier, ce fut toute la communauté qui changea de logis, non de règles à observer, ni de but à atteindre.

Encore un peu cependant, et Mère Marie s'arrêtait en chemin. Arrivée à Dijon, elle se souvint qu'une de ses compagnes de Paris s'était retirée chez les Clarisses de Poligny et y avait fait profession. Elle voulut la revoir dans cette maison tout embaumée encore, après quatre siècles, des vertus de sainte Colette.

Les portes s'ouvrirent à deux battants pour la recevoir.

L'abbesse, son amie, devenue Mère Marie du Sacré Cœur, et toutes les Sœurs l'entourèrent et lui firent fête. Elle dut vaincre ses répugnances à parler de ses affaires personnelles et leur raconter par le menu ses voyages, ses travaux, ses multiples épreuves. Il lui fut plus aisé et plus doux d'exalter, devant ces âmes d'élite, l'amour et les tendresses de Jésus pour ses épouses religieuses et tous ceux qui l'aiment. A la voir et à l'entendre, on conçut une haute idée de sa religion, et le désir violent de la conserver dans leur famille de Sainte-Claire monta du cœur à l'esprit de ces excellentes Clarisses.

Mais Mère Marie du Sacré Cœur, qui connaissait le fort et le faible de son ancienne compagne, coupa court à toutes les négociations en faisant observer que la santé si chétive de la voyageuse ne résisterait pas huit jours au régime des Clarisses, même dans une maison d'Urbanistes : qu'il ne fallait pas penser à la retenir, Mère Marie de Jésus ayant besoin de beaucoup d'air et de soins tout particuliers, deux choses qu'on ne pouvait lui assurer dans leurs monastères.

Cependant les bonnes Mères la voyaient avec appréhension se diriger vers Macornay, sans doute parce que les nouvelles venues de là-bas ne leur paraissaient pas rassurantes. Elles lui dirent leurs craintes, et la Mère abbesse ajouta : « Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de retourner à Paris chez les Sœurs aveugles où les enfants de Mère Saint-Paul vous désirent, où les âmes sont bonnes, droites, bien disposées, dans la première fraîcheur d'une nouvelle fondation, où vous pourrez, comme maîtresse des novices, procurer largement la gloire de Notre Seigneur et acquérir de très grands mérites.

Mère Marie Jésus hésita un instant sur le parti à prendre. Retourner à Paris lui parut contraire à la volonté

divine. Elle avait quitté la maison des aveugles pour suivre sa vocation franciscaine ; elle était sortie de Paris pour le même motif, parce qu'il ne se trouvait pas d'autre couvent franciscain dans cette grande ville. Devenir Clarisse, on venait de le lui déclarer sans ambage, et du reste elle le savait bien, c'était impossible. D'un autre côté entrer à Macornay, pour en sortir après quelques semaines, quelques jours peut-être, l'aventure ne paraissait pas très attrayante. Que faire alors et que décider? Son grand sens des choses la sauva.

Elle n'était plus qu'à une heure de Macornay, et ses supérieurs légitimes, les PP. Capucins de Paris, l'y envoyaient ; pourquoi s'arrêter en chemin si près du but? Si la situation là-bas était réellement ce que semblaient craindre les Clarisses de Poligny, si pénible que lui apparût un nouveau départ, elle accepterait ce sacrifice, persuadée que Dieu, qui l'avait jusqu'alors conduite comme par la main, ne l'abandonnerait pas.

Il appartient aux âmes prédestinées de passer par les angoisses les plus diverses et les plus crucifiantes. Elles doivent être conformées au modèle unique, Jésus-Christ, qui a pris pour lui toutes les infirmités de ses frères, sauf le péché, et a été rassasié de toutes les douleurs.

Mère Marie de Jésus, en quittant les bonnes Sœurs de Poligny et en s'acheminant vers Macornay, ne pensait pas que cette solitude dût la retenir bien longtemps, et le pressentiment qu'elle en avait ne la trompait point, mais dans un sens tout autre que celui qui flottait dans son esprit. Macornay, grâce à la présence de Mère Marie de Jésus et sous l'influence de ses vertus, deviendra bientôt trop étroit pour les épouses du Maître qui demanderont à y entrer. Il faudra, malgré toutes les difficultés, le remplacer par un

autre couvent plus vaste, bâti non plus sur les terres basses d'un village perdu dans un pli de terrain, mais sur les flancs ensoleillés de la colline qui commande à la ville de Lons-le-Saunier. Mère Marie de Jésus ne venait pas à Macornay pour y être soutenue et fortifiée, mais pour relever, soutenir, fortifier cette institution battue par les vents contraires et destinée, semblait-il, à une ruine prochaine.

A la gare de Lons-le-Saunier, elle trouva Mère Marie de la Croix, sa supérieure, et Sœur Marie du Sacré Cœur qui l'attendaient et ne la connaissaient pas, se demandant s'il fallait chanter le *Te Deum* ou réciter un acte de conformité à la volonté de Dieu sur celle qui leur arrivait. Elle rapporte naïvement dans ses mémoires que ces deux excellentes religieuses, destinées à devenir bientôt ses amies intimes et ses collaboratrices les plus fidèles, lui firent à première vue un impression assez pénible. Pourquoi? Par une permission de Dieu peut-être, ou bien parce que les critiques entendues à Poligny hantaient son esprit et pesaient trop lourdement sur son cœur.

Réservée, parlant à peine, après les premiers mots de bienvenue elle suivit ses guides qui la conduisirent chez M. l'Abbé Roland, Supérieur de la communauté.

Que fut cette première entrevue de deux âmes si bien faites pour se comprendre, si ardentes l'une et l'autre dans l'amour et le sacrifice? Banale ou d'une importance décisive? nous ne trouverons rien ni dans les mémoires de Mère Marie de Jésus, ni dans les chroniques de la Congrégation qui nous le fasse connaître. Au sortir de la maison de M. Roland, on gagna la solitude de Macornay quand déjà la nuit venue étendait ses voiles sombres sur le village et toute la campagne environnante. Le lendemain, dès l'aurore, Mère Marie de Jésus, après une

nuit passée en oraison plutôt que livrée au sommeil, sortit de la maison pour reconnaître la terre où Dieu l'avait amenée. Mais elle s'aperçut bien vite que les grandes lignes de la Providence et tous les détails même, soit de la maison, soit des jardins et du paysage lui étaient familiers. Saint Antoine de Padoue les lui avait montrés dans une telle lumière et avec un relief si puissant qu'elle ne pouvait s'empêcher de les saluer comme des connaissances déjà anciennes.

La vue de la communauté lui fut très agréable. La simplicité, la loyauté, la joie qui resplendissaient sur les figures gagnèrent son cœur. Ce jour-là même, elle demanda d'échanger son habit de Franciscaine de Paris contre l'habit des Franciscaines de Macornay qui n'était pas tout à fait de la même coupe ni du même modèle. M. l'abbé Clément, alors aumônier de la communauté, l'encouragea de son mieux en lui faisant voir le bien à réaliser par son expérience de la vie religieuse, sa parfaite connaissance des règles et l'ascendant que Dieu lui avait donné sur tous ceux qui se mouvaient dans son orbite. M. l'abbé Clément était un prêtre selon le cœur de Dieu, sensé, pieux, dévoué ; sa parole fit passer dans le cœur de sa nouvelle fille la confiance qui débordait du sien. Alors l'horizon lui parut plus net de nuages menaçants, et l'avenir à Macornay moins sombre que certains avis et ses propres pressentiments ne le lui avaient laissé supposer.

Restait à s'entendre avec Mère Lorrain, Supérieure générale qui, pour l'heure, se trouvait aux Charpennes. Prévenue de l'arrivée de Mère Marie de Jésus, elle ne tarda guère à venir. Le R. P. Stanislas lui avait annoncé cette postulante déjà professe. Il avait dit sa vie passée dans les bonnes œuvres, son intelligence supérieure des choses di-

vines, ses vertus dépassant la moyenne mesure, et aussi les grâces de choix dont Dieu la favorisait. Mère Lorrain reconnut vite le bien fondé des éloges accordés par le Père à Mère Marie de Jésus. Pleine de prévenances et aux petits soins pour la nouvelle venue, elle la disposa en sa faveur. « Je préférais, écrit Mère Marie de Jésus, le caractère de Mère Lorrain à celui de Mère Marie de la Croix, parce qu'elle était remplie d'attentions à mon endroit. »

Ce jour-là même, elle lui demanda de vouloir bien donner une conférence spirituelle à toute la communauté. C'était la prendre au dépourvu, sans aucune préparation possible ; son embarras parut extrême et se peignit en vives couleurs sur son visage ; mais comment résister ? Elle aimait si fort l'obéissance ! Elle parla donc ; sur quel sujet ? nous l'ignorons et peu importe. Ce qui est certain, c'est qu'à l'instar de son grand ami et protecteur saint Antoine de Padoue prêchant son premier sermon improvisé aux ordinands franciscains et dominicains, elle étonna, elle ravit toutes ces bonnes religieuses de Macornay, qui jamais n'avaient entendu pareils accents de foi et d'amour. Plus que toutes les autres, Mère Lorrain en fut charmée. Eh bien ! dit-elle aux Sœurs, qu'en pensez-vous ? N'est-ce pas un vrai trésor que la bonté de Dieu nous a envoyé ? N'est-ce pas une sainte toute faite que cette religieuse ? Ne vous paraît-il pas qu'elle est toute désignée pour la charge de Maîtresse des novices ?

L'avis fut unanime. On résiste peu ou plutôt on ne résiste pas à la sainteté qui éclate, car c'est Dieu, beauté infiniment désirable, qui apparaît à nos yeux dans les saints. L'humanité ne s'y trompe jamais.

« Eh bien ! alors, s'écria Mère Lorrain, si nous la nommions Maîtresse des novices ? » « Oh ! oui, ma Mère, sans tarder, elle nous fera du bien. »

Et venant trouver la conférencière, la Supérieure générale lui dit sans autre préambule : « Ma Mère, tout va bien, vous avez conquis du premier coup les sympathies ardentes de la communauté. Je vous nomme Maîtresse des novices, et vous entrerez en charge dès ce soir.

On voit par cet épisode l'état embryonnaire dans lequel se trouvait encore, après plusieurs années, la maison de Macornay. On y avait toujours eu une Maîtresse des novices, mais les besoins d'une communauté naissante et nécessairement assez pauvre en sujets capables de remplir une charge si difficile avaient obligé la Supérieure à en

changer souvent. Mère Marie de Jésus arrivait à peine ; vite on la nomme, sans doute parce que la place est vacante pour le moment, et sans autres raisons déterminantes que le témoignage du R. P. Stanislas, confirmé par la conférence spirituelle qu'on vient d'entendre. Dans un monastère organisé, en possession de sa vie, la bonne Mère eût pris son rang parmi les religieuses et attendu l'heure du Chapitre pour remplacer, s'il y avait lieu, la maîtresse des novices. Ici, rien de stable n'existait. Mère Lorrain fit quand même un coup de maître en nommant à cette importante fonction celle qui lui parut apte à la remplir dans toute sa perfection.

Saint Antoine de Padoue, très savant, très saint, très élevé dans la contemplation, ne trouva personne au Chapitre des Nattes qui fît attention à lui et le demandât pour son couvent. Il fallut qu'un Gardien qui cherchait un prêtre le vit abandonné, chétif, sans emploi, et l'emmenât avec lui, comme un prêtre incapable de faire autre chose que de célébrer le saint Sacrifice de la Messe. Et pendant deux ans, il ne vint en pensée à personne que ce frère Antoine serait un jour appelé l'Arche du Testament et le Marteau de Dieu sur les hérétiques.

Mère Marie de Jésus entre de prime saut dans la charge la plus importante de sa communauté. Aussi bien Dieu ne la destinait pas à briller du même éclat que saint Antoine dans le ciel des élus.

Mère Lorrain, après ce haut fait, retourna aux Charpennes, son couvent de prédilection, où sa nièce, Sœur Marie Joseph, maîtresse des novices, formait à la vie religieuse un certain nombre de jeunes filles devant bientôt prononcer les vœux de leur profession. Avec elles vivaient aussi des postulantes venues de Lyon et d'ailleurs, qui dé-

siraient recevoir le saint habit. Mère Lorrain pensa que tout ce petit monde, sous la direction de Mère Marie de Jésus, se préparerait admirablement et rapidement soit à la prise d'habit, soit à la profession, et, sans y réfléchir davantage, elle les envoya à Macornay. Sœur Marie Joseph, leur maîtresse, les amena, au nombre de huit, à la maison-mère.

On allait faire grand, cette fois. Jamais, depuis la naissance de la Congrégation, on n'aurait vu si belle cérémonie, on n'aurait affirmé aussi magnifiquement la vitalité de la Providence. Le R. Père Bruno, plus tard Procureur Général des Capucins, et que nous retrouverons au cours de cette histoire dans la grande affaire du scapulaire de saint Joseph, prêchait par hasard dans l'église de Poligny. Monsieur Roland lui dépêcha Mère Marie de la Croix pour le prier de venir donner la retraite préparatoire et ensuite recevoir les vœux des nouvelles professes. Il y vint en effet, sans se douter des incidents fâcheux qui allaient se produire et préparer la séparation de Macornay et des Charpennes.

Dans la visite canonique en usage avant les vœux, le R. Père Bruno reçut à son tribunal Sœur Marie Joseph, nièce, comme nous l'avons dit, de la Supérieure générale. Elle lui avoua sans aucun détour que sa volonté bien arrêtée n'était pas de demeurer dans la Congrégation franciscaine dont sa tante était Supérieure, mais d'entrer à la Visitation de Dijon. Tout surpris, le Père lui demanda quelles étaient les raisons qui la déterminaient à quitter un Institut où elle vivait depuis plusieurs années, où elle exerçait même la charge de Maîtresse des novices.

A son grand étonnement, elle lui répondit que sa tante seule, par sa manière de conduire la Congrégation, la forçait

à se réfugier chez les filles de saint François de Sales, pour lesquelles du reste avaient été les premières aspirations de sa jeunesse. « Rien de sérieux, lui dit-elle, n'a été enseigné aux filles que j'ai amenées ici sur les obligations de leur état. » Le noviciat n'existe que de nom ; enfin la vie active au service des orphelines absorbe complètement et Mère Lorrain et les religieuses placées sous ses ordres immédiats. »

Le Père Bruno, homme de grand jugement et très habile à démêler une situation, après avoir pesé les révélations qui lui étaient faites, non par une ennemie de Mère Lorrain, mais par sa propre nièce, animée, comme il paraissait, des meilleures intentions, s'enquit discrètement, près des Mères et des Sœurs des deux maisons, de la réalité des choses. Son enquête terminée, il décida de ne donner le saint habit qu'aux postulantes de Macornay et de le refuser à celles qui étaient venues des Charpennes.

Le coup fut rude pour Mère Lorrain. Elle crut le parer en ordonnant de sa pleine autorité aux postulantes de Macornay et aussi à tout le noviciat de venir s'installer aux Charpennes. Cette maison, qui avait ses préférences, devenait par le fait même la maison-mère de l'Institut. Macornay restait simple succursale à la dévotion de la Supérieure générale résidant aux Charpennes.

Mère Lorrain avait-elle le droit de disposer ainsi de l'avenir de la Congrégation? Les Mères de Macornay, Mère Marie de la Croix en particulier, après s'être renseignée près du Père Bruno, ne le pensèrent pas. M. Roland, de son côté, s'opposa formellement à ce coup d'état, et voilà le trouble en permanence là où la paix féconde aurait dû règner ; l'état de guerre au lieu de la concorde fraternelle, absolument nécessaire à la vie religieuse.

L'évêché de Saint-Claude fut touché de l'affaire. M. l'abbé Perrard, supérieur du Grand Séminaire de Lons-le-Saunier et plus tard, à la mort de M. Roland, Supérieur de la Providence, interposa son autorité. Désireux d'apaiser la querelle en ménageant les deux parties, il proposa l'accommodement suivant. Mère Marie de Jésus avec son noviciat s'en irait aux Charpennes mais pour deux années seulement, après quoi elle reviendrait à Macornay, qui resterait ainsi maison-mère, à moins que, par un arrangement ultérieur les deux maisons ne devinssent autonomes, possédant chacune leur noviciat et n'ayant plus entre elles que des relations de fraternité, non de subordination et de dépendance.

A première vue la combinaison ne manquait pas de sagesse et paraissait très acceptable aux deux parties. Cependant Mère Marie de la Croix n'y voulut rien entendre. « Tenez pour certain, dit-elle à M. Perrard, que si Mère Marie de Jésus va aux Charpennes, ce sera pour peu de temps. Je vous affirme qu'elle n'y restera pas. Je la connais assez, depuis le peu de temps qu'elle est parmi nous, pour prévoir que le milieu ne lui plaira point et qu'elle le quittera au premier jour.

— Mais si elle ne peut s'y plaire, reprit le Supérieur, eh bien ! elle reviendra à Macornay, je l'y autorise d'avance.

— Eh non ! elle n'y reviendra pas. Le désarroi de notre vie religieuse, les difficultés tant pécuniaires que spirituelles où nous nous débattons péniblement sont loin de l'édifier. Je crains donc que la demi-mesure que vous nous proposez ne donne satisfaction à personne, et qu'avant peu, si vous passez outre, l'œuvre de la Providence ne s'écroule comme un mur lézardé sous l'effort du premier orage. »

Mère Marie de la Croix parlait selon sa conscience. Ce n'était pas, hélas ! la paix forte et féconde promise par l'Evangile qui régnait à Macornay, mais les sollicitudes inquiètes du lendemain, mais les tiraillements, mais la suspicion et les murmures. Mère Lorrain, très riche nature, pleine de généreuses initiatives, manquait peut-être de cet esprit d'humilité qui se défie de soi, prend conseil et n'agit jamais qu'en pleine connaissance de cause et pour la plus grande gloire de Dieu. De plus, comme nous l'avons déjà remarqué, n'ayant pas fait de noviciat régulier, elle ne connaissait que très imparfaitement le but que se propose la vie franciscaine et les moyens qu'elle emploie pour l'atteindre. Elle n'était point initiée, pour tout dire en un mot. Or, rien ne peut suppléer à cette formation première du noviciat. Essentiellement active, elle laissait assez souvent la chapelle pour l'ouvroir, la prière intense et profonde pour les relations utiles à la communauté. C'est du moins ce que l'on croit entrevoir dans les peintures qui nous sont faites de son supériorat, soit à Macornay, soit aux Charpennes.

Ajoutons cependant que, séparée de Macornay et confinée dans son nouveau couvent, elle lui donna une impulsion si heureuse qu'aujourd'hui encore il est en pleine prospérité, riche de vocations précieuses, dévouées à l'éducation de nombreuses orphelines. Dieu voulait cette séparation, bien que les causes n'en fussent pas très agréables à son Cœur. Et combien de fois, dans l'histoire des Ordres religieux de femmes, et même d'hommes, ne trouverons-nous pas le même fait? La Congrégation des Frères Maristes ne s'est-elle pas scindée après quelques années de vie commune entre les Frères et les Pères, pour former ces deux sociétés, si utiles à l'Eglise, que nous connaissons sous le nom de Pères et de Frères Maristes?

Revenons à notre récit. M. l'abbé Perrard, persuadé qu'il était plus à même de juger sainement de la situation que ses religieuses, persista dans son idée et appela près de lui Mère Marie de Jésus.

« Ma Mère, lui dit-il, je compte sur votre bonne volonté, vous irez aux Charpennes et, si vous n'y pouvez tenir, ce qui est bien possible, vous nous reviendrez à Macornay.

— J'irai, répondit-elle, où vous m'enverrez, vous avez sur moi toute autorité. Cependant je ne veux point vous le cacher, si je sors des Charpennes, ne comptez pas sur mon retour en cette maison de Macornay. Nos Pères de Lyon sont loin d'être satisfaits de la manière dont elle est gouvernée et dirigée. J'irai les trouver et m'en remettrai à leur prudence pour mon avenir. »

C'était clair et modeste tout à la fois. M. l'abbé Perrard vit à quoi il s'exposait en urgeant l'ordre qu'il avait donné et, revenant à l'heure même sur ses pas, il dit à Mère Marie de Jésus : « Eh bien ! faites donc vos vœux de religion entre les mains de M. Roland, directeur de la communauté. » C'était, si elle y consentait, l'attacher sans retour à Macornay.

Tout heureuse de cette solution, elle s'en vint trouver le saint fondateur et directeur. Mais il commençait à vieillir ; les difficultés lui étaient devenues très pénibles ; il craignit sans doute les reproches ou même le ressentiment de Mère Lorrain et, à aucun prix, ne voulut recevoir les vœux de Mère Marie de Jésus.

La difficulté devenait inextricable. Que faire ? que décider ? de quel côté se tourner ? des hommes, des saints eussent été indécis, et de pauvres religieuses, ne sachant trop si elles appartenaient à Macornay ou aux Charpennes, quelle décision leur fallait-il prendre, excluant toute crainte

de se tromper ? Mère Marie de la Croix penchait pour un parti désespéré. Avec Mère Marie de Jésus et celles qui se décideraient à la suivre elle dirait un adieu définitif à ce village troublé et malheureux de Macornay, elle s'en irait à la recherche d'une petite maison où l'on essayerait de vivre dans la prière et la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Notre Seigneur n'a-t-il pas dit à ses apôtres : « Si l'on vous reçoit mal en un lieu, passez dans un autre. »

Disons pourquoi Mère Marie de la Croix voulait avoir Mère Marie de Jésus pour compagne dans son exode. Depuis l'arrivée de la Maîtresse des novices, elle l'avait étudiée, on peut le dire, de très près. Le résultat fut qu'elle conçut pour cette nouvelle Sœur une estime profonde et une véritable admiration. Mère Marie de la Croix, femme d'apparence plutôt sévère et qui formait un contraste frappant avec la Mère Lorrain, pleine d'attentions pour la nouvelle venue, subit à son tour le charme naturel et surnaturel qui s'exhalait de Mère Marie de Jésus. Elle l'aima. Aussi, quand elle entendit l'ordre de partir pour les Charpennes, ses larmes coulèrent, silencieuses, et trahirent le sentiment qni agitait son âme.

Mère Marie de Jésus, qui jusqu'alors n'avait eu pour la Supérieure si réservée de Macornay qu'un attachement très médiocre, vit ces larmes révélatrices. Elle se sentit aimée, aimée saintement et pour Dieu ; aussitôt elle donna son cœur qui était très tendre et très bon. Ce ne fut pas le coup de foudre plus ou moins fantaisiste et passionnel des romans, oh non ! mais le rayon céleste montrant à deux âmes prédestinées qu'elles étaient sœurs et que Dieu les voulait étroitement unies dans son amour.

Il est dit de Notre Seigneur qu'ayant regardé le jeune

homme fidèle à tous ses devoirs, il l'aima. Ainsi en fut-il de nos deux Mères de Macornay.

Les Anges virent la scène muette et comprirent que ces deux religieuses marcheraient la main dans la main jusqu'à la mort, se soutenant dans la peine, s'encourageant dans l'épreuve, se félicitant dans la prospérité, travaillant à l'envi au salut des âmes et à la gloire de Jésus dans la vie franciscaine.

Mère Marie de la Croix, plus énergique peut-être que son amie, en tout cas Supérieure du monastère, prit sans tarder sa résolution. Ici nous ne pouvons rien, vous le voyez. Eh bien! partons. La terre est immense qui s'ouvre devant nos pas; nous trouverons bien quelque part le creux du rocher qui abritera notre vie en l'unissant à celle de Jésus.

Cette scène nous rappelle un peu la fuite de sainte Thérèse et de son frère pour la Thébaïde qu'ils avaient rêvée; l'oncle de ces chers enfants les rejoignit bientôt et les ramena fort attristés au logis paternel. Nos religieuses n'eurent pas même la consolation de sortir du monastère. Devant elles se dressa l'ombre de Monsieur Perrard qui, au nom de l'évêque, leur interdit toute tentative de fuite. Il fallut bien obéir, puisque Jésus lui-même avait commandé. On reprit le harnais qui avait paru si lourd, on se remit à vivre comme la veille, attendant de la bonne Providence et de l'avenir une solution satisfaisante à tous les problèmes délicats qui étaient sur le tapis. Jésus, qui les aimait, ces femmes au cœur droit et bon, ne tarda guère à les visiter et à les tirer d'embarras.

M. l'abbé Perrard s'était promis de dénouer le nœud de cette affaire, dût-il pour cela le trancher d'un coup d'épée. En secret, il ouvrit des négociations avec Mère Lorrain

et, un beau jour, quand il les eut assez avancées, il prit avec lui Mère Marie de la Croix et s'en vint aux Charpennes où Mère Lorrain les reçut avec le respect que méritait le Vicaire Général de son diocèse d'origine.

On traita immédiatement de la séparation des deux maisons. Macornay appartenait à Mère Lorrain, mais les besoins de plus en plus grands de la communauté avaient nécessité des emprunts successifs dont le total était considérable, environ 70.000 francs. Il semblait juste que les religieuses des Charpennes, qui en avaient profité, prissent leur part de la dette. Mais la Mère Lorrain, froissée sans doute de la défiance qu'on lui témoignait, se refusa obstinément à payer quoi que ce fût. Elle abandonnerait Macornay avec ses dépendances à Mère Marie de Croix, mais sous la condition expresse que toutes les dettes resteraient à sa charge. Puisqu'on la chassait, on devait admettre qu'une compensation lui était due. C'était celle-là qu'elle exigeait.

M. l'abbé Perrard, navré de cette obstination, mais décidé à en finir, signa et fit signer à Mère Marie de la Croix tout ce que voulut la Supérieure des Charpennes, redisant, pour l'encourager, le proverbe connu : « Que plaie d'argent n'est point mortelle, » et aussi qu'on ne pouvait acheter trop cher le bienfait inestimable de la paix religieuse. Le contrat de vente fut signé au profit de Mère Marie de la Croix, le 18 mars 1864.

Cependant, le R. P. Bruno protesta contre la condition draconienne de ce contrat qui, sans être absolument contraire à la justice, ne laissait pas de causer un grave dommage à la partie prenante et pouvait acculer la Providence à une faillite. C'était trop tard, et du reste Mère Lorrain aurait-elle pu, avec son nouveau couvent à peine fondé, trouver les fonds qu'on lui demandait?

Restait de chercher le moyen d'abord de payer les intérêts annuels de la grosse somme et ensuite d'amortir la créance. Le Père Bruno conseilla de recourir à la table du Seigneur c'est-à-dire à l'aumône, selon le conseil de saint François. Mère Marie de Jésus avait quêté jadis à Paris, à Périgueux, à Bordeaux; nos lecteurs se souviennent des succès qu'elle avait obtenus. Elle avait rapporté trois cents francs à sa pauvre maison ; elle goûta donc médiocrement pour elle-même le conseil du R. Père. La quête qui se faisait pour les besoins ordinaires du couvent fut continuée, sans recevoir aucune extension, jusqu'au jour où on la supprima tout à fait.

D'accord en cela avec la Mère Maîtresse des novices, qui sans doute lui en avait suggéré l'idée, Mère Marie de la Croix constitua solennellement saint Joseph économe et frère quêteur de la maison. A lui désormais d'éteindre la dette ; à lui de fournir le pain quotidien aux servantes et aux épouses de son Fils Jésus ; à lui de dilater, de transformer le pauvre petit monastère de Macornay, selon que l'exigerait le nombre toujours croissant des postulantes. N'avait-il pas trouvé des millions pour l'œuvre des Petites Sœurs des Pauvres? Sainte Thérèse n'a-t-elle pas assuré que saint Joseph exauce toujours les prières des véritables serviteurs de Dieu qui recourent à sa puissance et à sa bonté?

Voilà donc le bon saint chargé de tout à Macornay. Si l'affaire tourne mal, il en sera responsable. Mère Marie de Jésus qui affectionnait tendrement le Bienheureux Epoux de la très sainte Vierge et le servait en grande familiarité, le lui dit et répéta, le priant d'y donner toute son attention et de ne pas se couvrir de confusion par son oubli ou son indifférence.

Saint Joseph répondit à cette confiance filiale par un coup d'état. Il attendit vingt-quatre heures, et une personne, qu'il avait conquise par ses bienfaits, apporta plus de cinq mille francs à la Supérieure, Mère Marie de la Croix. On vit dans ce fait un vrai miracle, car la donatrice avoua qu'avant ce jour, elle ne connaissait pas même l'existence de Macornay.

Mère Marie de Jésus, tout heureuse, répandit son âme en actions de grâces et sentit redoubler sa confiance en la bonté du saint Patriarche ; elle ne douta plus de l'avenir. Saint Antoine de Padoue l'avertissant qu'elle arrêterait à Macornay la course mouvementée de sa vie ne l'avait point trompée. Notre Seigneur fit le miracle de Cana, nous disent les saints Pères pour s'attacher définitivement les apôtres qu'il avait appelés des bords de la mer de Tibériade et des confins de la Judée. Ainsi pouvons-nous croire que le miracle des cinq mille francs, apportés à Macornay par une inconnue et à l'heure où ils étaient absolument nécessaires, mit Mère Marie de Jésus dans cette confiance parfaite qui n'hésite plus et obtient tout ce qu'elle demande et tout ce qu'elle veut.

Le miracle, du reste, se continua au grand ébahissement de toutes les religieuses, des Supérieures de la maison, et aussi des étrangers qui, pendant si longtemps, avaient gémi sur l'indigence et l'état misérable de cette pauvre fondation. L'atmosphère s'était purifiée, le soleil divin pénétrait tout d'une chaleur féconde, la vie montait en effluves puissants et allait produire des fruits merveilleux de charité et de sainteté.

Une bonne personne des montagnes du Doubs, retenue par la maladie sur un lit de douleur, fit dire à nos Sœurs de venir la visiter. On y alla, croyant simplement accom-

plir une œuvre de consolation, et quelle ne fut pas la surprise des Sœurs quand l'infirme leur offrit une somme assez considérable, plus de 3,000 francs, avec cette seule

S. JOSEPH,
Econome de la Communauté.

condition qu'on emploierait l'argent à élever des orphelines ! Or, c'était le but premier que s'étaient proposé les fondateurs du couvent.

Saint Joseph mena si rondement la campagne que bientôt les dettes, qui avaient tant effrayé le Père Bruno, se

trouvèrent éteintes. Ce n'était pas peu de chose pour de pauvres Sœurs sans ressources, n'ayant d'autre gagne-pain que le travail de leurs doigts, tant est riche le grand Patriarche qui reçut la mission de garder et de nourrir l'Homme-Dieu de Bethléhem et de Nazareth ! Il donne le morceau de pain nécessaire au pauvre chemineau ; il jette les millions sans compter, quand il faut bâtir les grandes basiliques ou nourrir des peuples entiers d'indigents et d'abandonnés.

Non seulement saint Joseph éteignit les dettes de Macornay, mais il envoya du travail rémunérateur à nos religieuses et à leurs orphelines. Bientôt, grâce à lui, on se trouva nanti d'une somme de 24,000 francs. Dans les arrangements secrets avec Mère Marie de Jésus, il avait été convenu que bientôt on abandonnerait Macornay, maison malsaine, trop petite et trop éloignée de la ville d'où venaient presque tous les travaux de couture et de broderie qui occupaient et faisaient vivre l'orphelinat, et c'est en prévision de ce changement de domicile que saint Joseph avait versé dans leur bourse une réserve aussi importante.

CHAPITRE XIX

Les suites de la séparation. — Les Constitutions. — Prospérité de Macornay. — Lettre à saint Joseph. — Etablissement à Grenoble. — Suppression des Sœurs converses.

Avant de continuer notre récit, qu'on nous permette de revenir un instant sur les suites et les effets de la séparation des deux communautés, autrefois unies sous un même commandement. Mère Marie de Jésus, en tout ce qui se passa, ne paraît pas au premier plan ; elle était depuis trop peu de temps à la Providence de Macornay, mais son âme sœur, Mère Marie de la Croix, ne faisait rien sans avoir consulté la Maîtresse des novices et soumis à son jugement, d'une rectitude et d'une sûreté admirables, les propositions qui lui étaient faites et les décisions qu'elle-même croyait devoir prendre.

Sans le vouloir directement, mais en vertu même de sa charge, Mère Marie de Jésus entendait les plaintes aussi bien que les approbations de la communauté. Ses yeux, affinés par une lumière surnaturelle, pénétraient assez souvent, comme ses mémoires en font foi, dans l'intérieur des âmes qui vivaient autour d'elle. On la consultait dans l'angoisse, on aimait à l'associer aux joies spirituelles et aux contentements qui traversent de temps à autre, comme un chaud rayon de soleil, les vies consacrées à la prière, au travail et au silence.

Quand donc la séparation définitive eut été annoncée à la communauté par Mère Marie de la Croix, on pouvait craindre, sinon une tempête, au moins des mouvements de surprise et de peine dans certaines religieuses. Mère Lorrain n'était pas aimée, c'est vrai, et on s'était bien aperçu que la vie religieuse, telle qu'elle l'entendait, n'offrait qu'un minimum insuffisant aux aspirations généreuses de celles qui se consacrent au service de Notre Seigneur ; mais, après tout, Mère Lorrain était la fondatrice de la Congrégation, si M. Roland en était le fondateur. Et puis, on avait l'habitude de ce genre d'existence ; ne pouvait-on gagner le ciel par ce chemin moins pénible, comme d'autres y vont par un chemin plus ardu? Enfin, les passions inférieures insinuaient peut-être dans l'ombre qu'il serait trop pénible de subir un règlement plus sévère ; les coutumes adoptées jadis paraissaient déjà un fardeau bien lourd et une contrainte suffisamment mortifiante.

M. Perrard, Supérieur de la communauté depuis la mort de M. Roland, survenue le 8 février 1865, après avoir recommandé aux Sœurs de chercher lumière et force dans une fervente prière, leur offrit, ou leur ordonna d'opter, par billet cacheté, entre les Charpennes et Macornay. Liberté parfaite était laissée à toutes ou bien de demeurer où elles étaient, ou bien de rejoindre l'ancienne supérieure aux Charpennes.

Toutes, à l'unanimité, se prononcèrent pour Macornay. La conscience avait été plus forte que les petites passions qui agitent les monastères de femmes en pareille occasion. Le démon de la discorde fut battu pour cette fois ; mais il revint à son heure et sut prendre sa revanche.

Je ne sais à quel propos le trouble se mit dans les esprits. Des postulantes, des novices, quelques anciennes

Sœurs même, qui, d'abord, avaient accueilli avec enthousiasme, courage et générosité d'âme les modifications à la règle indiquées par le R. Père Bruno et appliquées par Mère Marie de Jésus dans son noviciat, se lassèrent de la lutte qu'il leur fallait soutenir. Le silence mieux observé, les oraisons dont on ne donnait plus dispense, les rapports avec les supérieures, imposés par l'obéissance mieux entendue, tout un ensemble de vie auquel on n'était pas habitué, jetèrent quelque désarroi dans le bercail jusqu'alors tranquille de la Providence.

Deux Sœurs demandèrent à se retirer ; on dut en congédier d'autres qui auraient pu nuire au bon ordre par leur peu de régularité et leur manque de soumission ; enfin quelques-unes, moins atteintes par l'esprit de révolte, mais manquant d'énergie, boudèrent pendant un certain temps au devoir et à leur bonheur. Peut-être avaient-elles lu, dans la vie de sainte Catherine de Bologne, qu'on peut encore devenir une sainte, après avoir passé huit ans dans la tiédeur, voire dans une sorte de mépris des grandes vertus religieuses.

Ce fut une épreuve très pénible pour les Sœurs ferventes et surtout pour les supérieures, Mère Marie de la Croix et Mère Marie de Jésus. Celle-ci en particulier dut se rappeler ce que lui disaient jadis les Clarisses de Poligny sur l'état des esprits à Macornay et le peu de profondeur qu'y avaient atteint les conseils évangéliques imposés à ses filles de toutes les générations par saint François d'Assise.

Fallait-il se décourager et secouer encore une fois la poussière de ses pieds sur la cité ingrate et inhospitalière? Fallait-il recourir aux Pères Capucins pour leur demander un asile où règnerait la paix si nécessaire à l'épanouissement de toutes les vertus religieuses ?

Elle ne le crut pas. Le noviciat lui offrait un champ fécond où ses lèvres, agitées par le souffle divin, semait, avec de grandes chances de les voir germer, la pauvreté séraphique, l'amour de Jésus et du prochain, l'obéissance à la règle. Dieu finirait par triompher ; l'orage qui secouait l'arbre ne le briserait pas, mais l'affermirait au contraire et l'embellirait, en le débarrassant des branches mortes et des rameaux atteints d'incurables maladies. Le combat s'annonçait rude et fécond en blessures, mais c'était le bon combat qui mérite aux vaillants la couronne des victorieux.

Mère Marie de Jésus en était convaincue ; saint Joseph le lui avait assuré. Elle pouvait se reposer aussi sur la parole de saint Antoine de Padoue : « Tu vas à Macornay et tu y resteras. » Donc, le bien triomphera du mal, et Jésus trouvera finalement dans cette communauté le jardin fermé rempli de fleurs enivrantes où Il aime à se reposer.

Le saint Curé d'Ars, aujourd'hui béatifié par Pie X, consulté jadis par M. Roland sur l'avenir de sa communauté, lui avait répondu, même avant de l'avoir entendu : « Oui, le Bon Dieu bénira votre œuvre, elle prospèrera, elle grandira. »

Et M^gr^ Fillion, à son tour, avait prophétisé que la petite communauté naissante verrait des jours longs et glorieux, quand il disait aux premières Sœurs réunies : « Vous êtes le grain de sénevé de l'Evangile, vous deviendrez le grand arbre sur lequel se reposent les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les âmes d'élite portées sur les ailes des vertus religieuses.

Une des premières réformes imposées par Mère Marie de Jésus fut la séparation du noviciat et de la communauté. Jusqu'alors postulantes, novices, professes habitaient ensemble, travaillaient dans la même salle et dormaient au

même dortoir. Dans ces conditions, le noviciat n'existait que de nom, ou ne décelait son existence que par quelques exercices particuliers de dévotion. La réforme s'imposait, sous peine de voir sombrer, et à court terme, la petite barque de la Providence. Mère Marie de Jésus put dès lors travailler à loisir sur ces âmes neuves, séparées du monde, séparées aussi des religieuses anciennes peu éclairées et encore imbues des idées séculières.

Avec quel succès elle se livra pendant de longues années à ce travail divin, nous le verrons quand nous étudierons sa méthode et que nous dirons la mort précieuse de plusieurs de ses novices.

On s'occupa ensuite de rédiger les *Constitutions* ; il n'en existait pas. On vivait sur la Règle primitive du Tiers-Ordre franciscain, mais avec de larges mitigations et surtout avec un coutumier qui faisait assez ressembler la vie de communauté à une vie d'atelier pieux et bien intentionné. Le T. R. Père Bruno, très au courant des questions relatives aux Ordres religieux, donna le sommaire des Constitutions que semblait réclamer la vie franciscaine. Il l'avait pris en grande partie dans les Constitutions des Frères Mineurs Capucins, si pieuses, si saintes, si fortement imprégnées de l'esprit du saint Fondateur. Les deux supérieures de Macornay ajoutèrent les particularités commandées par la situation et aussi par le but que l'on se proposait d'atteindre dans l'Institut : l'éducation des pauvres orphelines.

Aussitôt rédigées, les Constitutions nouvelles furent lues à la communauté et sans retard mises en pratique. C'était en 1866.

Deux religieuses seulement, comme nous l'avons dit, trouvèrent le joug hors de proportion avec leurs forces,

quittèrent Macornay et rentrèrent dans la vie séculière. Mais saint Joseph, investi de la haute fouction de directeur et d'économe de la maison, ne fut pas longtemps sans remplir les places demeurées vides. En 1867, les postulantes vinrent nombreuses frapper à la porte du noviciat de Mère Marie de Jésus. Elle les accueillit avec son grand cœur, comme les enfants chéries de son Père et Protecteur, saint Joseph, mais il lui en fallait encore d'autres : elle rêvait grand, pour la gloire de Dieu et l'exaltation de saint François. Dans la chaleur de son zèle, elle finit par écrire, avec une liberté d'enfant gâtée, une lettre à saint Joseph. Elle y exposait ses désirs, ses exigences, oserai-je dire. Il lui fallait 1° des postulantes, beaucoup de postulantes, toutes triées sur le volet ; 2° une maison plus vaste et mieux appropriée à l'œuvre que la bâtisse maussade et malsaine de Macornay; 3° une chapelle; 4° des grâces particulières dont l'énumération serait trop longue ici.

C'était hardi, mais la sainte Maîtresse savait à qui elle s'adressait. Saint Joseph, qui avait reçu cette lettre impérative au jour de sa fête, le 19 mars 1867, fit attendre la suppliante jusqu'au mois de juillet de la même année. On reçut alors du R. P. Bruno, gardien du couvent des Brotteaux, à Lyon, la demande d'une fondation à Grenoble.

Une bonne chrétienne de cette ville, en possession d'une certaine fortune, avait ouvert depuis plusieurs années un asile aux jeunes filles de mauvaise conduite qui sortaient de prison ou relevaient de maladie. Elle avait pu supporter seule les fatigues de cette sainte œuvre, tant que le ciel lui avait conservé la santé. Avec l'âge, ses forces diminuaient d'une façon inquiétante ; cependant elle ne voulait pas que ces pauvres filles fussent abandonnées; elle faisait donc appel à un Ordre religieux.

Mère Marie de Jésus sentit son cœur bondir de joie en voyant la main de la Providence lui offrir de nouveau le travail qui l'avait séduite à Mirecourt. Elever des orphelines innocentes, c'est bien, c'est beau. Mais suivre les pas du bon Pasteur, courir au désert, arracher aux épines qui l'enserrent la brebis infidèle, la prendre sur ses épaules et la rapporter au bercail, ah ! c'est peut-être plus charmant encore et, en tout cas, il y faut plus d'énergie, de courage et de sacrifice de soi.

Mère Marie de Jésus et Mère Marie de la Croix, toutes joyeuses, vinrent à Grenoble. Elles s'entendirent à merveille avec la fondatrice de l'œuvre, cœur droit, âme généreuse, qui sentait la mort venir et n'avait d'autre désir que de sauver les pauvres victimes du vice d'une triste persévérance dans le désordre.

Les arrangements terminés, les Mères prirent possession du Refuge et y mirent comme supérieure Mère Marie du Sacré-Cœur, toute jeune encore, mais à qui Dieu avait donné ce qu'il fallait : l'intelligence vive, le jugement parfait, la piété ardente. Sous son habile direction, malgré les heurts et les résistances inévitables, la vie religieuse absorba peu à peu la vie séculière des anciennes directrices. Elles étaient trois ; deux d'entre elles entrèrent dans l'Ordre, la troisième resta dans l'asile jusqu'à sa mort en fort bons termes avec les Sœurs. Quant aux jeunes filles libérées, plusieurs devinrent si ferventes au service de Dieu qu'elles ne voulurent plus retourner dans le monde, craignant leur faiblesse et résolues à expier sérieusement leurs fautes passées.

On fit pour elles ce miracle de bonté chrétienne qui se réalise aujourd'hui dans tous les Refuges laissés debout par la franc-maçonnerie. Mgr Ginouilhac, évêque de Gre-

noble à cette époque, permit à nos Sœurs d'admettre les plus ferventes dans une Congrégation à l'instar des Ordres religieux et sous le vocable de notre grande pénitente, sainte Marguerite de Cortone, la Madeleine de l'Ordre franciscain. Elles eurent un costume différent de couleur et de forme, mais elles suivirent la Règle du Tiers Ordre de la Pénitence, comme leurs maîtresses.

Saint Joseph avait donc accordé à Mère Marie de Jésus toutes les faveurs que sa lettre lui demandait : des postulantes, une chapelle, une maison ; mais tous ces biens à Grenoble et non à Macornay comme elle le désirait. Elle ne perdrait rien pour attendre, puisque bientôt, comme nous le verrons, on laissera le couvent primitif, trop étroit et malsain, pour une grande maison à Lons-le-Saunier, où se donneront rendez-vous une multitude d'âmes généreuses, attirées par les charmes de la vie franciscaine.

Ce fut après l'établissement de Grenoble que les Mères prirent la résolution de détruire l'organisation de l'Institut en Sœurs de chœur et Sœurs converses. Cette séparation en deux catégories paraît normale, on peut dire nécessaire, dans la plupart des Congrégations, à cause des aptitudes diverses concédées par la Providence à chacun de nous, et à cause des fonctions spéciales qu'il y faut remplir. Dans les Ordres enseignants de femmes, celles qui ne possèdent pas de brevet, qui n'ont pas eu le loisir de s'instruire ou sont incapables d'apprendre doivent faire une catégorie à part. De même, dans les Ordres contemplatifs, chez nos Clarisses par exemple, celles qui ne savent pas lire ne peuvent aller de pair avec les Sœurs de Chœur, qui se lèvent sept fois le jour pour chanter à Dieu la louange parfaite ordonnée par l'Eglise.

A Macornay, aucune de ces raisons ne pouvait être in-

voquée. Voici la supplique adressée par nos Mères Marie de Jésus et Marie de la Croix au Supérieur de la maison, M. Perrard, pour obtenir de lui la réduction des deux catégories en une seule.

« Le désir que nous éprouvons de voir toutes nos Sœurs » revêtues d'un même costume et admises en plus grand » nombre à la récitation de l'office de la sainte Vierge est » motivé par plusieurs raisons.

» La première, qui est aussi la principale, est le trop » grand nombre de converses et l'inconvenance de ne voir, » dans les maisons de dépendance, qu'une ou deux Sœurs » de chœur sur six ou huit converses ; comme aussi l'im- » possibilité, pour ces maisons ainsi composées, de la ré- » citation de l'office de la T. S. Vierge, les Sœurs de chœur » se trouvant obligées de réciter l'office des *Pater*, qui est » celui des converses.

» La seconde est fondée sur l'esprit et le but de notre » Congrégation, qui cherche à faciliter la vie religieuse » aux jeunes filles pauvres et sans beaucoup d'instruction.

» Ce but, cette intention, nous ont déjà déterminées à » ne pas nous lancer dans l'instruction primaire, mais à » rechercher les œuvres de dévouement, où toute âme » pieuse peut se dépenser si généreusement au service de » Dieu et du prochain.

» Si cette proposition est approuvée par notre Père Su- » périeur et suivie d'exécution, les Constitutions ne devront » plus désigner deux catégories de Sœurs, mais nous nous » en tiendrons simplement à l'article de la Règle (Ch. » VI), continuant toutefois à user du privilège accordé par » par les Papes Paul III et Clément XI qui permet de » remplacer la récitation du grand office par celui de la » Sainte Vierge selon le rit romain. »

Cette supplique fut présentée à M. l'abbé Perrard le mercredi 9 décembre 1868. Il l'approuva sans trop de difficultés et le nouvel ordre de choses fut établi aussitôt dans la communauté.

Mère Marie de Jésus eut-elle l'initiative de cette réforme? nous n'en avons pas de preuves absolues. Cependant, ce que nous lisons dans son récit des communications intimes avec Notre Seigneur nous le donne à penser : « Je vis, dit-elle, dans la lumière de Jésus, que jamais notre Congrégation ne recevrait beaucoup de sujets brillants, sortis de maisons riches et ornés de connaissances peu communes. »

Quelle conclusion à tirer de ce passage? sinon qu'il fallait fusionner les converses avec les Sœurs de chœur, celles-ci devant être jusqu'à la fin en bien plus petit nombre que les autres. Le fait tel qu'il s'était produit jusque-là suffisait assurément pour porter les Mères à ce changement; cependant on aurait pu objecter que l'avenir réservait des surprises dont il fallait tenir compte. Devant l'affirmation de Mère Marie de Jésus que l'avenir ressemblerait au passé, il n'y avait plus à hésiter.

Trois ans s'écoulèrent ainsi pendant lesquels la communauté, gouvernée sagement par Mère Marie de la Croix et sa Maîtresse des novices, fournie abondamment par saint Joseph, son économe, de tout le nécessaire, grandit en nombre et en perfection devant Dieu et devant les hommes. Nous n'avons pas ici à faire l'histoire des différentes fondations que la Providence offrit successivement à la maison bénie et que le chiffre toujours croissant des novices permit d'accepter. Nous les noterons simplement à l'occasion.

Revenons à la vie intérieure de Mère Marie de Jésus.

CHAPITRE XX

Sommeil extatique. — Ce qu'en pensent le médecin et les Supérieurs. — M. Rolandez, nouveau curé de Macornay. — Elle-même. — Les conférences. — 1870. — Deux maladies mortelles. — Cinq novices offrent leur vie pour sauver Mère Marie de Jésus.

Nous lisons dans la vie de saint Joseph de Cupertin que le ravissement extatique le surprenait à tout instant, et qu'il suffisait d'un mot lui rappelant la Passion ou la mort de Jésus-Christ pour le tirer hors de lui-même et le jeter dans le monde des mystères divins. Le mouvement de l'âme était alors si violent qu'il emportait le corps loin de la terre, le faisait voler à travers l'espace à la voûte des églises, jusqu'à l'autel où se trouvait sacramenté le Bien-Aimé de son cœur, Jésus-Christ, l'aliment des saints ici-bas.

Nous avons vu en quelle circonstance le divin Maître avait, pour la première fois, ouvert les yeux de M^lle^ Schmidt sur le monde surnaturel. Depuis ce moment, à intervalles assez éloignés d'abord, puis plus fréquemment, enfin presque chaque jour et plusieurs fois par jour, l'extase, — nous appellerons de ce nom ce qu'elle appelait un sommeil — l'extase s'était emparée d'elle et en avait fait son heureuse esclave. Résister à la force divine, empêcher, en vertu du libre arbitre, la puissance mystérieuse d'enchaîner la vie normale et ordinaire, M^lle^ Schmidt, plus tard Mère Marie de Jésus, l'avait essayé. Alors c'était une

souffrance atroce, comme un brisement de tous les muscles et de tous les ressorts nerveux de son corps. La sueur ruisselait sur son visage et ses membres. Vaincue enfin, elle sortait du combat épuisée et rompue.

A l'époque où nous sommes arrivés, la résistance avait complètement cessé, soit que le corps se fût assoupli et comme habitué à ces assauts, soit que la volonté se fût soumise entièrement à l'action exercée sur elle par l'agent invisible divin ou humain.

Jusqu'alors, personne n'avait su le secret de ces communications surnaturelles. Du moins, croyons-nous, elle n'en avait parlé ni à ses Sœurs ni à ses directeurs. Pendant son séjour à Troyes, ses compagnes jalouses l'avaient vue plusieurs fois dans cette espèce de sommeil. Elles l'avaient accusée de simuler le ravissement pour leur en imposer et affermir ainsi l'autorité dans sa main. Evidemment, la passion les égarait. Il suffit de lire dix lignes de son autobiographie pour se convaincre que notre Mère Marie de Jésus n'était ni une hypocrite ni une fausse dévote cherchant à tromper son entourage.

Toute sa vie, du reste, remplie de bonnes œuvres, constamment humble et parfaitement charitable, en est la preuve irréfutable.

Dieu avait voulu qu'elle trouvât enfin une âme capable de la comprendre, une âme aimant assez Jésus pour admettre qu'Il peut faire ce qu'Il veut dans un cœur dévoué à son service. C'était Mère Marie de la Croix.

Mère Marie de Jésus lui avait donné toute son amitié surnaturelle ; leurs cœurs s'étaient unis dans le Cœur même de Jésus. Comment, dès lors, ne pas se révéler complètement, l'une à l'autre, les plus intimes secrets de l'âme !

Le cas cependant était épineux. Sainte Thérèse avouait qu'il est très difficile de démêler le divin du diabolique en ces sortes d'extases et souhaitait ardemment à ses Sœurs de n'en avoir jamais. N'était-ce pas, en Mère Marie de Jésus, une affection morbide, une de ces perversions du système nerveux si fréquentes de nos jours et devenues le triste apanage d'un si grand nombre de femmes ?

Mère Marie de la Croix, très droite elle aussi, en parla au médecin de la communauté, M. Comtesse, qui, sans voir Mère Marie de Jésus, à la description qui lui était faite du sommeil mystérieux, décida qu'on se trouvait en présence d'une catalepsie. Peut-être eût-il été plus près de la vérité s'il avait diagnostiqué un sommeil hypnotique, pendant lequel on voit, on entend, on raisonne, on conserve sa liberté ou du moins on s'imagine la conserver. Mère Marie de Jésus se souvenait si bien de tout ce qu'elle avait vu et entendu qu'elle put, nombre d'années après, en écrire le récit jour par jour, sur la demande de son directeur, Mgr Marpot, évêque de Saint-Claude.

Elle s'en ouvrit alors à M. l'abbé Perrard, supérieur de Macornay. Mais cet excellent prêtre eut peur de se prononcer. Il n'avait pas étudié la théologie mystique ; il flaira sans doute une illusion et, finalement, renvoya l'extatique à Messieurs Pône et Grandclément, confesseurs attitrés du couvent, depuis que l'aumônier, M. Clément, était tombé en enfance.

Mais M. Pône souffrait lui-même de la tête et ne comprit pas grand'chose à l'affaire qu'on lui soumettait. M. Grandclément donna pour toute réponse à celle qui l'interrogeait le conseil salutaire de ne point trop se bander la tête, de se distraire de temps à autre, d'entrer dans la pratique plutôt que dans la théorie, l'assurant que bientôt toute cette fantasmagorie aurait disparu.

M. Perrard appuya son confrère et conseilla fort à Mère Marie de Jésus de ne plus se livrer à l'oraison, au moins pendant quelque temps. Elle obéit et se donna tout entière soit aux ouvrages de couture qui se faisaient au noviciat pour le public, soit surtout à l'embellissement de la chapelle qui, par sa pauvreté, ressemblait passablement à l'oratoire de la rue des Anglaises.

Mais elle n'échappait pas toujours au Ravisseur de son âme qui la prenait malgré elle et quand il lui plaisait. Le trouble, l'angoisse demeuraient ; on ne la comprenait pas. Elle appelait de tous ses vœux le prêtre, le confesseur qui saurait démêler le vrai du faux et lui dire : « Arrêtez-vous, Dieu n'y est pour rien ; ou bien : livrez-vous, car c'est Dieu qui vous visite ; ou bien : laissez faire, quel que soit l'agent, pourvu que vous tiriez de ces communications extra-naturelles un plus grand amour de Dieu, une humilité plus profonde, une obéissance plus généreuse, un dévouement plus absolu à toutes les misères. »

Ce prêtre allait venir ; il était à la porte. M. le curé de Macornay mourut en ce temps-là et aussi M. Clément, l'aumônier du couvent. M. l'abbé Rolandez fut nommé curé et confesseur des religieuses.

La première fois qu'il vit Mère Marie de Jésus au confessionnal, elle s'accusa de désobéissance. « Qu'avez-vous donc fait ? » demanda-t-il.

C'était ouvrir l'écluse. Elle avoua sans peine qu'elle avait permis à l'extase de la saisir, bien que ses confesseurs précédents le lui eussent défendu. Il demanda de nouvelles explications, se fit rendre compte de tout ce qui se passait et enfin prononça qu'il trouvait assez étrange qu'on lui eût imposé cette défense.

« Mais, répondit la Mère, c'est que chaque fois que je

prends ce sommeil j'en souffre cruellement ; j'en suis vraiment malade, et je le prends très souvent, presque tous les jours. » L'extase à jet continu, l'extase qui tuait le corps... le problème devenait ardu. M. Rolandez, prudent et intelligent, leva toutes les défenses, encouragea la Sœur. Il ne pouvait douter de sa bonne foi et de sa simplicité chrétienne. Mère Marie s'en alla ravie. Depuis sept ans, elle portait ce fardeau insupportable du silence sur un sujet aussi important. Depuis sept ans, elle n'avait pas osé ouvrir son cœur et se décharger de l'inquiétude qui l'oppressait.

Malheureusement, M. Rolandez ne demeura que peu de temps à Macornay. Il eut son changement et fut remplacé par M. Richard, jeune prêtre assez timide, qui ne se prêta qu'en tremblant aux ouvertures de Mère Marie de Jésus. Lui aussi avait peur de prendre pour une action divine le résultat malheureux d'une imagination surchauffée ou d'un système nerveux détraqué.

Il se confessait chez les RR. PP. Jésuites ; il demanda licence à sa pénitente de leur parler de l'affaire, sans nommer la personne dont il était question, et Mère Marie de Jésus n'y vit aucun inconvénient.

Mais, sur ces entrefaites, vint à Macornay un Dominicain d'assez grand renom d'éloquence, le R. P. Villard, qui depuis a donné une de ses sœurs à l'Institut, Mère Célestin, actuellement Supérieure de la maison des Sourdes-Muettes de Namur, en Belgique. M. Richard saisit l'occasion et lui envoya Mère Maîtresse avec injonction de lui parler du sommeil extatique. Il n'avait pas osé en parler aux Pères Jésuites, craignant qu'ils ne se moquassent de sa simplicité et de sa crédulité aux dires extravagants d'une religieuse mal équilibrée.

Le R. P. Villard, sans hésitation aucune, approuva Mère Marie et lui dit qu'elle pouvait se livrer en toute assurance à l'esprit divin ; qu'il la croyait sur le bon chemin et n'obéissant à aucune illusion.

D'où venaient à Mère Maîtresse ces communications mystérieuses ? Qui lui donnait, dans le sommeil extatique, ces vues, ces pensées, ces connaissances souvent supérieures à la portée naturelle de son esprit, toujours belles, nobles, saintes, parfaitement conformes à la théologie ? Elle-même ne paraît pas en douter ; c'était Jésus, l'époux de son âme, qui accorde aux uns, dit saint Paul, l'esprit de prophétie, aux autres l'intelligence des Ecritures, aux autres l'interprétation des songes divins, aux autres le pouvoir de faire des miracles.

« J'étais Maîtresse des novices, nous dit-elle avec une » candeur admirable ; je faisais donc des conférences spi- » rituelles à nos jeunes religieuses, soit sur la Règle, soit » sur un point quelconque de la doctrine chrétienne. On les » trouvait magnifiques, et moi aussi je les admirais. En » effet, elles n'étaient pas le fruit de mon esprit et de mes » études. Je n'y étais pour rien. Je lisais des pages ou- » vertes devant moi et qui se déroulaient à mesure que je » parlais. »

Dieu permet parfois au démon d'inspirer à ses victimes des pensées sublimes ou des discours très éloquents. Mais il s'y mêle tôt ou tard des erreurs, des mensonges, des hérésies formelles contre la foi, car il est le père du mensonge et il lui est impossible de soutenir longtemps le rôle d'apôtre de la vérité. Ce serait, d'ailleurs, travailler au détriment de son empire et ruiner son crédit. Si donc, en examinant de tout près les conférences de Mère Marie de Jésus, les lettres qui nous ont été conservées et qui trai-

tent de spiritualité, et surtout les mémoires où sont notées jour par jour les vérités contemplées, les leçons entendues, les faveurs accordées dans le sommeil extatique, nous n'y découvrons pas une phrase qui sonne faux, pas une affirmation qui sente l'hérésie, le schisme, la présomption, nous aurons grand sujet de penser que Jésus, la Vérité même, l'inspirait, non le démon toujours trompeur, non son propre esprit extravasé par une hystérie quelconque et devenu le jouet de l'illusion.

Nous reviendrons encore sur ce sujet quand nous parlerons des manuscrits de l'extatique Maîtresse des novices.

En 1870, au commencement de l'année terrible, la Congrégation tint son premier Chapitre général. Mère Marie de la Croix, Supérieure depuis six ans et fatiguée de sa charge, voyait se lever l'aurore de la délivrance. D'après les Constitutions, on ne peut pas être réélue après deux triennats. Ils étaient terminés. A une autre de tenir le gouvernail de ce vaisseau, qui voguait maintenant dans des eaux calmes, mais dont les nombreux passagers réclamaient une attention et une sollicitude incessantes. Or, l'autre, c'était Mère Marie de Jésus. Toutes les voix, sauf la sienne, seraient certainement pour la Mère Maîtresse ; elle n'en pouvait douter. Si l'orgueil avait été son péché mignon, comme le disaient ses détracteurs d'autrefois, une joie intense eût envahi son âme. Elle aurait attendu et cherché par de petits moyens à favoriser la proclamation de son nom ; ainsi agissent les âmes vulgaires entraînées par la vanité ou l'ambition.

En effet, Mère Maîtresse se mit à intriguer et y employa toute l'astuce d'une fine politicienne. Voici la raison lumineuse qu'elle développe devant les Sœurs et en présence du

Directeur de l'Institut pour arriver à ses fins ; mais c'est pour rendre son élection impossible. « Si Mère Marie de la Croix exerçait la supériorité depuis six ans, elle n'était devenue Supérieure Générale qu'à la fondation de Grenoble. Elle n'avait donc en réalité que trois années de charge; on pouvait donc la réélire. » Son amie, qui avait trouvé ce biais, sut persuader aux Sœurs professes qu'il était légitime, et qu'elles pouvaient l'accepter en toute liberté de conscience.

Vint le jour des élections. Mère Marie de la Croix obtint tous les suffrages et, baissant la tête sous le coup qui la frappait, dut reprendre le fardeau du Généralat qu'elle avait cru enlevé de ses épaules pour un long temps. Elle s'en plaignit amèrement à son amie Mère Maîtresse, l'accusa de trahison, la menaça des foudres célestes, lui promit de se venger un jour, en employant contre elle les mêmes procédés. Mère Maîtresse, souriant à cette mercuriale d'amie, lui montra le Crucifix en lui citant les paroles du Maître : « Prenez mon joug, portez-le joyeusement ; il vous deviendra doux, et son fardeau vous paraîtra léger. » La paix fut signée ; elle n'avait pas été rompue, elle ne pouvait l'être entre ces deux âmes unies par les liens de la plus ardente charité dans le Cœur même de Jésus.

Si Mère Marie de Jésus, par humilité, retardait autant qu'il lui était possible le moment où elle prendrait le commandement de la Congrégation, toutes les Sœurs savaient qu'elle en voulait partager la charge et les ennuis avec Mère Marie de la Croix. Heureuse d'avoir à obéir, elle serait heureuse aussi d'agir, de souffrir, de s'exposer à toutes les avanies pour soutenir et consoler la R^de^ Mère Supérieure.

L'heure, en effet, était critique. La guerre avec l'Alle-

magne déchaînait toutes ses fureurs sur la pauvre France. Les Prussiens vinrent jusqu'à Lons-le-Saunier, à la grande épouvante des Sœurs, qui voulaient fuir, emportant ce qu'elles possédaient de plus précieux : les vases sacrés de la chapelle. A Macornay, comme dans beaucoup d'autres endroits, on croyait avoir à faire à des Huns ou à des Visigoths ivres des fumées de la victoire et disposés à commettre tous les excès. Hélas ! nos ennemis les plus redoutables alors comme aujourd'hui étaient non pas les Allemands, gens de mœurs paisibles, mais les francs-maçons, idiots et méchants, qui s'étaient emparés du gouvernement et, pour plaire au démon, leur maître, livraient la patrie catholique à l'Allemagne protestante.

La peur ne dura pas longtemps au couvent. Les Prussiens se refusaient à embarrasser les Sœurs de leur présence, comprenant qu'il y avait inconvenance suprême à troubler, des bruits de la guerre, une maison occupée par des vierges timides, vouées au silence et à la prière, vouées surtout à l'éducation des pauvres orphelines.

Alors ce fut au tour de la secte maudite de persécuter celles que respectait l'ennemi. On dit d'abord à mi-voix, puis on cria sur les chemins que les Franciscaines étaient vendues à l'ennemi, qu'elles trahissaient la France, d'accord avec les prêtres et les religieux. Il fallut, pour apaiser la meute, accepter une petite garnison de soldats ; ceux-ci, tout honteux du rôle qu'on leur assignait, se montrèrent envers les Sœurs d'une politesse et d'une tenue irréprochables.

La guerre finie, la petite vérole ravagea le pays. Vingt-cinq religieuses ou orphelines en furent atteintes, mais seule, une enfant de neuf ans, en mourut. On nous permettra de penser que les prières saintes et toujours écou-

tées de Mère Marie de Jésus ne furent pas étrangères à cette bénignité relative du fléau.

Après la petite vérole, ce fut la teigne qui s'abattit sur la tête des pauvres orphelines et mit la Supérieure dans un terrible embarras.

Elles étaient à peine guéries, Dieu sait au prix de quelles souffrances, que la fièvre typhoïde, autre conséquence de la guerre, s'introduisit à Macornay. La première victime fut la Maîtresse des novices, Mère Marie de Jésus ; une bronchite assez forte compliquait la situation. Le mal fit des progrès rapides, et la crainte d'une mort prochaine, qui paraissait, pour ainsi dire, inévitable, mit des larmes dans tous les yeux et des prières ardentes sur toutes les lèvres. Mère Maîtresse put voir en ce moment combien elle était aimée.

M. l'abbé Perrard, Supérieur de la maison, vint visiter la malade. Après l'avoir encouragée à souffrir patiemment pour ce Jésus qu'elle aimait, il passa au noviciat veuf de sa Maîtresse et tout en larmes dans l'attente de la catastrophe prochaine. « Voyons, dit en riant M. Perrard, vous autres qui n'êtes encore bonnes à rien, qui ne servez à rien, ne pourriez-vous pas vous offrir à Dieu pour sauver votre Mère ? »

A ces mots les novices relevèrent la tête : une résolution héroïque se lisait dans le regard de plusieurs. Cinq novices ou postulantes, autant qu'on le put savoir, offrirent leur vie en échange de celle de Mère Maîtresse; trois furent acceptées : Sœur Saint Edmond, qui, la première, avait passé la nuit auprès de la malade, s'alita subitement, dévorée par la fièvre, et mourut le troisième jour dans des sentiments extraordinaires de piété. Heureuse prédestinée qui montait au ciel tenant en main la palme du martyre !

Une postulante de Suisse fut emportée en dix jours ; enfin, une autre novice, Sœur Marie d'Assise, déjà malade de la poitrine, vit ses maux s'aggraver subitement. Elle rendit à Dieu son âme innocente au mois de mars suivant, assistée, au passage suprême, par Mère Marie de Jésus déjà sur pied et complètement remise de sa double maladie.

La fièvre typhoïde régnant dans le pays et y faisant de nombreuses victimes, on ne put s'étonner de voir la Maîtresse des novices saisie à son tour et en peu de temps réduite à la dernière extrémité. Rien ne paraissait plus naturel, et cependant un petit mot de ses mémoires nous fait soupçonner que, cette fois encore, Dieu l'avait livrée à la souffrance par un motif tout particulier.

« Notre Seigneur, écrit-elle, me demanda d'être sa victime, et j'y consentis volontiers. Quelques jours s'écoulèrent, et je sus sur quel autel je devais être sacrifiée. Je tombai malade de la fièvre typhoïde, compliquée, au dire des médecins, d'une bronchite aiguë. » Il y eut donc du miraculeux dans l'invasion du mal et aussi dans son expulsion, puisque trois Sœurs moururent après avoir offert leur vie pour sauver celle de leur Maîtresse vénérée.

Notre Seigneur, dit saint Paul, a toujours besoin, au cours des siècles qui s'en vont, de certaines âmes d'élite qui ajoutent, plus abondamment que d'autres, ce qui manque à sa Passion pour apaiser la colère divine et sauver le monde. Ames entièrement dévouées à Celui qui est mort pour elles. Il les choisit parfois sans le leur dire; plus souvent peut-être, Il les avertit et leur demande d'acquiescer à son désir comme Lui-même consentit librement à monter sur la Croix. Alors seulement Il les livre aux bourreaux mystérieux de la maladie ou de la persécution.

Saint François d'Assise, pendant deux années, demeura

crucifié avec le Divin Maître, les pieds et les mains percés comme Lui et aussi le côté ouvert par la lance. Mère Marie de Jésus, sa fille, eut ce grand honneur d'être crucifiée sur son lit de souffrance et pendant de longs jours. Il fallait achever l'expiation des péchés horribles de la France, commencée par la guerre meurtrière, par la défaite humiliante, par la mutilation si douloureuse du sol de la patrie. Peut-être aussi Dieu voulait-il la préparer spécialement à la charge importante de Supérieure générale qui, bientôt, allait être placée sur ses épaules, et lui demander un surcroît important d'abnégation, d'énergie religieuse et de charité.

CHAPITRE XXI

Supérieure générale. — Le couvent de Lons-le-Saunier. — Mère Marie de Jésus, architecte. — Saint Joseph, pourvoyeur des Sœurs. — Les Franciscaines missionnaires en Mésopotamie. — Bénédiction du couvent. — Monseigneur Mermillod. — Humilité de Mère Marie de Jésus.

Mère Marie de la Croix arrivait à la fin de son troisième triennat. Les élections devaient avoir lieu selon les Constitutions, et cette fois elle était sûre de sortir de charge et de prendre un peu de repos dans la solitude du noviciat. Le 1er avril de l'année 1873, six mois avant le terme marqué pour le renouvellement des Supérieures, elle écrit la lettre suivante à Mgr Nogret, évêque de Saint-Claude. Nous la transcrivons ici, bien qu'elle n'appartienne pas précisément à la vie de Mère Marie de Jésus, pour donner à nos lecteurs une idée complète de ce qu'était devenu Macornay depuis 1865, sous la sage direction de la Supérieure et de la Maîtresse des novices.

« Monseigneur,

» Me voici à la fin de mon second triennat, prolongé par des circonstances indépendantes de ma volonté, circonstances jugées bonnes et approuvées par notre saint et digne Supérieur.

» Arrivée au terme d'une supériorité qui a coûté à mon âme bien des combats, des souffrances, des défaillances et

peut-être bien des fautes, je dois à Votre Grandeur un compte rendu de la situation dans laquelle je laisserai notre Congrégation sous le rapport spirituel et temporel.

» Le côté spirituel est pour moi le plus difficile à juger, car, pour parler des choses saintes, il faut être sainte.

» Nous suivons depuis 1868, époque où j'ai repris, avec Mère Marie de Jésus, l'œuvre de M. Roland, la Règle du Tiers-Ordre, approuvée par Nicolas IV, confirmée et réformée pour le Tiers Ordre régulier par Léon X. C'est depuis cette époque qu'il se fait à Macornay des vœux perpétuels. Trente religieuses ont été appelées à les faire, trente-trois autres n'ont encore que des vœux temporaires. Nous avons en ce moment vingt novices et quatre postulantes. Outre notre maison-mère de Macornay et notre petit orphelinat de Lons-le-Saunier, nous avons six autres établissements dans différents diocèses ; nos Sœurs y sont employées aux œuvres de miséricorde : orphelinats, asile pour les jeunes filles libérées et soin des malades.

» Je dois dire que l'on est généralement satisfait des sujets. Quant à la situation pécuniaire, nous n'avons pas de dettes. »

.....

L'élection faite sous la présidence de M. l'abbé Perrard, représentant M^gr^ l'évêque de Saint-Claude, se passa le plus tranquillement du monde et donna les résultats suivants :

Supérieure générale : Mère Marie de Jésus.
1^re^ Assistante gén^le^ : Mère Marie de la Croix.
2^e^ Assistante gén^le^ : Mère Marie de Sainte-Claire.

Cette fois, la R^de^ Mère Maîtresse n'avait pu trouver de subterfuge. Elle dut courber la tête et accepter le lourd fardeau. Elle savait par expérience de quelles meurtrissu-

res il peut marquer les épaules dans une petite communauté ; elle allait apprendre ce qu'il demande de prudence et de force chrétienne dans une Congrégation déjà fort étendue, renfermant dans son sein des caractères de toutes marques, et, avec quelques âmes d'élite, un grand nombre qui ont besoin d'être soutenues sur le chemin de la perfection.

Jésus, son Maître, lui ménagea dès l'abord une grande consolation. Le 31 novembre 1873, M^gr^ Nogret daigna bénir et approuver les Constitutions établies en 1866 sur les notes et sommaires fournis par le T. R. Père Bruno. L'expérience avait démontré qu'elles étaient l'œuvre d'une sagesse et d'une prudence consommées. Monseigneur les consacra de son autorité, en attendant que Rome dît le dernier mot, comme nous aurons à le noter au cours de cette histoire.

La seconde joie préparée par le ciel à sa fidèle servante fut le transfert de la communauté à Lons-le-Saunier.

Pour demeurer seules maîtresses du terrain à Macornay, nos deux Mères avaient consenti à tous les sacrifices et pris à leur compte un arriéré de 70,000 francs. Or, la maison qu'on achetait à ce prix exorbitant était de dimensions très exiguës et ne pouvait contenir qu'un peuple bien peu nombreux de religieuses. De plus, les murs en étaient humides, salpêtrés, l'air s'y renouvelait mal. De l'avis des médecins, les maladies de typhoïde et autres qui avaient jeté la consternation et fait des victimes dans la communauté tiraient toute leur force nocive du mauvais état de la maison. « Jamais, disaient les docteurs, on ne pourrait y vivre en sûreté. »

Et voilà que les postulantes arrivaient nombreuses des quatre vents de l'horizon. La Supérieure générale, esprit

excellent, plein de saintes hardiesses quand il le fallait, conçut la pensée d'abandonner le nid devenu trop étroit pour la nitée qui avait des ailes et d'aller habiter la ville de Lons-le-Saunier, à quelques kilomètres de Macornay.

Le projet lui paraissait réalisable. Pensez donc ! on avait en caisse 24,000 francs disponibles ! Somme énorme qui devait suffire, et au-delà, pour se loger princièrement selon les règles de la pauvreté franciscaine. De plus on possédait déjà hors de la ville et adossé à une colline inondée de soleil un terrain assez vaste et, sur ce terrain, la maison des orphelines tenue depuis plusieurs années par les Sœurs. Nous ne ferons pas l'histoire des négociations multiples qui avaient enfin permis à M. Roland d'acquérir ce domaine, et à nos Sœurs de s'installer à l'orphelinat fondé par une bonne demoiselle qu'on appelait et qui s'appelait elle-même Sœur Faure, à cause du costume religieux qu'elle avait adopté, sans être, d'ailleurs, affiliée à aucun Ordre religieux.

L'entreprise, cependant, ne laissait pas de présenter de sérieuses difficultés. Oserait-on bien se lancer dans un aléa de cette taille, même en s'appuyant sur l'invitation de Mgr Nogret, qui avait manifesté hautement son désir de voir la chère communauté quitter un local où « on respirait un air épais, lourd, chargé de miasmes morbides » et, comme on dirait aujourd'hui, infesté de microbes, ennemis jurés de la vie humaine ? Oserait-on laisser le certain pour l'incertain, le passable pour un mieux que, peut-être, on n'atteindrait pas ?

Mère Marie de Jésus, avant tout femme de résolution, mit en jeu, selon sa coutume, le grand moyen de connaître la volonté de Dieu : la prière. Elle pria elle-même, et nous savons quelle était la puissance des soupirs de son âme

près de la Majesté suprême. Elle pria son grand protecteur saint Joseph et son ange conducteur saint Antoine de Padoue. Elle mit en prières la communauté et les maisons de dépendance. La ruche, parfumée du miel céleste des vertus religieuses, bourdonnait harmonieusement en des neuvaines sans cesse renouvelées. Les annales de Macornay nous disent que des personnes du dehors, et en particulier M^lle^ Buchin, la fille spirituelle de M. Roland et son bras droit dans l'établissement de la Providence, devenue plus tard Sœur Marie de Saint François, furent instamment invitées à presser le Cœur de Jésus de leurs prières et de leurs sacrifices.

Dieu ne fit point la sourde oreille. Mère Marie de Jésus, avertie intérieurement, vit ses doutes et ses incertitudes se dissiper comme par enchantement. Il lui parut que la Sagesse éternelle lui commandait d'aller de l'avant, et bientôt elle fit passer sa conviction dans l'âme de toutes ses filles. Dieu le voulait, donc il aplanirait toutes les difficultés, si effrayantes qu'on pût les supposer.

On n'avait encore rien dit de la grande affaire à M. Perrard, Supérieur de la communauté. Or, la dernière neuvaine prospective finissait un dimanche, et voilà que M. Perrard, qui jamais ne visitait le couvent ce jour-là, arrive à l'improviste, et, comme s'il eût été envoyé par Dieu à la manière des prophètes d'Israël, sa première parole aux Mères réunies fut celle-ci : « Voyez-vous, mes bonnes Mères, il faut vous décider à bâtir un couvent à Lons-le-Saunier. Vous ne pouvez plus marcher resserrées comme vous êtes dans la Providence de Macornay. Le bon Dieu vous bénit, les sujets vous arrivent de tous les côtés, les œuvres s'offrent à vous tous les jours : n'est-ce pas une indication, un avertissement du ciel? Mettez-vous donc au

travail et faites un plan que vous me communiquerez aussitôt ébauché. »

On n'en revenait pas de surprise ! C'était un vrai miracle obtenu par les prières de Mère Marie de Jésus ! Car M. le Supérieur ne passait pas pour l'homme entreprenant et hardi dans ses œuvres, et, sans être averti, sans rien savoir des pensées qui s'agitaient dans le couvent, il venait à brûle-pourpoint donner l'ordre formel de commencer sans délai la construction d'un monastère à Lons-le-Saunier.

Avec une joie d'enfant, Mère Marie de Jésus raconte comment elle s'y prit pour tracer le plan de la future habitation monastique. Prendre un architecte, il n'y fallait point penser. Il coûterait trop cher et pousserait à des dépenses excessives. Elle se mit donc à l'œuvre, traça les lignes du plan par terre, fit la distribution des pièces du premier étage, puis du second, enfin des quelques dépendances nécessaires. C'était merveilleux pour une apprentie qui n'avait jamais touché un crayon depuis sa sortie de classe. La difficulté qui l'arrêta quelque temps fut d'indiquer, autrement que par des chiffres, les dimensions du bâtiment total et des différentes pièces. « Saint Joseph, écrit-elle, » nous inspira de prendre du papier quadrillé et de convenir qu'un petit carré valait un mètre. » Elle ajoute : « On m'indiqua aussi les dimensions des différentes pièces » de la maison. » Qui donc les lui indiqua sinon son conseil ordinaire, le bon saint Joseph qui, ayant inspiré le transfert de la communauté à Lons-le-Saunier, prenait tous les moyens pour le rendre possible et moins dispendieux.

Alors s'ouvrit l'ère des difficultés. Mère Marie de Jésus voulait bâtir sur la partie haute du jardin acheté jadis par M. l'abbé Roland, au grand air et en plein soleil, biens essentiels à une communauté et dont on manquait à

Macornay. M. Perrard, guidé par un sentiment de haute religion, tremblait pour l'humilité des Sœurs franciscaines si leur monastère venait à s'élever, vaste et majestueux, sur cette colline qui dominait tout Lons-le-Saunier. Saint François n'a-t-il pas écrit dans sa Règle qu'il veut pour ses enfants des maisons humbles, pauvres et petites. Le vénéré Supérieur désirait donc que l'on élevât le nouveau monastère au bas de la colline, sur un terrain d'alluvion marécageux, plus fécond encore en miasmes meurtriers que les champs de Macornay. On le lui fit observer, mais, tenant quand même à son idée, il arrêta nos Sœurs jusqu'au moment où il fut démontré, par des fouilles consciencieuses, que l'établissement de fondations solides, sur ce terrain nouveau, entraînerait à des dépenses énormes.

Et alors, toujours par horreur du faste, il se mit en campagne et ouvrit des négociations pour l'achat d'un terrain près du couvent des Carmélites, où l'air aurait manqué, où les Carmélites elles-mêmes souffraient de la fièvre, et quand on avait sous la main, sans bourse délier, un magnifique emplacement, préparé de longue date par M. Roland, le saint fondateur de la Providence de Macornay.

Mère Marie de Jésus, qui connaissait parfaitement les exigences de la pauvreté franciscaine, laissait faire le bon M. Perrard, sachant très bien que saint Joseph voulait avoir sa statue sur le plateau riant de la colline et qu'il lui serait facile, au moment voulu, de renverser toutes les oppositions.

Sur l'entrefaite, M. Gréa, vicaire général de Saint-Claude, fondateur et supérieur d'une communauté de Chanoines réguliers, homme de foi et de vastes pensées, vint à Lons et persuada, je ne sais comment, à M. Perrard

que l'occasion était favorable de faire revivre le moyen-âge en bâtissant pour les Sœurs un monastère roman ou ogival, avec cloître ajouré, cour intérieure et le reste. Le bon chanoine n'avait oublié qu'une chose dans sa communication à M. Perrard, de joindre au dossier les billets bleus nécessaires à la réalisation de son plan d'artiste chrétien. Il en fallait trois cents, de mille francs chacun, et la communauté n'en possédait que vingt-quatre !

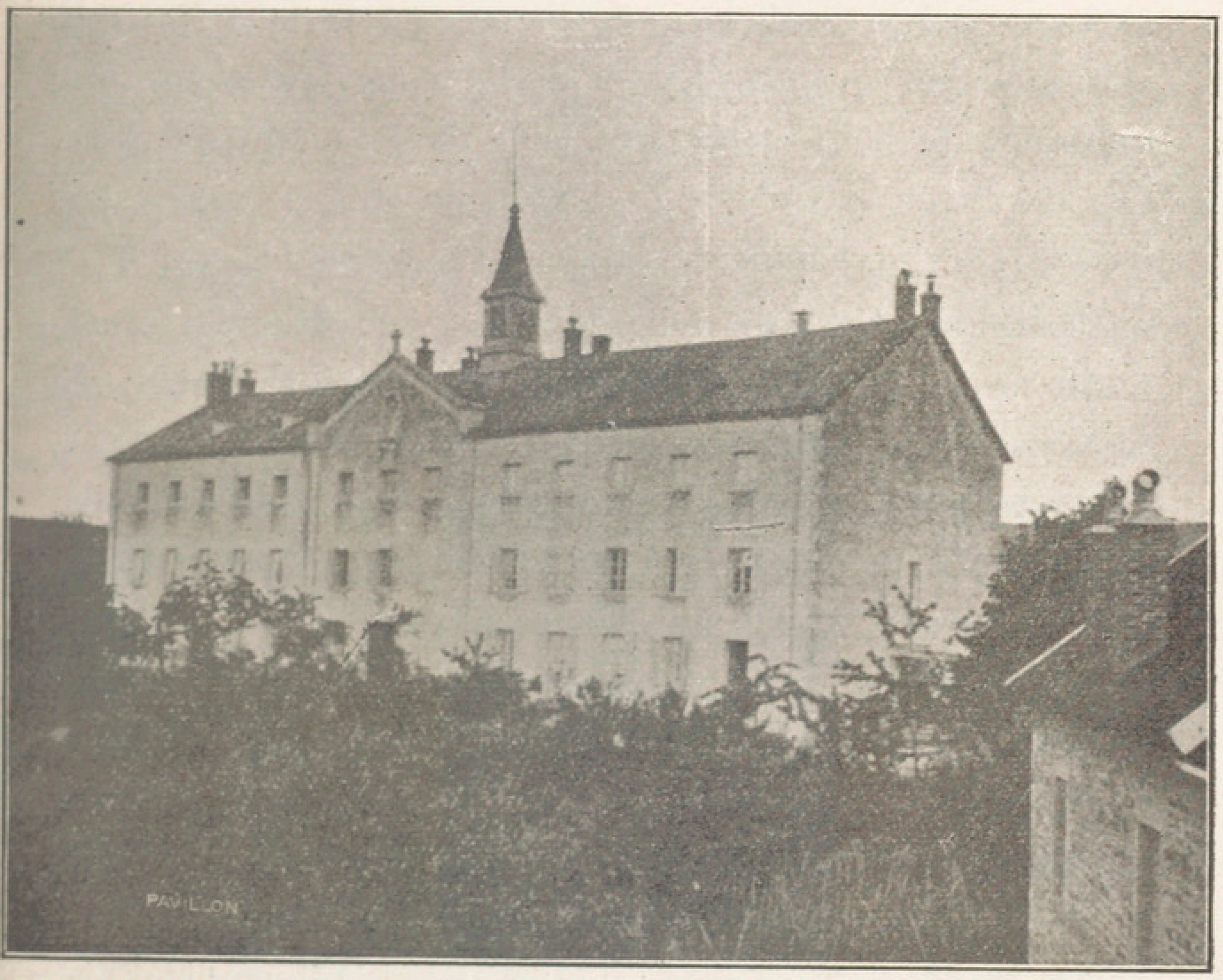
Mère Marie de Jésus avait en main cette réponse excellente à donner aux avances de M. le Supérieur. Elle lui écrivit très respectueusement qu'elle ne croyait pas pouvoir s'engager dans cette voie, que si elle et Mère Marie de la Croix venaient à mourir laissant des dettes, M. le Supérieur en aurait tout l'embarras et la responsabilité.

Le trait, habilement dirigé, vint frapper M. Perrard en pleine poitrine. Ne l'avait-on pas entendu à plusieurs reprises exprimer ses craintes sur la santé des deux Supérieures de Macornay, qui, « n'étant plus jeunes et déjà usées par un travail et des soucis incessants, pourraient bien, par une mort prématurée, lui laisser sur les bras une communauté sans directrices suffisamment formées. »

M. le Supérieur comprit et capitula. Saint Joseph le voulait, d'accord avec Mère Marie de Jésus, sa fille bien-aimée. Il n'imposa plus qu'une condition : c'était qu'on prît un architecte pour établir convenablement les fondations, car, disait-il, les Sœurs, qui avaient bien pu tracer le plan de la maison, étaient incapables de juger de la solidité du sol et de la profondeur où l'on devait creuser pour assurer la bâtisse contre la tempête ou les glissements de terrain.

On se mit à l'œuvre avec ardeur, et la première pierre du nouvel édifice fut posée solennellement le 19 mars 1874,

en la fête de Saint-Joseph. C'était justice, la maison étant pour ce grand patriarche. Mère Marie de Jésus voulait aussi obliger en quelque sorte son Père si puissant et si bon à la prendre tout entière à sa charge. Elle soupçonnait que la dépense dépasserait de beaucoup les petites économies qu'on avait faites et qué, si on ne trouvait pas un



Couvent des Franciscaines de l'Immaculée-Conception, à Lons-le-Saunier

banquier prêtant sans intérêts, ou plutôt puisant à pleines mains dans sa caisse toujours aussi riche, la pauvre communauté serait acculée à une faillite. Saint Joseph était ce banquier dont le grand roi du Ciel avait dit : « Allez à Joseph, il vous nourrira. »

Le Père nourricier de Jésus montra, par un incident significatif, qu'il acceptait l'offre de Mère Marie de Jésus.

On voulait, suivant la coutume, déposer au sein de la première pierre, non seulement un parchemin gardant, pour les générations futures, le nom du Pape actuellement régnant, de l'Evêque, des Supérieurs et Supérieures de la maison qu'on allait élever, mais encore une boîte de fer renfermant tout une série de médailles frappées à l'effigie des saints qui devaient la couvrir de leur puissante protection. Le parchemin, on l'avait, savamment écrit et enluminé par la plus habile calligraphe du monastère, mais non la boîte nécessaire pour recevoir les médailles. Or, une Sœur sortie dès le matin, la trouva comme par hasard sur le chemin de Macornay à Lons. On y mit les médailles des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, la médaille miraculeuse, celle de N.-D. des Sept-Douleurs, de la Salette, de Lourdes, de Saint-Joseph, Saint-François, Saint-Dominique, Saint-Antoine de Padoue, Saint-Claude, Saint-Pierre et Saint-Paul, de Notre Saint-Père le Pape, de Sainte-Anne, Sainte-Elisabeth de Hongrie, Sainte-Claire, Sainte-Colette, Saint-Louis de France et l'Ange gardien.

Dire la joie spirituelle qui remplit en ce jour le cœur de la Supérieure générale est chose impossible. Macornay allait s'effacer dans l'ombre du passé ; avec lui les impressions pénibles du début, le spectacle affligeant d'une communauté dans l'enfance et livrée encore à l'esprit séculier ; enfin le souvenir des troubles qui, agitant certaines âmes, avaient si fort ébranlé l'arbre naissant et grandissant sous l'influx de la grâce divine. Une ère nouvelle commençait qui verrait la ferveur acclimatée dans la famille entière ; Jésus pauvre et humble mieux connu, plus parfaitement aimé ; saint Joseph enfin devenu comme le Maître visible de la maison, fournissant à tous les be-

soins, toujours avec les Mères et leurs filles pour les éclairer, les conseiller, faire de toutes et de chacune autant de saintes agréables aux yeux de l'Epoux des vierges.

La première lettre que Mère Marie de Jésus avait reçue comme Supérieure générale lui offrait la fondation de Salins, qu'elle accepta et qui a toujours été très prospère depuis cette époque ; elle arrivait à peine à la seconde année de sa charge que Dieu lui accordait de bâtir un couvent à Lons-le-Saunier ; évidemment Il était avec elle, saint Joseph et saint Antoine l'avaient prise en singulière affection.

L'action de grâces monta de son cœur jusqu'au trône de toute miséricorde et en fit descendre sur la communauté de nouvelles et plus importantes faveurs.

Mère Marie de Jésus, comme son Père saint François, avait l'âme tout apostolique et brûlait de répandre au loin la bonne nouvelle de l'Evangile. Les missions chez les infidèles, les hérétiques et les schismatiques l'attiraient invinciblement. C'est sous l'empire de cette passion qu'elle entama des pourparlers avec le T. R. Père Bruno et bientôt s'entendit avec lui pour envoyer une colonie de ses Sœurs en Mésopotamie, où travaillaient déjà depuis longtemps les RR. PP. Capucins.

Notre Saint-Père le Pape Pie IX bénit le projet, et les filles de Saint-François entrèrent, comme tant d'autres religieuses de France, dans la grande et sublime armée des missionnaires aux pays déshérités de la foi.

Mère Marie de Jésus en éprouva une telle joie qu'elle voulut accompagner ses filles jusqu'à Marseille et jusqu'au bateau qui allait les emmener dans cet Orient d'où elles ne reviendraient plus. Elle ne les quitta qu'au dernier moment, quand la cloche du bord annonça la levée des

ancres et le départ du vapeur. Il lui eût été si doux d'abandonner, elle aussi, la France, et d'offrir en sacrifice, à Celui qui est mort pour sauver les âmes, sa santé et sa vie !

Aujourd'hui, ces bonnes Sœurs tiennent les écoles fondées par les Pères Capucins chez les Arabes, les Turcs et les Arméniens. A Mardine, elles n'ont pas moins d'un millier d'enfants qu'elles initient à la connaissance et à l'amour de Jésus-Christ. Ce chiffre en dit plus sur leurs vertus et leur dévouement que les plus éloquents discours.

Entre temps, les postulantes continuant à affluer, on multipliait les maisons secondaires ou de dépendance. Quand Mère Marie de Jésus avait pris les rênes du gouvernement, on en avait six seulement ; après son premier triennat on en comptait seize. Voici, du reste, la lettre qu'elle écrivait à Monseigneur l'Evêque, à la veille du Chapitre de 1876, où elle devait être réélue Supérieure générale, sur l'état florissant de la Congrégation.

. . . . . .

« De ces 17 établissements, 3 seulement nous appar-
» tiennent. Nous avons en outre notre maison de ville qui
» n'est point achevée.

» Nous sommes 79 professes, dont 35 ont fait leurs
» vœux perpétuels, 34 novices et 7 postulantes.

» Parmi les grâces nombreuses dont le Seigneur a gra-
» tifié notre Congrégation pendant ces trois années écou-
» lées, je mets en première ligne l'approbation de nos
» Constitutions par Votre Grandeur et par Monseigneur
» de Grenoble ; l'approbation du Gouvernement comme
» Congrégation enseignante et hospitalière, le demi-tarif
» sur les chemins de fer. Mais ce qui met le comble aux
» bénédictions dont le Bon Maître nous a favorisées, c'est

» le choix qu'Il a voulu faire de notre petite Congréga-
» tion pour les missions de la Mésopotamie et de la Tur-
» quie d'Asie. Ci-joint le traité que nous avons soumis à
» notre vénéré Supérieur, qui a bien voulu l'approuver en
» votre nom, approbation ratifiée à Rome par la Propa-
» gande. Quatre de nos Sœurs doivent s'embarquer le
» 14 avril pour se rendre à Mardine ; trois sont du diocèse
» de Saint-Claude. »

Mère Marie de Jésus fut donc réélue Supérieure générale au Chapitre qui suivit la retraite donnée cette année-là par le R. P. Théodore, capucin. Ce bon Père a écrit une belle page dans l'histoire de son Ordre, avec ses vertus éminentes et les merveilles de conversion qu'il a opérées pendant son trop court apostolat. D'une éloquence tout imprégnée de piété, de simplicité, de tendresse pour les pauvres âmes livrées au péché, il touchait les plus endurcis et ramenait à la foi les plus éloignés. Il suffisait de l'entendre prier au pied des autels pour sentir s'effacer des lèvres la raillerie libre-penseuse, et les larmes de componction remplacer sur les joues le rire de la légèreté ou de la sottise.

Rien n'est exagéré dans cette note écrite après la retraite par l'annaliste du couvent : « La retraite fut prê-
» chée par le Père Théodore, Capucin, saint religieux
» rempli de l'amour de Dieu, lisant dans les âmes, les
» éclairant et les encourageant. Cette retraite fit du bien.»

Mère Marie de Jésus put enfin indiquer pour la fin de cette même année la bénédiction solennelle du nouveau couvent de Lons-le-Saunier et de sa chapelle.

L'orateur de cette grande et touchante cérémonie fut M^gr^ Mermillod, depuis Cardinal résidant à Rome. Sa parole enflammée fit couler bien des larmes et mit au cœur de

tous la passion du bon combat contre les ennemis de l'Eglise.

L'annaliste du couvent nous raconte en des pages émues toutes les splendeurs de la cérémonie ; elle nous dit le nom des personnages célèbres qui y assistèrent et le puissant intérêt qu'y prirent les habitants de Lons-le-Saunier. Un seul nom n'est guère prononcé qu'en courant et comme par mégarde, c'est le nom de Mère Marie de Jésus. La Supérieure générale s'éclipse, pour ainsi dire, et disparaît au milieu de ces inoubliables solennités.

C'est elle, cependant, qui a conçu tout l'ouvrage et l'a mené à bonne fin; c'est elle qui a tracé le plan du monastère et de sa chapelle sans avoir jamais reçu la moindre notion d'architecture ; c'est elle qui achèvera, dans les six années de supériorat qui lui restent à parcourir, l'ornementation si remarquable de la chapelle; qui fera peindre, par le R. Père Pierre-Baptiste, le chœur et sa coupole; qui multipliera les bronzes, les linges précieux, les broderies délicates et riches par lesquelles Dieu sera honoré et les religieuses portées à la vertu avec une plus grande énergie. De cette femme si puissante en paroles et en œuvres on ne dit rien, et c'est justice. Qu'a-t-elle fait qu'elle ne l'ait reçu tout façonné des mains de saint Joseph?

Les saints doivent agir comme Dieu lui-même, avec intelligence et force, mais en se dérobant derrière le rideau, en demeurant dans l'ombre, sachant très bien qu'ils ne sont que de pauvres instruments, tout entachés des hontes et des faiblesses du péché ; et qu'à Dieu seul, maître unique, ouvrier tout-puissant, il nous faut rendre gloire et multiplier nos remerciements.

Mère Marie de Jésus voyait dans une lumière trop vive la main libérale de saint Joseph verser l'or nécessaire, con-

cilier les volontés, écarter les obstacles, pour que la tentation de la vanité, venant frapper à la porte de son cœur, eût quelque chance d'être introduite et de voir ses bonnements écoutés.

Intérieur de la Chapelle

Dans ses colloques intimes et continuels avec Jésus, ce divin Epoux des âmes lui avait révélé tant de fois le néant de toute créature et, d'autre part, l'effrayante responsabilité de ceux qui possèdent l'autorité! Or, rien n'écrase

aussi parfaitement l'orgueil, toujours vivace dans le cœur des mortels, que ces considérations et cette connaissance. « Je vis, nous dit-elle, que la Supérieure générale d'une » Congrégation doit être comme un rayonnement de la Di- » vinité, et en même temps je me sentis une affection très » douce pour chacune de nos Sœurs, mais une affection » dégagée du naturel ; en même temps je compris que, » comme les rayons éclairent et échauffent, je devais » porter mes Sœurs à l'amour de Dieu et les éclairer par » mes paroles et par mes œuvres. » Nous voilà bien loin de tout amour-propre, de toute vanité, et tout près de l'humilité absolue, c'est-à-dire de la sainteté.

CHAPITRE XXII

Le Scapulaire de Saint-Joseph. — Les Evêques l'approuvent, Léon XIII le bénit et l'adopte. — Décrets de la Sacrée Congrégation des Rites et de la Congrégation des Indulgences. — Sa nature et sa forme. — Fortune du Scapulaire. Il est confié au R^dissime^ Père Général des FF. Mineurs Capucins. — Epilogue.

Pendant cette même année 1876 on vendit la maison de Macornay. La chose s'imposait, et cependant ce ne fut pas sans quelque regret que les Sœurs abandonnèrent définitivement la vieille demeure, berceau de leur Congrégation, où elles avaient tant souffert physiquement et moralement, où elles avaient semé dans les larmes la prospérité qu'elles récoltaient maintenant dans la joie à Lons-le-Saunier. Tant il est vrai que l'homme s'attache plus fortement à la chaumière où il a pleuré qu'aux palais où il s'est énivré de plaisir!

L'œuvre matérielle de Mère Marie de Jésus paraissait terminée. Plus que jamais son cœur était tourmenté par le besoin de rendre en gloire à saint Joseph la multitude des biens qu'elle en avait reçus. Comment? par quelle invention nouvelle remercier dignement un père si tendre, si aimable, si généreux, un bienfaiteur si magnifique? « Vos bienfaits, ô mon Dieu, s'écriait sainte Véronique de » Juliani, plus lourds que les montagnes énormes, m'ac- » cablent et m'écrasent. Ils me forcent à descendre jus-

» qu'au fond de l'abîme de mon néant ; car je n'y puis ré-
» pondre en aucune façon.» Tel était aussi le sentiment de Mère Marie de Jésus en présence des faveurs sans nombre de saint Joseph.

Entourer sa statue de prières et de fleurs ; célébrer ses fêtes avec toute la pompe et la ferveur possibles ; se consacrer, se donner à lui solennellement ; proclamer bien haut les miracles de sa bienveillance, tout cela lui était facile... elle avait fait tout cela ! Mais son cœur, bien loin d'être satisfait, gémissait de son impuissance ; il cherchait du nouveau, de l'inédit en fait de culte et d'hommage.

« Or, un jour, nous dit-elle, que j'étais livrée à cet étrange tourment, il me vint en pensée de porter un scapulaire de saint Joseph, avec son image.» Ne doutant pas que ce scapulaire existait dans l'Eglise, comme celui de l'Immaculée Conception ou du Mont-Carmel en l'honneur de la T. S. Vierge, elle le demanda aux personnes pieuses qu'elle connaissait, puis aux sociétés et confréries établies en l'honneur de saint Joseph, enfin au bon Père Pierre-Baptiste, l'artiste pieux qui avait peint une image si admirable de son Père sur les murs de la chapelle. Chose étrange, personne ne le connaissait. Le scapulaire de saint Joseph n'existait pas. Elle le crut, et c'était presque vrai, puisque, seuls, les habitants de Vérone, en Italie, en avaient un et le portaient depuis un certain nombre d'années.

La conclusion s'imposait. Si mon bon Père n'a pas de scapulaire, pensa Mère Marie de Jésus, moi je veux lui en procurer un, et je veux que les catholiques du monde entier puissent, en le portant, glorifier dignement le Patron de l'Eglise universelle.

Notre bienheureux Diégo de Cadix aimait à ce point le scapulaire de la Sainte-Trinité qu'il ne parlait jamais, dans

la chaire de vérité, sans en avoir mis ostensiblement les deux panonceaux sur son habit. Mère Marie de Jésus, à l'exemple de ce grand saint, non seulement se réjouissait de porter les livrées de saint Joseph, mais désirait ardemment les placer sur toutes les poitrines et toutes les épaules.

Elle demanda sans tarder au Père Pierre-Baptiste une image du Saint sortie de son pinceau et de son cœur. Il la lui peignit aussi belle que, trop souvent, l'impression sur étoffe la rend méconnaissable ou même ridicule. Puis elle confectionna le scapulaire en étoffe blanche, couleur qu'elle croyait être celle du Souverain Pontife et de saint Joseph.

Aussitôt elle s'en revêtit avec un très grand respect et le donna aux personnes de la communauté qui désiraient le porter.

Les voilà toutes très heureuses et très fières de porter cette livrée.

Mais que valait-il ce scapulaire? Ce que vaut une image gravée par un artiste chrétien; ce que vaut un morceau d'étoffe taillé par une personne pieuse qui en veut faire un mémorial ou un emblème. Il lui fallait évidemment, s'il voulait marcher de pair avec ses prédécesseurs du Carmel et de l'Immaculée Conception, recevoir ses lettres de naturalisation dans la grande patrie. En d'autres termes, s'il n'était reconnu, béni, approuvé, enrichi d'indulgences par l'autorité des évêques, Mère Marie de Jésus ne tenait en ses mains, ne portait sur ses épaules qu'un vêtement à peu près inutile.

La bonne Mère rêvait un tout autre résultat de son initiative; aussi s'empressa-t-elle d'offrir son cher scapulaire à M^gr^ l'Evêque de Saint-Claude, avec une supplique demandant son approbation et les indulgences qu'il pouvait

y attacher. L'idée plut beaucoup au prélat, dévot à saint Joseph : il accorda volontiers les faveurs sollicitées.

Ce premier succès mit en fête le cœur de Mère Marie de Jésus et lui donna un nouveau courage pour travailler à l'établissement du scapulaire. Six autres évêques, auxquels elle écrivit, accueillirent favorablement le saint habit et lui donnèrent, avec leur bénédiction, de nouvelles indulgences.

C'était donc la volonté de Dieu qu'il prît possession de la France et peut-être du monde catholique tout entier. Redoublant de zèle et d'audace, elle s'adressa aux archevêques, aux Cardinaux eux-mêmes, plaidant en toute simplicité, mais avec force, la cause de son grand ami saint Joseph, se servant de tous les moyens d'approche que la Providence lui offrait, répondant aux refus par de nouvelles demandes plus humbles que les précédentes. Elle recueillit ainsi en quelques années l'adhésion de 21 évêques, archevêques et Cardinaux de France et de Belgique.

Pendant ce temps une multitude de personnes religieuses averties, Dieu sait comment, se présentaient pour recevoir le nouveau scapulaire, heureuses, disaient-elles, de pouvoir témoigner ainsi à saint Joseph leur reconnaissance et leur amour ; heureuses de mériter par cet acte de piété filiale de nouvelles et plus importantes faveurs spirituelles. Le bon saint ne devait-il pas les protéger et les favoriser d'une manière toute spéciale maintenant qu'elles étaient de sa maison, qu'elles en portaient les livrées et en suivaient tous les usages ?

Mère Marie de Jésus nageait dans la joie. Plus rien ne manquait à son bonheur, car, si elle n'avait pas encore l'approbation de Rome, le succès croissant de la nouvelle

dévotion ne manquerait pas de disposer favorablement le Souverain Pontife, en écartant jusqu'à l'ombre d'un doute sur son opportunité et ses excellents effets. Du reste, le scapulaire de Lons-le-Saunier arrivait seul, sans précédent, sans concurrent ; l'affaire passerait donc sans difficulté.

En ce point, seulement, ses espérances ne devaient pas se réaliser. La Cour de Rome, ou plutôt les Congrégations romaines procèdent toujours avec cette sage lenteur qui permet à la lumière d'éclairer toutes les faces de la question, à toutes les oppositions raisonnables de se produire, aux inconvénients jusqu'alors inaperçus de se montrer. Le R. P. Bruno fut chargé de poursuivre l'affaire. Malgré son habileté bien connue et l'influence légitime qu'il exerçait sur un certain nombre de consulteurs et de prélats, après huit ans de négociations, il était obligé d'écrire à Mère Marie de Jésus que tout espoir de réussir semblait s'éloigner et se perdre dans les noirs nuages d'une opposition invincible. Encore un peu, et il faudrait faire son deuil d'un rêve si longtemps caressé, à la réalisation duquel on avait travaillé pendant huit ans, de 1876 à 1884, avec de grandes dépenses et de très cuisants soucis.

Mais c'est quand tout est désespéré que Dieu se montre. Il était réservé à M^gr^ Marpot d'enlever en un instant une approbation papale que le R. P. Bruno se voyait refuser depuis si longtemps. Ce coup inattendu de la Providence tint quelque peu du miracle, comme nous allons le voir.

M^gr^ Marpot, Evêque de Saint-Claude et directeur de Mère Marie de Jésus, partait pour la Ville éternelle dans les premiers jours de février 1884. A peine arrivé, il s'ouvrit à un ecclésiastique distingué du projet inscrit dans ses papiers, d'obtenir enfin l'approbation du scapulaire de

Saint-Joseph si merveilleusement éclos dans son diocèse, déjà répandu en France et à l'étranger, déjà approuvé par plus de vingt évêques. Mais, dès les premiers mots, le prélat lui répondit tranquillement, à l'italienne : « N'y pensez plus, Monseigneur, n'en parlez pas au Souverain Pontife, vous vous exposeriez à un refus, ce qui est toujours pénible, et vous fatigueriez inutilement Sa Sainteté à l'entretenir de ces dévotions nouvelles que les français inventent chaque année par douzaines. »

Sur cet avis, M^gr^ Marpot raya le scapulaire de la liste des faveurs qu'il comptait demander au Pape.

C'en était donc fini, et bien fini, du rêve si pieux de Mère Marie de Jésus ! Elle n'avait plus qu'à pleurer et gémir aux pieds de son Père sur l'espérance évanouie d'ajouter un fleuron de plus à sa couronne de gloire ici-bas.

Mais l'homme s'agite et Dieu le mène. Saint Joseph allait en un instant changer la face des choses. Un certain remords, je ne sais quelle inquiétude saisit l'âme de l'évêque au moment où il se préparait à entrer dans les appartements du Pape, et voici qu'il retrouva dans sa mémoire, comme dans un livre ouvert, tout ce qu'il avait écrit touchant le scapulaire à faire autoriser.

Léon XIII l'accueillit avec une extrême bouté ; il le connaissait et l'aimait comme un fils tout dévoué aux intérêts de l'Eglise. Après les compliments d'usage, la question du scapulaire fut mise sur le tapis. L'évêque n'avait plus peur. Il raconta l'origine si simple et si naïve de cette dévotion, son apparition acclamée aussitôt par le peuple chrétien, son succès dans le diocèse de Saint-Claude et dans toute la France, l'approbation que lui avaient accordée plus de vingt évêques avec de grandes louanges et de précieuses indulgences. Puis, devenu plus éloquent à

mesure qu'il parlait sur un sujet qui lui tenait au cœur, l'évêque de Saint-Claude fit valoir, nous n'en pouvons douter, le mérite de la petite religieuse franciscaine, auteur de ce grand mouvement de piété envers saint Joseph; il loua son humilité, son zèle pour la gloire de Dieu; il raconta les hauteurs d'extase où elle était parvenue...

Avait-il pu persuader le Souverain Pontife et déterminer un arrêt favorable? Qu'allait répondre le chef de l'Eglise, si prudent et si éclairé? Sans doute une parole ordonnant le renvoi de l'affaire devant la Congrégation des Indulgences... C'eût été l'enterrement du pauvre scapulaire!

Quelle ne fut pas la joie de Mgr de Saint-Claude quand Léon XIII, les lèvres souriantes, sans élever la moindre objection, sans faire la plus petite réserve, lui dit de sa voix la plus aimable: « Oh! pour saint Joseph, je ne puis rien refuser; j'approuve et je bénis le scapulaire. »

Si les familiers du palais furent étonnés, la joie de l'évêque, vainqueur dans un combat où il n'attendait que la défaite, fut aussi grande que la surprise du prélat avisé qui lui avait conseillé de ne rien dire au Souverain Pontife au sujet de ce scapulaire.

On imagine avec quel enthousiasme le couvent de Lons-le-Saunier accueillit la dépêche bienheureuse qui dissipait tous les nuages et donnait gain de cause à Mère Marie de Jésus.

Rentré dans son diocèse, Monseigneur vint chez les chères Franciscaines et, dans un éloquent discours, annonça aux Sœurs la bonne nouvelle, la grande nouvelle. « De même, leur dit-il fort justement, que l'Ordre du Carmel se glorifie du scapulaire de la T. S. Vierge, donné à saint Simon Stoch; les Théatins du scapulaire de l'Im-

maculée Conception ; les Passionistes du scapulaire de la Passion, ainsi la famille franciscaine sera fière du scapulaire de Saint-Joseph, et le considérera toujours comme l'héritage béni et le riche patrimoine qui lui a été donné par le très saint Epoux de Marie.

On jugera du bonheur de Mère Marie de Jésus par les lettres qu'elle écrivit à Mère Marie de la Croix, alors absente du couvent et occupée à la visite des maisons de dépendance.

« Ma bonne Mère

» Tout le monde ici est en fête. Le scapulaire est béni et approuvé par le Saint-Père. J'ai manqué me trouver mal en recevant cette nouvelle par nos Sœurs de Saint-Claude... On travaille au scapulaire du haut en bas de la maison. Jeudi, nous aurons à l'autel de Saint-Joseph une messe tout à fait solennelle. Si seulement vous étiez là ! mais je suis bien contente de ne pas être allée avec vous afin de m'occuper de tout. Le Bon Dieu est bien bon ! Je vous écrirai quand j'aurai vu Monseigneur. Oh ! ma Mère chérie, que je suis heureuse ! Aidez-moi, ainsi que nos Sœurs, à bénir Notre Seigneur de cette faveur. »

Voici la deuxième lettre écrite après la venue de Monseigneur.

« Ma bonne Mère,

» Monseigneur sort d'ici. Sa Grandeur est venue nous dire la messe, nous donner la bénédiction papale et nous parler du scapulaire. Il nous a dit à ce sujet les choses les plus encourageantes : « Que si N.-S. avait choisi notre communauté pour donner naissance à cette dévotion, c'est qu'Il avait des vues toutes particulières sur elle ; que,

pour lui, il en était persuadé ; qu'à partir de maintenant, cette bénédiction du Saint-Père sur une dévotion qui a pour but la gloire de saint Joseph et la prière pour la sainte Eglise, allait donner à notre communauté une nouvelle vigueur et que nous allions grandir et être bénies dans nos œuvres; qu'il était persuadé que le Saint-Esprit avait suscité cette dévotion pour le bien de l'Eglise et que c'était une singulière marque de protection pour notre Congrégation.

» En outre, Monseigneur a chargé M. l'aumônier de faire une analyse de son discours et d'inscrire cette faveur sur le registre de la Congrégation. Voilà de grandes grâces du bon Dieu, mais votre pauvre vieille en est toute malade. La nuit dernière j'étais toute mouillée, et la Messe de Monseigneur a achevé de me tuer. Mais comme il faut toujours une croix à côté de la joie, j'avais celle d'être privée de votre présence. Tout le temps de l'instruction je pensais à vous. Je suis sûre que vous auriez pleuré de joie en entendant toutes les belles choses que Monseigneur prévoyait pour notre chère Congrégation.

» Au revoir, ma Mère chérie ; ô mon Père saint Joseph, protégez-la et ramenez-la bientôt. »

Enfin une troisième lettre qui dit un mot des fêtes de la chapelle :

« Ma chère Mère,

» Nous venons d'assister à notre Messe en l'honneur de saint Joseph. On avait attaché des scapulaires tout autour de son autel ; on a chanté le *Magnificat*. Les enfants chantent tout ce qu'elles savent en l'honneur de ce bon saint ; mais la fête, la grande fête sera célébrée quand vous serez là. J'ai fait brûler 7 cierges aujourd'hui pour notre Congrégation. J'espère que toutes nous allons nous

ressentir de cette grâce insigne, car, comme nous l'a si bien dit Monseigneur, c'est aujourd'hui que cette dévotion est introduite officiellement dans l'Eglise, et c'est notre chapelle que Notre Seigneur a choisie pour ce nouvel honneur rendu à saint Joseph, etc... »

La bonne Mère ne se trompait pas dans son appréciation optimiste des grâces promises au scapulaire de saint Joseph. Par une permission de Dieu, elle avait inventé un mode nouveau de vénération et d'hommage à ce grand saint, le mode si conforme aux tendances de notre nature, et par le fait même si populaire, d'une miniature de livrée aux armes de saint Joseph, portée avec amour et grand respect, nuit et jour, pendant la veille et le sommeil. Quoi de plus facile et de plus rationnel !

Les impies se moquent de notre dévotion au scapulaire. Ils la trouvent puérile, voire même nuisible à une véritable religion. Rien cependant ne satisfait autant leur vanité, rien ne les rend plus sottement fiers que le port d'un uniforme quelconque, d'un ruban, d'une décoration plus ou moins connue, qu'ils n'ont point méritée et qui ne leur procure aucun bien réel. Mais peut-on demander à l'impiété une juste appréciation des choses religieuses ? Laissons-la donc aux mensonges dont elle se repaît et au malheur éternel qui l'attend.

Le scapulaire, porté avec respect, est un acte perpétuel d'amour envers Dieu d'abord ; envers la sainte Vierge ensuite ; envers saint Joseph et les autres saints. Il inspire de fréquentes et ferventes prières ; il nous procure des grâces précieuses ; il nous aide à vivre et à converser dans le ciel, selon la recommandation du grand Apôtre ; enfin il nous procure des indulgences, dont nous avons un si grand besoin. Pourquoi donc ne prendrions-nous pas celui ou ceux

qui nous agréent davantage ? Pourquoi ne serions-nous pas très fiers d'appartenir, par eux, plus spécialement à la sainte Vierge ou à saint Joseph ?

Reconnaissons aussi avec Mère Marie de Jésus que ce dernier venu en l'honneur de son Père bien-aimé, ayant été béni et adopté par le Pape, ayant reçu dans le monde chrétien, dès son apparition, un accueil si chaleureux qu'il est porté actuellement par plusieurs millions de fidèles, ne peut être qu'un gage précieux de ferveur et une magnifique promesse de prospérité pour la communauté où il a pris naissance.

Nous ajouterons, le lecteur nous le permettra, qu'il a mis sur le front de Mère Marie de Jésus une auréole de gloire qui la rend vénérable à tous ceux qui la connaissent, et nous assure de son bonheur éternel parmi les plus illustres amis du plus grand des patriarches.

Le scapulaire de saint Joseph, béni et approuvé par le Souverain Pontife, personne ne pouvait plus s'élever contre lui ni s'opposer, directement au moins, à son entrée dans l'Eglise universelle ; mais comme il est nécessaire en pareil cas qu'un décret de la Sacrée Congrégation des Rites intervienne, manifestant officiellement la volonté du Pape et réglant tous les détails de forme et de matière du saint habit, les Véronais et leurs partisans firent en sourdine de l'obstruction, suscitèrent des difficultés et surent si bien embrouiller les choses que l'acte de la Sacrée Congrégation ne parut qu'en 1893, neuf ans, le croirait-on, après la bénédiction accordée sur la demande de M^gr^ Marpot.

De plus, on dut attendre encore deux ans, jusqu'en 1895, les faveurs accordées à la nouvelle dévotion par la Sacrée Congrégation des Indulgences. Dieu sait les ennuis et les angoisses qui accablèrent, pendant ce long délai, l'âme

ardente de Mère Marie de Jésus ! Dieu sait ce qu'il en coûta à la Congrégation de Lons-le-Saunier.

Voici maintenant la description du beau scapulaire :

Il se compose, comme tous les autres, de deux panonceaux, unis entre eux par deux cordons et qui sont faits de deux piécettes d'étoffe superposées et consues ensemble : la première, celle de dessous, en laine et de couleur violette ; la seconde, celle de dessus, en laine et coton de couleur jaune. Le panonceau destiné à reposer sur la poitrine porte l'image dessinée par le R. P. Baptiste, de saint Joseph, tenant l'enfant Jésus sur le bras droit, un grand lis dans la main gauche, le tout enguirlandé de lis épanouis; au bas l'inscription : SAINT JOSEPH PROTECTEUR DE L'ÉGLISE PRIEZ POUR NOUS.

Sur le panonceau des épaules est dessinée une tiare à la triple couronne, au-dessus de laquelle plane une colombe, image du Saint-Esprit, et, au-dessous, une croix, avec deux clefs en sautoir et l'inscription : L'ESPRIT DE DIEU LE CONDUIT.

Pour son scapulaire primitif, Mère Marie de Jésus avait choisi la couleur blanche, qu'elle croyait être celle du Pape. Il ne lui en coûta rien de la remplacer par une autre, non plus que d'adopter toutes les modifications de détail imposées par la sagacité et la piété des membres de la Sacrée Congrégation.

L'important était que le scapulaire de saint Joseph devînt une manifestation populaire du rôle attribué par la Providence au gardien fidèle de Jésus dans le gouvernement de l'Eglise.

Les deux inscriptions qui se complètent l'une l'autre, le disent assez clairement. Saint Joseph à Bethléem et à Nazareth a été conduit par l'Esprit Saint pour gouverner

sagement l'Eglise naissante en Jésus, en Marie, en lui-même. Il continue au souffle de la même inspiration à guider et à protéger l'Eglise dilatée, universelle, en Jésus, Marie, Joseph, et tous les catholiques soumis à l'empire béni de Notre Saint-Père le Pape, vicaire visible de Jésus-Christ.

En cela Mère Marie de Jésus se montrait la vraie fille de saint François, ce défenseur intrépide de la Papauté, cet amant passionné du Saint-Siège, qui ordonnait à tous ses religieux, jusqu'à la fin des siècles, d'être soumis non seulement à ses ordres, mais à ses moindres désirs.

La fortune de notre scapulaire fut rapide. Avant la bénédiction du Pape, Mère Marie de Jésus en avait jeté par le monde plus de cent mille ; après l'approbation, les religieuses de Lons, nous l'avons vu, ne suffisaient plus à en découper assez pour satisfaire la dévotion du monde entier.

« On en faisait à tous les étages, écrivait la bonne Mère, transportée de joie. » Aujourd'hui encore, après quinze ans, les commandes arrivent nombreuses et considérables pour les deux mondes. On les expédie par cinq cents et par milliers.

Léon XIII, on s'en souvient, a proclamé saint Joseph patron de l'Eglise universelle. C'était justice. L'introduction du scapulaire de Mère Marie de Jésus n'a pas été tout à fait étrangère à la décision du Grand Pape, si magnifique en sa doctrine et en ses actes.

Rappelons en terminant ce chapitre qui est comme le centre de la vie religieuse de notre Mère, que son scapulaire a été confié au R^dme^ Père Général des FF. Mineurs Capucins. Lui seul peut donner aux religieux de son Ordre et aux autres prêtres le pouvoir de l'imposer.

Que le plus saint des patriarches veuille bien inspirer à

tous les chrétiens la salutaire pensée de prendre sur eux ses livrées, de multiplier à ses pieds leurs prières confiantes, et ainsi de l'aider à sauver l'Eglise, aujourd'hui écrasée en apparence sous le poids affreux de la rage impie des méchants.

CHAPITRE XXIII

Voyage à Rome. — Approbation des Constitutions de l'Ordre. — Maladie de Mère Marie de Jésus. — Une parole prophétique. — Elle redevient Maîtresse des novices. — Sa dévotion envers saint Joseph.

Il était écrit dans le grand livre des destinées humaines que Mère Marie de Jésus, pendant son généralat de neuf années, établirait son peuple de religieuses dans une cité parfaitement bâtie, défendue contre tous ses ennemis et pourvue abondamment de tous les biens nécessaires à la vie. Les Constitutions, élaborées par les deux Mères et approuvées par M^gr^ Nogret, n'avaient pas encore reçu l'estampille romaine ; elles résolurent d'aller en personne la demander à Léon XIII glorieusement régnant.

Elles partirent, accompagnées de M^me^ Cherbouquet, bienfaitrice insigne de la communauté, femme d'une grande foi et d'un grand cœur, qui dépensait sans compter, au profit des pauvres et de l'Eglise, les richesses que Dieu lui avait accordées. Mère Marie de la Croix raconte tout au long, dans les annales de l'Ordre, ce voyage au centre de la catholicité, en déclarant tout d'abord qu'elle en est revenue, comme saint Paul, du troisième ciel, ne trouvant pas de paroles pour exprimer son admiration et ses ravissements.

« Notre Saint Père le Pape, dit-elle ensuite, voulut bien, par un privilège spécial et unique jusqu'alors, nous donner,

avant l'approbation de nos Constitutions, un Cardinal protecteur. Nous demandâmes le Cardinal Howard, anglais de naissance, et il nous fut accordé sans difficulté.» C'était, pour ainsi dire, une approbation anticipée, une promesse ferme, au moins, d'examiner avec bienveillance les règles observées dans la Congrégation et de leur donner, aussitôt que possible, le visa souverain de l'autorité pontificale. En effet, quelques années plus tard, le R^me^ Père Bruno put leur annoncer l'heureuse issue de cette affaire importante.

Mère Marie de Jésus éprouva dans la Ville éternelle, aux pieds des saints apôtres Pierre et Paul, dans la visite des tombeaux des martyrs, sous les multiples bénédictions de Léon XIII, une joie spirituelle si parfaite, si énivrante, qu'elle ne craignit pas de dire à sa compagne, en reprenant le chemin de France : « Rome m'attire tellement, je souffre tant de m'en éloigner qu'il me semble que j'irais sur mes genoux.» Ce n'était point une vaine parole sur ses lèvres. Quels sacrifices avait-elle refusés à la grâce depuis sa conversion de la vanité à la parfaite pauvreté? Quels travaux n'avait-elle pas entrepris pour la gloire de Dieu et le salut des âmes les plus abandonnées? Quelles persécutions et quels déboires n'avait-elle pas supportés avec une héroïque patience et sans jamais se plaindre ou s'irriter? Dieu avait mis dans son âme une force invincible que rien ne pouvait arrêter, ni briser, ni lasser.

Sainte Brigitte, sainte Catherine de Sienne, et plusieurs autres amies de Dieu, ayant reçu du ciel une mission particulière, ont bravé tous les périls et enduré toutes les fatigues pour voir de leurs yeux le vicaire de Jésus-Christ sur cette terre. Cette dévotion se retrouve dans toutes les grandes âmes qui ont compris et qui aiment la beauté

de l'Eglise, l'Epouse immaculée et immortelle de Jésus-Christ.

Nos deux pèlerines franciscaines emportèrent avec elles, comme une consolation dans l'éloignement et l'exil, les reliques du corps de sainte Vincentia, martyre. Placées aujourd'hui sous l'autel majeur de la chapelle de Lons-le-Saunier, elles gardent la sainte maison contre les ruses des démons et les attaques d'un monde corrompu et corrupteur.

Avant de rentrer au nid qui leur était si cher et si doux, elles visitèrent successivement tous les grands sanctuaires franciscains d'Italie: Assise, Saint-Damien, la Portioncule, ensuite Lorette et Bologne, où se conserve le corps, demeuré en partie flexible, de sainte Catherine ; enfin Padoue, la ville bien aimée de saint Antoine, pour laquelle il est le saint par excellence: *Il Santo*.

Mère Marie de Jésus y trouva, vivant comme aux jours de son apostolat, le fils premier-né de saint François honoré par les impies eux-mêmes, qui ont confiance en sa toute-puissante intercession et n'oublient pas qu'il est toujours le saint aux miracles. Grande fut la joie de son âme dans ce temple, unique au monde, où elle put remercier le guide de sa vie avec plus de ferveur que jamais, où elle renouvela l'alliance et le pacte d'amitié signé dès les premiers jours. Elle en sortit rafraîchie, fortifiée, prête à de nouveaux sacrifices et de nouveaux combats, plus intimement unie que jamais à ce Jésus qu'avait si bien servi saint Antoine de Padoue. Le feu d'un zèle tout apostolique consumait son cœur et tout son être.

A peine arrivée à Lons-le-Saunier, malgré les inquiétudes que devaient lui causer une santé très chancelante, elle voulut faire la visite des maisons de dépendance : c'est

le nom que l'on donne aux communautés établies à différents endroits par la Maison-mère et qui restent entièrement soumises à son autorité suprême. Mais bientôt ses forces la trahirent. Soit un effet des fatigues précédentes, soit par une permission de Celui qui purifie et perfectionne ses amis au creuset brûlant de la souffrance, Mère Marie de Jésus eut à subir toute une série de crises hépatiques. On sait combien elles sont douloureuses ; avec quelle fureur elles tenaillent le foie, obligeant les malheureux patients à demander grâce au ciel comme si le moment de la mort était proche. Selon son habitude, aucune plainte ne sortit de ses lèvres ; ses traits contractés, son teint d'une pâleur excessive, ses mains tremblantes et convulsées indiquaient seuls la violence des tortures endurées.

M. le Dr Comtesse, médecin dévoué de nos Sœurs, après avoir épuisé toutes les ressources de l'art pour la soulager et la guérir, lui dit en manière de consolation: « Ma Mère, je crois qu'il vous est tombé sur le cœur une peine violente ; je ne puis m'expliquer autrement la crise dont vous souffrez. » Elle ne répondit rien et ne releva pas même les yeux sur le bon docteur. Quand il fut sorti, Mère Marie de la Croix revint sur cette parole : « Est-ce bien vrai que vous avez eu un chagrin? Je ne puis le croire ; je n'ai rien vu ni rien entendu qui puisse me le faire supposer !

— C'est bien vrai cependant, répondit la malade, le docteur a deviné juste », et elle dit assez bas le nom d'une Sœur sans ajouter un seul mot. Quelle faute avait commise cette pauvre Sœur, nous l'ignorons, mais si son nom fut prononcé, c'est qu'il était bon pour la communauté que Mère Marie de la Croix le sût et prît les mesures convenables contre un désordre possible.

Une médication énergique vint à bout de la maladie,

mais elle n'avait été vaincue que pour un temps. Au mois de décembre de la même année, elle reparut, aussi enragée que la première fois, et mit de nouveau Mère Marie de Jésus sur le chevalet des tortures.

A bien prendre, du reste, on peut affirmer que, depuis le jour où elle se donna entièrement à Jésus, et surtout depuis son entrée en religion, bien rares et bien courtes furent les périodes complètement exemptes de tout malaise et de toute infirmité.

Deux fois la fièvre typhoïde l'avait réduite à la dernière extrémité ; elle souffrait continuellement de l'estomac au point de ne pouvoir supporter le maigre ; puis survinrent les crises hépatiques, puis de multiples bronchites, et enfin une fièvre de langueur qui finit par la mettre au tombeau.

Dieu cependant lui rendit, cette fois encore, sinon la santé parfaite, au moins la force suffisante pour accomplir tous ses devoirs et, par le fait même, acquérir de plus grands mérites.

Elle se releva et reprit le gouvernement de la Congrégation jusqu'au Chapitre de l'année suivante 1883.

Elle finissait ce jour-là son troisième triennat. On pouvait à la rigueur, moyennant une dispense, la réélire une quatrième fois. Mais elle savait surnaturellement qu'elle ne serait point réélue. Il lui tardait de déposer le fardeau accablant de la supériorité ; les Sœurs, de leur côté, prenaient compassion de ses souffrances continuelles ; peut-être aussi désirait-on la voir de nouveau à la tête du noviciat où, pendant si longtemps, elle avait montré une habileté vraiment extraordinaire dans la formation des novices à la vie franciscaine. Parfaite Supérieure générale, elle l'avait été, tout le monde en convenait ; mais dans le sanctuaire intime du noviciat, reprenant des fonctions

pour lesquelles il semblait que Dieu l'avait prédestinée et formée, elle exercerait une influence plus féconde encore et plus heureuse.

Le scrutin suivit ces indications : Mère Marie de la Croix fut élue.

Depuis lors cette femme vraiment admirable, qui vient de mourir au mois de mai 1899, a tenu d'une main ferme le gouvernail de sa Congrégation, au milieu des difficultés sans nombre et malgré une santé des plus précaires.

Mère Marie de Jésus chanta sa délivrance. Elle était heureuse que la volonté de Dieu se fût manifestée de cette façon. Faire la volonté de Dieu était, pour cette âme d'élite, le pain, le vin, l'aliment de sa vie ; c'était plus encore : la vie de sa vie. Elle répétait souvent, comme pour s'exciter à la joie spirituelle : Volonté de Dieu, Volonté de Dieu !

Par pitié pour sa faiblesse et en prévision de ses maladies, on lui donna une sous-maîtresse en la personne de Sœur Ange, dont la vertu éprouvée, la vie tout intérieure, l'attachement intelligent et inébranlable aux règles de l'Institut, promettaient une action très heureuse sur les postulantes et les novices.

Inutile de rappeler ici que rien ne fut changé dans les rapports des deux Supérieures de la maison. Elles pouvaient dire, en reprenant dans toute sa beauté le mot d'Alexandre le Grand : « Celle-ci est aussi Mère Marie de la Croix ; celle-ci est aussi Mère Marie de Jésus » quand elles se présentaient l'une l'autre aux étrangers qui ne les connaissaient point.

Les rôles étaient intervertis, elles avaient repris leurs situations respectives du commencement ; leur amitié demeurait la même, car elle existait en Dieu, et Dieu ne

change pas. Bien loin de s'attiédir, comme il arrive nécessairement pour les amitiés purement humaines, elle grandissait chaque jour, se fortifiait, devenait d'autant plus intense, plus heureuse, plus féconde en œuvres de salut que les deux Mères se connaissaient mieux et voyaient plus parfaitement en chacune d'elles les merveilles de grâce et de sainteté que Dieu y multipliait avec une munificence admirable. Qui les avait vues de près comprenait le mot de l'Ecriture: « Celui qui a trouvé un véritable ami a trouvé un trésor. » Rien de plus touchant que le respect, la confiance, la tendresse que se témoignaient ces deux religieuses, si différentes d'ailleurs de caractère! Rien de plus édifiant que la soumission profondément humble et surnaturelle de celle qui n'était plus supérieure à sa compagne qui venait de prendre sa place!

Comment la communauté, dirigée par ces deux âmes d'élite, ces deux âmes saintes et si intimement unies dans la charité de Jésus, n'aurait-elle pas marché à pas de géant dans le progrès intérieur et extérieur? Comment les bénédictions du ciel ne seraient-elles pas tombées sur ce peuple heureux, comme les pluies fécondantes et le soleil bienfaisant sur les blés qui grandissent et promettent une riche moisson?

A mesure aussi que les années s'écoulaient, il semble que la dévotion de Mère Marie de Jésus envers saint Joseph prenait des développements merveilleux. Depuis longtemps elle l'avait établi protecteur attitré du couvent et de la Congrégation; nous avons raconté comment le bon Saint s'était acquitté des fonctions de sa charge. Or, se dit un jour la Supérieure générale, n'est-ce point une coutume très légitime dans les familles d'offrir chaque année au père, le jour de sa fête, des chants, des fleurs, et, s'il y a

lieu, de petits présents que l'on sait devoir être agréables à son cœur?

En 1879, Mère Marie de Jésus, en vertu de son autorité suprême, ordonna qu'on souhaiterait la fête à saint Joseph toutes les années, le 18 mars au soir, avec le cérémonial usité en l'honneur des Supérieures majeures de la Congrégation. En Portugal, saint Antoine de Padoue est colonel à perpétuité, et on lui rend les honneurs dus à son grade...

Donc, après le souper, toute la communauté, les Sœurs et les orphelines se rendirent à la chapelle. L'autel du Saint brillait de mille feux ; un cantique fut chanté avec l'âme et l'entrain que savent y mettre, dans les grandes circonstances, les virtuoses de la chorale ; puis une Sœur, au lieu et place de la Supérieure générale, présente cependant, mais accablée par la maladie, lut le compliment suivant à saint Joseph.

« O bon et grand saint Joseph, notre modèle, notre maître, notre guide, notre patron, notre bienfaiteur et notre Père, permettez-nous de venir en ce moment déposer à vos pieds l'hommage si légitime de notre reconnaissance et de notre amour.

« Nous voudrions vous offrir des couronnes, un diadème, un trône, pour représenter en même temps vos grandeurs, vos vertus, et vos bontés touchantes à notre égard ; mais, hélas ! nous ne pouvons rien ; nous n'avons pas de bouquet de fête qui soit digne de vous être offert ! Recevez nos bons désirs pour les changer en grâces et en mérites. Pour nous, qui sommes si heureuses de nous nommer vos filles, et afin d'élever à votre gloire un nouveau monument de tendresse et de gratitude, ô notre Père, chef glorieux de la Trinité de la terre, bénissez-nous... Et pour que nous puissions vous plaire, ainsi qu'à Jésus et à Marie, cultivez en nous

les vertus religieuses : donnez-nous l'esprit de sacrifice, d'abnégation d'immolation. Nous vous consacrons en ce jour, pour ne les reprendre jamais, nos cœurs, nos corps et nos esprits ; notre vie religieuse, que nous voulons unir désormais à celle que vous meniez à Nazareth ; notre travail, nos peines et nos inquiétudes ; notre passé, notre présent et notre avenir ; nos vœux, nos résolutions et tout ce que nous avons de plus précieux. Recevez encore, ô très bon saint, notre liberté, notre volonté, nos affections, et daignez bénir notre Congrégation, nos familles, nos bienfaiteurs et en particulier celui qui a si bien su décorer et embellir cette chapelle, le R. Père Pierre-Baptiste ; les âmes qui viendront à nous dans la suite, et, entre toutes, celles de cette maison qui le méritent davantage, comme aussi celles qui en ont le plus grand besoin.

« Enfin, ô notre très bon et très puissant saint Joseph, protecteur de l'Eglise universelle, protégez-nous, protégez-nous toujours ! Vous le pouvez et vous le voulez, ô notre protecteur et notre bien-aimé Père : vous le voulez, puisque vous portez notre cher monastère entre vos mains et sur votre cœur, et que toutes nos demandes ont pour objet unique la gloire de Jésus, de Marie et la vôtre. »

Le chant d'un cantique termina cette fête, qui se renouvela depuis chaque année.

En 1884, Mère Marie de Jésus put lire elle-même le compliment suivant, sorti tout brûlant de son cœur, bien plus encore que de son esprit, qui rappelait d'abord l'acte de Léon XIII instituant saint Joseph patron de l'Eglise universelle, ensuite l'approbation, par ce même Pontife, du scapulaire créé par la dévote religieuse en son honneur.

Bien mieux que le premier, il nous paraît être un document de haute valeur dans l'étude critique de la dévotion de Mère Marie de Jésus à son saint de prédilection.

« Saint protecteur et Père bien-aimé,

« Nous voici à vos pieds en ce jour béni, pour vous offrir nos vœux et nos souhaits de fête. Mais que pouvons-nous désirer à un si grand saint que la sainte Trinité a élevé à un si haut degré de gloire et d'honneur ? Nous vous félicitons, ô bon et tendre Père, de toutes les prérogatives dont vous avez été l'objet de la part de la Trinité sainte. Vous avez été chargé par le Père de veiller sur son Fils bien-aimé, et Celui-ci vous a été soumis ; le Saint-Esprit vous a confié son Epouse immaculée, dont vous avez été le gardien et le protecteur. Et comme si tous ces titres ne suffisaient pas à votre grandeur, voici que le Souverain Pontife vous charge de défendre l'Eglise contre les fureurs de l'enfer ; et, comme signe visible de votre protection sur ses enfants, il bénit un petit vêtement qui rappelle par ses couleurs votre pureté sans tache et votre profonde humilité.

« Mais, ô grand saint, ce qui est pour nous un sujet d'éternelle reconnaissance, c'est le choix que le Seigneur a fait de notre petite Congrégation, pour inaugurer dans l'Eglise universelle les livrées par lesquelles on reconnaîtra vos serviteurs dévoués.

« Cette grâce nous confond, et nous ne savons comment témoigner notre gratitude pour un aussi grand bienfait. Aidez-nous, bon Père, à nous rendre dignes d'une si insigne faveur par un dévouement complet à Notre Seigneur et à son Eglise et par l'imitation des vertus dont vous nous avez donné l'exemple. Faites que nous soyons humbles, pures et obéissantes, que nous aimions la vie cachée, et que tout notre bonheur ici-bas soit de vivre sous les regards de Jésus et de Marie et de nous dévouer pour leur amour à toutes les œuvres de miséricorde qu'Ils demandent de nous.

« Bénissez-nous toutes, ô bon Père, aussi bien nos Sœurs absentes que celles qui entourent votre autel, toutes nos enfants et toutes nos œuvres. Que le jour de votre fête soit pour toutes un jour de joie et de bonheur. Ainsi soit-il ».

La dévotion de Mère Marie de Jésus à saint Joseph ne connaissait pas de bornes. Lorsqu'elle parlait de lui elle disait simplement : « Mon Père. » Il était inutile d'ajouter le nom de saint Joseph, car on comprenait de suite de quel père elle voulait parler. Voici une lettre qu'elle lui écrivit et qui en dit long sur son amour, sa confiance, sa familiarité avec le grand Patriarche :

« Mon bon Père, je voudrais vous voir aimé de toutes les âmes et faire connaître à toutes combien vous êtes bon et généreux envers celles qui vous aiment. C'est pourquoi, mon bon Saint, je vous en prie, demandez à Notre Seigneur et à la sainte Vierge que les démarches que l'on va faire pour l'établissement de votre scapulaire aboutissent, et que tous vos serviteurs soient revêtus de votre habit, si humble sur la terre, si magnifique au ciel. Dictez au R. P. Pierre-Baptiste la lettre qu'il doit écrire à cette intention. »

Terminons ce chapitre, qui pourrait s'allonger d'un grand nombre de pages, par un passage de ses visions qui va bien à notre sujet : « Il me sembla que N.-S. me disait que ma dévotion à saint Joseph lui était agréable et qu'Il me le donnait pour protecteur spécial ; puis je vis une étoile brillante et une grande multitude : les rayons de cette espèce d'étoile qui me représentait saint Joseph tombaient tout autour de cette assemblée, et j'entendis : « Nous sommes à Lui. »

CHAPITRE XXIII

Maîtresse des novices. — Souffrances de Mère Marie de Jésus. — Son esprit dans la conduite du noviciat. — Lettres à ses filles. — Bonté et sévérité. — Tout est possible à qui veut arriver au but. — Le scapulaire dans la main de saint Joseph. — Joie spirituelle inaltérable. — Vue à distance.

Au chapitre tenu en 1882, les Mères avaient jugé nécessaire de donner une aide à celle qui descendait du premier au second rang de la Congrégation et redevenait Maîtresse des novices.

Aux yeux de tous, en effet, la santé de Mère Marie de Jésus, ébranlée par les travaux, les soucis, les épreuves de tout genre qui avaient traversé en tempêtes sa vie déjà longue, attaquée par des mortifications que nous pourrions regarder comme imprudentes, ruinée par des maladies graves se succédant à intervalles très courts, ne lui permettait plus de suffire aux charges, chaque jour plus lourdes, de ses difficiles fonctions. On en jugera par ce mot de Mgr Marpot aux Sœurs de la maison de Courtefontaine : « Mes filles, je vous le dis, Mère Marie de Jésus ne vit que par miracle. » Le prélat, qui dirigeait sa conscience, admirateur discret des faveurs dont Dieu comblait sa pénitente, croyait peut-être à une prolougation de sa vie vraiment miraculeuse. Le Bon Dieu n'a-t-il pas maintenu saint François pendant deux ans sur cette terre, après que son cœur eut été percé, comme celui de Jésus-Christ, par le trait de feu du Séraphin ?

Que l'évêque ait parlé comme nous le faisons habituellement quand nous voyons nos amis lutter pendant de longs jours contre un mal qui, semble-t-il, devrait les tuer en une heure, c'est encore possible. Dieu l'aurait conservée par le fait de sa Providence ordinaire, qui tempère les énergies destructives jusqu'au jour où il nous faut quitter ce monde pour entrer dans la redoutable éternité. Combien de fois elle avait subi les étreintes du mal et en avait été délivrée subitement !

On se souvient de la fièvre typhoïde qui devait l'emporter, pendant l'épidémie régnant à Macornay, si des âmes généreuses, évidemment inspirées et soutenues par une grâce particulière, n'avaient offert leur vie en échange de la sienne.

De même, en 1878, année qui vit la mort de Pie IX, Mère Marie de Jésus, très malade d'une bronchite et en grand danger de mort, se trouva guérie presque subitement le jour et à l'heure où, dans la chapelle, on découvrit le tableau de la sainte Vierge peint par le R. P. Pierre-Baptiste, ce même artiste Capucin qui avait tracé l'image de saint Joseph destinée au scapulaire. Les quintes de toux très fréquentes, très pénibles, qui l'épuisaient, cessèrent comme par enchantement et lui permirent de reprendre ses occupations sans passer par la convalescence.

Mais si le Maître qu'elle aimait la délivrait au moment opportun des maladies mortelles, il lui laissait miséricordieusement toutes les autres infirmités. Le foie engorgé, les reins atrophiés, l'estomac constamment en révolte et sans aucune vigueur lui constituaient un fonds de souffrances habituelles qui ne diminuait point ni ne s'épuisait. Parce que Dieu voulait l'associer intimement et la conformer à son Fils crucifié, il la mettait sur la croix et l'y

clouait solidement. Et Jésus, qui avait résolu de l'admettre au baiser de l'éternel amour sans la faire passer par les flammes du Purgatoire, lui fournissait le moyen d'expier dans sa chair les fautes qui nous échappent sans cesse et sont inhérentes, semble-t-il, à la fragilité humaine.

Il lui dit un jour cette grande parole que nous devrions méditer le jour et la nuit : « Vois-tu, ma fille, ne t'étonne point de mes sévérités apparentes ; il faut être si pur pour contempler ma divinité ! »

Mais Mère Marie de Jésus souffrait aussi du travail continuel et des angoisses que lui imposait sa charge de Maîtresse des novices. Nombreuses ont été de tout temps les jeunes filles qui se sont présentées chez les Sœurs de l'Immaculée Conception de Lons-le-Saunier et ont demandé à y embrasser la Règle de saint François d'Assise. En 1876, Mère Marie de Jésus écrivait à Mgr l'Evêque : « Nous sommes 79 professes, 34 novices et 7 postulantes. » Depuis cette époque, le noviciat a vu se succéder assez régulièrement le même nombre de novices et de postulantes. C'était donc habituellement quarante jeunes religieuses qu'il fallait former non seulement à la vertu commune et ordinaire des chrétiens, mais à la vie parfaite du couvent, c'est-à-dire au détachement complet de soi-même, au dévouement absolu envers les pauvres et les abandonnés de ce monde.

Ceux que le Bon Dieu appelle, dans sa miséricorde, à ce travail sublime savent bien ce qu'il comporte d'inquiétudes, d'angoisses, de déceptions et de chagrins. Saint Paul accusait, dans les entrailles de son âme, les mêmes tortures que les mères éprouvent dans leur chair en mettant au monde leurs enfants : « Mes chers petits enfants, écrivait-il aux Corinthiens, vous que j'enfante de nouveau jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous..... » Bien rares, hélas !

les maîtres et maîtresses des novices assez instruits, assez vertueux, assez zélés qui prennent pour eux ces paroles si admirables du grand Apôtre !

Pas une âme, en effet, pas un caractère qui ressemble entièrement à un autre et qu'on doive traiter d'après la même formule. Il faut que la Maîtresse les étudie tous avec le soin le plus scrupuleux, afin de donner à toutes ses filles le mot d'éclaircissement, d'encouragement, de répression qui est opportun, qui sera bien accueilli, qui produira l'édification et non la destruction.

Notre Seigneur semblait avoir formé tout exprès l'esprit et le cœur de Mère Marie de Jésus pour cette œuvre délicate. Les conférences spirituelles ne lui coûtaient rien à préparer. « On les trouvait belles, avoue-t-elle ingénûment, et moi aussi, mais je n'y étais pour rien, je les lisais au-dedans comme dans un livre. »

Toutefois, il lui arrivait souvent, surtout pendant les dernières années, de succomber sous la fatigue physique. Elle ne parlait plus qu'avec peine et par un effort incessant de la volonté. On peut lire ou deviner, à chaque ligne des lettres qu'elle écrivait alors, la fatigue extrême qui l'a saisie.

Combien de ces pauvres postulantes qui arrivaient mal disposées, plutôt en quête d'un asile que désireuses de se donner à Dieu ! Que d'hypocrisies et de ruses pour se faire admettre. Et quel ennui pour la Mère Maîtresse d'avoir à démêler le vrai du faux, le mal du bien dans ces âmes ! Au cours de la postulance et du noviciat, que de doutes à éclaircir, que de nuages à dissiper, que de crises à résoudre utilement ! Les unes, tentées par le démon, s'obstinent à vouloir rentrer dans le monde quand il est manifeste que Dieu les a marquées pour le cloître ; les autres s'entêtent

à rester au couvent quand leur tournure d'esprit, les pentes de leur caractère, leur manière d'être vis-à-vis de la Règle et des Sœurs indiquent, à n'en pas douter, que Dieu ne leur a point octroyé la grâce de cette grande et sublime vocation.

Quel déchirement de cœur, pour une Maîtresse qui aime les âmes en Dieu et pour Dieu, quand elle est obligée de s'avouer que c'est le démon qui l'emporte sur le Christ dans la lutte du noviciat ; quand elle voit que le péché a été commis ou la tiédeur accueillie comme un refuge et une consolation ; quand enfin le vent venu d'enfer emporte au milieu du monde corrompu une malheureuse enfant qui devait être l'Epouse bien-aimée de Jésus !

Les saints, comme notre divin Sauveur lui-même pendant la trahison de Judas et le reniement de saint Pierre, sentent le glaive de la douleur déchirer leurs entrailles et l'épouvante les serrer à la gorge à ces heures sombres où ceux qu'ils aiment ouvrent l'abîme de leurs propres mains et s'y précipitent sans espoir d'en sortir jamais !

Ajoutons, pour compléter le tableau de son martyre, les mortifications qu'elle imposait à sa chair. Vers la fin de sa vie il fallut bien en rabattre et obéir au directeur de sa conscience. Alors, selon le mot de son évêque, elle ne vivait plus que par miracle, mais, tant qu'il lui fut possible et qu'on le lui permit, elle châtia son corps innocent et le réduisit en servitude par les veilles prolongées, par le jeûne, par la discipline et toutes les autres vexations familières aux grands pénitents de l'Eglise.

Avouons-le, toutefois, il manque à sa couronne, pendant les quinze dernières années de son séjour sur la terre, la persécution venue de l'extérieur. Tout lui avait réussi dans ses pieuses entreprises, soit pour l'extension de la commu-

nauté, soit pour la glorification, par le scapulaire, de son Père saint Joseph, soit enfin pour la gloire de l'Institut, dont elle avait pu engager toute une escouade de membres d'élite dans la grande œuvre des missions de Mésopotamie. Personne dans la communauté n'aurait osé élever la voix contre elle. Il ne venait en pensée à aucune Sœur de la blâmer ou de la gêner dans son action toujours sage, ni dans ses désirs toujours selon le Cœur de Dieu.

Elle était Mère Maîtresse ; on ne l'appelait pas d'un autre nom, et ce nom représentait aux yeux de toutes les Sœurs un ensemble si parfait de qualités et de vertus, une si étonnante perspicacité d'esprit et un dévouement de cœur si absolu, une sagesse si infaillible et une sainteté si éminente que, pour rien au monde, on n'aurait voulu ni la critiquer, ni la blâmer.

Les novices qu'elle reconnaissait impropres à la vie religieuse et qu'elle renvoyait à leurs familles s'irritaient parfois, comme il est naturel, de l'arrêt d'expulsion prononcé contre elles, mais ne pouvaient s'empêcher de reconnaître et de confesser que Mère Maîtresse avait vu juste, qu'elle ne s'était point méprise et surtout n'avait cédé, dans ces circonstances difficiles, ni à un accès de mauvaise humeur, ni à la pression d'un sentiment purement naturel.

Mère Marie de Jésus, très résolue et très ferme dans l'action, quand sa conscience était suffisamment informée, usait jusqu'au dernier moment d'une patience à toute épreuve. Elle reprenait, selon le conseil de l'Apôtre, réprimandait, encourageait, instruisait en peu de paroles, mais solidement et charitablement. On comprendra sa manière à la lecture de quelques lettres, écrites à des religieuses de maisons de dépendance, soit pendant qu'elle était Supérieure générale, soit depuis, pendant les douze dernières années de sa vie.

Mère Maîtresse écrivait comme elle parlait et parlait comme elle écrivait, sans l'ombre d'étude ou de recherche, au courant de la plume et de sa pensée, ne s'inquiétant en rien ni des imperfections de sa phrase, ni de la répétition trop fréquente des mêmes mots, ni de la faiblesse ou de la simplicité des choses dites.

On la verra tout entière avec sa bonté, sa religion profonde, la sagesse de ses conseils, dans la lettre suivante, écrite à la supérieure d'une maison de Belgique nouvellement fondée, grâce à la piété généreuse d'une bonne demoiselle.

« Bien chère fille,

« Votre lettre m'a fait le plus grand plaisir ; j'attendais de vos nouvelles avec grande impatience; il me tardait de savoir comment vous vous trouviez. Grâce à Dieu, vous êtes bien. Vous avez Notre Seigneur ; c'est tout, n'est-ce pas, ma fille ? Lui seul est le bonheur. Aimez-le bien et tâchez de le dédommager de l'indifférence des insensés qui ne le connaissent pas. J'ai écrit hier à Mademoiselle pour la remercier de ses bontés pour vous ; tâchez de vous tenir bien avec elle, c'est l'essentiel.

» Vous êtes bien heureuses de ne plus être en France, où l'on continue à chasser les religieuses.

Voyez, ma fille, nous sommes entre les mains de Notre Seigneur ; Il fera de nous selon sa sainte volonté, cela nous suffit ; Il est si bon que nous n'avons rien à craindre avec Lui. Et puis, saint Joseph ne tient-il pas la maison dans ses mains ? S'il ne nous arrive rien de fâcheux en France, Mademoiselle peut quand même fonder un orphelinat ou une maison pour les vieillards ou n'importe quelle œuvre. Il n'y a peut être pas non plus de maison pour les infirmes

ni pour les idiotes, les muettes, les repenties ! Il y a assez de bonnes œuvres à faire. L'essentiel est d'être de bonnes religieuses, bien humbles, bien reconnaissantes pour le bien qu'on vous fait et remplies de charité pour tout le monde. Avec cela, on fait le bien ; sans cela, on est souvent cause que le bien ne se fait pas, parce que les personnes qui voudraient le faire ne sont pas contentes de nous.

» En tout suivez bien votre Règle, n'est-ce pas ? et n'y changez rien. »

Dans la lettre suivante, on reconnaîtra la Mère Maîtresse toute dévouée à ses filles, et leur donnant les meilleurs avis, avec la tendresse d'une petite maman, bien compatissante aux misères de l'humanité, mais ferme aussi contre les sollicitations de la concupiscence.

« Ma bien chère fille,

» Je commence par vous remercier des prières que vous faites faire à vos enfants et que vous faites vous-même pour moi. Demandez surtout à Notre Seigneur que je sois toute à Lui ; le reste n'est rien. Je fais la même demande pour vous, ma chère enfant : que votre gros cœur se donne tout entier au Maître qui vous aime d'une manière toute particulière, et qui ne vous a donné un si grand besoin d'aimer que pour que vous l'aimiez plus que les autres. Efforcez-vous donc de répondre à ses desseins de miséricorde sur vous, en vous attachant à Lui seul et en veillant tellement sur vous que vous ne l'offensiez jamais volontairement. Il nous échappera encore assez de fautes, mais au moins elles ne blesseront pas le Cœur divin.

» Vous allez vous y mettre, n'est-ce pas, ma fille ? et vous verrez que le bon Maître vous en récompensera dès cette vie, car Il est si bon, Notre Seigneur, qu'Il ne peut

attendre notre mort pour nous récompenser du peu que nous faisons pour Lui plaire. »

A la même Sœur, elle envoyait quelque temps après, ce billet tout parfumé d'esprit et d'amour surnaturel.

« Ma grosse fille,

» N'allez pas devenir malade, n'est-ce pas ? On dit que vous toussez ! Tâchez de vous taire, parce que je n'aime pas ce genre de manquer au silence. J'espère que vous ne jeûnez pas, car vous n'êtes pas même assez forte pour faire le carême de l'Eglise. Jeûnez autrement, car si vous le voulez, ma fille, avec la nature que le bon Dieu vous a donnée, vous deviendriez une sainte Thérèse. Pour cela vous n'avez qu'à être bien fidèle à la grâce dans les petites choses comme dans les grandes. Au revoir, mon enfant... etc... »

C'est dans le même esprit qu'elle traçait ce petit billet à une autre Sœur :

« Allons, ma chère fille, courage et confiance. Un jour, nous oublierons, auprès de Notre Seigneur, les peines de la terre et toutes les épreuves que nous avons à supporter. Tenez-vous unie à Lui le plus que vous pouvez et ne voyez en toute chose que sa volonté sainte et sa gloire. Il ne faut jamais se décourager, car le découragement est fils de l'amour propre. »

Voici une autre lettre à la supérieure d'une maison de repenties, où nous trouvons mises en pleine lumière sa prudence et sa pondération dans les questions les plus difficiles.

« Laissez vos filles écrire le moins possible et n'envoyez pas leurs lettres quand vous y voyez des inconvénients,

mais surtout ne leur donnez pas les réponses quand vous prévoyez que cela va les mettre en l'air. Agissez avec elles avec beaucoup de prudence et de discrétion et ne leur dites pas tout ce que vous pensez. Ne les laissez partir que quand vous ne pouvez plus les retenir. Si vous voulez leur faire du bien, il faut qu'elles restent là, mais si vous continuez, je pense que vous serez bientôt toute seule à la maison. Allons, n'y allez pas si rondement ; ce n'est pas une maison de perfection, c'est une œuvre de moralisation. Comprenez-le et calmez-vous. Vous pouvez ouvrir les lettres que vous recevez... etc... »

Où elle nous paraît peut être plus parfaite encore, c'est dans les lettres sévères qui condamnent les fautes commises ou avertissent des précipices à moitié ouverts. Mère Marie de Jésus ne craint jamais de mettre le doigt sur les plaies de ses filles. En vraie servante de Jésus et admirablement initiée à sa vie, elle pénètre sans difficulté le fond des âmes et, sans ménagement comme sans rudesse, dans le style qui convient aux diverses personnes en cause, elle éclaire, elle avertit, elle réprime les abus, elle ordonne, elle condamne.

Ma bien chère enfant,

« Je suis bien aise que vous vous plaisiez à S... Malgré cela, je crains bien que l'emploi que vous y avez ne vous nuise plus tard. Vous savez que le travail et le silence ne sont pas vos vertus favorites. En passant votre temps à parler à vos petites, vous n'apprenez pas à vous taire, et en leur montrant à travailler, vous ne vous cassez pas les bras.

» J'ai bien peur, je vous le répète, que cela ne vous nuise. Appliquez-vous à ne rien dire d'inutile et à bien

employer votre temps, si vous ne voulez pas vous préparer un triste avenir. Je suis contente que vous vous accordiez avec votre compagne. qui n'est pas méchante, mais qui a le caractère assez bourru. »

On voit qu'elle connaissait son monde et distribuait à chacun les avis qui pouvaient être utiles. La lettre suivante, de beaucoup plus sévère, ne laisse pas de montrer la bonté de cœur de la Révérende Mère.

« Je veux d'abord vous dire que vous me faites beaucoup de peine, non à cause des bêtises qui vous passent par la tête et qui passent dans bien d'autres imaginations que la vôtre, mais à cause de votre peu de foi et d'humilité. Je dis d'abord votre peu de foi, car si vous en aviez tant soit peu, vous vous diriez qu'étant consacrée au bon Dieu, Il est libre de faire de vous tout ce qu'Il veut, de vous éprouver comme Il le veut, par tout ce qu'Il veut et autant de temps qu'Il le voudra, étant fermement persuadée que tout cela est pour votre plus grand bien.

» Si vous croyez que dans le saint tribunal ce n'est ni Monsieur un tel, ni tel autre, mais Notre Seigneur lui-même qui vous écoute, vous parle et vous bénit, vous diriez plus simplement ce qui vous peine et vous soumettriez plus complètement votre petit jugement ; et enfin si vous aviez plus d'humilité vous ne craindriez pas d'avouer toutes les sottes pensées qui ne vous font tant souffrir que parce que vous les gardez. Oh ! ma fille, que vous avez besoin d'humilité, et que le Bon Dieu est bon de vous envoyer toutes ces sottes pensées afin de vous la faire acquérir. Quant à votre santé, je ne m'en inquiète pas ; ce sont vos nerfs qui vous produisent ces malaises et pas autre chose. Je ne suis pas surprise non plus de votre im-

patience ; vous êtes tellement occupée de tout ce qui touche à votre si intéressante personne et surtout si humble !

» Pauvre enfant, que je vous plains de n'être pas plus généreuse avec Notre Seigneur, qui vous aime tant et qui vous voudrait toute à Lui. Mais on dirait que vous n'êtes occupée qu'à défaire ce qu'Il voudrait faire en vous et de vous. Je le prie de vous pardonner et de vous bénir. »

Quelle tendresse éclate sous l'écorce un peu rude de ces railleries et de ces reproches mérités ! Comme on sent que la verge qui frappe est commandée par un cœur très aimant et très désireux de procurer le bien spirituel d'une âme indécise, malade, trop esclave de la vanité et de l'égoïsme !

Voici encore une de ces lettres médicinales, si utiles à qui les reçoit humblement.

« Ma pauvre enfant,

» Pourquoi ne réussissez-vous pas où vous êtes ? et qui vous dit que vous réussirez ailleurs ? Vous feriez bien mieux de faire tout ce que vous pouvez pour arriver à bien où vous êtes que de rêver à une autre maison. Vous vous montez la tête, vous faites des confidences, en un mot vous agissez comme les gens qui se tuent parce qu'ils craignent la mort. Demandez votre changement si vous voulez. Si au lieu de vous l'accorder on vous prie d'aller ailleurs, vous serez bien avancée, n'est-ce pas ? Enfin, vous êtes libre de faire comme il vous plaira ; vous avez bonne volonté, mais vous n'êtes pas intelligente ; par contre, vous êtes très étourdie, de sorte que, si vous avez à vous plaindre des autres, on a aussi bien des raisons de n'être pas enchanté de vous. Priez la sainte Vierge et saint Antoine de vous aider. Je prie Notre Seigneur de vous garder à Lui et de vous bénir.

Il semble aux personnes peu initiées à la vie religieuse que dans une communauté bien ordonnée et avec une Maîtresse de la valeur de Mère Marie de Jésus, toutes les novices se prêtent comme une cire molle au modelé de leurs directeurs et font joyeusement tous les sacrifices nécessaires pour atteindre la forme parfaite d'épouses de Jésus-Christ. C'est une erreur. Dans l'âme des jeunes religieuses se livrent de terribles combats ; les défauts naturels, pour être entrés au couvent, n'ont rien perdu de leur énergie mauvaise, et, de son côté, le démon redouble d'efforts pour gâter l'œuvre divine et l'empêcher d'aboutir. Voilà ce qui explique les lettres véhémentes, et en apparence trop dures, écrites, comme celle que nous allons transcrire, à de pauvres filles qui s'égarent.

« Ma pauvre fille,

» Vous voilà bien avancée avec vos pleurs et vos chagrins outrés ! Vous êtes, à ce que je vois, aussi raisonnable qu'un bébé. Continuez si vous voulez, c'est votre affaire; si vous ne réussissez pas, ce sera votre faute et vous aurez alors le temps de pleurer, non plus sur votre sœur, mais sur vous-même. Votre lettre lamentable est restée sans réponse, tellement j'étais outrée de vous voir si peu raisonnable. Je pense bien que ce billet sera aussi inutile que toutes mes recommandations. Si vous voulez que je m'occupe de vous, il faut changer, si vous le pouvez, vos enfantillages et devenir une novice au lieu de rester un grand bébé. »

Et aussi cet autre mot à une supérieure de maison, trop impatiente, comme il peut s'en rencontrer de temps à autre :

« Tâchez de vous modérer, de ne pas crier et vous im-

patienter, car ce sera bien inutilement que vous demanderez à vos filles de se vaincre, si vous ne leur donnez pas l'exemple de la patience, du silence et des autres vertus religieuses. Mettez-vous courageusement à l'œuvre et, si vous voulez faire du bien, montrez qu'on peut être à son devoir quand on veut. »

Dans la lettre suivante, on remarquera la profonde connaissance des âmes que Dieu avait donnée à sa fidèle servante ; comment elle touchait du doigt, et avec quelle habileté, tous les ressorts mis en jeu soit par nos passions révoltées pour nous perdre, soit par la grâce divine pour nous sauver.

« Que Notre Seigneur vous donne un cœur humble et obéissant, une imagination plus calme, et qu'Il vous débarrasse de cette grande préoccupation de vous-même, de cette recherche de votre petite personne.

» Pauvre fille ! que je vous plains de n'avoir pas plus de générosité avec le Dieu de toute bonté, qui vous comblerait de ses grâces s'Il vous voyait plus abandonnée à son bon plaisir et plus confiante en sa puissance et en sa sagesse infinies ! Car, croyez-moi, vous ne cherchez pas purement à connaître la volonté de Dieu, mais à trouver quelqu'un qui entre dans vos idées plutôt extravagantes. Pauvre enfant ! que je vous plains d'être ainsi le jouet du démon et de votre imagination, etc... »

La note dominante de toutes les lettres de Mère Marie de Jésus, c'est le surnaturel. Qu'elle reprenne ou qu'elle loue, qu'elle défende certains travaux ou qu'elle condamne certaines manières de prier, de travailler, d'acheter, de vendre, de se vêtir, de se nourrir, ou qu'elle organise toutes choses pour aboutir à une fondation nouvelle, toujours et

partout elle n'a en vue que la gloire de Jésus-Christ, que le salut des âmes, que le triomphe de la Sainte Eglise.

Faire la volonté de Dieu parfaitement, en toutes choses, toujours, tel était le but qu'elle s'était proposé dès le début de sa conversion et qu'elle poursuivit jusqu'à la fin de sa vie avec une résolution que tout fortifiait, que rien ne pouvait affaiblir.

Elle aurait cru s'opposer, et cela très justement, à cette volonté divine, en négligeant le soin des intérêts matériels de sa communauté. Elle se rendait compte de tout, et simplement, sans précipitation, sans embarras ; même dans les conjonctures les plus difficiles, elle ordonnait toutes choses d'un mot, d'un geste, comme un mécanicien habile qui accélère à son gré ou retarde la marche de sa machine par une simple pression sur le bouton électrique. Jamais de craintes excessives sur l'avenir. « Il en sera ce que le bon Dieu voudra » : tel était son refrain favori. « Saint Joséph y pourvoira » : tel était le cri joyeux de son cœur dans toutes les difficultés d'argent ou de travail qui surgissent journellement au sein des communautés religieuses.

Tout en estimant une grâce de Dieu l'entrée dans la Congrégation de jeunes personnes instruites, de bonne famille, d'éducation distinguée, elle ne s'inquiète pas outre mesure d'en recruter par le monde, ni ne témoigne de chagrin de n'en point recevoir. « Si elles viennent, que Dieu en soit béni ; si elles ne viennent pas, que Dieu en soit également béni ! » C'est tout ce que pense et tout ce que veut cette sainte âme eutièrement soumise à la volonté de Dieu.

Et, cependant, il est si naturel, humainement parlant, de se réjouir des conquêtes de ce genre ! si conforme, oserai-je dire, à la sagesse ordinaire et peut-être divine de dé-

sirer pour un couvent ces vocations distinguées, de les provoquer, de les cultiver, et, quand on a réussi, de s'en prévaloir devant Dieu et devant les hommes !

Mère Marie de Jésus, à l'exemple de saint François, voit venir avec la même joie spirituelle toutes les postulantes qui se présentent ; qu'elles aient le grand air des favorisées de ce monde ou les traits vulgaires de personnes élevées dans un milieu sans horizon, sa reconnaissance à Dieu se mesure non aux avantages naturels de ses filles, mais à leurs bonnes dispositions et à leur vertu.

On dirait aussi que son âme, comme celle de saint François, plane au-dessus des orages de ce pauvre monde, tout entière établie et fixée dans la paix des bienheureux. Ni le péché commis ne la trouble, ni les accidents fâcheux ne la prennent au dépourvu. Son esprit, éminemment pratique, trouve à l'instant la mesure à prendre, le procédé à mettre en œuvre, la parole à prononcer. Jamais d'hésitation, même dans les situations où les supérieures, habituellement, restent perplexes et ne savent quel parti conseiller. « Si je ne vous ai rien répondu à propos de la Clarisse, écrit-elle à une supérieure, c'est que j'ai pensé que ce que je vous disais de l'autre suffisait pour les deux. Une autre fois, ne prenez pas la peine d'écrire, si ce n'est pour une professe dont la communauté serait supprimée ; mais pour toutes celles qui défroquent, le bon Dieu nous en préserve ! »

D'où lui venait cette fermeté sereine dans la décision ? De sa tournure d'esprit, évidemment, et de la rectitude naturelle de son jugement, mais aussi, nous n'en pouvons douter, des lumières surnaturelles que Dieu lui accordait sur les dispositions intérieures des âmes qui entraient en relation avec elle, sur la volonté divine à leur égard, sur

les vérités spéculatives ou pratiques de la religion qui devaient leur être expliquées, enfin sur les penchants de leur nature et les péchés qu'elles avaient commis.

Notre Seigneur lui avait donné une intelligence très étendue de la Règle franciscaine. Sans autre étude que son oraison continuelle et son attention à la présence divine, elle en savait toutes les profondeurs, elle en connaissait le charme et les suavités, elle en voyait les applications, tant à la vie chrétienne ordinaire qu'aux états extraordinaires de perfection.

Avec la claire vue des âmes dont elle jouissait habituellement, on comprend sa manière de traiter les novices qui lui étaient confiées, et le bien immense qu'elle a été à même de leur procurer. Au moment voulu par la divine Providence, quand elle n'y pensait pas, la novice ou la postulante entendait un mot d'encouragement ou de reproche qui répondait à son état de défaillance ou de lâcheté spirituelle. Ou bien c'était une sentence, un texte de l'Ecriture sainte, de l'Evangile, qui paraissait ne rimer à rien et qui jetait la lumière dans une âme tourmentée par le scrupule, la tentation, un trouble vague, la pensée de sortir du couvent.

« Vous êtes un petit diable, disait-elle à une enfant au tempérament chaud, aux mouvements parfois fébriles, mais vous serez religieuse. » Elle répéta le même mot et la même prophétie à une autre jeune fille qui devint, comme la première, une excellente franciscaine.

Du reste, nous pouvons affirmer que toutes les heureuses novices qui ont passé par ses mains et par son cœur ont eu le même privilège et joui de la même consolation. Pas une n'a pu se demander raisonnablement, au moment de prononcer ses vœux, si elle était vraiment dans sa voca-

tion, si Dieu la voulait sous cet habit et pour ses œuvres. Mère Maîtresse avait prononcé ; donc c'était la volonté de Dieu, on n'en pouvait plus douter.

Combien qui, dans la suite, ayant chancelé sur le chemin et résolu de laisser tomber de leurs épaules le joug du Seigneur, ont été relevées et affermies dans leur vocation par cette parole inspirée : « Ma fille, le Bon Dieu a des desseins sur vous, ne regardez pas en arrière. » En effet, la religieuse dont nous parlions tout à l'heure vient d'être nommée supérieure du couvent de Paris, où l'on s'occupe de l'œuvre si intéressante des Petites Mendiantes de la rue à recueillir, à instruire, à préserver du vice. Sa confiance en la sainteté de Mère Marie de Jésus est si grande qu'elle écrivait un jour à Mère Marie de la Croix, Supérieure générale : « Lorsque je souffre des yeux, j'applique dessus avec confiance le petit morceau de doublure de sa tunique que vous m'avez donné, et je suis toujours soulagée. »

Tous les matins, quand Mère Marie de Jésus avait terminé ses oraisons et dépouillé son courrier, elle entrait dans la salle du noviciat où déjà se trouvaient assises aux grandes tables de travail les novices et les postulantes surveillées par leurs maîtresses d'ouvrage. On sait que nos Tertiaires franciscaines de Lons-le-Saunier, fidèles aux prescriptions de saint François, travaillent de leurs mains à gagner le pain de chaque jour, les unes à la couture ou à la confection, les autres à la broderie. D'un seul coup d'œil, la Maîtresse s'était rendu compte de la situation et avait vu tout en détail : les travaux en cours d'exécution, l'attitude de chacune des ouvrières et de plus, nous le croyons, leurs dispositions intérieures.

Ensuite, faisant le tour des tables, elle adressait la parole à ses chères filles, avec une aménité parfaite, une

pointe de franche gaîté, un à propos religieux qui mettait la joie dans tous les cœurs. Comme nous l'avons déjà remarqué, ses paroles, ses réflexions, ses bons mots, ses saillies d'esprit, les histoires qu'elle racontait, tout était surnaturel, tendait à l'honneur de Dieu et au plus grand bien des jeunes religieuses.

Une des grosses difficultés de ces noviciats consacrés au travail manuel, c'est le manque parfois absolu d'aptitudes dans certains sujets, soit pour un genre de travail, soit pour un autre, soit même pour tous les travaux. Les maîtresses ne savent trop comment se tirer d'affaire avec ces mains inhabiles. Mère Marie de Jésus se tenait dans son noviciat comme un général qui a prévu tous les accidents et résolu d'avance les problèmes de tactique les plus compliqués.

Elle appliquait à ses filles, écrit une de ses novices, le procédé imaginé par sa mère pour la former elle-même et lui permettre de se tirer d'affaire en toute circonstance. M^me^ Schmidt avait toujours exigé, sans jamais en démordre, que Joséphine confectionnât elle-même ses robes et autres vêtements. Et si la jeune fille objectait qu'elle en était incapable, la mère répondait invariablement par cette sentence qui sentait son paradoxe d'une lieue : « Celui ou celle qui a confectionné le premier vêtement de cette coupe et de ce genre n'en savait pas plus que vous, puisqu'il l'a fait sans modèle préexistant ; à plus forte raison, pouvez-vous copier le modèle qui est sous vos yeux.

Aussi Mère Marie de Jésus, à l'exemple de sa mère, posait en principe qu'il ne fallait jamais dire : « Je ne sais pas » mais tout d'abord bien faire l'ouvrage commandé ; qu'on était sûr de réussir beaucoup mieux qu'on ne le pensait. « Ce que l'on veut faire, ajoutait-elle avec son ton d'autorité habituel, on peut le faire. »

Comme un capitaine qui a cette belle assurance obtient de ses soldats des actes d'héroïsme et des victoires qui paraissent tenir du prodige, ainsi notre Mère Maîtresse obtenait de ses filles des résultats inespérés dans tous les genres d'ouvrages. Qu'on nous permette d'en donner une preuve dans le fait suivant qui forme un épisode plein de poésie franciscaine.

Le Père Pierre Baptiste avait peint, comme nous l'avons dit, sur un des côtés de la chapelle, une figure de saint Joseph, tout empreinte de douceur et de suavité, qui ravissait le cœur de Mère Marie de Jésus. Elle y retrouvait les traits glorieux sous lesquels le Père nourricier de Jésus se montrait à ses regards extatiques pendant l'oraison ou au milieu des cérémonies en son honneur. Il avait été convenu avec l'artiste qu'il reviendrait, fût-ce des extrémités du monde, quand le scapulaire de saint Joseph aurait été approuvé par Rome, et que son habile pinceau le lui placerait entre les doigts.

En 1884, année de l'approbation orale par Léon XIII, le Père était couché dans la tombe. Mère Marie de Jésus, qui tenait à son projet, voulait quand même voir le scapulaire aux mains de saint Joseph. Mais comment faire? elle n'avait pas de peintre à sa disposition...

Des années se passèrent ; en 1893, au mois d'avril, le scapulaire fut solennellement approuvé par un décret de la S. Congrégation. Or, deux ans plus tard arrivait au noviciat une jeune fille qui, ensuite, fit ses vœux dans la Congrégation. Elle y était depuis quelques semaines seulement quand, un beau matin, Mère Maîtresse l'aborde, le sourire sur les lèvres et lui dit: «Ma fille, il vous faut peindre le scapulaire dans la main de notre bon saint Joseph, sur la fresque de la chapelle.» A ces mots, grand

émoi de la pauvre postulante, qui avait bien reçu quelques leçons de peinture, mais qui ne s'était jamais, comme beaucoup de jeunes filles, aventurée au delà de l'aquarelle. La fresque était à l'huile, comment les couleurs à l'eau pourraient-elles prendre et se fixer sur la paroi. Aussi la postulante de s'exclamer : « Oh ! ma Mère, vous ne parlez pas sérieusement ? sur le papier, je m'en tirerais à peine ; sur la fresque, j'échouerai misérablement. »

Sans se déconcerter, Mère Marie de Jésus répondit : « Si, si, vous ferez très bien. » Sans plus tarder elle commande les préparatifs : on hisse des caisses sur l'autel étroit de saint Joseph, sur les caisses une table et un escabeau de quelques pieds ; pour maintenir cet échafaudage d'un genre tout nouveau, digne des primitifs, on y appuie une échelle, et voilà l'artiste improvisée, armée de ses pinceaux, qui monte les degrés et s'installe sur l'escabeau, agitée par deux préoccupations : d'abord la crainte de tomber, ensuite la terrible certitude de gâter le chef-d'œuvre du Père Pierre Baptiste. Ce fut Mère Marie de Jésus qui eut raison. Triomphe de la foi et de l'obéissance : les couleurs à l'eau prirent très bien sur la fresque, et le scapulaire, après quelques séances, apparut en bon relief dans la main de saint Joseph. La communauté loua Dieu dans la joie de cette sorte de prodige opéré par le Père nourricier de Jésus.

A la décision prompte et raisonnée, Mère Marie de Jésus ajoutait la gaîté. Comme son père saint François, elle était d'une humeur égale et fort agréable à tous ceux qui l'approchaient. Si jamais l'Eglise la jugeait digne de monter sur les autels, on pourrait la dénommer, comme le Bienheureux frère Crispin : la sainte joyeuse. Les larmes, les désolations, les angoisses poignantes étaient pour les nuits

sans sommeil et les heures d'agonie où elle contemplait les souffrances de Jésus crucifié.

Aussitôt que ses filles s'approchaient d'elle, soit pour la consulter, soit pour l'inviter à la récréation, la tristesse disparaissait comme par enchantement: la parole devenait vive, enjouée, pleine d'attirance. La récréation était son triomphe. Elle racontait avec entrain tous les épisodes de sa vie, sans se déceler, arrangeant les choses et citant certains noms de manière à faire croire qu'elle avait été simplement le témoin très attentif des scènes, par fois désopilantes, dont elle régalait ses chères filles. Elle dramatisait sans effort; les moindres faits prenaient vie et couleur sur ses lèvres; elle y mettait le trait qui emporte l'auditeur, et cela le plus naturellement du monde. Pour la suite des événements, il lui suffisait de lire dans sa mémoire, fidèle au possible, et qui lui plaçait sous les yeux non seulement les cadres et les personnes, mais les gestes et jusqu'à l'intonation des voix.

Mère Marie de Jésus avait très peu lu de livres, soit profanes, soit même spirituels; mais ses yeux, d'une puissance étonnante, lui avaient ouvert le grand livre de la nature, des événements, des passions humaines surtout, dont elle saisissait à la perfection les côtés héroïques et les côtés comiques ou ridicules.

Aussi, écrit l'une de ses novices, l'avoir au milieu de nous aux heures de récréation était le grand plaisir. Elle racontait avec une verve et une expression inimitables. Elle nous parlait souvent des nombreuses aventures de sa vie, cachant soigneusement le surnaturel miraculeux qui les avait marquées à son coin, de telle sorte que nous ne soupçonnions même pas qu'il y eût là bien plus matière à étonnement admiratif qu'à distraction joyense.

Bien loin de se laisser emporter par l'histoire commencée et le feu du débit, elle leur demeurait supérieure de toute sa taille, à la manière des acteurs qui ont joué souvent le même rôle, débité les mêmes tirades tantôt sublimes tantôt comiques, et qui, à peine sortis de la scène, se retrouvent paisibles et sans émotion exagérée. Mère Marie de Jésus, cœur aimant par excellence, avait un tel empire sur elle-même et dominait si parfaitement tous les mouvements des passions inférieures que jamais ses novices ne l'ont vue irritée, ne l'ont entendue parler avec colère, ne l'ont surprise prenant une résolution trop hâtive, provoquée par une indignation même légitime. C'est la marque caractéristique des saints. Ils possèdent leur âme dans la paix, dit le Psalmiste. Ils pleurent avec ceux qui pleurent, se réjouissent avec les heureux ; le péché les attriste jusqu'à en mourir ; le spectacle de la vertu les trausforme et et les transfigure ; mais en tout temps et en tout lieu, comme le Christ Jésus, on les voit maîtres d'eux-mêmes, commandant au plaisir et à la peine, aux appétits légitimes de leur nature et aux répugnances parfois terribles de leurs instincts.

Les novices, habituées à voir leur Maîtresse enjouée, sans façons, se décidant en apparence sans avoir réfléchi, donnant ses avis et ses ordres en quelques mots, comme une personne au fait du commandement, soupçonnaient à peine les hauteurs surnaturelles où Mère Marie de Jésus avait établi sa demeure, et les lumières de grâce au milieu desquelles s'épanouissait et se dilatait sa vie.

Toutes l'aimaient et avaient en Mère Maîtresse une confiance absolue. Les coupables redoutaient son regard qui semblait fouiller les mystères de l'âme les plus cachés. Les désolées s'étonnaient joyeusement de l'à-propos parfait de

ses recommandations, de ses préceptes et de ses défenses ; mais pas une, semble-t-il, ne lui a dérobé son secret d'intimité intense et perpétuelle avec Jésus, le Dieu fait Homme, demeurant au milieu de nous.

Elle s'en cachait si habilement et dissimulait si bien, sous une parole facile et enjouée, sous un sourire qui courait sur ses lèvres, l'état merveilleux de grandeur surnaturelle où Dieu avait daigné l'élever !

« Ce soin perpétuel, écrit une de ses novices, de paraître ordinaire en tout, produisit ce fait absolument extraordinaire que, de son vivant, elle resta, pour ainsi dire, inconnue à nous toutes qui vivions en sa compagnie. Pour la même raison, nous avons souvent attribué ce qu'elle nous disait sur nos dispositions intérieures à la sagacité naturelle de son esprit ou à quelques aveux qui nous auraient échappé. »

La même novice raconte à ce propos le fait suivant où apparaît, à n'en pouvoir douter, la claire vue de Mère Maîtresse et sur l'état des âmes et sur les événements qui se déroulaient loin de sa présence et de ses regards. J'étais, dit-elle, habituellement tourmentée de scrupules, et pour cette raison j'avais résolu, à la clôture de la retraite, de ne point communier. Je pouvais le faire sans être remarquée, puisque je tenais l'harmonium à la tribune, et que toutes les Sœurs, attentives à la grande action, ne lèveraient point leurs yeux sur celles qui viendraient à la Table sainte. Mère Maîtresse, retenue dans sa chambre par la maladie, n'assistait pas à la cérémonie. Elle seule était redoutable, avec ses yeux qui voyaient tout. Le soir, je trouve le moyen de me confesser et je ne pense plus à rien de fâcheux. Or, le lendemain, Mère Marie de Jésus en entrant au noviciat m'aborde, me remet une lettre, et me dit, assez bas pour

que les autres ne puissent entendre : « Quand je sortirai, suivez-moi dans ma chambre. » A peine y étais-je entrée : « Eh bien ! vous avez passé une jolie fête, hier, me dit-elle, sans communion. Comment et pourquoi ne l'avez-vous pas faite ?

— Ma Mère, j'ai eu des inquiétudes qui m'en ont empêchée.

— Ah ! comment donc avez-vous pu communier ce matin ?

— J'ai profité, hier soir, de la présence de M. l'Aumônier au confessionnal.

— Ah ! c'est fort heureux, car j'ai prié moi-même M. l'Aumônier d'y aller, et pour vous ! Si je n'avais eu du monde avec moi je lui aurais dit pourquoi et pour qui je le priais d'aller à la chapelle. »

Je me crus trahie par une Sœur ou une orpheline. J'en cherchai la preuve, mais ne la trouvai point. Depuis, j'ai pensé que Mère Maîtresse avait suivi en esprit de sa chambre tous les détails de la cérémonie et qu'elle m'avait vue clouée à mon banc de la tribune. Mais, alors, je n'en eus pas le plus léger soupçon »

Avouons-le, Dieu varie ses dons à l'infini : comme il allume de grands soleils qui éclairent un espace immense et suffisent à tous les yeux, ainsi place-t-il, en certaines familles religieuses, des lumières qui brillent et qui échauffent, mais dont la flamme demeure couverte d'un voile jusqu'à la fin. C'est seulement après qu'elles sont éteintes qu'on reconnaît leur énergie éclairante et la beauté de leurs feux.

CHAPITRE XXIV

Vie intérieure de Mère Marie de Jésus. — Extases et ravissements. — Leur fréquence. — Souffrances, joies et fruits de cet état et de cette grâce.

Le Saint-Esprit a écrit de la très Sainte Vierge que toute sa beauté était à l'intérieur, c'est-à-dire dans son âme, vase d'un prix incomparable, rempli jusqu'au bord des grâces les plus précieuses et orné des pierres fines de toutes les vertus. On nous permettra d'appliquer ce texte des Ecritures à Mère Marie de Jésus. Toute sa beauté a été intérieure. Rien de bien saillant ne la met en relief ni en grande lumière devant ses contemporains. Elle vit, elle meurt connue de peu de personnes, ayant achevé son œuvre dans l'humilité et le silence.

Un seul acte sort de l'ordinaire et la recommande au monde catholique tout entier : la création et la propagation étonnante du scapulaire de saint Joseph. Et encore, dans toutes les notices livrées au public à ce propos, son nom n'est pas même prononcé. A peine sait-on que c'est une religieuse franciscaine qui a demandé au Souverain Pontife Léon XIII et obtenu de sa bonté l'approbation de ce saint habit en l'honneur du glorieux Epoux de Marie.

Avant d'arriver à Macornay, on dirait qu'elle cherche sa voie, se livrant aux œuvres catholiques recommandées par l'Eglise et qui plaisent à son tempérament ; passant de l'une à l'autre sans pouvoir donner à aucune de ses fonda-

tions ce qui constitue la gloire des créations, je veux dire la vie dilatée sur un vaste champ, la stabilité et l'avenir. Des accidents vulgaires l'obligent à fermer sa maison d'orphelines, à délaisser son œuvre de filles repenties, à s'éloigner de tous les couvents en formation qu'on avait cru bon de lui confier.

A Macornay enfin, ensuite à Lons-le-Saunier pendant vingt-huit ans, elle exerce la charge importante entre toutes, mais très effacée, de Maîtresse des novices. Pendant neuf ans, elle est Supérieure générale de sa Congrégation, après quoi elle rentre dans l'ombre et laisse la première place à son amie, Mère Marie de la Croix, sans que personne désormais témoigne le désir de lui voir reprendre en main le sceptre du gouvernement.

Pour les Sœurs et ceux qui la connaissent, elle est Mère Maîtresse, rien de plus.

Après quoi elle passe du temps à l'éternité, sans que le miracle ou des faits extraordinaires appellent l'attention, marquent sa mort d'un sceau divin, révèlent une vie de haute valeur et fassent penser aux honneurs de la béatification.

Le peuple n'a point pleuré sur sa tombe en s'écriant : « La sainte est morte, la sainte est morte ! »

Cependant, nous n'hésitons pas à l'écrire. en nous servant des paroles de Mère Marie de la Croix, sa compagne, sa supérieure, son amie intime, la confidente de toutes ses pensées : « Mère Marie de Jésus a été une très sainte âme que le Roi de gloire avait choisie entre mille pour en faire son épouse de prédilection et se consoler dans son amour de l'indifférence insupportable de la plupart des hommes. Comblée de ses dons les plus rares, pratiquant les vertus chrétiennes et religieuses jusqu'à l'héroïsme, surtout la

patience, au milieu des épreuves les plus pénibles et qui ont fait de sa vie un véritable martyre, Mère Marie de Jésus est montée jusqu'aux sommets mystérieux de l'oraison, a été favorisée d'un ravissement presque habituel en Dieu, et semble avoir participé, dans une certaine mesure, au privilège des saints d'opérer des miracles, de lire dans les âmes et de prédire les événements futurs. »

Nous allons, dans le présent chapitre, essayer de pénétrer dans cette âme de bénédiction et, tout d'abord, d'y étudier les secrets de son oraison.

L'extase en général est le ravissement d'esprit causé par la contemplation d'un objet qui nous absorbe et suspend, dans une certaine mesure, l'action des sens extérieurs. L'extase est naturelle quand son objet est une vérité ou une beauté sublime de l'ordre naturel. Un musicien est ravi par une mélodie géniale qu'il n'avait pas encore entendue, un peintre par la vue d'un Raphaël ou d'un Titien; un mathématicien par la découverte d'une solution aux grands problèmes, ou d'un principe qui lui semble dominer et diriger toute la science dont il s'occupe.

L'extase est surnaturelle si l'objet qui la détermine appartient au monde surnaturel, et si Dieu en est l'auteur, soit par un miracle formel, soit par le fait d'une grâce d'un caractère particulier que l'Eglise appelle grâce tout à fait gratuite : *Gratis data*.

L'extase surnaturelle, ou simplement l'extase, puisque nous n'avons pas à nous occuper de l'autre, n'est ni l'oraison, ni la contemplation sublime, ni l'union parfaite avec la Divinité. Les auteurs mystiques la définissent : le transport de l'âme, par lequel l'exercice des sens extérieurs est tellement arrêté que non seulement ils n'agissent plus, mais qu'ils ne peuvent même agir, ni être excités par les objets qui leur sont propres.

Il semble que la contemplation arrivée à ce degré qu'on appelle, en langage de théologie mystique, « de pure contemplation », ou contemplation de Dieu dans les ténèbres, ou union parfaite avec Dieu, se confond avec l'extase, au moins quant au résultat obtenu, c'est-à-dire l'annihilation momentanée de l'action des sens extérieurs.

Qu'a donc été ce sommeil mystérieux qui remplit la vie de Mère Marie de Jésus, où elle semble enfermée et bercée, comme un vaisseau se tient et évolue dans une mer toujours favorable ? Une contemplation ou une extase ? Nous allons exposer les faits tels qu'elle-même nous les raconte, tels aussi qu'ont pu les voir et constater ceux qui vivaient avec elle.

On se rappelle la première faveur extraordinaire accordée par notre divin Sauveur à M^lle^ Schmidt, depuis de longs jours déjà livrée à la vie quelque peu mondaine et vendue à la vanité des jeunes filles que sa mère lui avait données pour compagnes. Pendant la messe de minuit, alors que tout le peuple se tenait prosterné dans l'adoration de l'Enfant-Dieu de Bethléem, celle qui sera plus tard Mère Marie de Jésus demeurait la tête haute, l'esprit occupé de je ne sais quelles bagatelles, le cœur sans amour pour le Rédempteur et le Sauveur donné par le ciel à la terre. Et voilà que, soudain l'hostie, élevée, dans les mains du prêtre, prend à ses yeux l'ampleur et l'éclat d'un soleil resplendissant de mille feux. Ce fut sa première entrée extraordinaire dans le monde surnaturel ; ce fut, si l'on veut, sa première extase. Elle en sortit l'âme inondée de lumière, de remords et du désir de changer complètement de vie.

Quelque temps après, sur la place Carrière à Nancy, un souffle mystérieux passe soudain sur elle ; une illumination intérieure ravit son âme et paralyse pour un instant

l'action de ses sens. Elle reste immobile, ne voit plus rien, n'entend plus rien des choses d'ici-bas ; Jésus l'avait touchée d'une manière ineffable. Qu'a-t-elle vu, qu'a-t-elle contemplé, d'où lui est venu ce ravissement ? elle ne saurait le dire. Est-ce Dieu qui l'a saisie, ou un accès nerveux, un transport au cerveau qui l'a terrassée ? elle ne le sait pas. Elle a été très heureuse, c'est tout ce qu'elle en a retenu.

Bientôt, cependant, le Maître s'attache pour ainsi dire à ses pas ; il lui fait sentir sa présence par une touche particulière de grâce et sollicite très souvent la liberté d'entrer en elle et de l'endormir, c'est-à-dire évidemment de se communiquer à son âme dans une sorte de ravissement où les sens se taisent, n'ayant plus qu'une action restreinte, ou même se voient complètement anesthésiés.

Préparé, provoqué même, d'une manière inconsciente d'ailleurs, par des mortifications héroïques et une oraison continuelle, ce sommeil, dont il est parlé au livre des Cantiques, la saisit tantôt doucement et par degrés, tantôt soudainement et avec violence. Et alors, ou bien elle est domptée, malgré les efforts qu'elle essaie de produire pour repousser l'ennemi bien-aimé, ou bien elle l'écarte et demeure maîtresse chez elle, non sans de grandes souffrances, comme nous le verrons.

Sainte Thérèse dit si admirablement le jeu de l'Amour tout-puissant, dans cette lutte avec les âmes privilégiées, que nous ne résistons pas au plaisir de citer ses paroles : « Dans le ravissement, dit-elle, on ne peut presque jamais résister. Il arrive souvent sans que nous y pensions, avec une impétuosité si prompte et si forte que nous voyons et sentons tout d'un coup s'élever la nuée dans laquelle ce divin Aigle nous cache dans l'ombre de ses ailes. Je résistais quelquefois un peu, mais je me trouvais si lasse après

et si fatiguée qu'il me semblait que j'avais le corps tout brisé. C'est un combat qu'on entreprend contre un géant très puissant. En d'autres temps il m'était impossible de résister à un mouvement si violent. Je me sentais enlever l'âme, puis la tête, et ensuite tout le corps, en sorte qu'il ne touchait plus à la terre. Une chose aussi extraordinaire m'étant arrivée un jour que j'étais à genoux au chœur au milieu des religieuses prêtes à communier, j'usai du droit que me donnait ma qualité de supérieure pour leur défendre d'en parler. »

A Clairfontaine, l'extase venait à Mère Marie de Jésus après la messe et quand elle avait eu le bonheur de communier. Plus d'une fois, nous l'avons raconté tout au long, saisie par cette puissance qui aime les hommes, elle avait dû, pour se dérober aux regards indiscrets, entrer dans l'épaisseur de la forêt et attendre, assise sur une racine d'arbre ou à genoux sur la terre jonchée de feuilles, que son Dieu voulût bien lui rendre la liberté. Alors elle rentrait à la maison, fort en peine d'expliquer un retard de plusieurs heures ou d'une demi-journée.

Nous avons dit que le ravissement, quand il atteint sa plus grande intensité, suspend le jeu des facultés naturelles ; ajoutons que, pour se rendre maître de la noble victime qu'il a choisie, il fatigue le corps, il glace les membres et les raidit comme ceux d'un cadavre, ce qui a fait dire aux ennemis du surnaturel que l'extase catholique n'est pas autre chose qu'une crise d'hystérie. C'est une espèce d'agonie, et les choses se passent de la sorte jusqu'au jour où ce pauvre corps s'est assoupli et habitué, si j'ose le dire, à cet exercice contre nature. A vingt reprises, dans l'histoire de sa vie, Mère Marie de Jésus nous dit qu'elle en sortait anéantie et inondée de sueur.

Bientôt, au brisement des membres vint s'ajouter une sensation de chaleur intense, comme une brûlure d'un genre tout particulier, que plusieurs saints ont connue, qui obligeait saint Philippe de Néri à s'égarer dans la campagne, la poitrine mise à nu, à l'arroser d'eau très froide et même à y appliquer de la glace. « Je dis à mon confesseur, écrit Mère Marie de Jésus, que j'éprouvais par moments des embrasements tellement violents que j'étais persuadée que si je m'y laissais aller, ils finiraient par déterminer ma mort. »

Avec les années, elle vit se multiplier les attaques du sommeil divin qui mettait son âme en communication intime avec Dieu, avec Jésus-Christ, avec les mystères adorables du ciel ; et cela, tantôt par le fait d'une extase totale, suspendant l'usage des sens extérieurs, voire même intérieurs, tantôt sous l'empire d'un ravissement moins profond et moins absolu.

Le matin, pendant l'oraison, le Maître l'appelle en son conseil secret. Elle le voit, elle l'entend ; il la soutient de sa main droite et l'enveloppe de la gauche, selon les termes du Cantique sacré. Des questions pleines d'amour lui sont posées ; elle y répond par des actes de foi, d'espérance, de renoncement, d'adoration, de résignation ; elle a conscience réflexe de tout ce qui se passe; on lui demande de promettre : elle promet. Les dogmes catholiques lui sont montrés dans une lumière spéciale ; certains mystères lui sont expliqués. Elle voit dans une image quelconque, ou même sans représentation sensible, les événements futurs, l'état d'âme de ses novices, les âmes et les supplices du Purgatoire, les élus qui s'en vont vers le ciel, les splendeurs du Paradis.

Cette extase commune ne lui enlève pas toujours ni

complètement l'usage des sens soit extérieurs, soit intérieurs. Voici ce qu'elle en dit dans ses mémoires :

« Elle ne m'enlève pas mes facultés, mais mes passions me paraissent endormies ainsi que mes sens, ce qui ne m'empêche pas de me livrer à mes occupations, mais je le fais sans empressement ni préoccupation. Il me semble qu'une partie de moi-même est dans une adoration silencieuse devant le bon Dieu qui ne m'est réprésenté sous aucune forme. » Et ailleurs :

« Il m'a semblé voir un vieillard qui m'invitait à monter dans une espèce de barque et me faisait comprendre que l'abandon à la divine Providence était un lieu de repos pour les âmes tentées et éprouvées. »

Et encore :

« Je vis un pommier chargé de fleurs, et en même temps il me passa comme un éclair qui me fit comprendre que si cet arbre pouvait parler et qu'il offrît ses fleurs et ses fruits à son maître, celui-ci en serait plus charmé que de les prendre de lui-même sans y être invité. »

Un fait très à remarquer dans les ravissements de Mère Marie de Jésus, c'est la possibilité qui lui est laissée presque toujours soit d'accepter, soit de refuser l'Hôte divin qui se présente à la porte de son cœur. On dirait que le grand Dieu que les cieux ne peuvent contenir se tient près d'elle comme un ami enamouré, qui ne veut pas entrer sans permissiou, ni à l'heure qui pourrait la gêner.

Elle lutte souvent contre l'invite céleste, pourtant si désirable, et que tant d'autres appelleraient de tous leurs vœux. Elle écrit : « J'avais envie de dormir après la sainte Communion, je résistai. Ça m'a reprise en dînant; je combattis encore pour ne pas me faire remarquer ».

Pendant assez longtemps elle avait un autre motif de

résister aux plus pressantes sollicitations de Jésus l'appelant au sommeil mystique. Le scrupule la tourmentait ; la tentation lui paraissait toujours criminelle, le jeu de l'imagination excitée par les sens ou le démon toujours abominable. Or elle avait remarqué que certaines de ces extases, ou au moins les prodromes du ravissement jetaient je ne sais quel trouble dans ses facultés inférieures et soulevaient des nuages parfois impurs dont la vue lui était souverainement odieuse. C'est pourquoi elle disait « non » à l'extase qui s'offrait ; pourquoi elle osait combattre et finissait assez souvent par l'emporter contre l'emprise du Dieu tout puissant, au prix d'une très vive souffrance.

« Jésus m'attirait si fort, écrit-elle, que je souffrais extrêmement. Ça m'a duré tout le jour. Peut-être que si j'avais été plus généreuse, je me serais laissée entraîner et vaincre par Lui, mais la frayeur me faisait faire des efforts pour me distraire, et j'y suis parvenue. »

Quelle condescendance de la part d'un Dieu pour sa pauvre et chétive créature de la terre !

« Il m'a semblé, dit-elle ailleurs, que j'allais dormir, mais comme je souffrais et que le temps destiné à l'oraison était passé, je me suis dit que je pouvais m'en aller ; que si le bon Dieu voulait m'endormir il pouvait bien le faire plus tôt ; que j'étais fatiguée, que j'allais me secouer, me distraire, et que ça se passerait. Là-dessus, je suis partie. Arrivée à la porte de la chapelle, un grand remords m'a saisie ; je suis revenue toute honteuse à mon banc et quelques instants après j'étais endormie. »

Ce jeu charmant d'une âme toute à Jésus, qui veut fuir, et de Jésus, qui veut la posséder, s'est renouvelé bien des fois pendant la vie extatique de Mère Marie de Jésus, c'est-à-dire pendant plus de cinquante ans, soit parce que les

occupations de sa charge ne lui permettaient pas de s'arrêter au repos de la contemplation, soit parce que la crainte de l'illusion angoissait son âme, soit enfin parce que la terreur des tentations possibles ou réelles, produites par l'imagination affolée, la mettait à l'étau et la forçait de dire à Jésus : « Seigneur, allez-vous en ; vous aurez toujours le temps de me reprendre. » Mais son amour pour le doux Maître souffrait horriblement de ces refus qui l'écartelaient à la lettre. Elle s'en plaint et donne à ce combat, comme sainte Thérèse elle-même, le nom de martyre très douloureux.

En effet, si la joie spirituelle coulait en son âme comme un ruisseau abondant et rapide pendant le sommeil ordinaire dont nous avons parlé jusqu'à présent, c'était un véritable torrent de délices spirituelles dans l'extase totale, dans l'oraison d'union parfaite dont nous allons dire quelques mots.

« Je ne sais, dit-elle, comment expliquer le genre de méditation que j'ai faite pendant quelques semaines. Je me trouve recueillie au dedans de moi-même comme quand je dors, — du sommeil extatique evidemment — avec cette différence que, dans le sommeil, je pense, j'adore, j'aime — ce que nous avons appelé produire des actes — au lieu que, dans cette façon de prier, je ne fais rien, et il suffit que je veuille examiner ce que je fais pour que je sorte à l'instant de cette paix et de cette tranquillité qui me tient liée *au-dessus de moi*. Je m'en suis sortie quelquefois, pensant que j'étais dans une espèce de paresse agréable. »

L'aurait-elle pu toujours? Non évidemment. D'abord parce que le ravissement complet en Dieu met l'âme en la possession parfaite de ce Dieu qui l'étreint et ne la laisse

s'échapper que quand il lui plaît ; ensuite parce que la vue des mystères divins accordée aux extatiques de l'union parfaite agit sur eux un peu comme la vision intuitive sur les habitants du ciel. Saint Paul, élevé au troisième ciel, y a contemplé des choses ineffables et n'a pu en descendre qu'à l'heure où la puissance infinie a jugé bon de le rendre à la terre malheureuse où le péché est possible.

Mère Marie de Jésus le constate : « Mon oraison, dit-elle, est une espèce de repos en Dieu qui ressemble au sommeil. Je ne pense à rien, mon cœur n'agit pas ni ma volonté non plus, et cependant il me semble que tous mes sens intérieurs sont unis à Dieu, mais je ne cherche pas à savoir comment, parce que, si je réfléchissais sur moi-même ou sur ce qui se passe en moi, l'effort que j'aurais à faire me fatiguerait énormément et me ferait sortir violemment de ce repos profond dans lequel je suis plongée. »

Ailleurs elle ajoute ce détail qui fait mieux comprendre l'impuissance morale où elle est de se dégager de l'étreinte divine : « J'étais comme liée sans même jeter un regard sur ce que j'éprouvais ; il me semblait que le regard sur moi-même m'était interdit, sous peine de faire cesser cet état qui me faisait souffrir parce que le bonheur que je goûtais était trop fort pour ma nature, laquelle aurait été extrêmement soulagée si j'avais pu manifester au-dehors par quelques signes ce que je sentais intérieurement, mais je ne pouvais ni remuer ni parler. »

Le texte suivant achèvera de nous convaincre qu'il s'agit bien ici de cette oraison sublime dont si peu de personnes ont été favorisées, et que saint Denys l'aréopagite décrit en ces termes : « Le contemplatif, laissant les choses visibles et intelligibles, entre dans l'obscurité mystique de l'ignorance. Il s'y enfonce tout entier, écartant l'appui que pour-

raient lui offrir la science et les connaissances particulières. Il fuit ce qu'on peut voir ou sentir et passe au-dessus de toutes choses. Dans cette cessation de toute science et de toute connaissance, il s'unit à Celui qu'il est impossible de connaître, et, s'il ne connaît rien en Lui de particulier, il le connaît néanmoins d'une façon plus excellente par dessus les opérations des sens et de l'entendement. »

« C'était, dit Mère Marie de Jésus, comme si Notre Seigneur avait été assis dans mon âme, où tous mes sens extérieurs et intérieurs venant lui rendre hommage étaient remplis d'une si douce paix qu'ils en étaient endormis. Il n'y avait que mon imagination qui allait comme voir ce qui se passait ici et là et qui revenait, avec le reste de mon monde, adorer Notre Seigneur, pour repartir ensuite et revenir encore. Tout ceci manière de m'expliquer, parce que *Notre Seigneur ne m'était représenté par rien ni mes sens non plus*. Plongée dans un océan de paix et d'adoration profonde, c'est tout ce que je sais ; mais je ne voyais rien, je n'entendais aucune parole intérieure. »

« Il me semble, dit-elle ailleurs, que mes sens rentrent en moi-même pour s'anéantir devant le bon Dieu et l'adorer et aimer à leur façon ; mais je ne sais pas expliquer la chose, parce que je ne vois ni n'entends rien, c'est-à-dire que je ne me figure pas le bon Dieu d'une façon ou d'une autre; c'est une adoration ou plutôt une contemplation muette. » Et encore « Je ne vois rien, je n'entends rien, je suis tout absorbée en Dieu : il me semble que tout mon être adore. Je ne sais rien de ce qui se passe autour de moi ; je ne sais même pas ce que je fais moi-même, car quand je pense me rendre compte de ce que je fais, je sors, ou je suis déjà sortie de cet état. »

A la date du 28 août 1887, elle écrivait : « J'ai eu une

espèce de sommeil que je ne sais comment expliquer. J'étais dans une paix profonde, abîmée en Dieu qui ne m'était représenté par rien. Je ne sais ce que je faisais, mais ce que je sais, c'est que je ne pouvais ni adorer, ni aimer, ni demander d'une manière formelle. Il me semblait que mes sens extérieurs voulaient rentrer en moi pour jouir davantage de la paix et du repos dont je jouissais, et cependant ils étaient tellement en repos qu'ils ne remuaient même pas. »

C'est encore la même oraison d'union qui nous est décrite en ces termes : « Il me semblait que mon âme s'élevait et, arrivée, à une certaine hauteur, s'arrêtait à contempler et à adorer le bon Dieu, qui ne lui était représenté par rien de sensible, et cependant elle contemplait et aimait quelque chose qui la ravissait et la remplissait de consolation, mais sans pouvoir s'expliquer ce que c'était » Et encore avec des paroles à peu près semblables : « J'étais en contemplation devant Dieu, qui ne m'est représenté par rien, et cependant je l'adore, je m'anéantis devant Lui et je l'aime. Il me venait sans cesse à l'esprit les paroles du Psaume : « Les cieux racontent la gloire de Dieu », et comme je me disais qu'elles ne devaient pas s'entendre seulement du firmament étoilé, mais de la demeure de Dieu, on me dit que sa demeure, c'est l'immensité. »

Et enfin dans un autre endroit : « Après une nuit de grandes tentations, Notre Seigneur m'a plongée dans un océan de paix. Il m'a élevée au-dessus de toutes les créatures, me faisant comprendre qu'elles n'étaient rien, que Lui seul est tout ; je n'aimais et n'estimais que Lui. »

Il nous reste, pour compléter ce chapitre, à dire un mot des états douloureux par lesquels le Divin Maître a fait assez souvent passer sa fidèle servante Mère Marie de

Jésus, avant, pendant et après ses oraisons les plus sublimes et ses ravissements les plus délicieux.

Il semble d'abord se faire un jeu d'exciter ses désirs en la conduisant jusqu'au seuil du sanctuaire où elle verra son doux Maître, où elle sera unie à lui d'une manière ineffable ; puis il la laisse en cet endroit comme une pauvresse à la porte d'un palais rempli de merveilles et resplendissant de lumière. Elle sait, pour l'avoir maintes fois éprouvé, ce que l'union mystique avec Jésus renferme de joies intenses et de grâces sanctifiantes. Il lui semble que son Epoux l'y appelle ; que dis-je ? elle entend sa voix, l'odeur de ses parfums l'enivre et l'attire. Mais impossible d'entrer, la porte reste à moitié fermée ; et, là où elle est, les créatures lui paraissent si peu de chose, si misérables, si souillées, si incapables de faire une impression sur son cœur ! Le tourment qu'elle en éprouve est infiniment douloureux ; c'est une purification de l'âme que l'on peut comparer et que Mère Marie de Jésus, de fait, compare aux tourments du purgatoire.

« Notre Seigneur, dit-elle, me mit dans un état extrêmement pénible, ce qui m'arrive encore souvent, mais moins longtemps. Il m'attire fortement à lui, mais pas assez pour dormir, de sorte que mon âme est comme suspendue : elle n'est ni au ciel ni sur la terre, où tout la dégoûte et la fatigue ; elle repousse tout, en répétant sans cesse en elle-même : « Cela n'est pas mon Dieu ! » Et cependant elle peut s'occuper extérieurement, mais avec une peine et des fatigues incroyables qui brisent tellement le corps qu'on dirait qu'on va mourir si on ne connaissait la nature de son mal.

« Je souffrais beaucoup dans le corps parce que je voulais dormir et que je ne pouvais pas ; et avec cela j'étais

tellement tourmentée de la peur d'avoir des tentations de mauvaises pensées que je ne savais que devenir. Si je voulais me distraire, en pensant aux choses de la terre, j'en éprouvais un tel dégoût, que je me rejetais du côté du bon Dieu, et alors cette crainte des tentations me reprenait. Enfin, je dis à Notre Seigneur que je voulais souffrir tout cela pour lui. A l'instant toute souffrance disparut. »

D'où nous devons conclure que cet état violent qui vient d'être décrit était causé non par une disposition physique ou intellectuelle, mais par un mouvement spécial de la grâce qui voulait éprouver cette âme d'élite, la purifier plus complètement de ce qui restait en elle d'imparfait et ensuite l'élever au plus haut degré de la contemplation. C'est la doctrine enseignée par le grand mystique saint Jean de la Croix, à propos de ces rigueurs divines imposées par Dieu à ceux qu'il aime le plus tendrement.

« L'âme, dit-il, est alors dans le vide ; vide des créatures, dont elle ne veut plus ; vide du Créateur, qu'elle veut, mais qu'elle n'a pas encore. Ce vide est un tourment. Il ne finit pas avec les premières communications du Saint-Esprit ; au contraire, il devient de plus en plus douloureux, car chaque faveur reçue dans la contemplation obscure élargit l'âme et lui donne une plus grande idée de Dieu, un sentiment plus profond de la bonté infinie. Les capacités intérieures de cette âme recevant ainsi un développement de plus en plus considérable, si elles sont momentanément privées des biens qui les dilataient et les remplissaient, le vide de l'âme est de plus en plus grand, et sa souffrance augmente à proportion. »

En une même journée, Mère Marie de Jésus goûta cette extase complète dont parle saint Jean de la Croix et dont elle dit : « Je ne vis rien et n'entendis rien ; c'était de

l'amour et de l'adoration », et fut laissée dans cet état d'attente si douloureux dont nous venons de parler : « Le même jour, écrit-elle, je me confessai, et mon confesseur me fit une allocution si touchante sur la Crèche et l'Eucharistie que j'étais moitié endormie et étouffée ; j'ai bien souffert. »

« Je souffre, écrit-elle encore, parce que je ne puis dormir et que Notre Seigneur m'attire tellement à lui que toutes les choses de la terre me sont à dégoût. Aussi bien que moi, mon âme cherche à rompre ses liens sans pouvoir y parvenir, ce qui me cause un doux martyre ; je dis doux, quoiqu'il me fasse extrêmement souffrir, mais il me plonge comme dans un bain de paix et d'amour. »

Les lignes suivantes de notre bonne Mère sont plus significatives encore et montrent bien que la volonté de Dieu est de purifier son épouse, en la faisant passer au feu de toutes ces épreuves connues seulement des grands saints.

« Tentations, troubles, suivis d'un immense désir de posséder Dieu, qui changea mes peines en un véritable tourment : j'avais *la dure* du bon Dieu et je désirais mourir pour être avec *Lui*. Je remerciais Notre Seigneur des peines qu'il m'envoyait, pensant que c'était pour mon plus grand bien et qu'elles me seraient utiles. Il me passa comme un éclair qui me fit comprendre que je devais en remercier Dieu, non à cause du bien que j'en espérais, mais parce que c'était la volonté de Dieu que je les souffrisse ; que l'aquiescement parfait à la volonté du bon Dieu était au-dessus de toutes les grâces que nous pouvions attendre de sa bonté. »

Combien suggestives encore ces quelques lignes de Mère Marie de Jésus : « Angoisses, dit-elle, *comme pour*

dormir, mais je n'étais pas assez attirée pour cela, de sorte que j'étais dans un véritable purgatoire, ne sachant que devenir. Si au moins j'avais pu me plaindre et crier comme j'en avais envie... mais je n'osais pas. Ce tourment a duré à peu près trois heures. »

N'oublions pas d'ajouter que presque toujours cette terrible épreuve de l'attente impuissante est payée à la bonne Mère d'un calme si profond, d'un tel océan de paix, pour employer ses expressions, qu'elle en oublie à l'instant toutes les souffrances endurées. Notre Seigneur n'a pas craint, et saint Paul après lui, de comparer la production du Verbe en nos âmes à l'enfantement de nos corps par nos mères selon la chair. La mère jette des cris et souffre une douleur intense, comme pour en mourir, mais quand son enfant a vu la lumière, elle ne se souvient plus de la torture endurée parce qu'elle a mis un homme au monde. Ainsi de l'enfantement spirituel, infiniment plus élevé et précieux que la naissance d'un homme. Aussi est-il un crucifiement, mais tôt ou tard suivi du Thabor, et presque toujours accompagné d'une joie que la terre ne connaît point et qui est comme un avant-goût des enivrements du paradis.

C'est bien déjà le paradis pour Mère Marie de Jésus. Comme les bienheureux qui apparaissent à leurs amis d'ici-bas et ne trouvent point de mots dans les langues humaines pour exprimer le bien dont ils jouissent, ainsi elle ne dit autre chose pour faire comprendre son bonheur sinon qu'elle se trouve dans un océan de paix et d'amour. Elle n'en sait pas davantage ; pas une seule description, pas un essai de comparaison. Elle fait penser à la jeune fille de sainte Françoise romaine qui apparut à sa mère quelques jours après sa mort, et à la demande qui lui fut

faite si elle était heureuse ne répondit que ce seul mot : « Ma mère, je suis bien » ; reproduction de ce mot du psaume : « Dites au juste qu'il sera bien : *Dicite justo quoniam bene.* »

On comprend sans peine à quel degré de perfection dut monter l'âme de Mère Marie de Jésus, travaillée si longtemps par l'Artiste divin, jaloux de modeler ses ouvrages sur la perfection du Père céleste, entourée de tant de prévenances et de soins, fouillée et polie sans cesse par le ciseau qui ne peut se tromper, ou, pour tout dire en un mot, toujours enfermée dans le Cœur adorable de Jésus qui, l'échauffant de ses grandes ardeurs, lui donnait de produire les actes les plus excellents de toutes les vertus, depuis la foi, racine et fondement de la vie surnaturelle, jusqu'à l'acquiescement absolu et joyeux à la volonté divine en toutes choses.

Qu'on ne s'étonne plus, après cela, du témoignage de haute admiration et de sincère vénération que lui ont rendu tous ceux qui l'approchaient, qui vivaient avec elle, qui voyaient ou soupçonnaient quelques-unes des merveilles de sa vie intérieure. « Mère Marie de Jésus était une sainte ! » tel a été le cri spontané de leurs âmes.

CHAPITRE XXV

Journal de l'âme de Mère Marie de Jésus. — Pureté et orthodoxie de sa foi. — Dieu. — Le plan divin de la Création. — L'Eucharistie, concentration de l'Amour de Dieu. — Le Sacré-Cœur. — Les vertus. — Doctrine sur la perfection de l'âme. — Union avec Jésus-Christ.

Saint François d'Assise, l'homme de l'Evangile, ordonne aux Supérieurs généraux de son Ordre, d'examiner avant tout sur la foi ceux qui se présentent et demandent l'habit des Frères Mineurs. La sainte Eglise fait de même quand la voix populaire lui présente un homme illustre par ses œuvres dont on veut obtenir la béatification ; elle examine, la loupe à la main, les écrits de ce grand Serviteur de Dieu ; qu'elle y découvre une seule erreur contre la foi, la cause est aussitôt abandonnée. Y eût-il des miracles, jamais le candidat proposé par une province ou même par un royaume tout entier n'obtiendra la gloire de monter sur les autels.

Mère Marie de Jésus, sur l'ordre de son directeur Monseigneur Marpot, a écrit sa vie d'abord, et ensuite le journal de son âme, où elle raconte très succinctement les grâces reçues, les vertus désirées, les efforts réalisés et aussi les joies et les tristesses, les souffrances et les consolations que la bonté de Dieu a daigné répandre dans son âme. Quelle a été sa foi ? C'est là que nous devons le chercher, et si nous n'y rencontrons aucune erreur théolo-

gique, aucune affirmation douteuse, nous aurons déjà contre ses détracteurs possibles un argument, négatif, à la vérité, mais digne de tout notre respect.

Car où donc cette bonne religieuse avait-elle fait son cours complet de théologie ? Quels maîtres en renom avait-elle entendus ? Son instruction, fréquemment interrompue par la maladie ou les caprices de Madame Schmidt, ne semble pas avoir dépassé le niveau le plus commun. Peu au courant de la littérature, encore moins des sciences exactes, s'occupant surtout de bonnes œuvres et d'exercices de piété, souvent contrariée par la souffrance ou les événements extérieurs, elle n'a pu apprendre la religion que dans les manuels ordinaires, le catéchisme et quelques ouvrages que l'on trouve dans les communautés religieuses. Ajoutons les sermons entendus dans les églises ou au cours des retraites imposées chaque année à nos couvents. Mais personne n'ignore que les discours, les sermons, les méditations fussent-ils écrits par Lacordaire ou Bossuet, s'ils font sur l'âme une impression heureuse, décisive même quelquefois pour la direction de la vie, ne peuvent que difficilement donner à l'intelligence la notion complète et sûre des vérités enseignées par la théologie. Les femmes, d'ailleurs, à quelques exceptions près, ont l'imagination trop mobile, la sensibilité trop active pour devenir des théologiennes, et je ne dis pas enseigner oralement, mais écrire au courant de la plume des affirmations et des observations toujours justes sur nos mystères catholiques, sur la Trinité, sur l'Incarnation, la Grâce, la Providence et le reste.

Or nous croyons pouvoir le proclamer, dans sa vie écrite par elle-même, dans son journal, dans ses lettres assez nombreuses, Mère Marie de Jésus a toujours suivi la ligne

droite en fait de doctrine ; nous n'y trouvons ni erreur, ni opinion hasardée, ni aucune de ces inexactitudes théologiques si fréquentes dans la plupart des livres composés par des laïcs et surtout par des femmes. Au contraire, nous y rencontrons à chaque page, et en un style sans aucune prétention, je dirais même trop négligé, des définitions exactes, des développements heureux, des traits pleins de lumière, des comparaisons et des explications que le docteur le plus méticuleux accepterait sans hésiter.

Sa doctrine sur Dieu, par exemple : « Dieu, dit-elle, » me fit pressentir sa grandeur infinie. Il est élevé au-» dessus des Cieux et remplit la terre. Je m'abîmai » devant cette grandeur incompréhensible et cette puis-» sance sans limite, qui gouverne les hommes comme les » empires, les moindres atomes comme les choses les plus » importantes, et cette puissance n'avait d'égale que sa » charité pour les hommes ; car Dieu est *charité*. »

« La demeure de Dieu, dit-elle ailleurs, c'est l'Immen-» sité. Il m'a élevée au-dessus de toutes les créatures et » m'a fait comprendre qu'elles ne sont rien et qu'il est » tout. »

« Je me suis vue dans une lumière et comme je deman-» dais ce que cela signifiait, il m'a semblé que cette lu-» mière renfermait tout l'univers, que c'était, je n'ose pas » dire le bon Dieu, et cependant il me semble que c'était » une manière de me faire comprendre comment nous » sommes en lui. »

Admirons les lignes suivantes, dans lesquelles notre auteur fait resplendir à nos yeux telle qu'elle l'a vue la lumière qui n'est pas Dieu, mais où Dieu habite comme dans une demeure impénétrable à toute créature : « Un » moment après l'Elévation, je vis sur l'autel comme un

» globe de lumière qui projetait ses rayons de tous côtés.
» Je vis ensuite toutes les personnes qui étaient à la
» chapelle entourées de cette même lumière, puis, je me
» vis moi-même entourée ; mon corps était comme un
» verre à travers lequel cette lumière passait, de sorte que
» je voyais cette lumière en moi et autour de moi. Je vis
» ensuite que toutes les créatures étaient dans cette lu-
» mière, et on me dit que tous les êtres vivaient dans cette
» lumière, qui était l'image de la Divinité. » Et ailleurs, elle écrit encore : « Je vis que le bon Dieu s'aimait Lui-
» même, et aussi tout ce qu'il a créé. L'univers était
» comme enveloppé dans l'amour du bon Dieu qui aime
» tout ce qu'il a créé, même les démons, même les répro-
» vés, qui souffriraient encore bien davantage si la charité
» ou l'amour du bon Dieu ne modérait sa justice. »

Rien de plus exact que ces paroles, rien de plus catholique, et par le fait même rien de plus beau. Elle dit encore sur le même sujet : « Que Dieu est plus en nous que
» nous-mêmes. Que notre âme est une émanation de la
» puissance et de l'amour de Dieu ; que nous n'avons de
» vie et de mouvement qu'en Lui ; que la mort n'est que le
» retour de notre âme vers son centre qui est Dieu, un
» écoulement de notre âme en Lui. »

A propos des scandales que produisent sur les âmes peu instruites ou mal disposées les imperfections de la terre, elle écrit : « Il m'a semblé voir en Dieu comme un plan
» dont tous les êtres font une partie d'un grand tout. Je ne
» puis mieux exprimer ma pensée que par la comparaison
» d'un peintre qui fait un tableau qui doit être très beau
» une fois terminé, et qui peut paraître laid aux personnes
» qui le voient y travailler, parce qu'elles ne voient que cer-
» tains détails et ne peuvent voir le tableau tout entier, qui

» n'existe encore que dans la pensée du peintre. Le bon
» Dieu, lui aussi, a un plan magnifique en créant l'univers,
» et chaque être et chaque action est comme un coup de
» pinceau dans ce magnifique tableau, qui existe dans toute
» sa beauté dans la pensée de Dieu. »

Une autre fois, la toute-puissance de Dieu lui est montrée comme un des grands attributs, et il lui est ordonné d'adorer le Tout-Puissant et de s'anéantir devant Lui.

Mais c'est surtout du grand mystère de l'Eucharistie qu'elle nous parle au livre de ses oraisons et de ses révélations. On le comprend. Notre Seigneur lui dit un jour : « La dévotion à mon Sacré Cœur sauvera le monde : mais
» ta dévotion à toi, c'est l'Eucharistie. »

Il faudrait reproduire ici toutes les pages qu'elle a parfumées de ce nom sacré et de cet amour mystérieux de l'Eucharistie. Citons d'abord quelques paroles qui nous paraissent venir de plus haut que l'intelligence et les connaissances acquises naturellement de Mère Marie de Jésus.

« Il m'a semblé voir que Notre Seigneur s'aimait Lui-
» même dans l'Eucharistie ; que le Père et le Saint-Esprit
» aimaient aussi ce Sacrement d'un amour infini. Il m'a
» semblé voir que l'Eucharistie était comme la *concentra-*
» *tion de la Très Sainte Trinité.* »

Rien de plus gracieux et de plus instructif que la vision suivante : « Je vis dans le Tabernacle une grande lu-
» mière et dans cette lumière une hostie plus lumineuse
» encore. Je vis un ciboire, et la Divinité entrer dedans
» comme un brouillard transparent. A droite du ciboire
» était un enfant couché sur de la paille, à gauche Notre
» Seigneur sur la Croix, et on me dit : Le mystère de
» l'Incarnation, c'est Dieu rendu visible et passible ; celui

» de la Croix, c'est celui de la réconciliation de Dieu avec
» les hommes. Et comme je demandais dans lequel des
» deux mystères Dieu nous avait le plus aimés, on me
» dit que c'était dans l'Eucharistie ; car la Rédemption
» par la Croix était indispensable dans les décrets divins
» pour sauver tous les hommes, au lieu que l'Eucharistie
» n'était pas de nécessité absolue pour notre salut. Je
» demandai encore pourquoi on me faisait voir tout cela.
» On me répondit : — Afin que tu m'aimes davantage. »

C'est bien la doctrine commune que nous venons d'entendre. Un enfant du catéchisme un peu stylé aurait pu la donner à peu près dans les termes employés par Mère Marie de Jésus. Il n'en reste pas moins que son exposé est exact et inspire une vraie dévotion au Prisonnier d'amour qui habite nos tabernacles.

Ravissante aussi cette courte révélation de Jésus à sa fidèle servante : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la
» consommation des siècles, et on me dit : « Ces paroles
» ne s'entendent pas seulement de l'Eucharistie. De même
» que je me cache dans l'Eucharistie pour opérer des mer-
» veilles de grâces ; de même je me cache dans les âmes
» pour opérer en elles et par elles des merveilles de sain-
» teté. C'est Moi qui souffre dans les martyrs et opère par
» mes saints des actes héroïques de vertu. »

Et cette autre encore d'une grande profondeur théologique : « Je vis un ciboire, et de ce ciboire sortit une hostie
» tout éclatante de blancheur, et on me dit : « L'Eucha-
» ristie, c'est l'amour du Père, l'amour du Saint-Esprit et
» aussi l'amour du Fils, car Lui aussi s'aime dans la
» sainte Eucharistie. L'Eucharistie est la centralisation de
» l'amour de la sainte Trinité. C'est *l'émanation la plus*
» *parfaite de la puissance et de la charité divine.* C'est la

» joie et l'amour des âmes saintes qui ont faim et soif de
» la Divinité. »

Dans une autre vision que nous allons transcrire, elle exprime une opinion partagée par un certain nombre d'écrivains ecclésiastiques, mais qui n'est point de foi et peut être contestée, quoiqu'elle ne renferme rien que de très plausible et de très édifiant.

« On me dit qu'après la Résurrection, la sainte Eucha-
» ristie serait dans le Ciel, et je la vis toute resplendissante
» de lumière, et ses rayons se projetaient d'une façon toute
» particulière sur certaines âmes, etc...

« Le corps du Sauveur et l'Eucharistie étaient comme
» deux soleils resplendissants dans le Ciel. On me dit que
» l'Eucharistie était là comme un mémorial de l'amour du
» Sauveur et comme un souvenir de l'exil. Quand je revins
» à moi, j'étais heureuse, bien heureuse de penser que
» j'aurais l'Eucharistie au Ciel, si j'ai le bonheur d'y
» aller. »

« Je n'ai vu Jésus que sous les saintes Espèces, dit-elle
» ailleurs, mais pour moi elles vivent, parlent et regardent.

» Comment cela se fait? je ne puis l'expliquer. C'est
» comme une lumière dans laquelle je vois les choses. »

Par elles-mêmes, les saintes Espèces sont inertes, sont un simple voile sous lequel Jésus-Christ est caché, un avertissement pour notre esprit de la présence réelle du Pain vivant qui a transsubstantié en lui la substance du pain matériel. Elles ne peuvent donc ni parler, ni voir par elles-mêmes ; mais Dieu peut les animer pendant une vision, et c'est ce qu'a voulu dire Mère Marie de Jésus. Ce n'est qu'une vision sans réalité objective.

« Tu vois, dit un jour Jésus à sa fidèle servante, tu vois,

» Marie, comme je suis dans le Tabernacle ! J'ai l'air de
» ne rien faire, et cependant je gouverne tout l'univers. »

Elle voit aussi ce fait étrange de la présence des démons dans nos églises et autour de nos tabernacles. « Il me » semble voir aussi des anges entourer le Saint Sacrement, » et l'un d'eux me dit : « Marie, viens donc nous aider à » bénir le Seigneur ! Et il ajouta : Nous sommes ici non » seulement pour l'adorer, mais pour le défendre contre la » fureur des démons. » Je vis un ange me présenter un » ciboire. Il y avait aussi à ma gauche trois démons. Un » d'eux me dit : « Maudite fille avec ton Sacrement, va ! » » Je me retournai, sans lui répondre, du côté de Jésus. Il » sortit des rayons du ciboire qui mirent en fuite les dé- « mons. »

Sur la manière dont nous devons adorer Jésus dans l'Eucharistie, Mère Marie de Jésus nous dit : « Je vis une » hostie, et Notre Seigneur me fit comprendre qu'on de- » vait l'adorer sous les saintes Espèces telles qu'elles » étaient, c'est-à-dire des hosties ordinaires, sans chercher » à l'y voir sous la forme d'un petit enfant, ou tout autre- » ment, et Il me dit que sa Divinité, que nul ne pouvait » voir sans mourir, et son âme, plus brillante que tous les » soleils, y étaient cachées avec sa toute puissance créa- » trice et conservatrice. »

Un jour, dans une vision très admirable sur le Ciel, Mère Marie de Jésus dit au Sauveur : « Seigneur, je pré- » fère vous voir dans l'Eucharistie. Est-ce qu'elle est au » Ciel » ? Et Jésus lui répondit : « Tu ne comprends donc » pas que l'Eucharistie, c'est moi avec mon humanité et » ma divinité, cachées, anéanties pour vous, au lieu que » le Ciel, c'est moi dans la gloire, et là les âmes sont, pour » ainsi dire, perdues en moi et comme perdues dans ma

» divinité, union à laquelle on ne peut parvenir sur la
» terre. »

On voit que le bon Maître ne répond pas directement à la question qui lui est posée : il semble dire que l'Eucharistie, sacrement de la vie voyagère, ne sera plus là où tous les voyageurs auront atteint le but de leur course, c'est-à-dire lui-même glorieux et triomphant.

Mère Marie de Jésus dit encore que les Saints et la sainte Vierge adorent Jésus-Christ dans l'Eucharistie ainsi que les âmes des justes, « ce qui me rendit bienheu-
» reuse, ajoute-t-elle, car il me semblait que même au
» Ciel je regretterais mon Jésus-Hostie ; mais j'ai vu que
» du Ciel, je pourrais également l'adorer et l'aimer dans
» son Sacrement d'amour. »

« Il me sembla, dit-elle ailleurs, être au Cénacle et as-
» sister à l'institution de l'Eucharistie. Je compris que
» Jésus était là comme le prêtre offrant la première
» Messe. Il était debout, Il se communia Lui-même. Je
» compris aussi que c'était surtout pour procurer la gloire
» de Dieu, qu'Il institua le Sacrifice de la Messe, qui est
» d'un mérite infini, et pour perpétuer le souvenir de sa
» mort sur la Croix que nous aurions oublié sans cela. »

« On me dit aussi que dans les derniers temps, on au-
» rait une grande dévotion au Saint Sacrement ; que la dé-
» votion au Sacré Cœur était pour conduire les âmes à
» Jésus dans son Sacrement d'amour. »

Nous finissons par ce mot suprême toutes nos citations. Il est en effet le mot de l'attente universelle des catholiques, le mot employé par le Souverain Pontife Léon XIII, qui a consacré l'Eglise au Sacré Cœur. Il est vraiment notre unique espérance au milieu de l'apostasie des peuples et des efforts gigantesques de l'impiété pour renverser

l'œuvre de Jésus-Christ sur cette terre. Mère Marie de Jésus a vécu constamment en présence de l'Eucharistie. Elle n'a pas voulu, en écrivant ses méditations et ses contemplations, composer un recueil de morceaux poétiques et nous édifier par des aperçus ingénieux ou des nouveautés de doctrine. Elle écrivait sur l'ordre de Mgr l'évêque de Saint-Claude, le directeur de sa conscience, et avec une très grande simplicité, tout ce qu'elle avait vu et entendu pendant le sommeil surnaturel, ou si l'on veut naturel, que la grâce divine répandait sur ses yeux et laissait s'insinuer dans ses facultés intérieures.

Si donc elle nous a dit qu'elle a vu Notre Seigneur Jésus-Christ debout pendant l'institution de la Sainte Eucharistie ; si elle ajoute qu'Il s'est communié Lui-même, avant de donner à ses Apôtres le ciboire et la coupe qu'Il venait de consacrer ; c'est qu'elle a vu réellement ces deux incidents dont l'Evangile ne parle pas. Encore qu'ils paraissent vraisemblables et conformes aux habitudes des Juifs dans ce grand repas de la Pâque ; nous pouvons ou les accepter comme vrais ou les rejeter comme faux. Mère Marie de Jésus, en nous les rapportant, n'a pas eu l'intention de nous les imposer, mais simplement d'obéir à son directeur, lui prescrivant de noter tout ce qui lui était montré au cours de ses ravissements.

Terminons ce chapitre si intéressant par un mot qui mettra dans une lumière plus complète la bonne foi et la simplicité de notre bonne Mère en tout ce qui est sorti de sa plume.

Tout homme parle d'autant mieux et plus abondamment sur un sujet qu'il l'a étudié de plus près et avec un plus grand amour. Le poète le disait en un vers qui est dans toutes les mémoires. « Le navigateur parle volontiers des

vents; l'agriculteur de ses bœufs.» Il semble donc que Mère Marie de Jésus, à mesure qu'elle avançait en âge et grandissait dans l'amour de Jésus-Christ, auquel appartenait toute sa vie, aurait dû trouver à la fin, sur le grand mystère de l'Eucharistie, des accents de plus en plus sublimes, déchirer la nue et nous introduire avec elle, dans le sanctuaire secret du grand Amour.

Or, c'est le contraire qui s'est produit. Les premières pages de ses mémoires sont pleines du grand Sacrement de l'autel. C'est à peine si elle en parle dans les dernières, preuve évidente que ses révélations n'ont pas été écrites pour faire un livre humain qui entraîne les âmes sur un terrain de plus en plus intéressant, mais uniquement pour relater ce qu'elle avait vu ou entendu pendant ses oraisons.

Le mystère de son union avec la Divinité devient plus intime avec les années, l'Esprit Saint l'emporte plus souvent jusqu'au sein même de la gloire éternelle. Dieu est devant-elle non plus incarné et sacramenté pour nous, mais dans son essence. Sous le voile nécessaire, elle contemple le Père, le Fils, le Saint-Esprit, Trinité très sainte, qu'il nous est consolant d'adorer dans l'Eucharistie, mais qu'il est plus parfait sans doute de contempler en elle-même à la manière des saints dans le Paradis. Les vieillards de l'Apocalypse jetaient leurs couronnes devant le trône de l'Agneau, en disant : Gloire, honneur, louange à l'Agneau qui a été immolé. Mais le refrain éternel des phalanges angéliques chante la Trinité éternelle et infiniment heureuse : Saint! Saint! Saint! le Dieu des armées. Les cieux sont remplis de sa gloire : *Hosanna*, sur les hauteurs de son immensité !

CHAPITRE XXVI

Soumission à la volonté divine. — Abandon complet à Dieu. — Sacrifice de tout soi-même. — Rien en vue que la volonté divine. — Union intime avec Jésus-Christ.

Mère Marie de Jésus, nous venons de le voir, n'a rien écrit de contraire à la foi, n'a exprimé aucune opinion hasardée, étrange, peu en harmonie avec la tradition catholique, dans le récit que nous possédons de ses communications journalières et extatiques avec la Divinité. Est-elle aussi exacte, aussi édifiante, aussi sûre de la vérité, quand son crayon nous trace, sans le vouloir d'ailleurs, les règles de conduite à suivre pour parvenir à la perfection et à la sainteté? Sa théologie mystique vaut-elle à ce point de vue sa théologie dogmatique? Oui, elle la vaut. Tous ceux qui l'ont lue le savent; nous n'hésitons pas à l'affirmer, et pour en convaincre nos lecteurs, il suffira de quelques citations prises ça et là dans son journal.

Ce qu'elle nous dit sur le renoncement absolu, sur la mort spirituelle, sur la perte définitive de la volonté propre dans l'océan de la Volonté divine, traduit si bien l'Apôtre saint Paul et l'Evangile lui-même qu'on ne peut douter qu'elle n'ait été inspirée ou bien qu'elle ne possédât par ailleurs la parfaite connaissance des desseins et des conduites de Dieu sur nous.

Elle était malade; et, dans un de ces ravissements qui lui

étaient habituels, elle dit à Notre Seigneur qui s'approchait : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir ». Il lui répondit : « Ma fille, dis plutôt : Que votre Volonté « soit faite et non la mienne ! »

« Je répétai cinq ou six fois, écrit-elle, cette prière de l'agonie du bon Maître, et il me sembla qu'elle montait au Ciel comme la fumée de l'encens, et Notre Seigneur me dit qu'elle était comme un concert à ses oreilles. Ensuite, il me sembla voir sur une petite banderolle placée sur la poitrine du Sauveur, du côté gauche : « Abandon com- « plet ; du côté droit, mais un peu plus bas : « Soumission « entière, et du même côté, encore plus bas : « Confiance « sans bornes ». Il me semblait que Notre Seigneur me disait : « Abandon complet, sans retour sur toi-même, « sans appréhensions pour l'avenir, soumission entière, « c'est cette vertu qui fait les saints. » En même temps, il me fit voir que dans le Ciel, tout était soumis à sa volonté suprême ; « Confiance sans bornes », que la confiance venait de l'amour et chassait toute crainte... »

« Je me vis, écrit-elle, la tête appuyée sur les genoux du Sauveur. Il me dit : « O Marie, si tu savais comme je t'aime ! Dis-moi que tu ne reculeras devant aucun sacrifice ! Et comme j'hésitais à répondre, on me souffla : « J'en prends la résolution. » Il me dit aussi qu'Il poursuivrait en moi le « moi » humain jusque dans ses derniers retranchements. Je le vis ensuite dans mon âme comme dans un jardin, arrachant toutes les plantes, excepté une qui ressemblait au basilic — herbe du Roi — et, en même temps, il me fit comprendre qu'Il voulait vivre seul dans mes affections.

Le lendemain, elle entendit des lèvres de Jésus : « Il faut que tu t'appliques à faire mourir dans ton cœur le désir de

vivre après ta mort dans la pensée et dans le cœur des créatures. »

« Notre Seigneur, écrit-elle encore, me demanda de ne penser qu'à Lui. Qu'Il voulait vivre en moi et qu'Il établirait son trône sur les débris de moi-même. Que je devais vivre comme si j'étais morte ; que de même que les morts se laissent mettre où on veut, moi aussi je devais laisser le bon Dieu faire de moi tout ce qu'Il voudrait. »

Une autre fois, Notre Seigneur lui dit : « Fais-moi régner sur tes pensées, ton cœur, ta volonté. Abandon complet, sans retour sur toi-même, sans appréhension sur l'avenir. » Voilà bien la grande doctrine du renoncement, l'*Abneget semetipsum* de l'Evangile qui constitue la ressemblance parfaite avec le Christ Jésus et n'est autre chose que notre perfection. Celui-là est parfait qui est devenu un autre Christ, dans lequel le péché n'a pas de prise et où brillent d'un éclat incomparable toutes les vertus.

« Je veux, lui dit encore Jésus, continuer en toi ma vie de sacrifice et d'immolation. » Je lui demandai comment il fallait faire ? Il me dit que je devais penser, agir, parler, prier comme Lui, en un mot faire toutes choses comme je penserais qu'Il ferait s'Il était à ma place. »

« On me fit comprendre que je n'étais sur la terre que pour faire la volonté de Dieu et que toute la sainteté consistait à la faire parfaitement ; que tous les sacrements, les pratiques de piété, l'Eucharistie elle-même n'étaient que des secours que le bon Dieu nous donnait pour nous aider à faire sa volonté sainte ; que les âmes qui la faisaient étaient sauvées ; que celles qui s'en écartaient étaient damnées, etc... Et je vis que l'acquiescement complet de notre volonté à celle de Dieu nous élevait au-dessus de toutes les misères de la vie... »

« Et Il me fit comprendre l'avantage des humiliations et des souffrances ; qu'elles nous rapprochaient de Lui, qui avait passé sa vie dans la souffrance et l'humiliation ; puis Il me demanda de lui sacrifier ma réputation et ma santé...

« Et Il me fit voir combien nous étions heureuses si notre volonté était tellement soumise à la sienne en toute chose que nous ne nous occupions à rien autre qu'à faire ce que nous croyons qu'Il veut de nous, pour le faire joyeusement comme un enfant, qui n'a d'autre intention que de faire plaisir à son père, sans s'inquiéter de ce qui lui en reviendra, ni de ce qu'il pourrait perdre en agissant autrement. »

« Je compris encore que l'abandon complet de nous-mêmes, c'est l'union de notre volonté à celle du bon Dieu ; et aussi me fit-il entendre ces paroles de saint Paul : « Vous êtes morts et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu. » Cette mort ne signifie pas que nous ne devons plus rien sentir comme les morts véritables, mais que Dieu nous laissait la souffrance pour procurer sa gloire et augmenter nos mérites. »

« Il m'a fait comprendre que l'accomplissement parfait de la volonté de Dieu était le Ciel sur la terre ; mais que pour qu'il en soit ainsi, il fallait la faire à chaque instant sans se rechercher en rien ; en un mot, ne rien craindre, ne rien désirer. Pour cela, il faut une mort totale de ses goûts, de tout, et plus notre mort à nous-mêmes est complète, plus notre bonheur est aussi complet. Le degré de mort où nous sommes parvenus est aussi le degré de bonheur que nous possédons sur la terre. »

« Je remerciais, dit-elle ailleurs, Notre Seigneur des peines qu'Il m'envoyait, pensant que c'était pour mon plus

grand bien et qu'elles me seraient utiles. Il me passa comme un éclair qui me fit comprendre que je devais en remercier Dieu non à cause du bien que j'en espérais, mais à cause que c'était la volonté de Dieu que je les souffrisse ; que l'acquiescement parfait à cette volonté était au-dessus de toutes les grâces que nous pouvions espérer de sa bonté. »

« Le bon Maître ne veut pas que je goûte aucun plaisir, c'est-à-dire que je m'arrête à jouir d'aucune chose, ni spirituelle, ni matérielle. Il ne me permet pas d'envisager l'avenir, ni de compter sur aucun concours ou secours humain, me voulant tout abandonnée à son bon plaisir, pour les choses du temps comme pour celles de l'autre vie. Il ne me permet pas de rien craindre ni de rien désirer volontairement. »

Nous trouvons dans ces derniers mots le plus sublime effort de la volonté humaine et l'union la plus parfaite, spécifiquement parlant, de l'âme avec son Dieu. En voici le fruit qui n'a mûri que chez les saints. « Il me fit comprendre qu'une âme morte à elle-même lui procurait plus de gloire qu'un grand nombre d'autres qui n'arrivent pas à cet oubli total d'elles-mêmes ; qu'Il se sert de celles-là, non des autres, parce que c'est Lui seul qui agit en elles. »

Magnifique théorie, bien souvent exposée dans nos auteurs spirituels, mais que bien peu de chrétiens savent comprendre et surtout mettre en pratique. Aussi combien d'apôtres manqués ! combien d'instruments inutiles ! combien d'énergies perdues pour la gloire de Dieu et le salut du monde ! Nous verrons au grand jour des révélations ce que nous aurions pu faire, et cette vue nous plongera dans la plus inénarrable désolation. Avoir eu de si brillantes et utiles destinées et s'être amusé à courir après la fumée impalpable d'une gloire personnelle impossible !

Il n'est pas jusqu'aux faveurs spirituelles les plus enviables que l'âme parfaite ne doive considérer en Dieu et pour Dieu, comme une manifestation de sa gloire. « On me fit comprendre que les grâces et les faveurs spirituelles que nous recevons de Dieu ne nous sont données que pour servir à sa gloire et à notre sanctification ; que nous ne devons pas nous arrêter à savourer les douceurs et la consolation qu'elles nous font éprouver, pas plus que nous ne devons le faire quand nous prenons de la nourriture à notre goût. »

Ce n'est pas encore tout, ce n'est pas encore assez. Voici une nouvelle délicatesse de cet amour de Dieu nécessairement jaloux, qui veut opérer la division de l'âme et de l'esprit, comme parle saint Paul, dans ceux qu'Il appelle à jouir de son intimité et à devenir des saints : « Notre Seigneur m'a fait comprendre qu'Il me voulait toute cachée et surtout *cachée à moi-même*, c'est-à-dire que je ne me regarde pas, mais que je m'occupe de Lui et non de moi ; que mon âme s'élève au-dessus de moi comme la tige d'une plante au-dessus de la terre et de la racine qui l'ont produite. « Et comme complément de cette doctrine sublime, il lui fut ajouté qu'on faisait plus de bien aux âmes par la souffrance que par la parole ; que Notre Seigneur avait souffert toute sa vie et n'avait parlé aux hommes que pendant trois ans.

Ne faire plus qu'un avec Jésus, voilà pour Mère Marie de Jésus la consommation de la vertu, la préparation immédiate à l'entrée de l'âme dans le Ciel ; l'œuvre enfin qui procure à Dieu la gloire revendiquée par sa toute-puissance dans la création et par son amour infini dans la Rédemption. Comme il est impossible d'y atteindre sans renverser de fond en comble l'édifice insolent de notre per-

sonnalité orgueilleuse, la mortification des sens et des passions s'impose d'elle-même, et l'âme désireuse de faire son salut devrait s'y livrer avec bonheur, quand même l'Evangile et l'auteur de l'Evangile, Notre Seigneur Jésus-Christ, ne nous l'auraient pas imposée sous peine de damnation. « Il me semblait, écrit notre chère Mère, que je volais au-dessus de la terre, et on me fit comprendre que c'était pour me montrer que par la mortification on s'élevait au-dessus des sens, des passions et de tout ce qui est terrestre ; et enfin que plus nous étions mortifiés et morts à nous-mêmes, plus nous étions heureux ici-bas. »

Cette union avec Jésus, elle l'avait vue sous toutes ses faces ; elle en comprenait les exigences, l'étendue, l'intensité : union, non de deux égaux, mais du fort et de l'infirme, de l'homme et de l'Homme Dieu ; union qui fait que nous sommes réellement en participation de sa vie divine, mais aussi que nous lui appartenons comme notre corps appartient à notre âme ; comme l'humanité très sainte de Jésus appartient à la personne du Fils éternel de Dieu; union qui par son intensité même détermine le degré de notre sainteté...

Toute cette théologie mystique, toute cette économie de l'action divine qui sauve les hommes, Mère Marie de Jésus a pu la connaître au cours de sa vie, soit dans l'Evangile qu'elle a médité, soit dans les instructions qu'elle a entendues, soit au confessionnal dans les explications, les avis, la direction qu'elle a reçus. Il n'en est pas moins vrai que nous la trouvons écrite sans art et sans aucune prétention, comme lui ayant été dictée par l'esprit de Dieu pendant ses extases ou ses sommeils, puisque c'est ainsi qu'elle les appelle. On entend un tel accent de sincérité et de vérité, on y sent si bien le parfum d'une âme candide

et tout à Dieu, on y remarque si peu l'intention de produire un effet quelconque sur des lecteurs possibles, que l'impression de défiance dont on ne pouvait se défendre au commencement s'apaise peu à peu, s'éteint complètement et fait place à la jouissance tranquille de revivre avec Mère Marie de Jésus les heures de ses oraisons extraordinaires et de ses ravissements.

Quoi de plus intéressant d'ailleurs que ces vues jetées au hasard sur les anges et les démons, sur le rôle des uns et des autres dans le monde de la vie voyagère ; sur le Ciel avec son immensité, ses splendeurs, le mode de transmission de la lumière de gloire des plus grands saints sur leurs inférieurs et de ceux-ci sur les derniers de la glorieuse hiérarchie? Quoi de plus remarquable que les définitions qu'elle nous donne, toujours justes, toujours irréprochables, d'abord des vertus théologales, ensuite de la liberté, de l'humilité, de la simplicité? Si elle ne peut être comparée aux grands astres du Ciel mystique de l'Eglise, les Catherines de Sienne et de Gênes, les Thérèse de Jésus et Angèle de Foligno, au moins peut-on dire qu'elle est leur sœur puinée, ou si l'on veut leur suivante, dans le jardin fermé où Jésus parle à ses Epouses de son amour, de ses tendresses, de ses desseins les plus secrets et de ses promesses pour l'éternité! On en sera convaincu, nous le croyons, à l'édification qu'on sentira monter à l'âme de ces pages toutes parfumées de vérité et d'amour divin.

CHAPITRE XXVII

Le miracle. — Ascendant sur les oiseaux. — Leurs chants dans l'église et au jour de la mort de Mère Marie de Jésus. — Orages écartés. — Huile multipliée. — Fourneau allumé. — Miracles spirituels. — Le démon chassé de plusieurs religieuses. — Vue des âmes. — Prophéties. — La postulante sortie d'un hôpital. — A nous deux, n'est-ce pas?

Un saint n'est pas nécessairement un homme qui, pendant sa vie et après sa mort, a opéré un certain nombre de miracles, annoncé, comme les prophètes, des événements futurs qui se sont réalisés et lu à livre ouvert dans l'âme de ses contemporains. Ces privilèges que Dieu accorde à plusieurs pour le grand bien de tous, Judas l'Iscariote les avait reçus ; il avait guéri les malades et chassé les démons. Finalement, il a trahi son Maître et s'est damné. Combien par contre n'ont jamais étendu la main sur un infirme pour le guérir qui habitent maintenant le séjour des bienheureux. Cependant, l'âme catholique s'attriste et semble désorientée quand, dans la vie de ceux que l'on propose à son admiration, elle ne voit apparaître aucun prodige, quand l'hagiographe en est réduit à déplorer que Dieu ne leur ait octroyé ni cette faveur ni cette puissance.

Le miracle, en effet, c'est le sceau de Dieu, la preuve populaire et sûre de sa présence et comme la lettre de créance accordée à son envoyé parmi les peuples. Après ma mort, disait le Christ à ses apôtres, vous ferez, si vous

avez la foi, de plus grands miracles que ceux que j'ai opérés. Et le Saint n'est-il pas avant tout l'homme de la foi, l'homme de l'intimité avec le divin Rédempteur ?

Le miracle a-t-il éclaté sous les pieds de Mère Marie de Jésus, dans ses mains, au souffle de sa parole? Est-elle de cette lignée franciscaine, qui se joue, comme son Père glorieux, de toutes les lois de la nature et, pour satisfaire sa charité envers le prochain, comme pour gagner des âmes à l'Evangile, commande aux flots soulevés de se taire, aux membres brisés de se reprendre, à la maladie de s'enfuir, à la mort de rendre ses victimes! Evidemment non! Nous l'avons dit: Sa vie, embaumée par toutes les vertus, ne s'est pas élevée comme un soleil sur l'immense horizon de ce monde ; sa lumière n'a pas rayonné au-delà des bornes étroites de son couvent.

Cependant, certains actes paraissent surpasser les forces ordinaires de la volonté purement humaine et font penser au miracle. Nous allons les raconter en toute simplicité, sans vouloir décider si on y peut trouver les caractères qui constituent le miracle défini par la théologie, c'est-à-dire dépassant toutes les ressources connues et à connaître de la nature.

A commencer par ce qui n'est nullement miraculeux et n'a qu'une ressemblance lointaine avec les prodiges des thaumaturges, Mère Marie de la Croix constate dans ses mémoires que Mère Marie de Jésus avait, comme son père saint François, un ascendant, une sorte d'autorité sur les animaux, en particulier sur les oiseaux, qu'elle attirait et auxquels sa présence n'inspirait aucune crainte. Témoin ce moineau qui passait une partie du jour dans sa chambre, et quand il voulait se reposer et dormir, venait se cacher dans la manche très large de la bonne Mère. Té-

moin cette foule de passereaux qui assiégeaient matin et soir la fenêtre de sa cellule, et venaient recevoir de sa main les miettes de pain ou autres friandises qu'elle aimait à leur distribuer.

Et encore cette pauvre grive qui, battue par l'orage pendant la nnit et ne sachant où se réfugier, vint frapper du bec à la vitre encore éclairée de Mère Marie de Jésus. Elle lui ouvrit, la réchauffa dans ses mains et lui donna bon gîte jusqu'au lendemain matin.

Etait-ce en l'honneur de cette bonne Mère ou du R. P. Pierre Baptiste qu'un beau jour, pendant que cet excellent religieux disait la messe, on vit, non sans étonnement, une troupe de petits oiseaux entrer dans la chapelle, voleter en gazouillant au-dessus de l'autel et, le saint Sacrifice achevé, sortir du saint lieu sans se presser et comme s'ils connaissaient le chemin? Mère Marie de la Croix, qui raconte ce trait charmant, avoue que le bon Père qui était à l'autel avait la réputation d'un saint; mais c'est avec l'arrière pensée que Dieu voulait recommander aux religieuses présentes la Supérieure générale de l'Institut, qu'elle savait héroïquement fidèle à en suivre toutes les règles. En tout cas, c'est sûrement pour lui faire honneur et célébrer son entrée dans le ciel qu'au jour des funérailles de Mère Marie de Jésus, les petits oiseaux, ses amis, se donnèrent rendez-vous sur tous les arbres du couvent, alors couverts de fleurs, et ne cessèrent leurs ramages insolites qu'après le départ du cercueil pour le cimetière. Ils avaient voulu, sur l'ordre de leur Créateur, saluer à leur manière et une dernière fois celle qui les aimait tant et auprès de laquelle ils devenaient si vite familiers et confiants. Leurs petites voix, aux notes vives et joyeuses, semblaient vouloir proclamer tout haut ce que chacun pensait tout bas :

« Mère Marie de Jésus est au ciel ; ne pleurez pas sa mort. Chantons le *Te Deum* »

Tous ces détails sont bien franciscains et nous font rêver de N.-D. des Anges, quand saint François y rapportait les colombes fidèles, en leur commandant de croître et de se multiplier ; quand il prêchait aux oiseaux rassemblés sur les arbres ; quand il commandait aux hirondelles de taire leur babil jusqu'à ce qu'il eût fini son sermon au bon peuple qui l'écoutait. Rien, évidemment, dans tout ce que nous venons de raconter, qui approche du miracle.

Mais voici des faits qui en ont bien la physionomie et sur lesquels, jusqu'à un certain point, notre vénération pour Mère Marie de Jésus peut s'appuyer. Les uns sont racontés par Mère Marie de la Croix, les autres par Mère Marie de Jésus elle-même, qui ne les écrit, d'ailleurs, qu'avec répugnance, en quelques mots très brefs, et forcée par l'obéissance.

« Un jour nous dit Mère Marie de la Croix, nous nous rendions en voiture découverte de Byans (Doubs) à Courtefontaine, dans le Jura. Un orage très noir montait à l'horizon. Bientôt l'avant-garde de ses nuées arriva sur nous ; il fallait s'y résigner, nous allions être inondées et transpercées. C'est alors que je vis Mère Marie de Jésus, qui était assise près de moi, tirer de son sein un petit crucifix renfermant du bois de la vraie Croix, avec lequel elle fit sur l'orage déchaîné un grand signe de croix. Chose merveilleuse ! il passa sur nous sans répandre une seule goutte de pluie et avec une telle rapidité qu'il paraissait chassé et poursuivi par une puissance surhumaine. Bientôt le ciel redevint d'une sérénité parfaite et nous pûmes continuer notre voyage sans aucune inquiétude.

Le cocher qui conduisait les deux religieuses crut-il à un

miracle? Nous l'ignorons. L'orage a-t-il passé sans déverser les torrents d'eau qu'il portait en ses flancs, parce que Dieu, obéissant à sa fidèle servante, le lui avait commandé, ou bien parce que le vent trop violent ne lui en avait pas laissé le loisir? On ne le saura jamais. Cependant le récit de Mère Marie de Jésus, dans ses mémoires, nous incline fortement à y reconnaître une intervention directe de la Providence, d'autant plus qu'elle attribue la dispersion du monstre de l'air non à sa prière et à son geste, mais uniquement à la protection de saint Joseph.

« J'étais en voyage, dit-elle, quand s'éleva un orage épouvantable. A chaque instant nous croyions que la pluie allait tomber sur nous. Je priai saint Joseph, et ce bon Père m'inspira de bénir la tempête avec une relique de la vraie Croix que je portais sur moi, et voilà que le gros nuage qui était sur nos têtes passe à côté, de façon que, malgré le vent et les éclairs, nous arrivons sans pluie. Notre bonne Mère disait que c'était un vrai miracle, ainsi qu'une de nos Sœurs qui disait que sa confiance en saint Joseph s'était bien augmentée en voyant une si grande marque de sa protection. »

Une seconde fois notre Mère obtint le même résultat tout à fait inespéré : « C'était le 16 juillet 1891, l'orage grondait avec fureur, le tonnerre ébranlait les vitres de la chapelle. Il me vint en pensée que c'était le démon qui faisait ce vacarme. J'ai fait le signe de la croix du côté de l'orage, et il s'est calmé. »

On n'accusera pas cette narration si courte d'une recherche exagérée de l'effet ; on lui reprocherait plutôt trop de négligence; et aussi nous y trouvons une grande preuve de la simplicité de cette âme qui ne s'attribue rien, mais qui croit à l'efficacité indéfinie de la prière, qui ne doute point

que l'orage ne se soit dissipé sur l'ordre exprès de la toute-puissance de Dieu.

Deux autres prodiges, de vrais prodiges, ceux-ci, en supposant qu'ils aient existé, lui sont attribués par des Sœurs qui en ont été les témoins et les bénéficiaires. Le premier serait une multiplication de l'huile dans une bonbonne complètement épuisée. Voici comment la Sœur cuisinière de Macornay en 1875 raconta le fait quelques jours après la mort de Mère Marie de Jésus.

« J'allai lui dire — elle était alors Supérieure générale — qu'il n'y avait plus d'huile. Elle me répondit tranquillement : « Vous vous trompez, retournez demain, vous verrez qu'il y en a encore. » J'étais si bien persuadée que je n'en trouverais pas davantage le lendemain que je pris avec moi une compagne pour visiter la fameuse bonbonne et pouvoir affirmer avec elle à notre T. Rde Mère que je ne m'étais point illusionnée et ne l'avais point trompée. Mais, ô surprise ! l'huile arriva, aussitôt le robinet tourné, plus abondante que jamais. »

Ces deux bonnes Sœurs, témoins du fait que nous venons de raconter, vivent encore en cette fin d'année 1906 : la cuisinière, Sr Conrad, à Montélimar ; sa compagne, Sr Benoît-Joseph, au Raincy. Mais quel dommage d'avoir attendu si longtemps, pendant quinze années, avant de révéler ce fait si intéressant et qui constitue un miracle hors de litige, s'il a vraiment existé. Car aucune suggestion ni aucun sortilège, on l'avouera, ne pourront jamais remplir d'huile une bonbonne absolument vide de cette liqueur.

Nous ne voulons pas cependant mettre en doute le témoignage de ces excellentes religieuses, d'autant plus que Mère Marie de la Croix, personne d'un jugement sûr, a cru devoir l'accepter comme véritable.

Le second miracle opéré en faveur d'une pauvre cuisinière, peut-être maladroite en cette circonstance, ne mérite pas moins notre attention. Le B. Félix de Nicosie raccommodait une cruche cassée pour éviter une réprimande à la domestique d'une maison dévouée aux Capucins. Prenant dans ses mains tous les morceaux épars, il les ajustait, comme s'il avait voulu les fixer en leur place avec une colle quelconque et, par un miracle de sa charité, rendait à la pauvre fille la cruche intacte et aussi belle qu'auparavant.

Mère Marie de Jésus a bien pu suivre son exemple. Il s'agissait non d'une cruche, cette fois, mais d'un charbon qui refusait obstinément de s'enflammer et d'un fourneau qui restait froid, au grand désespoir de Sr Béatrix qui devait préparer le dîner de la communauté au couvent de Lons-le-Saunier. Après avoir essayé tous les moyens sans aucun succès, la bonne Sœur, qui vit encore aujourd'hui, exerçant le même emploi, vint conter son embarras à la Mère Générale. Le temps pressait, le dîner ne pouvant plus être prêt pour midi. Tout était lamentablement noir dans le fourneau rebelle. Quel désarroi dans la communauté !

Mère Marie de Jésus suivit sans se presser la Sœur à la cuisine. Elle avait dit vrai : pas une étincelle, pas le plus mince filet de fumée. Preuve évidente que le feu était absent et n'existait pas même en germe. La Supérieure fit un grand signe de croix sur cette désolation, et, au contact de l'allumette, tout se mit à flamber si bien et si fort que le dîner se trouva prêt à l'heure ordinaire.

Avouons que le miracle eût été plus complet, plus incontestable, si le feu avait pris sans allumette, comme la boue tirée du puits de Jérémie, qui s'enflamma sous les rayons du soleil. L'incrédulité moqueuse de notre temps aura peut-

être des sourires dédaigneux en entendant narrer des faits semblables à ceux que nous venons de raconter ; nous autres, enfants de saint François, habitués aux condescendances les plus délicates et les plus faciles de notre Dieu, nous les trouvons, j'ose dire, tout naturels et nous admirons la tendresse infinie qui pourvoit, semblable à une mère, aux plus infimes de nos besoins.

Il faut croire, d'ailleurs, que Mère Marie de Jésus, en communication intime et continuelle avec Notre Seigneur, n'ayant qu'un mot à lui dire pour être immédiatement exaucée, vint souvent au secours des Sœurs de Lons-le-Saunier, qui s'adressaient à elle en toute confiance, comme à une mère puissante et bonne, toujours prête à compatir et à soulager.

Nous en avons le témoignage de Mère Marie de la Croix, l'éminente Supérieure générale de la Congrégation et l'amie très éclairée de notre sainte Mère.

Combien de miracles n'a-t-elle pas opérés pour le soulagement spirituel soit de ses novices, soit des religieuses professes de la communauté? Elle nous en indique quelques-uns ; elle en a oublié certainement le plus grand nombre.

« Un jour, lisons-nous dans ses mémoires, une postulante était tellement ennuyée qu'elle voulait quitter la communauté. J'ai fait sur elle le signe de la croix, et elle a été délivrée de ses peines. »

Il est laconique, ce récit. Mère Marie de Jésus ne croit pas avoir fait un miracle, mais soulagé par un moyen, par un remède usité en pareil cas une âme dans la peine. Le signe de la croix n'a-t-il pas par lui-même une puissance divine qui chasse les démons et guérit l'âme déjà blessée par les premiers assauts de la passion?

Resterait à expliquer pourquoi ce même signe divin, tracé par une autre main, serait demeuré impuissant et sans aucune efficacité pour la délivrance de la postulante tourmentée par le démon. Son effet immédiat dans le cas présent ne nous assure-t-il pas de la sainteté de Mère Marie de Jésus, qui obtient si facilement une grande grâce? Les partisans de la suggestion répondraient sans hésiter que les autres n'ont pas le fluide suggestif aussi aboudant que Mère Marie de Jésus, mais on comprend que nous n'admettons rien de leurs théories, rien de leurs suppositions presque toujours purement imaginaires et partant sans valeur.

Nous ne voyons pas, dans le fait qui vient d'être raconté, que le démon fût en jeu et dût être rendu responsable de l'inquiétude si grave de la jeune fille. Dans le cas suivant, nous ne pouvons en douter. « Je me sentis poussée, écrit Mère Marie de Jésus, à parler avec une de mes filles de son peu de mortification et de son amour-propre exagéré. Je lui dis comment elle agissait et par quels motifs. La chère enfant convenait de tout et promettait de suivre mes conseils ; mais je voyais son âme comme enveloppée d'un nuage. Il me vint alors en pensée que c'était le démon qui faisait cela, et, comme l'obscurité régnait dans ma chambre, je me mis à le chasser avec le signe de la croix : aussitôt le nuage s'éclaircit, l'esprit mauvais s'enfuit, et la jeune fille s'en alla tout heureuse. Le lendemain, j'eus à subir la vengeance du démon qui m'inonda, pendant la Bénédiction du Saint-Sacrement, de pensées de désespoir et contre le bon Dieu. »

Notre Seigneur a promis à ses apôtres et à tous ceux qui lui seraient fidèles dans la foi et l'amour, qu'ils opéreraient tous les miracles que lui-même avait semés sur sa

route ici-bas, et en particulier l'expulsion des esprits mauvais, soit des lieux qu'ils affectionnent, soit des personnes dont ils se seraient emparés.

Mère Marie de Jésus semble avoir joui de ce dernier privilège. Elle voit Satan qui assemble les ténèbres et décèle sa présence par ces ténèbres elles-mêmes. Alors, avec l'autorité du Christ, elle trace dans l'air le signe de la croix ; le nuage sombre disparaît. La religieuse sent comme un poids très lourd qu'une main secourable enlève de son âme. Elle en éprouve une grande joie et redevient maîtresse d'elle-même pour servir avec ferveur le Dieu qui l'a appelée à la perfection de la vie religieuse. Ni la suggestion, ni l'imagination surexcitée de Mère Marie de Jésus ne peuvent être invoquées ici. Le récit qui nous est fait de la scène est trop court, trop naturel, trop d'une pièce pour avoir été inspiré par l'hallucination.

Cette sorte de miracle, peu visible aux regards, s'est renouvelé bien des fois pendant la vie de notre bonne Mère. Elle se contente, comme au 16 juin 1884, de mettre en note sur son journal : « Chassé le diable à une postulante. » Manifestement, elle regarde cet acte de charité comme un devoir de sa charge. Ailleurs, elle change la phrase, mais bien peu, car elle n'a aucune prétention à la littérature. « J'ai fait le signe de la croix sur une de mes novices qui voulait nous quitter, et le diable est parti ». Et encore, au 24 juillet 1891 : « J'ai chassé le diable à une postulante, et depuis ce moment je suis tellement tourmentée que je crois que le démon qui la tourmentait s'est vengé sur moi ».

L'histoire des saints est remplie de faits de ce genre. Le démon tourne sans cesse autour des malheureux enfants d'Adam, dit l'apôtre saint Pierre. Mais pendant que la plupart des hommes devinent sa présence plutôt qu'ils ne

le voient, les saints ne perdent pas un de ses mouvements, et, quand Dieu le leur inspire, ils lui commandent de s'enfuir, sans qu'il puisse leur résister, au moins bien longtemps.

Ajoutons, pour demeurer dans le vrai, que le miracle devient plus éclatant et plus certain dans le cas où le démon est chassé d'un corps qu'il possédait, ce que Mère Marie de Jésus n'a jamais fait, que nous sachions, bien qu'elle ait eu plusieurs possédées en sa compagnie, comme nous l'avons raconté au cours de cette histoire.

En revanche, Dieu lui avait accordé le don surnaturel que saint Paul appelle la claire vue des âmes — *scrutatio cordium* — la connaissance des dispositions et des pensées qui ne peuvent être connues, dit Notre Seigneur, que de Dieu et de l'homme. Quelle est cette vue ? Par quels intermédiaires et dans quelle lumière vient-elle à l'âme ? Mère Marie de Jésus ne le sait pas. « Quand je dis : Je vois, c'est une manière de m'exprimer et de me faire comprendre. » Comment nos âmes verront-elles à l'état séparé ? De cette même façon, sans doute, que voient les serviteurs du bon Dieu ici-bas. Quoi qu'il en soit, nous pouvons affirmer que, semblable en cela à plusieurs saints, Mère Marie de Jésus avait presque habituellement les yeux ouverts sur le monde des esprits, le monde supérieur qui nous enveloppe et ne peut être aperçu par aucun de nos sens.

Citons quelques-unes de ces intuitions merveilleuses qui ont pour objet l'âme des novices qu'elle dirige, ou des religieuses de l'Institut vivant dans les maisons de dépendance.

« J'ai vu que le démon faisait faire des mortifications à une de mes filles et ensuite la tourmentait par des pensées de vanité. J'ai vu qu'une de nos Sœurs était constamment occupée d'elle-même et se recherchait en tout. »

« Qu'une de nos Sœurs était portée d'une manière extraordinaire aux affections naturelles et à en donner des marques. »

« Il m'a semblé voir comment une de nos religieuses d'une des maisons de dépendance se conduisait extérieurement et intérieurement. »

« J'ai vu une novice qui était délivrée d'une tentation très forte de s'en aller, pendant qu'elle récitait l'Office. »

« Qu'une novice ne réussissait pas, parce qu'elle avait un amour-propre tellement grand qu'elle ne pensait qu'à la crainte de mal faire ce qu'elle faisait, ce qui était cause qu'elle ne faisait à peu près rien comme il faut. »

« Qu'une de nos Sœurs était tourmentée par la vanité. »

« J'ai cru voir N. S. chassant une postulante du noviciat. »

« Une personne m'avait recommandé de prier pour elle, et il m'a semblé que N. S. lui demandait un abandon complet. Cette personne m'ayant écrit de lui dire ce que je pensais d'elle sans déguisement, je demandai à N. S. de me dire ce que je devais répondre, et je crus comprendre que Notre Seigneur voulait que cette personne devint *sa chose*. »

« Je voyais qu'une de nos Sœurs était livrée à son imagination, pensant toujours à ce qu'elle ferait, non à ce qu'elle faisait. »

« J'ai vu qu'une Sœur avait de fortes tentations d'orgueil ; je lui dis de prendre garde, et elle m'a répondu que je disais vrai. »

« Deux personnes qui n'étaient pas en grâce avec Dieu. »

« Qu'une personne causait beaucoup trop; ce que je sus ensuite être vrai. »

« Qu'une postulante voulait partir ; je lui dis donc que N. S. demandait un abandon complet entre ses mains; et cette parole l'a tellement frappée qu'elle est restée. »

« J'ai vu quelqu'un qui avait fait des fautes contre la sainte vertu et les avait cachées en confession. Je l'ai avertie, et elle est retournée se confesser. »

« Qu'une Sœur qui était venue dans ma chambre faisait très mal ses prières, pour s'en débarrasser et avec beaucoup de distractions, enfin des prières qui n'en étaient pas. »

« L'intérieur d'une Sœur et pourquoi elle était déchue de sa première ferveur. »

« Une personne qui se présentait pour être religieuse. Elle sortait d'une communauté ; j'ai vu tout son intérieur, qualités et défauts, sa manière de faire dans un hospice où on l'avait placée, enfin ses fautes et pourquoi on l'avait renvoyée. Je lui dis tout cela ; elle me répondit que tout était vrai, que j'avais lu dans son âme comme dans un livre ouvert. Ce qui l'a le plus surprise, c'est ce que je lui dis de sa manière d'agir dans l'hospice. »

« Vu un grand défaut d'une novice. Je le lui ai découvert ; elle en a été très surprise, car ce défaut était purement intérieur. »

Arrêtons-nous sur ce dernier trait. Aussi bien, on l'aura remarqué, ces vues d'âmes, d'intérieurs, d'actions opérées loin de la voyante se ressemblent un peu toutes, en ce sens que Mère Marie de Jésus apercevait dans une lumière particulière et, sans aucun doute, surnaturelle, les défauts à détruire, les fautes à confesser et à expier, les sacrements mal reçus à réparer. Ce champ des âmes, de leurs misères et de leurs besoins est, pour ainsi dire, infini. La charité seule, non la curiosité, excite en notre bonne Mère le désir de voir, car elle veut, d'une volonté toujours plus forte,

procurer le bien du prochain et la gloire de Celui qui se donne si généreusement à elle.

Le plus admirable peut-être dans ces visions, c'est la simplicité de cœur de celle qui en est favorisée. Elle demande à son Jésus de voir et de savoir, comme si elle parlait à son père ou à sa mère, sûre d'obtenir bientôt l'objet de sa prière, et Jésus toujours l'entend avec bienveillance et l'exauce au-delà de ses désirs.

Un jour qu'elle se plaignait de son insuffisance, soit pour la charge de Supérieure générale, soit pour celle de Maîtresse des novices, Notre Seigneur lui répondit ces seuls mots : « A nous deux, n'est-ce pas? » Il se tenait donc toujours aux côtés de sa fidèle servante et lui donnait soit naturellement, soit surnaturellement, toutes les connaissances nécessaires au bon gouvernement du peuple de religieuses qui lui était confié.

Est-il nécessaire d'ajouter à nos citations ce fait qu'elle voyait les événements qui se produisaient à une très grande distance du lieu où elle était? En voici un exemple.

Elle nous dit avoir assisté en esprit à une réunion de francs-maçons. Au milieu d'eux, Notre Seigneur était couché, crucifié ; et tous ces hommes paraissaient fiers et heureux de le tenir entre leurs mains et de pouvoir le tuer dans le monde entier.

Sans vouloir parler ici des merveilleuses visions du monde surnaturel offertes à son âme pendant l'extase, disons la joie intense qu'on éprouve à savourer ce qu'elle a écrit sur les splendeurs du Ciel et le bonheur dont la bonté divine comble les élus. Pas un mot sur les horreurs de l'enfer, mais plusieurs images réussies et terrifiantes du purgatoire.

« Une mer de flammes noires et sans aucun éclat. »

Des religieuses de la maison de Lons-le-Saunier y sont plongées, dont elle dit le nom. Elle les a vues s'élever au-dessus des vagues brûlantes, la regarder, puis s'y replonger avec un air triste, mais résigné, comme il convient à des âmes très souffrantes et très heureuses tout à la fois.

Plusieurs lui sont montrées prenant leur essor vers le Ciel, et nous apprenons combien de temps elles sont restées dans le séjour de l'expiation. Mère Marie de Jésus nous révèle les noms des saintes religieuses, des prêtres, d'autres personnes qui sont sauvées, qui vont droit au Paradis après leur mort. Des âmes perdues à jamais, elle ne dit rien. Peut-être que Jésus qui l'inspire veut plutôt encourager notre pauvre siècle sans énergie par la vue des récompenses accordées, que l'accabler par l'horreur du châtiment possible.

Mais où Mère Marie de Jésus apparaît miraculeusement inspirée de Dieu, c'est quand elle nous annonce à l'avance certains événements difficiles à prévoir, pour ne pas dire impossibles.

Connaître l'avenir en général et cela d'une manière certaine, non conjecturale, n'appartient évidemment qu'à Dieu. A plus forte raison l'avenir qui dépend de la liberté des créatures intelligentes et qu'on appelle les futurs contingents. Lui seul peut donc le révéler aux hommes. Une prophétie authentique et réalisée prouve mieux encore que le miracle la vérité de la religion en faveur de laquelle le prophète a parlé. Seule la vraie religion, depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui, a vu fleurir en son sein la prophétie bien et dûment constatée. Les Mages de Pharaon purent imiter les miracles de Moïse. Imiter les prophéties catholiques, on ne l'a jamais essayé, et on comprend assez que si le diable peut changer en appa-

rence une baguette en serpent, Dieu ne lui révèlera jamais ce qui doit arriver, et, de lui-même, il ne l'annoncera point aux hommes, par crainte d'être confondu dans son orgueil.

Pas plus que le miracle, d'ailleurs, la prophétie ne consacre la sainteté du prophète. Balaam, le prévaricateur, n'a-t-il pas donné à l'Orient une des plus belles et des plus retentissantes prophéties de la naissance du Sauveur : « Une étoile sortira de Jacob... une lumière d'Israël. »

Cependant une suite de prophéties si peu importantes qu'elles soient, par rapport à la vie générale de l'Eglise, ne laissent pas d'établir, parmi ceux qui les entendent, la persuasion que celui qui les profère appartient à Jésus-Christ et vit dans son intimité. En citant quelques prédictions de Mère Marie de Jésus, nous ne voulons ni les imposer comme miraculeuses, ni leur attribuer un caractère que l'Eglise seule peut donner, mais simplement recommander leur auteur à l'admiration de ses Sœurs, à la vénération de tous, et remercier Dieu si bon et si facile dans ses relations avec la race pécheresse de la terre.

Le 16 juin 1885, elle écrivit ce qui suit : « Il m'a sem-
» blé que notre France sera sauvée, mais d'une manière
» très simple et qui nous viendra du bon Dieu. Il faudra
» que les hommes reconnaissent que le salut ne vient pas
» d'eux.

Il m'a semblé que les élections prochaines seraient
» meilleures dans quelques endroits, plus mauvaises dans
» d'autres, et qu'enfin la Chambre serait *encore pire que*
» *celle* que nous avons. Le bon Dieu le permettra pour
» convaincre que le salut vient de *Lui ;* mais aussi je crois
» que l'on aura à supporter une grande épreuve. » On sait avec quelle exactitude la prophétie s'est réalisée, non seulement dans l'élection de 1886, mais dans les autres qui l'ont

suivie. Les Chambres sont devenues de plus en plus sataniques. Il semble bien que nous sommes en plein dans la grande épreuve qui nous méritera le salut, mais qui n'a pas encore atteint son apogée. — « Je m'effrayais, » ajoute Mère Marie de Jésus, et je demandai quelle » épreuve nous aurions à subir. »

« J'entendis... *Révolution*... » Or, la pensée de tous actuellement, n'est-elle pas que nous courons à grands pas au devant de la guerre étrangère et de la Révolution sociale ?

« Je vis aussi, écrit-elle le 23 novembre 1885, qu'il y » aurait une persécution contre les prêtres, et que plu- » sieurs succomberaient, c'est-à-dire ne seraient pas fidèles » à leur sublime vocation. »

En 1886 : « J'ai peur que ce ne soit une imagination, » mais il me semble que les Congrégations religieuses se- » ront fortement éprouvées, et que beaucoup de religieux » et de religieuses quitteront leurs vocations ; que ces » scandales entraîneront les chrétiens peu fervents, et que » quand l'Eglise sera débarrassée de ces inutilités, Notre- » Seigneur viendra à son secours, mais après avoir envoyé » de grands châtiments. »

En cette même année, elle écrit encore : « Il m'a sem- » blé entendre qu'une immense catastrophe va arriver » dans l'Eglise de Dieu. »

Le 4 août 1892, elle renouvelle cette prophétie : « Il » m'a semblé entendre de nouveau : Il va arriver une » immense catastrophe dans l'Eglise de Dieu ! C'était » comme un effondrement général, et au-dessus des ruines, » il me semble voir un ciboire ! Il est là comme un gage » d'espérance. Il règnera un jour en Souverain sur les » esprits et sur les cœurs. » De même en 1894, on me

dit : « Il va arriver de grands malheurs, mais ne crains » rien. »

Et en 1895 : « Je demandais à Notre-Seigneur d'avoir » pitié de la France et de la sauver. Il m'a semblé voir » Notre-Seigneur avec un air sévère. Il m'a fait compren- » dre que la France l'ayant banni de toutes ses institu- » tions, il était juste qu'elle fût punie de ce crime par » l'assujettissement au démon qu'elle s'était donné pour » maître. »

En 1876, déjà, elle écrivait : « Jésus revint. Il me sem- » ble le voir tournant le dos à la Prusse. Il était sur la » frontière et regardait Paris. Il y avait un chemin de » lumière de Lui à Paris, et on me fit comprendre que » c'était la dévation à son Sacré-Cœur qui sauverait le » monde ; que Notre-Seigneur avait choisi Paris pour y » faire honorer son Sacré-Cœur, à cause de la dévotion de » cette ville pour le Saint-Sacrement. Enfin j'ai compris » que ce serait de Paris que sortirait le salut, c'est-à-dire » le triomphe de la foi et de la religion pour la France et » le monde entier. »

Et en 1877 cette phrase courte mais significative : « J'entends une voix me dire pendant que je priais pour « la France : Je la sauverai. »

Tenons-nous en là pour ce genre de prophéties qui ont bien pu sortir et en effet sont sorties des lèvres d'un grand nombre de personnes avisées, au courant des événements actuels. Qui ne sait en effet que le char de l'iniquité, lancé à fond de train à travers toutes les négations et toutes les ruines, finira nécessairement par se briser? Qui ne pressent que la France, horriblement coupable, sera châtiée avec une rigueur effrayante et rayée peut-être du rang des nations? D'autre part nos livres et nos journaux sont

pleins des promesses du Sacré Cœur, et c'est la France qui a édifié, — Dieu sait au prix de quels sacrifices ! — le Sanctuaire national de Montmartre, le grand épouvantail des francs-maçons, auquel jusqu'à présent ils n'ont pas encore osé toucher.

Les prophéties que nous allons rapporter maintenant ont trait à la vie de Mère Marie de Jésus et de ses Sœurs, ou à l'avenir de la communauté.

En 1873, Notre Seigneur l'avertit qu'aux élections qui vont avoir lieu, elle sera nommée Supérieure générale, ce qui était prévu d'ailleurs par toutes les Sœurs et ce qui arriva en effet.

Vers la fin de son second triennat, Notre Seigneur l'avertit de nouveau qu'elle ne serait plus Supérieure générale, ce qu'on ne pouvait naturellement ni supposer ni prévoir. En effet, elle vécut encore dix-neuf ans après sa sortie de charge, et on aurait pu croire qu'après le sexcennat de Mère Marie de la Croix, la communauté aurait été heureuse de remettre le fardeau sur les épaules de son amie, Mère Marie de Jésus. Il en fut comme elle l'avait dit. Elle n'eut plus de voix dans les élections subséquentes.

En 1874, le 10 juin, elle écrit : « J'entends et je vois que notre communauté va grandir en maisons et en sujets. »

En 1877, le 5 septembre. « Je vis une entrée de cour » dans une rue. Il m'a semblé que c'était le collège des » Frères de Marie à Saint-Jean-d'Angély. Comme on nous » avait détournés d'y envoyer des Sœurs, j'ai pensé que » c'était un avertissement ; que nous irions, et deux jours » après nous recevions la réponse. »

Ailleurs : « Nous faisions une neuvaine à saint Joseph » pour avoir de l'ouvrage, et j'étais persuadée que nous

» n'en recevrions pas, parce que je ne voyais pas la lettre » d'avis, et qu'ordinairement, quand nous étions exaucées, » je voyais cette lettre dans la main de je ne sais qui. »

En 1879 : « Le 12 août, après la sainte communion, j'en- » tends ces paroles : « Tu seras réélue. » On pouvait bien en douter. Elle achevait son second triennat après lequel il fallait une dispense des Supérieurs de l'Ordre pour en fournir un troisième. Elle fut en effet réélue pour la dernière fois, comme Notre Seigneur le lui dit un peu plus tard.

En 1887 : « Le soir, pendant qu'on chantait un cantique » à saint Joseph, il m'a semblé voir ce grand Saint et lui » entendre dire que si nous partions pour la visite de nos » établissements je resterais en route. » Ce qui s'est vérifié, la R^de^ Mère étant tombée malade au cours de cette visite.

En 1889, le 10 septembre. On m'avait dit de demander si les Sœurs pourraient venir en retraite à cause d'une maladie contagieuse survenue dans la maison, et j'ai entendu : « Qu'elles viennent. »

Enfin, nous lisons encore ce trait caractéristique d'une situation d'âme, mise au courant des événements actuels et de leurs effets dans l'avenir. « J'ai vu une personne, et j'ai su qu'elle mourait. » Elle l'avait vue en esprit et non des yeux du corps, elle ne pouvait donc savoir naturellement ni la gravité de sa maladie ni son issue fatale, très incertaine pour ceux de son entourage.

Rien de bien extraordinaire, comme on l'a constaté peut-être avec une certaine surprise dans ces vues de l'avenir, dont plusieurs peuvent être classées parmi les pressentiments naturels ou les conclusions probables tirées légitimement soit des faits antérieurs, soit des convictions populaires et des lois de l'histoire.

Cependant il nous a plu de les rapporter, d'abord parce qu'elles ont un caractère d'authenticité indiscutable. Celle qui nous les fait connaître n'était pas une hallucinée ; sa vie toute pratique et pleine d'une rare prudence nous en fournit la preuve. De plus elle n'a pas voulu nous tromper : à quoi bon ! Elle écrivait seulement pour Monseigneur Marpot, et ne pensait pas que ses mémoires sortiraient jamais des cartons de son évêque; du moins, rien ne le fait supposer.

De même que les sœurs de Lons-le-Saunier ont dû reconnaître qu'elle possédait le don de lire dans les cœurs, ainsi affirment-elles que bien des événements assez importants pour la communauté leur avaient été par elle annoncés à l'avance. Enfin, bien loin de se prévaloir de ces grâces extraordinaires, Mère Marie de Jésus tremblait d'être le jouet de l'illusion de son imagination surexcitée, ou du démon des ténèbres. Elle vivait d'une vie cachée, tout entière à ses devoirs, au recueillement, à la prière, à l'union de plus en plus parfaite avec Jésus-Christ au sacrement de l'Eucharistie. Voilà pourquoi nous croyons volontiers à ses prophéties comme à ses miracles, comme à la puissance de son regard sur les âmes et dans les sphères surnaturelles.

CHAPITRE XXVIII

Vertus de Mère Marie de Jésus. — Foi. — Amour de Jésus-Christ. — Humilité. — Pauvreté.

Voici le témoignage que Mère Marie de la Croix nous a rendu sur la vie de Mère Marie de Jésus, sa compagne, sa supérieure, sa sujette pendant plus de trente années :

« Après avoir pris connaissance des écrits ou cahiers de notes de Mère Marie de Jésus, moi, sa compagne habituelle, je suis dans l'admiratiou de la perfection et de la persévérance qu'elle a mise à suivre d'une manière si exacte les conseils et la direction que Notre Seigneur lui donnait. Je la voyais bien sainte avant d'en avoir pris connaissance, mais depuis, je le répète, je suis dans l'admiration de cette fidélité si grande à la grâce, malgré la faiblesse de son corps et son état maladif habituel.

A l'arrivée de M. l'abbé Gaulard, notre aumônier actuel, je lui disais : « Quand on vit dans une communauté, si rapprochées les unes des autres, menant la même vie, suivant les mêmes exercices, assujetties aux mêmes usages, et qu'après trente à quarante ans passés ensemble sous le même toit, on peut dire : Celle-ci est une sainte, c'est qu'elle l'est en réalité. En parlant de la sorte, j'avais en vue Mère Marie de Jésus. Lorsqu'elle était Maîtresse des novices, j'étais Supérieure, et lorsqu'elle était Supérieure, j'étais Maîtresse des novices. Nos rapports étaient donc journaliers. Sa santé très délicate me donnait des inquié-

tudes continuelles ; ses maladies fréquentes me tenaient souvent près de son lit et de son fauteuil. Partout, en toutes circonstances, je l'ai trouvée intimement unie à Dieu, attentive à faire sa volonté, prête à tous les sacrifices, exerçant les vertus les plus difficiles de la vie chrétienne.

Ce témoignage de Mère Marie de la Croix, femme de jugement exquis et de haute vertu, en faveur de la sainteté de sa compagne, est d'une très haute valeur à nos yeux, et c'est pourquoi nous l'avons transcrit en tête de ce chapitre.

Uni à celui de toutes les novices qu'elle a formées, de toutes les religieuses encore de ce monde qui vivaient en sa compagnie à Lons-le-Saunier et ailleurs, il forme un peu cette voix du peuple, qui est la voix de Dieu proclamant la sainteté de ses serviteurs.

Il ne suffit pas cependant ; il faut que de toutes ses actions, de toutes ses œuvres, de ses paroles et de ses écrits, de sa santé et de ses maladies, s'élève, puissant et pénétrant, le parfum des vertus chrétiennes et religieuses. Nous voulons y trouver une foi et une charité parfaites, une humilité profonde, un grand esprit de pauvreté, sans compter la mortification, l'esprit de prière et les dévotions nécessaires à la vie surnaturelle. Telles sont en effet les preuves que la sainte Eglise exige pour reconnaître et proclamer la sainteté de ses plus illustres enfants.

Parlons donc d'abord de sa foi.

SA FOI

Elle demanda un jour à Notre Seigneur ce que c'était que la foi? Il lui répondit : « La foi est une lumière qui éclaire notre intelligence obscurcie par le péché, et un flambeau qui guide nos pas vers l'éternité bienheureuse. » Il

ajouta : « Bienheureux les cœurs purs parce qu'ils verront Dieu, c'est-à-dire que les âmes pures marchent de clartés en clartés et qu'elles voient Dieu dès ici-bas, dans le gouvernement de sa Providence. » Et encore : « C'est le péché qui fait perdre la foi. » Cette définition n'est point théologique, mais elle suffisait à Mère Marie de Jésus, qui comprenait à demi-mot et suppléait à ce que Notre Seigneur n'avait pas jugé à propos d'exprimer dans la circonstance.

Une preuve de ce fait, c'est l'horreur et la peine indicible que lui causaient les tentations contre la foi: tentations assez fréquentes d'ailleurs, Dieu permettant au démon de l'éprouver sur ce point, soit en répandant je ne sais quels brouillards dans son esprit, soit en lui représentant la fausseté, le mensonge de la religion en général, soit en attaquant certains dogmes en particulier, comme la sainte Eucharistie ou la Providence. Elle en éprouvait une telle angoisse que son corps même en était accablé. Alors, comme le Maître à Gethsémani, elle priait, disant toujours les mêmes paroles, jusqu'à ce que la lumière sans ombres lui fût rendue. Après avoir vu tout le Ciel avec ses réalités infinies, comment supporter le mensonge que le démon présente habilement à l'esprit sous la forme d'un sophisme impudent, ou dans les formes imprécises d'un doute qui s'empare de toutes les facultés inférieures de l'âme?

La vie de notre Mère reposait tout entière sur une foi plus large et mieux assise que la haute montagne ou les vastes plateaux. D'elle on pourrait refaire l'éloge pompeux que saint Paul a écrit de la foi des anciens patriarches. C'est par la foi qu'elle renonçait, dès les premiers jours de son adolescence, au monde et à toutes ses espérances ; par la foi qu'elle brisait les uns après les autres

tous les liens de la vanité qui voulait la réduire en esclavage ; par la foi qu'elle se dévouait à la fatigue, à la persécution, à la maladie pour fonder et entretenir ses œuvres de charité, ses orphelinats, ses catéchismes, sa maison de refuge ; par la foi qu'elle vient habiter sous la tente franciscaine où elle sait que règne la pauvreté de Jésus ; par la foi que, se trouvant à Rome, elle recherche avant tout la vue et les bénédictions de Notre saint Père le Pape ; qu'elle voit en lui, dans une lumière éclatante, le représentant et comme l'incarnation de Jésus-Christ ; si heureuse qu'elle se croit, prosternée à ses pieds, déjà dans le Ciel, aux pieds de l'Agneau triomphant, aux pieds du Roi de la gloire et de la miséricorde.

Quelle parole de foi que celle que nous avons rapportée : « Je me plais tellement à Rome que j'y reviendrais sur mes genoux ! »

Dans sa correspondance avec les religieuses éloignées du couvent, jamais elle ne met en avant les motifs naturels qui peuvent jusqu'à un certain point impressionner les esprits, mais toujours le motif surnaturel fourni par la foi. Ce n'est pas elle qui méritera le reproche adressé par Notre Seigneur à ses apôtres : « Hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ? Dans le récit de sa vie, dans le journal de sa conscience, pas un mot qui ne donne la foi, nous dirons plus, pas un mot qui n'indique une âme possédée et conduite par cette vertu.

Les difficultés matérielles se multiplient et font prévoir la ruine d'une entreprise qui lui tient au cœur, d'une maison qui paraissait nécessaire à l'extension du règne de Dieu dans certaines âmes ; des défections douloureuses se produisent ; des oppositions se font jour ; rien n'ébranle la confiance de Mère Marie de Jésus : sa foi est vivante ; elle

déclare en cent endroits de ses lettres « qu'il n'en sera toujours que ce que le bon Dieu voudra. » Aucune déception ne l'abat, aucune joie ne la trouble, parce que sa foi toujours en éveil lui montre Dieu, puissance et bonté infinie, dirigeant toutes choses pour le plus grand bien de ses élus.

Elle recourt constamment à la prière, multipliant, selon les circonstances, les neuvaines à saint Joseph, les adorations réparatrices devant le saint Sacrement, les veillées de larmes dans le secret de son oratoire ; puis elle se tient tranquille, sa foi l'assurant que la parole de Jésus ne peut mentir : « Si vous me demandez en mon nom, je vous exaucerai. »

L'argent vient-il à manquer pour bâtir un couvent, un orphelinat, un refuge? Mère Marie de Jésus fait prier la communauté. Les postulantes se font rares, on a besoin de vocations d'élite? Elle les demande en toute simplicité, et Dieu l'entend, et Jésus l'exauce.

La foi de Mère Marie de Jésus est vraiment cette lumière du matin qui s'est levée dans un ciel sans nuage, qui grandit et multiplie ses feux avec les années, inondant de clartés la route qui conduit de la terre au royaume éternel. Et par la foi, comme le dit saint Bonaventure, son esprit s'est établi dans le Christ-Jésus. Elle en a les pensées infinies, les certitudes ineffables; elle en exerce les énergies irrésistibles ; elle en a la puissance et les triomphes.

DÉVOTION A L'EUCHARISTIE

Rien de plus touchant, de plus fort, de plus divin que l'amour de Mère Marie de Jésus pour l'Eucharistie. Elle a osé dire à Notre Seigneur que le ciel lui-même, sans l'Hostie consacrée, lui semblerait imparfait, et il faut pour ré-

former ses idées sur ce point que le Maître dise à son âme cette parole pleine de condescendance : « Ne sais-tu pas que l'Eucharistie sur la terre, c'est Moi vivant et caché, comme je suis au ciel, vivant et revêtu de la lumière de mon Père ? »

« M'aimes-tu bien dans mon Eucharistie ? » lui dit-il un jour. Et Mère Marie de répondre : « Oh ! oui, Seigneur, je vous aime. » Elle communiait tous les jours quand la maladie ne l'en empêchait pas absolument, et tous les jours devenait plus insatiable la faim de l'aliment sacré dans son âme. « C'est moi, lui dit en une heure d'épanchement le Dieu de l'Eucharistie, c'est moi qui t'ai donné cette faim qui ne sera assouvie que dans le ciel. »

C'était avec un soin extrême qu'elle se préparait à la réception du corps et du sang de Jésus-Christ, ne voulant pas que la plus légère imperfection, une vanité ou un sentiment trop naturel offusquât le regard du Bien-Aimé ; très attentive, d'ailleurs, à orner la maison de son cœur de toutes les vertus et de tous les actes de la piété catholique. Nous avons vu en quelle angoisse la jetait une simple tentation subie, comme si une faute au moins légère y était nécessairement attachée.

L'action de grâce ne lui coûtait rien. Jésus, qui la berçait sur son cœur dans les délices de l'extase, en faisait tous les frais. Nous ne voyons pas qu'elle se plaigne une seule fois de sécheresse ou d'inattention pendant ces heureux moments où Jésus repose en nous sous les espèces eucharistiques.

Nous avons noté, au cours de notre histoire, ce fait miraculeux que la privation de l'Eucharistie prolongée pendant quelques jours la mettait aux portes du tombeau, et aussi, par contre, que la santé lui était rendue avec le sacrement qui contient Celui qui est la vie du corps et de l'âme.

Au cours de sa dernière et si longue maladie, la sainte Communion qu'on lui apportait chaque matin mettait en son âme une joie si puissante que, pendant plusieurs heures, elle paraissait avoir repris toutes ses forces et vouloir entrer dans la période heureuse de la convalescence.

Le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ non seulement la guérissait de ses infirmités, mais la soutenait dans toutes les luttes de sa vie religieuse. Si elle consent à faire profession entre les mains de son directeur, le P. Bonaventure, c'est sur la promesse de voir s'établir dans la chapelle du couvent l'adoration perpétuelle. Si, malgré l'état délabré de sa santé, elle peut supporter le régime malheureux de Mère Agnès qui condamnait son monde à mourir de faim, c'est encore et toujours grâce à l'Eucharistie. « Une heure d'adoration aux pieds de Jésus, écrit-elle, nous rendait tout possible. »

A Macornay, comme ensuite à Lons-le-Saunier, le devoir d'état, l'observation de la Règle pouvaient seuls l'arracher aux joies de la chapelle et du tabernacle. Elle y eut passé volontiers les nuits entières. Dans ce dernier couvent, sa cellule s'ouvrait sur le fond du sanctuaire ; sans sortir de la petite chambre, elle se trouvait en présence de l'Hôte divin, de l'Ami tout puissant et tout bon qui avait pris son cœur, son esprit, sa vie entière.

Aussi voulait-elle que le temple de Dieu, que l'autel où s'immole la grande Victime, que le tabernacle où repose Jésus fussent ornés de toutes les richesses et de toutes les beautés que pouvait mettre en ses mains la pauvreté religieuse. Elle y consacre son talent d'artiste en fleurs, de brodeuse consommée, de tapissière infatigable.

« A son arrivée à Macornay, elle remarqua tout d'abord, écrit Mère Marie de la Croix, qu'il manquait un tapis sur

les marches de l'autel. La communauté n'était pas assez riche pour en acheter un convenable. Alors elle s'adressa à saint Joseph, son fournisseur habituel, et le lendemain de sa prière elle demanda à la portière si rien n'avait été apporté à son adresse. Il y avait en effet un paquet assez volumineux arrivé depuis une heure. D'où venait-il? qui l'envoyait? On ne le sut pas. Peut-être saint Joseph l'avait-il fait déposer par un ange? Mère Marie de Jésus, nouvelle dans le pays, n'y connaissait personne, et nous ne voyons pas qu'elle ait sollicité la charité de ses amies lointaines. »

Elle y trouva des chutes d'étoffe de toutes couleurs avec lesquelles ses mains habiles confectionnèrent le beau tapis qui sert encore aujourd'hui, pour les grandes cérémonies, dans la chapelle de Lons-le-Saunier.

Les peintures, assez réussies, qu'elle avait demandées au talent du R. P. Pierre-Baptiste, la comblaient de joie. Elle ne pouvait rassasier ses yeux de cette image de Jésus, sous les pieds duquel s'échappent les sources de la grâce, dirigeant leurs eaux jusqu'aux extrémités du monde et invitant les âmes prédestinées, brebis fidèles du suprême Pasteur, à s'y abreuver, à y puiser le contentement et la vie.

Les églises mal tenues, désertes, abandonnées lui causaient une douleur profonde. Elle l'exprime ainsi: « J'ai cru voir une église presque déserte et un nombre infini de personnes qui n'aimaient pas Notre Seigneur dans son sacrement, ce qui me causa une extrême douleur. »

C'est qu'en effet l'attraction qui emporte sa vie, le poids, comme dit saint Augustin, qui commande ses mouvements, c'est l'Eucharistie : tout en Jésus sacramenté, tout pour Lui, tout par Lui. « Il me semble, dit-elle, avoir

les lèvres collées sur le ciboire sacré ; et comme je lui demandais de venir en mon cœur, Il me dit que c'était Lui qui m'avait donné cette faim insatiable qui ne serait assouvie qu'au ciel ; qu'il se communiquerait d'autant plus à moi que je l'aurais plus aimé sur la terre et qu'il se découvrirait d'autant plus que je l'aurais plus aimé et adoré dans le sacrement où il est le plus caché et le plus anéanti ».

Sa familiarité avec Jésus était parfois ineffable. « Mon confesseur, écrit-elle, m'avait dit qu'après la communion je devais offrir Notre Seigneur à la Très Sainte Vierge comme bouquet de fête. Je le fis, mais aussitôt je me mis à le réclamer à la Très Sainte Vierge, disant que c'était au-dessus de mes forces, que je voulais garder mon Jésus pour moi, et, comme il me semblait que Notre Seigneur m'engageait à le faire, je lui répondis que je ne voulais même pas le donner à Lui-même ; qu'il s'était donné à moi, qu'il était ma propriété et que je voulais le garder. J'étais dans une telle angoisse que je ne puis l'exprimer, et je pensais que je ne serais même pas heureuse au Ciel sans Jésus dans son sacrement d'amour. »

C'est à la suite d'un débat de ce genre qu'elle mérita d'entendre de la bouche de Jésus cette douce parole : « Tu m'aimes-donc bien dans mon Eucharistie ! » et une autre fois : « Marie, si tu connaissais ton bonheur, tu en mourrais. Fais donc un grand vide en toi, j'y veux être à l'aise, y être chez moi. » Et je vis, ajoute-t-elle, qu'Il se promenait en moi. Il s'arrêta du côté gauche, et y traça des lignes : j'en vis une de un centimètre, une autre de deux, une troisième de cinq et, en même temps, je sentis une douleur si vive au cœur que je m'éveillai. »

En supposant que toutes ou plusieurs de ces visions du monde surnaturel ne soient qu'un jeu de l'imagination de

Mère Marie de Jésus, nous y verrions quand même une preuve irrécusable de son amour intense pour la Sainte Eucharistie. La bouche parle de l'abondance du cœur, a dit le divin Maître, et le rêve reproduit pendant le sommeil les pensées habituelles et le mouvement ordinaire de l'âme pendant la veille. On nous permettra de penser que Notre Seigneur n'a pas été pour rien dans ces inspirations, lui dont la condescendance envers ceux qui l'aiment nous remplit de stupeur, dit l'auteur de l'*Imitation*, lui qui entendait au fond du cœur de Mère Marie de Jésus cet hymne d'amour généreux et entièrement dévoué : « J'aurais voulu m'anéantir pour adorer les abaissements incompréhensibles du Verbe divin dans l'Eucharistie, abaissements infiniment plus grands que ceux de la crèche ; et je souffrais étrangement de ne pouvoir pénétrer dans le néant pour honorer ce prodigieux anéantissement de Dieu dans l'Eucharistie. »

Inscrivons donc Mère Marie de Jésus dans cette phalange lumineuse portant les livrées de saint François, qui, avec saint Joseph de Cupertin, un de ses chefs les plus illustres, ne peut apercevoir le tabernacle sans se précipiter immédiatement vers lui, sans que les ailes lui venant soudain aux épaules la transportent en un instant soit sur l'autel même où repose le Bien-Aimé, soit au moins sur les degrés qui conduisent au tabernacle.

C'était, du reste, sa vocation. Notre Seigneur le lui dit à plusieurs reprises : « Toutes les âmes ont leur vocation ; la tienne est de m'aimer et de me faire aimer dans l'Eucharistie. Je veux vivre en toi comme je vis dans l'Eucharistie, où il ne reste du pain que les apparences ; il faut qu'il en soit ainsi de toi autant que la créature en est capable ». Et encore : « Je veux que tu renouvelles en toi ma vie eucharistique, qui est un anéantissement et une mort,

ce qui ne m'empêche pas de vivre en mon Père et d'agir continuellement avec Lui ».

A cette vocation sublime notre Mère a été fidèle jusqu'à sa mort. Elle a été l'amante passionnée de Jésus au sacrement de son amour, et c'est pourquoi nous l'estimons bien heureuse, en possession, depuis le jour de son glorieux trépas, de Celui qui a dit : « Celui qui m'aime, mon Père l'aimera, et moi aussi je l'aimerai et je me montrerai à Lui dans toute ma gloire. »

HUMILITÉ ET OBÉISSANCE

L'humilité et l'obéissance sont tellement inséparables, qu'elles semblent, d'après le texte de saint Paul, ne former qu'une seule vertu, l'une n'étant, pour ainsi dire, que le complément de l'autre : « Le Christ, dit le grand apôtre, s'est anéanti, devenu obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix ». Et tous les saints, dans la mesure de grâce qu'ils ont reçue, marchent sur les traces du Rédempteur, prennent pour compagne de leur vie l'humilité et, appuyés sur elle, s'élancent joyeux dans les champs parfois difficiles de l'obéissance. Ils obéissent eux aussi jusqu'à la mort de leurs passions, de leurs tendances naturelles, de leur personnalité elle-même, parce que, tout d'abord, ils se sont anéantis dans l'humilité.

Dieu est tout, la créature n'est rien ; si on est convaincu pratiquement de cette vérité première et essentielle, comment ne pas adorer Dieu, comment refuser l'obéissance à ceux que Dieu a revêtus d'un rayon de sa toute-puissance ? L'obéissance prompte, aveugle, heureuse est donc le fruit nécessaire de l'humilité, dont la beauté, le parfum, la haute saveur donnent au monde un avant-goût du ciel.

Sans l'humilité l'homme s'établit dans la région vide et maudite du mensonge absolu où se débat et meurt, sans jamais pouvoir mourir, la troupe infernale des démons et des reprouvés.

Mère Marie de Jésus nous apparaît, dès son enfance et jusqu'au dernier jour de sa vie, enfoncée dans l'abîme heureux de l'humilité. La grâce divine et une éducation chrétienne lui avaient donné les premières notions de cette vertu; ses communications intimes avec Dieu et les humiliations volontaires lui en avaient livré les secrets les plus mystérieux.

Ecoutons ce qu'elle en dit ou plutôt ce qui lui en est dit par Notre Seigneur : « Au commencement de la Messe, écrit-elle, j'entendis une voix qui me dit : « Le prêtre s'hu- » milie avant d'offrir la Victime sainte. » Je répondis : « Qu'est-ce que l'humilité? » On me dit : « L'humilité est » la connaissance de la vérité ».

Ensuite elle vit des fleurs qu'un jardinier intelligent arrosait et soignait avec amour. « Les âmes, me dit-on, sont, comme ces fleurs, belles parce qu'on les soigne. De quoi doivent-elles avoir de l'orgueil, puisque d'elles-mêmes elles ne sont rien? Elles n'ont de plus que ces fleurs que le mérite de la volonté, mais cette bonne volonté elle-même leur vient encore de Moi ».

« Il me fit voir, écrit-elle encore, que j'étais déjà bien élevée en perfection ; mais aussitôt j'ai eu la même frayeur qu'une personne penchée sur le bord d'un toit, en grand danger de tomber. Je me suis vite précipitée dans mon néant et ma misère ».

Elle se fait l'objection ordinaire : Comment les saints peuvent-ils être humbles avec toutes les faveurs qu'ils reçoivent et toutes les vertus qu'ils possèdent? On lui ré-

pond : « Les saints s'approchent de Dieu, qui est la lumière même, et dans cette lumière ils voient d'autant mieux leurs misères et leurs imperfections, ils voient d'autant mieux leur néant que la sainteté de leur vie est plus grande. »

Etonnée, effrayée même, oserai-je dire, de se voir aimée si ardemment par le Roi des rois et toute pénétrée de son néant, elle demande : « Mais, Seigneur, pourquoi donc cette condescendance inouïe ? » Et Jésus lui répond que rien ne peut entraîner Dieu à aimer la créature sinon la miséricorde infinie de son sein pour ceux qu'Il a tirés du néant.

Son néant d'origine était, pour Mère Marie de Jésus, le refuge assuré contre les tentations. Elle s'y enfonçait et s'y cachait quand le démon la poussait sur le chemin du doute, de l'indécision, de la défiance en matière de foi ; quand surtout l'image du vice, avec ses appels troublants ou ses promesses infâmes, se présentait à son regard terrifié.

Humble dans son langage, Mère Marie de Jésus ne parlait que bien rarement d'elle-même ; jamais elle ne se louait, presque jamais elle ne se blâmait, sinon d'une manière générale, à la manière des saints, qui disent volontiers, avec sainte Angèle de Foligno : Qu'ils sont tout péché.

Conteuse émérite, elle narrait à ses novices les épisodes les plus saillants de sa vie, mais avec des noms supposés et si habilement que les plus intelligentes et les plus fines ne devinaient point que l'héroïne de l'histoire était la religieuse qui leur parlait.

La tentation est forte de faire part à ses amis des faveurs spirituelles reçues au cours d'une méditation ou dans un besoin pressant. N'est-ce pas, du reste, rendre à Dieu les actions de grâce qu'il mérite pour son extrême bonté

envers la pauvre créature? N'est-ce pas publier utilement ses œuvres et entraîner au bien ceux qui entendent ces récits, ceux qui touchent ainsi du doigt le surnaturel? Oui, il est bon de ne pas mettre toujours sous le boisseau la lumière divine.

Cependant, Mère Marie de Jésus ne parlait jamais à personne, si ce n'est dans les dernières années de sa vie, à son confesseur et à son directeur, des grâces étonnantes et merveilleuses versées en son âme par l'amour de Jésus-Christ.

Et dans le récit qu'elle en a fait sur l'ordre de Mgr Marpot, quelle simplicité, quel laconisme! C'est un secrétaire qui enregistre, sur le grand livre, tous les événements de la journée, dans le style le plus simple, en copiste intelligent et intègre; et ce qu'elle écrit, ce sont les gestes de Dieu dans le ciel, sur la terre de l'Eglise, dans le cœur de Mère Marie de Jésus, dans le cœur des religieuses de la Congrégation.

Humilité qui lui fait redouter et fuir les charges et les honneurs autant que la Providence le lui permet. Combien de fois, pendant son séjour à Paris, l'occasion s'est présentée de prendre la première place, de devenir Supérieure de maisons ou même fondatrice d'une Congrégation nouvelle; de prendre la direction d'un mouvement qui paraissait heureux et fécond en résultats salutaires pour la religion; jamais elle n'a voulu entendre les propositions qui lui étaient faites, jamais elle n'a acquiescé aux prières et aux instances soit de l'autorité, soit des religieuses qui la désiraient. Elle a le courage, qu'on peut appeler héroïque, de se dérober au désir de l'archevêque de Paris, Mgr Darboy, qui voulait lui confier la maison de refuge abandonnée par les Franciscaines, laquelle devait, dans son intention, devenir la mai-

son-mère de plusieurs autres établissements du même genre, soutenus par les finances du diocèse.

Pendant trois semaines et plus, elle se désole, elle pleure, elle s'ennuie à mourir, parce que ses Sœurs du couvent de Troyes l'ont élue Supérieure du couvent. Il ne faut rien moins que les menaces et les objurgations du R. P. Jean-Baptiste pour la forcer à prendre en mains le gouvernement de sa communauté.

A Macornay, son humilité lui inspire un expédient qui retarde de trois ans sa nomination à la charge de Supérieure générale de la Congrégation. Dans le journal de sa vie intime, nous voyons l'inquiétude continuelle qui agite son âme pendant les neuf ans de supériorité que lui impose l'obéissance. Notre Seigneur, à chaque triennat qui recommence, est obligé de lui intimer sa volonté. Elle sera Supérieure, c'est Lui qui le veut. Il la console du reste en ajoutant: « En réalité, ce n'est pas toi qui seras Supérieure, c'est moi, et à nous deux, n'est-ce pas! »

Quelle n'est pas sa joie quand le même Sauveur, toujours prévenant pour celle qu'il a choisie, lui annonce que c'est fini, qu'elle ne commandera plus, qu'elle rentrera dans le rang jusqu'à sa mort. Sa plume écrit cette promesse et cette prophétie, aussi alerte et heureuse que d'autres peut-être, dans le même cas, seraient désolées et plaintives.

Puis-je ajouter que cette plume paraît uniquement inspirée par la simplicité et l'humilité? Elle est proverbiale la vanité des écrivains, des femmes auteurs en particulier, et spécialement des autobiographistes. La phrase est soignée, les épisodes narrés selon toutes les règles de l'art, le personnage se peint, en pied, de face et de profil. Il faut que le lecteur en connaisse toutes les beautés physiques et morales, qu'il en admire le génie et les ressources.

Mère Marie de Jésus écrit sa vie et le journal de sa conscience, non par goût et pour satisfaire un désir naturel, mais uniquement pour obéir à l'ordre de son Evêque, et ce devoir, parfois, lui devient si pénible qu'elle l'abandonne pendant plusieurs jours, plusieurs semaines, suppliant qu'on veuille bien l'en décharger. Dès lors, inutile de dire qu'on ne trouve dans son œuvre ni un mot recherché, ni une phrase qui sente le travail, ni un effet voulu. Les mêmes mots se repètent trois et quatre fois en quelques lignes ; l'harmonie, l'écrivain n'en a cure ; la grammaire est souvent et gravement offensée. Qu'importe à Mère Marie de Jésus ? Qu'on la prenne pour une ignorante, pour une personne sans éducation littéraire, c'est bien ce qu'elle désire, ce qui sert admirablement son humilité.

Par contre, ses fautes, ses tentations, ses résistances aux appels de Dieu, ses manques de confiance en l'infinie bonté, ses lâchetés dans le sacrifice, tout en un mot ce qui peut la déprécier, la livrer au mépris, la montrer ce qu'elle est en réalité, un néant d'origine entraîné sur toutes les pentes du mal, elle le raconte volontiers, sans détour et sans excuses.

Humilité dans ses rapports avec les personnes qui l'entourent. « J'aime à la voir à genoux devant Mère Marie de Troyes, et lui offrant, tout en larmes, de se démettre à l'instant de sa charge de Supérieure, afin qu'elle lui soit rendue. J'aime à la voir arrivant de Ville-sur-Terre, chargée de calomnies absurdes et d'accusations infâmantes, et ne disant pas un mot pour se disculper ni aux autorités du couvent, ni au R. P. Stanislas, qui la croit coupable et lui a commandé par exprès d'abandonner son œuvre et de rentrer immédiatement à Paris. Plus tard, quand le même Père, détrompé par les événements, lui demandera pour-

quoi elle n'a point fait valoir ses raisons et ne s'est en aucune façon défendue, Mère Marie de Jésus répondra, les yeux modestement baissés : « C'est qu'alors on ne m'aurait pas voulu croire et que j'attendais le jugement de Dieu. » Entendons ces paroles dans leur vrai sens : « J'étais heureuse de demeurer, pendant un an, abîmée sous les imputations calomnieuses venues d'un couvent où je croyais n'avoir que des amies. »

La grande maxime qui dirige la vie de Mère Marie de Jésus est celle que l'*Imitation* a si bien exprimée en deux mots : Aime à rester inconnue, à être réputée pour rien. Comme elle disparaît de la scène de ce monde, de la scène de sa Congrégation, quand son dernier triennat de supériorité a pris fin ! Lumière qui a brillé un instant sur les sommets de Macornay et de Lons-le-Saunier, et qui s'efface et se perd complètement dans les ombres du noviciat, dont elle demeure la gardienne et l'oracle, alors que d'autres Sœurs en dirigent toutes les énergies. Elle entre bientôt dans le silence de la maladie, elle meurt comme elle a vécu, simplement, sans discours, sans testament laissé à ses Sœurs, toute perdue en Dieu et déjà, semble-t-il, en possession du bonheur des élus.

Mère Marie de Jésus avait trouvé ce fondement dont parle la B^se^ Angèle de Foligno, sans lequel toute édification est une ruine, tout chemin une voie sans issue, toute vertu apparente un néant. Elle avait accompli le désir de l'éternelle vérité, de l'éternelle sagesse, qui nous supplie d'accepter de lui l'humilité, qui a caché l'humilité aux sages du siècle comme on cache un trésor, mais qui l'a révélée et livrée aux enfants.

On ne s'étonnera pas dès lors du prodige de son obéissance. Autant elle tremblait d'avoir à commander, autant

elle était heureuse d'obéir, et surtout quand l'ordre reçu paraissait mal inspiré ou très difficile à accomplir. Elle n'attend pas le délai fixé pour quitter en fugitive et en coupable déjà condamnée la maison de Ville-sous-Terre. Elle part aussitôt qu'elle le peut. Elle est envoyée dans le Midi avec une pauvre poitrinaire que personne ne voudra recevoir ; sans aucune réflexion sur l'incertitude et les dangers du voyage, forte de la bénédiction de ses Supérieurs, elle part. Après les douloureuses aventures que nous avons racontées, on lui télégraphie de revenir ; elle revient : pas un mot de plainte.

Après une délibération plus que sommaire, on lui dit qu'elle doit, le lendemain, se diriger sur Strasbourg et qu'elle établira dans cette ville le plus étrange couvent du monde dans des conditions impossibles. Elle y va, elle obéit ; elle subit tous les caprices du bon M. Jacoutot jusqu'au jour où un nouvel ordre la rappelle à Paris. Son directeur exige de sa piété des sacrifices qui paraissent déraisonnables. Elle lui accorde tout ce qu'il lui demande. Elle a la passion sainte de l'obéissance.

Dans l'intérieur du couvent, elle ne voudrait pas écrire une lettre, prononcer une parole, commettre une démarche sans avoir au préalable demandé et obtenu la permission de la Supérieure. Dans les derniers temps de sa vie, quand elle ne pouvait plus que difficilement sortir de sa chambre, elle envoyait la Sœur qui la soignait demander ses permissions. Et cependant elle les avait toutes, données d'avance et à plusieurs reprises. Il les lui fallait quand même ; elle n'était contente qu'après avoir reçu de Jésus son Maître, incarné dans la Supérieure, le signal d'agir avec la bénédiction d'en-Haut.

La grande peine qui torturait son cœur, c'était de voir

ses novices ou ses religieuses moins dociles, sacrifiant à l'indépendance, révoltées parfois contre les ordres formels et très sages de l'autorité. Obéir était sa joie, le repos de son âme, le milieu favorable à sa vie. Jamais elle n'avait désobéi à sa mère. Il lui eût été impossible, je crois, de désobéir à ses supérieurs religieux, quand même l'ordre donné ou proposé eût paru le plus absurde ou le plus ridicule. On lui dit de prendre avec elle le tabernacle, c'est-à-dire d'emporter par les rues de Paris Notre Seigneur enfermé dans le ciboire. Elle n'hésite pas, elle monte à l'autel saisir à deux mains le tabernacle, qui, heureusement, était solidement fixé à l'autel et ne cède point à ses efforts réitérés.

Alors il lui est enjoint de sortir, on la pousse même violemment dans la rue, et malgré la nouveauté de la situation, malgré la confusion qui couvre son visage de vives rougeurs, elle parle aux chiffonniers, elle leur fait une conférence religieuse qui les tient attentifs et en ramène sans doute quelques-uns à des pensées plus chrétiennes.

Nul doute qu'elle ne fût entrée dans le feu ou dans les eaux profondes si la Supérieure le lui eût commandé. Mère Marie de Jésus était de cette race des obéissants qui, à l'heure de la mort, n'éprouvent aucune inquiétude, puisque la volonté divine a ordonné toutes leurs actions, et au tribunal redoutable n'auront à raconter que des victoires, les victoires de la grâce sur l'esprit du monde et de Satan, les éternels révoltés de l'enfer.

SA PAUVRETÉ

Terminons ce beau chapitre des vertus en disant un mot de l'esprit de pauvreté qui animait le cœur de notre Mère.

La fortune de sa mère n'était pas des plus considérables, il est vrai; cependant elle suffisait, avec la beauté physique dont le ciel l'avait douée, pour lui donner droit à une union distinguée, riche, opulente peut-être soit avec un industriel ami de sa famille, soit avec un jeune homme d'avenir dans la magistrature ou l'armée. Mais, outre que l'idée même de mariage répugnait à sa nature, déjà tout entière acquise à l'amour de Jésus-Christ, l'argent lui paraissait méprisable et la fortune plutôt nuisible qu'utile au grand œuvre de son salut éternel. Avec quelle facilité, quel bonheur elle vide sa bourse de jeune fille dans le sein des pauvres ! elle se dépouille de tout ce que sa mère et ses oncles lui ont donné pour faire vivre les œuvres de charité soit à Clairfontaine, soit à Mirecourt! Elle va si loin dans ce chemin du sacrifice que bientôt il ne lui reste plus rien et qu'il faut qu'elle recoure au travail d'abord, à la quête ensuite, pour soulager les pauvres et remettre à flots la caisse désemparée de son comité de secours.

A Mirecourt elle ouvre une maison de refuge aux filles qui désirent se repentir et quitter leur vie de désordre. Comme premier fonds de roulement, elle y jette la pension que M^me^ Schmidt lui paie annuellement et cela sans autre regret que celui de la savoir insuffisante.

A Troyes, en faveur de ce couvent qui lui coûtera tant d'ennuis et de douleurs amères, elle se dépouille gaiement des dix mille francs qu'elle a été chercher à Clairfontaine, dernier morceau de l'héritage paternel. Certes, elle aurait pu réserver cet argent pour les jours difficiles d'un avenir toujours incertain. En revêtant l'habit de Tertiaire franciscaine, elle n'avait pas renoncé nécessairement à toute possession ; mais la pauvreté qu'elle aimait se serait mal accommodée de cette réserve. Non ! la parole de saint Fran-

çois plaisait trop à son cœur et s'échappait trop brûlante de ses lèvres : « Maintenant je puis dire à Dieu en toute vérité : Vous êtes mon Père et c'est de vous que j'attends tout ce qui me sera nécessaire. Non, plus aucune possession terrestre, plus rien à soi, pas même le vêtement, pas même la nourriture de tous les jours. »

Celui qui est la Voie, Jésus-Christ, n'a-t-il pas voulu être pauvre et ne devoir son pain de chaque jour qu'au travail pénible de l'atelier, ensuite à l'aumône, n'ayant, comme le dit une sainte âme, ni feu ni lieu, et vivant en mendiant? Saint François n'a-t-il pas épousé, dans des transports incroyables d'amour, cette Pauvreté du Christ, demeurée veuve depuis la mort de son premier et sublime Epoux?

Mère Marie de Jésus, nous disent tous ceux qui ont eu la joie de la connaître, admettait les exigences, j'oserai dire les caprices les plus étranges de la pauvreté, jusqu'aux minuties qui nous paraissent de véritables exagérations.

En voyage, elle voulut mendier de porte en porte le morceau de pain nécessaire ; sa reconnaissance fut grande pour le P. Bonaventure qui lui avait quêté, non acheté, son premier habit de franciscaine. Cet habit fut rapiécé sans cesse jusqu'à ce que ses derniers lambeaux d'étoffe primitive eurent disparu. Elle ne prenait du neuf, en fait de chaussures, de vêtements, d'ustensiles, qu'avec une véritable peine et toujours à la dernière extrémité. Elle savait économiser un bout de fil, ses lettres étaient écrites sur des bouts de papier arrachés à des prospectus ou à des enveloppes de marchandises. Elle ramassait une plume, un lambeau d'étoffe, une ficelle : avare d'un nouveau genre qui voulait à tout prix servir et enrichir la Pauvreté.

Les magnifiques tapis d'église qu'elle a confectionnés sont faits de pièces et de morceaux sans valeur que de

bonnes âmes, inspirées par saint Joseph, lui envoyaient quelquefois, nous l'avons vu, non sans miracle.

Comme elle dépensait sans compter, si le bien du couvent et surtout la gloire de Jésus-Eucharistie semblaient l'exiger, ainsi elle ménageait, épargnait, devenait intraitable quand il s'agissait de son bien-être particulier ou du superflu pour la communauté.

Notre divin Sauveur lui avait enseigné, dès sa jeunesse, les grandeurs et le prix de la pauvreté. Elle avait donc choisi, préférablement à tous les autres Ordres religieux qui lui ouvraient leurs portes à deux battants, la religion franciscaine, parce qu'elle était la plus pauvre et qu'elle imitait plus parfaitement sous ce rapport la vie du Crucifié. Dans sa fidélité à cette vertu, comme dans une mine d'or et de diamants, Jésus lui permit de puiser à pleines mains toutes les vertus religieuses : le détachement d'elle-même et des créatures, la pureté admirable de son âme, l'humilité, l'obéissance, la charité fraternelle, la prière sublime et la mortification héroïque continuée jusqu'à la mort.

Et c'est pour cela que nous aimons à la proclamer bienheureuse avec l'Evangile et avec notre Père saint François ; bienheureuse pour le temps et pour l'éternité, puisque réellement et en vérité, en esprit et en fait, elle a voulu l'universelle pauvreté ; bienheureuse, parce qu'elle s'est dépouillée de toutes choses en son esprit et en son cœur : modèle proposé à tous ceux de la famille franciscaine, aux religieux, aux religieuses qui, après avoir promis la pauvreté, se laissent entraîner à l'amour des biens terrestres et se préparent ainsi le plus terrible des châtiments, selon le mot de la B^se^ Angèle de Foligno.

« L'autre, s'écrie la B^se^ Angèle de Foligno, l'autre, celui qui prêche et qui n'agit pas, l'homme des sermons

sans pratique : Ah ! le misérable ! ah ! le maudit ! Il verra ce que c'est que la misère éternelle, l'éternelle inanition qu'on a dans les enfers, l'éternelle faim, l'éternelle soif ! Ni ami, ni frère, ni père, ni secours, ni rédemption ? Pas d'issue pour sortir ! pas un seul remède dans toute la sagesse humaine ! L'éternelle privation des biens qu'on a désirés contre l'ordre et l'éternelle torture dans tous les siècles des siècles ! »

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS.

CHAPITRE XXIX

Dernière maladie. — Patience héroïque. — Le chiffre 4. — Communion quotidienne. — Les derniers sacrements. — La mort des saints. — Elle est invoquée comme une sainte du ciel. — Différentes faveurs dues à son intercession. — Haute opinion du clergé et des laïques sur sa sainteté.

La santé de Mère Marie de Jésus avait toujours été chancelante et chétive. Les mortifications extraordinaires de sa jeunesse et de ses premières années de religion, les fatigues et les soucis de ses entreprises charitables, les maladies que son Epoux Notre Seigneur lui avait fréquemment ménagées avaient vite abattu sa constitution naturellement assez robuste et fait de sa vie une longue suite de souffrances.

La vieillesse pesait maintenant sur ses épaules et ajoutait ses défaillances aux ruines déjà accumulées. Quatre ans avant sa mort, Mère Maîtresse ne pouvait plus qu'à grand'peine exercer les fonctions de sa charge. Rarement il lui était permis de quitter sa chambre soit pour visiter le noviciat, soit pour prendre part à la récréation, soit pour recevoir les visites du dehors. Des coliques hépatiques, dont les terribles accès la mettaient souvent aux portes du tombeau, s'étaient ajoutées à ses autres douleurs. Son âme restait cependant magnanime, et son esprit ne perdait rien de sa lucidité, ni sa volonté de son énergie.

Si les novices et les religieuses n'entendaient plus ses

doctes conférences sur les vertus religieuses, toutes pouvaient frapper à la porte de la petite cellule, bien pauvre, où elle était confinée. Elles y trouvaient comme autrefois le bon sourire, la gaieté, la tendresse, le conseil plein de sagesse, l'encouragement, la consolation auxquels le noviciat les avait habituées. Seuls les ordres formels de la Supérieure pouvaient consigner la porte de l'infirme aux heures des trop grandes dépressions.

Comment se passaient ces jours si pénibles à la nature? Elle nous le dit en toute simplicité. Comme Jésus avait souffert, elle souffrait étrangement dans son corps et dans son âme, mais, comme lui aussi, avec une patience et une joie spirituelle qui ne l'abandonnaient jamais. Dans ses lettres, elle accuse son état maladif, mais en quelques mots et pour expliquer le retard de sa correspondance, sans jamais s'étendre sur la nature, l'acuité, la persistance de ses douleurs.

Même aux Sœurs infirmières qui l'aidaient, même à Mère Marie de la Croix, elle en parlait peu. Il fallait deviner ses besoins et les remèdes qui pouvaient la soulager. Le silence était son état habituel, l'intimité avec Dieu, l'extase à tous les degrés l'absorbaient presque continuellement. Comment se répandre au dehors quand le dedans est occupé par la majesté et l'amour du Roi éternel? Comment ouvrir les lèvres et exprimer les pauvretés humaines quand Jésus est là, qu'il parle, qu'on entend sa voix?

C'est surtout pendant ces dernières années que Mère Marie de la Croix eut occasion de voir sa sainte amie perdue dans les splendeurs du ravissement. Les cellules des deux Mères étaient contiguës et en communication par une porte intérieure. Pleine de charité, souvent inquiète du sort de sa compagne, Mère Marie de la Croix ne pou-

vait toujours résister à ouvrir cette porte, et combien de fois elle a trouvé Mère Maîtresse, dans son fauteuil, immobile, les mains appuyées sur la table ou légèrement élevées vers le ciel, les yeux ouverts sur le monde surnaturel, le monde de Dieu et des élus. Alors elle se retirait sans bruit, se souvenant du mot des Cantiques : « N'éveillez point ma bien-aimée, avant qu'elle ne l'ait voulu ! »

Chose étrange ! jamais, paraît-il, elle ne l'a interrogée sur la nature de ses ravissements, sur la manière dont Dieu se manifestait aux regards de son âme, non plus que sur les lumières, les connaissances, les grâces qui lui étaient données. Grand exemple de discrétion que nous devrions savoir imiter ! Le surnaturel, touché du doigt, cause aux pauvres pécheurs d'ici-bas une frayeur instinctive, et cependant aucun champ d'exploration ne nous attire aussi fortement ; savoir quelque chose de notre Dieu caché ; entendre un mot des secrets de l'autre vie, quelle joie ! quel bonheur ! Mais Notre Seigneur dit à ses trois apôtres, témoins de la Transfiguration : « Ne parlez à personne de ce que vous avez vu, avant ma douloureuse Passion. »

Ne savons-nous pas, du reste, que les longs et faciles récits de faveurs surnaturelles indiquent presque toujours qu'elles sont descendues non des hauteurs célestes, mais des sommets de l'imagination surexcitée et maladive des prétendues extatiques ?

La continuité de ses souffrances, les maladies graves qui l'attaquaient à intervalles assez courts donnaient à penser depuis assez longtemps que la mort de Mère Marie de Jésus était imminente.

Un jour, au milieu d'une crise plus pénible, elle crut entendre résonner à son oreille le mot : « Dans quatre. »

Comme autrefois le prince Rodolphe avait entendu le chiffre qui lui annonçait son élévation à la dignité impériale, elle crut que dans quatre jours il lui faudrait quitter la terre et paraître au jugement de Dieu. Le quatrième jour se passa sans accident ; de même la quatrième semaine et le quatrième mois. C'était donc encore quatre ans qu'elle avait à vivre. Elle eut soin de le rappeler à son confesseur au commencement de l'année 1899 : « N'oubliez pas, lui dit-elle, que nous sommes dans la quatrième ». Quelques jours après, on l'entendit annoncer sa mort pour le mois de mai. C'est en effet ce qui arriva, et nous trouvons dans ce fait une prophétie bien autrement étonnante et d'un caractère plus divin que toutes celles dont nous avons parlé dans le chapitre des miracles.

Sa santé alors était si ébranlée, si frêle que sa vie ne semblait plus tenir qu'à un fil. Mgr Marpot, qui l'avait vue, crut pouvoir dire aux Sœurs de Courtefontaine : « Mes filles, je vous le dis, Mère Marie de Jésus ne vit que par miracle ».

Le 3 février, elle parut trop faible, au réveil, à Mère Marie de la Croix, pour se lever et assister au saint Sacrifice de la Messe.

« Je veux aller jusqu'au bout, répondit la malade », et faisant un effort suprême, elle put contempler encore une fois son Sauveur entre les mains du prêtre et l'adorer sous le vêtement des apparences eucharistiques. Ce fut la dernière. Elle dut ensute garder le lit ou le fauteuil jusqu'au jour de sa mort, qui arriva le 8 mai. D'une faiblesse extrême qui ne lui laissait que le souffle, elle ne prenait plus d'autre nourriture que quelques gouttes d'eau.

Tous les matins, on lui apportait la sainte Communion, qui la transformait, la récréait pendant quelques heures,

après quoi le mal reprenait tout son empire, minait le peu de forces qui restaient à sa victime et lui occasionnait un dégoût insurmontable de tout ce qui aurait pu la nourrir et la soutenir.

C'était un spectacle souverainement édifiant de voir le calme profond de Mère Maîtresse au milieu de toutes les angoisses et toujours en présence de la mort qui ne pouvait tarder à frapper le dernier coup. Pas un mot de plainte; une prière continuelle, une union à Dieu si parfaite qu'on l'aurait crue déjà en possession de la gloire et admise à la vision béatifique.

« Ma Mère, lui dit un jour Mère Marie de la Croix, quand vous ne serez plus là, je vous verrai toujours à mes côtés. »

« Oui, répondit-elle avec un léger mouvement de tête très significatif, et vous ne donnerez pas mon nom pendant que vous serez encore sur la terre. »

Un autre jour, Mère Marie de la Croix lui demanda comment se trouvait son âme ?

« Dans la sècheresse, répondit-elle, mais dans le calme et la paix ».

Sur sa demande, l'aumônier de la communauté, M. l'Abbé Gaulard, venait chaque soir, après sa sortie du confessionnal, la bénir au nom de l'Eglise. Ce lui était une très grande consolation; elle estimait cette bénédiction bien plus efficace pour la soutenir que tous les remèdes qu'auraient pù lui ordonner les médecins.

Une première fois, pendant trois jours, elle perdit la parole, mais non son intelligence et sa pleine liberté de prier; puis le ciel la lui rendit afin qu'elle pût louer hautement la bonté de Dieu envers cette pauvre créature voisine du néant qu'elle s'estimait être.

Les religieuses qui entouraient son lit et remplissaient la chambre trop petite de la chère malade racontent à l'envi avec quel profond respect, quelle componction et aussi quelle joie spirituelle répandue sur son visage elle reçut la suprême Onction, le Sacrement de la dernière heure. Elle se souvenait de la parole que Jésus lui avait dite : « Ma fille, il faut être si pur pour voir Dieu ! » et dans l'ardeur qui la possédait de contempler Celui qu'elle aimait de toute son âme, sans passer par le Purgatoire et aussitôt exhalé le dernier souffle de sa poitrine, elle offrait ses mains, elle présentait ses pieds à l'huile bénite qui enlève les dernières traces du péché ; elle s'unissait intérieurement aux prières libératrices de la sainte liturgie.

Enfin le 8 mai 1899, vers 9 heures du matin, sans secousse appréciable, elle s'endormit du sommeil des justes, et se réveilla aussitôt, tout nous le fait espérer, dans les splendeurs de l'éternité bienheureuse. Trois mois de véritable martyre l'avaient non seulement purifiée mais enrichie de mérites sans nombre. Elle était morte de faim, comme elle l'avait prophétisé depuis longtemps à Mère Marie de la Croix.

Le glas de la petite cloche du couvent, qui annonça la mort de Mère Marie de Jésus, remplit de tristesse tous les cœurs et mit des larmes dans tous les yeux. Elle avait tant aimé ses Sœurs ! elle s'était dépensée si magnifiquement à leur service ! tant de consciences lui devaient l'illumination, la vérité et la paix ! Toutes les religieuses l'aimaient et la vénéraient ; sa mort creusait un abîme qu'il serait bien difficile de combler. La sainte était partie, où aller maintenant ? à quelle porte frapper quand l'inquiétude se lèverait, comme une brume menaçante, sur les âmes ; quand le doute sur une vocation, l'ennui dans

le service de Dieu, le désir vague de reprendre le chemin du siècle, les attaques furibondes de la tentation et du péché laisseraient le cœur sans appui, sans boussole, sans énergie pour écarter l'ennemi et persévérer dans le bien? Car Mère Marie de Jésus, jusqu'aux derniers jours, avait été le conseil sûr qui trace la route, la main vigoureuse qui relève et soutient, la tendresse surnaturelle qui rasserène et console.

Cependant la douleur n'était pas sans consolation; Mère Marie de Jésus était entrée dans le repos et la gloire du Paradis: On en avait la conviction. Elle voyait maintenant de ses yeux le Sauveur Jésus, que sa foi vive avait contemplé si longtemps avec amour dans le Sacrement eucharistique.

Les obsèques furent pour la dépouille mortelle de Mère Maîtresse un véritable triomphe, auquel prirent part les ecclésiastiques les plus distingués du diocèse de Saint-Claude et une multitude de fidèles de la ville de Lons-le-Saunier. Les oiseaux, nous l'avons déjà dit, unirent aux chants funèbres de l'Eglise le concert joyeux et triomphant de leurs mélodies. La terre pleurait sur une séparation douloureuse: le Ciel chantait l'entrée d'une élue nouvelle dans la gloire du Paradis.

Dans la nuit qui suivit ses funérailles, une d'entre-elle vit Mère Marie de Jésus s'approcher et lui toucher l'épaule; loin d'en être effrayée, elle ressentit une grande joie et jeta un cri qui fut entendu par la Supérieure et la Sœur qui couchait dans la même cellule.

La nuit suivante, une novice, Sœur Anastasie, eut à son tour un songe encore plus charmant, qui ne fut, comme le précédent, qu'une répétition, pendant le sommeil, des pensées et des imaginations caressées pendant la veille

mais qui nous donne une idée de ce que pensaient toutes les Sœurs du sort actuel de Mère Maîtresse. Sœur Anastasie se vit frappant à la porte de la chambre occupée par Mère Maîtresse, et elle l'entendit lui répondre : « C'est vous, ma petite, entrez vite. » Elle entre et voit la Mère sur un siège élevé ressemblant à un trône et tout enveloppée de lumière. A ses pieds un rosier chargé de fleurs blanches d'un éclat singulier. Les mains rayonnaient dans une lumière d'une idéale blancheur. Le sourire sur les lèvres, elle dit à la Sœur : « Oh ! si vous saviez comme je suis heureuse maintenant ! que mon bonheur est grand ! mais je suis fort occupée, car beaucoup de Sœurs viennent me trouver. »

Les annales de la communauté nous racontent certaines guérisons attribuées à Mère Marie de Jésus et qui ont peut-être quelque chose de miraculeux. En voici plusieurs.

Très remarquable fut la guérison de Sœur Sainte-Croix, Supérieure à Saint-Job en Belgique au moment de la mort de Mère Marie de Jésus. Atteinte probablement de tuberculose, elle souffrait de grandes douleurs dans le dos et le côté. Les remèdes ne lui apportant aucun soulagement, elle s'adressa pleine de confiance à la bonne Mère dont elle avait connu la vertu. A la fin d'une neuvaine, un mieux sensible se produisit ; peu de jours après, toutes les souffrances, tous les symptômes de la terrible maladie avaient disparu.

Ce fut aussi par une neuvaine à Mère Marie de Jésus que Sœur Saint-Laurent fut guérie, et dès le second jour, d'une courbature chronique, qui l'empêchait de soulever le moindre fardeau et la rendait impuissante à remplir les devoirs de sa charge.

Toujours par le même moyen, Sœur Aimée de Jésus qui

avait soigné Mère Marie de Jésus pendant sa dernière maladie, obtint une guérison inespérée. Elle souffrait de violentes douleurs dans un pied, ce qui l'obligeait souvent à s'asseoir et à se tenir en repos jusqu'à ce que la crise fût passée. Le médecin prescrivit l'immobilité absolue, mais l'ordonnance déplaisait fort à Sœur Aimée, essentiellement active et qui sentait l'ouvrage sur ses talons; elle s'en remit à l'illustre morte et commença les saints exercices. Le résultat ne se fit pas attendre. La douleur disparut subitement et pour toujours.

Mais voici un fait qui paraîtra digne d'être retenu par tous ceux qui ont étudié quelque peu le jeu des passions humaines et en savent toutes les violences. Un élève du pensionnat de Courtefontaine, dans une lutte malheureuse, s'était brisé le bras à trois endroits à la fois. Grande colère des parents à cette nouvelle ; on pouvait tout craindre de leurs plaintes devant l'autorité si mal disposée envers les religieux.

Les Sœurs de Lons, qui aidaient les Frères de l'établissement, voyant le danger et redoutant un scandale, s'adressèrent à l'avocate qu'elles savaient puissante auprès de Jésus. Et quel ne fut pas l'étonnement général quand on vit, après très peu de jours, ces pauvres parents, qui avaient d'abord jeté feu et flammes en reprenant leur fils blessé, le ramener à la pension, comme si aucun accident ne lui était arrivé. C'est que la guérison du bras avait été si rapide qu'ils y avaient vu une faveur signalée et un avertissement du Ciel.

Nul doute que, depuis six ans, la liste des faveurs temporelles et spirituelles obtenues par l'intercession de notre Mère ne se soit grandement allongée. Elle était le recours continuel de Mère Marie de la Croix, qui vient de quitter,

elle aussi, le séjour de cette terre pour rejoindre sa fidèle et sainte amie dans le Ciel. Au milieu des difficultés de sa charge, elle la pressait de lui aider. De là vient sans doute que nous l'avons vue toujours sereine et calme en présence des plus grands dangers ; prenant ses décisions sans hésiter, envisageant l'avenir terrible des Congrégations religieuses sans terreur exagérée. Elle croyait à la parole de Mère Marie de Jésus, qui lui avait annoncé que la Congrégation de Lons-le-Saunier serait battue en brèche, mais non totalement détruite et ruinée de fond en comble, comme tant d'autres que nous voyons jetées à terre et piétinées par les émissaires de Satan.

Les Sœurs de la Congrégation qui ont connu Mère Marie de Jésus, qui ont vécu avec elle et sous ses ordres peuvent bien avouer que sa vie ne leur paraissait pas aussi perdue en Dieu, ni aussi fréquemment visitée par l'extase qu'elle l'était en réalité ; elle savait si habilement garder le secret de son oraison sublime et de ses extases ! Mais toutes proclament à l'envi ses éminentes vertus, sa piété incomparable, son humilité, sa charité, le surnaturel divin qui éclatait dans ses paroles et ses actions les plus ordinaires.

Elles n'en ont jamais douté. Dieu l'a donnée à leur Congrégation naissante et peu affermie, comme l'Ange Raphaël au jeune Tobie, pour la soutenir, la relever, la protéger contre ses ennemis visibles et invisibles, la guider sur les chemins de ses glorieuses destinées, et enfin lui procurer les grâces de choix qui multiplient dans les couvents les âmes d'élite appelées à la perfection.

Mère Marie de Jésus était une sainte : C'était la parole qui revenait souvent sur les lèvres de Mgr Marpot, son éminent directeur. C'était la conviction bien des fois exprimée des ecclésiastiques distingués qui entendaient sa

confession, en particulier de M. l'abbé Gaulard, aumônier du couvent, qui l'assista jusqu'à la fin et fut l'heureux témoin de son passage du temps à l'éternité.

Et maintenant oserons-nous, avant de clore notre récit, souhaiter avec ses admirateurs qu'un jour à venir, quand il plaira au suprême Dispensateur de la gloire, que sa cause de béatification soit introduite au tribunal du Souverain Pontife et l'héroïcité de ses vertus authentiquement reconnue par l'Eglise ? Le vœu ne peut nous en être interdit, encore que le relief du miracle ne paraisse pas assez accentué dans sa vie pour nous donner une espérance certaine de voir son front s'auréoler de la couronne des bienheureux.

Quoi qu'il en soit des desseins de la Providence à ce sujet, il nous plaît de faire monter jusqu'au trône de la grâce, l'hymne de la reconnaissance, pour la faveur insigne qu'a reçue, en Mère Marie de Jésus, le grand Ordre franciscain, et particulièrement le couvent de Lons-le-Saunier. Un modèle admirable de perfection a été proposé à nos Sœurs, un sillon de lumière a été tracé devant leurs pas, qui va de cette pauvre terre à la région de l'éternité. Elles copieront le modèle, elles courront sur la piste lumineuse, Dieu sera glorifié en elles comme il l'a été dans sa fidèle servante et son épouse bien-aimée, Mère Marie de Jésus.

FIN.

TABLE

PRÉFACE V

CHAPITRE I. — Les trois frères. — Clairfontaine. — Une verrerie modèle. — Naissance de Joséphine-Antoinette Schmidt. — Son baptême. — Maladie et mort prématurée de M. Gaspard Schmidt, son père. — Heureuses dispositions à la piété de Joséphine. — Le Chemin de la Croix. — Indice de vocation franciscaine..... 1

CHAPITRE II. — Retour à Clairfontaine. — Education de Joséphine. — Le précepteur. — Ascendant sur ses compagnons d'étude. — Première maladie. — Guérison inattendue. — Le scrupule..... 19

CHAPITRE III. — A la Doctrine chrétienne d'Epinal. — Retour à Clairfontaine. — Elle reçoit le sacrement de Confirmation, — Les romans de Mme Schmidt. — Renvoi du précepteur. — Dangereuses amies. — Trois années de dissipation. — Le soleil de la messe de minuit..... 31

CHAPITRE IV. — Joséphine vient à Nancy. — Sa piété communicative. — Elle suit des cours de littérature. — Premières vacances à Clairfontaine. — Rechute dans la vanité..... 39

CHAPITRE V. — Vie de piéte et d'œuvres. — Je veux être une sainte. — A quoi sert la beauté physique. — On enlève à Joséphine ses livres de piété. — Le don d'oraison. — Jésus son époux !..... 49

CHAPITRE VI. — Encore le scrupule. — Sur le pont de la Moselle. — La fièvre muqueuse. — La place Carrière. — Maîtresse d'études. — Son directeur des vacances. — Question sociale résolue. — Reconaaissance des gens d'Hennezel..... 61

CHAPITRE VII. — Vanité des vêtements détruite. — Apostolat. Œuvre des pauvres malades. — Quêtes pour la soutenir. — Joséphine travaille à la broderie pour ses pauvres..... 73

CHAPITRE VIII. — Mortifications ordinaires et extraordinaires. — Le chien complaisant. — La Croix et l'Eucharistie. — Communion quotidienne. — Confessions de scrupuleuse..... 73

CHAPITRE IX. — Communications divines. — Direction très sévère. — Postulat au couvent des Trappistines. — Etranges probations. — Mort de son frère étudiant en médecine. — Maladie et guérison soudaine. — Longues extases. — Nouvelle maladie. — L'Eucharistie lui rend miraculeusement la santé..... 83

CHAPITRE X. — A l'hôpital de Mirecourt. — Ange de paix. — Catéchiste des orphelines. — M. l'abbé Georges. — Le feu de l'amour divin. — Maladie et guérison mystérieuses. — L'œuvre des repenties. — Difficultés et persécutions..... 99

CHAPITRE XI. — Le Refuge. — Une aide prédestinée. — Les deux filles du chemineau. — Consécration de l'Eglise de Mattaincourt. — Humilité et don des larmes. — On change de maison. — Le choléra. — Le Refuge est épargné. — Dévouement de Joséphine — Projets de vie religieuse. — Ruine subite du Refuge. — Mort de M. l'abbé Georges. — Son éloge funèbre..... 121

CHAPITRE XII. — Exode sur Paris. — Prise d'habit. — Nouvelle maladie. — En quête à Périgueux. — Portée en triomphe.... 141

CHAPITRE XIII. — Retour à Paris. — Une conversion. — La Sainte Face. — Les chiffonniers. — Victime pour son directeur. — Deux possédées. — L'hôpital de la Pitié. — Le vicaire général d'Evreux. — Le P. Leroux. — Profession. — Adoration perpétuelle..... 157

CHAPITRE XIV. — Au couvent de Troyes. — Attentions de saint Antoine de Padoue. — Les mouchoirs de poche. — Encore la possédée. — Persécutions du démon contre Mère Marie de Jésus..... 179

CHAPITRE XV. — Mère Marie de Jésus nommée Supérieure. — Jalousie et persécution. — Sœur Claire et sa domestique. — Voyage en Lorraine. — Le Pont de Courcel. — Conférences à la communauté..... 193

CHAPITRE XVI. — Ville-sous-Terre. — Fondation et ruine. — Retour à Paris. — Mère Agnès. — Justification de Mère Marie de Jésus. — Le couvent fermé. — Offres refusées. — Saint Joseph devient le protecteur de Mère Marie de Jésus 203

CHAPITRE XVI *(suite)*. — Mère Marie de Jésus à Strasbourg. — Les sœurs Jacoutot. — A Marseille et à Saint-Cyr. — Chez les Sœurs aveugles. — En route pour Macornay..... 221

CHAPITRE XVII. — Macornay. — L'œuvre de la Providence. — M. l'abbé Roland. — Les Tertiaires séculières deviennent des Tertiaires régulières. — Mère Lorrain. — Difficultés inquiétantes. — Fondation des Charpennes. — Mère Marie de la Croix, supérieure de Macornay.. 231

CHAPITRE XVIII. — Mère Marie de Jésus à Macornay. — Hésitations. — Première conférence religieuse. — Maîtresse des novices. — Difficultés intérieures et extérieures. — Séparation des Charpennes et de Macornay. — Saint Joseph, économe du couvent. — Il paie les dettes et donne du travail..... 247

CHAPITRE XIX. — Les suites de la séparation. — Les Constitutions. — Prospérité de Macornay. — Lettre à saint Joseph. — Etablissement à Grenoble. — Suppression des Sœurs converses..... 267

CHAPITRE XX. — Sommeil extatique. — Ce qu'en pensent le médecin et les Superieurs. — M. Rolandez, nouveau curé de Macornay. — Elle-même. — Les conférences. — 1870. — Deux maladies mortelles. — Cinq novices offrent leur vie pour sauver Mère Marie de Jésus..... 277

CHAPITRE XXI. — Supérieure générale. — Le couvent de Lons-le-Saunier. — Mère Marie de Jésus, architecte. — Saint Joseph, pourvayeur des Sœurs. — Les Franciscaines missionnaires en Mésopotamie. — Bénédiction du couvent. — Monseigneur Mermillod. — Humilité de Mère Marie de Jésus..... 289

CHAPITRE XXII. — Le Scapulaire de Saint-Joseph. — Les Evêques l'approuvent, Léon XIII le bénit et l'adopte. — Décrets de la Sacrée Congrégation des Rites et de la Congrégation des Indulgences. — Sa nature et sa forme. — Fortune du Scapulaire. Il est confié au R^me^ Père Général des FF. Mineurs Capucins. — Epilogue..... 305

CHAPITRE XXIII. — Voyage à Rome. — Approbation des Constitutions de l'Ordre. — Maladie de Mère Marie de Jésus. Une parole prophétique. — Elle redevient Maîtresse des novices. — Sa dévotion envers saint Joseph..... 319

CHAPITRE XXIII *(suite)*. — Maîtresse des novices. — Souffrances de Mère Marie de Jésus. — Son esprit dans la conduite du noviciat. — Lettres à ses filles. — Bonté et sévérité. — Tout est possible à qui veut arriver au but. — Le scapulaire dans la main de Saint Joseph. — Joie spirituelle inaltérable. — Vue à distance..... 331

CHAPITRE XXIV — Vie intérieure de Mère Marie de Jésus. — Extases et ravissements. — Leur fréquence. — Souffrances, joies et fruits de cet état et de cette grâce..... 357

CHAPITRE XXV. — Journal de Mère Marie de Jésus. — Pureté et orthodoxie de sa foi. — Dieu. — Le plan divin de la Création. — L'Eucharistie, concentration de l'amour de Dieu. — — Le Sacré-Cœur. — Les vertus. — Doctrine sur la perfection de l'âme. — Union avec Jésus-Christ..... 375

CHAPITRE XXVI. — Soumission à la volonté divine. — Abandon complet à Dieu — Sacrifice de tout soi-même. — Rien en vue que la volonté divine. — Union intime avec Jésus-Christ..... 387

CHAPITRE XXVII. — Le miracle. — Ascendant sur les oiseaux. — Leurs chants dans l'église et au jour de la mort de Mère Marie de Jésus. — Orages écartés. — Huile multipliée. — Fourneau allumé. — Miracles spirituels. — Le démon chassé de plusieurs religieuses. — Vue des âmes. — Prophéties. — La postulante sortie d'un hôpital. — A nous deux, n'est-ce pas ?..... 395

Chapitre XXVIII. — Vertus de Mère Marie de Jésus. — Foi. — Amour de Jésus-Christ. — Humilité et obéissance. — Pauvreté 417

Chapitre XXIX. — Dernière maladie. — Patience héroïque. — Le chiffre 4. — Communion quotidienne. — Les derniers sacrements. — La mort des saints. — Elle est invoquée comme une sainte du ciel. — Différentes faveurs dues à son intercession. — Haute opinion du clergé et des laïques sur sa sainteté. 441

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R F

S JOSEPH PROTECTEUR DE L'EGLISE
PRIEZ POUR NOUS

DESACIDIFIE
A SABLÉ - 2009

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 00789712 9